SIMONE WAISBARD

les pistes DE NAZCA

par qui ?
pourquoi ?
et comment ?



les énigmes de l'univers

ROBERT LAFFONT

Que sait-on de ces fameux “ dessins ” qui couvrent 500 kilomètres carrés de pampas désertiques du Sud péruvien ? Brodées “ en pointillé ” sur des sables lunaires avec des cailloux oxydés, que signifient ces étranges lignes démesurées, ces gigantesques pistes géométriques et ces immenses figures stylisées d’oiseaux, d’animaux, de plantes et de dieux ? Ne peut-on les comprendre que du ciel ? Sont-ils alors l’œuvre symbolique des mystérieux “ Hommes-Volants ” qui planent sur les “ mantos ” d’apparat des 429 princes momifiés de Paracas ? Les schémas chorégraphiques d’un culte érotique de la fertilité ? Les observatoires d’un zodiaque magico-religieux pour programmer l’avenir ?… Après de longues années de recherches sur place, Simone Waisbard retrace ici l’histoire oubliée de prestigieuses civilisations disparues et fait le bilan de toutes les hypothèses avancées. Pour la première fois aussi, Jack Waisbard a reconstitué la maquette du grandiose calendrier planétaire qui allait lui révéler la marche vers le levant des grands prêtres-astronomes de Nazca et permettre aux auteurs de tirer des conclusions inédites et passionnantes sur l’une des dernières énigmes archéologiques de notre planète.

SIMONE WAISBARD
en collaboration avec Jack Waisbard

LES PISTES DE NAZCA

Pour qui, pourquoi… et comment ?

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

AVANT-PROPOS

Ces Indiens regardent constamment les cieux et les signes, ce qui en fit de si bons devins du temps.

CIEZA DE LÉON - 1553

Dessinées comme « en pointillé » il y a 2 000 ou 3 000 ans — bien davantage peut-être — , sur un désert qu'on croirait lunaire, d'étranges *lignes kilométriques,* allongées à perte de vue et *d'immenses stylisations d'oiseaux et d'animaux* inscrites entre de non moins *gigantesques figures géométriques* posent, dans le sud du Pérou, l'une des plus troublantes énigmes archéologiques qui restent à déchiffrer…

Bon nombre d'investigateurs s'interrogent, depuis un quart de siècle, sur les mystérieuses « marques » des pampas de Nazca, qui sont sans égales dans le monde, par leurs dimensions et leur densité. D'autant plus insolites qu'elles ne peuvent être identifiées en entier, a-t-on dit, que *vues du ciel !*

Parce qu'elles font instinctivement penser — même et surtout aux pilotes d'avion — *à des pistes d'atterrissage,* les pionniers de l'inexplicable ont évoqué d'éventuels « visiteurs de l'espace ». Ces fameux « dessins », ces géoglyphes[1] démesurés brodés sur les sables livides pourraient être, pour les chercheurs méthodiques, *le plus grand calendrier planétaire créé de main d'homme.* Et pour les autres, *le cosmodrome* — à contresens — , d'une sorte de mission Apollo de la préhistoire.

Cependant, même en acceptant l'idée que des visiteurs sidéraux aient pu, en des âges immémoriaux, raccourcir l'espace-temps et, sachant utiliser les insondables « trous noirs », se déplacer d'un univers à l'autre aussi vite que la lumière, dans l'état actuel de nos connaissances, il ne semble pas qu'ils aient laissé, *à Nazca,* de corps tangibles pas plus que de restes de ces mystérieux engins volants non identifiés qui nous intriguent tant. Et qui puissent témoigner indiscutablement de leur séjour parmi les terriens…

Les fouilles jusqu'à présent pratiquées dans les millénaires tombeaux de la prestigieuse civilisation Nazca, n'ont en effet révélé que des momies parfaitement humaines, tout à fait à l'image des peuples indiens d'Amérique du Sud. Et la mieux illustrée des « bandes dessinées » de la préhistoire, copiée sur d'admirables céramiques polychromes et les plus merveilleux tissages de l'Antiquité.

Toutefois, tel l'exprime Lévy-Strauss, « nier des faits parce qu'on les croit incompréhensibles est certainement plus stérile du point de vue du progrès de la connaissance, que d'élaborer des hypothèses »[2]. Raison pour laquelle j'ai voulu faire le point d'un sujet si complexe qu'il n'a jamais été traité aussi complètement.

J'ai eu la chance exceptionnelle de pouvoir étudier sur place, en compagnie de péruanistes réputés, les grands mystères préaméricains et en particulier ceux de Nazca, pendant une quinzaine d'années. Et d'analyser avec eux l'étrange archéo-astronomie d'une grandiose civilisation à jamais disparue, fort peu ou mal connue à l'étranger.

N'importe qui peut aller de nos jours, contempler le fantastique *planétarium linéaire* des pampas du sud péruvien. Par avion, Lima n'est pas si loin des grandes métropoles mondiales et par la route panaméricaine, Nazca n'est qu'à peu d'heures de Lima, la pittoresque capitale mi-coloniale et mi-moderne, dont les plages magnifiques sont baignées par le Pacifique.

Le premier coup d'œil jeté sur l'intrigant « message » des Nazcas, suffit à rassasier la fringale d'inédit que ressent actuellement l'humanité entière. Comme dans un roman de science-fiction, le fabuleux, l'incommensurable, le conte de fées pour adultes, se retrouvent là… Ce que l'on y découvre, en relief sur le panorama désolé de rocaille brisée de cette Égypte américaine, est plus envoûtant que tout ce que l'on en peut rêver à l'avance ! La stupéfiante vision du « grand livre » cosmique et chiffré des Mille et une Nuits de Nazca, écrit sous la dictée magique des dieux précolombiens, désoriente le spectateur aussi blasé soit-il. Et cette vision lui donne des ailes pour une folle envolée vers l'inconnu, vers… *l'impossible !*

Impossible, tout le paraît en effet, à Nazca. Tout y est défi à notre entendement… Que d'innombrables siècles se soient écoulés sans effacer les bizarres marques des sables… Qu'un ancien peuple soit parvenu à étirer sur des terrains irréguliers, sans instruments de précision, des dizaines de kilomètres de lignes rigoureusement rectilignes… Que d'antiques prêtres-astronomes aient réussi à calquer sur le sol, à des dimensions colossales, les

totems stellaires que leur inspira la patiente contemplation du ciel… Que, privés de moyens mécaniques et d'engins aériens, ils aient pu et su *comme voir d'en haut* la monumentale « tapisserie » de pierres mathématiquement alignées…

Cent, questions restent ainsi posées ! Pour n'en citer que l'essentiel, on s'interroge sur le besoin de réaliser de gigantesques dessins qui ne pouvaient être interprétés à hauteur d'homme. S'agit-il réellement *d'un zodiaque* qui reproduirait sur terre tout ce qui est imprimé sur la voûte céleste ? En ce cas, à quelles étoiles ou à quelles constellations correspond-il ? A quoi servaient ces *lignes* et ces *figures* d'une précision idéale malgré leur gigantisme ? Étaient-ce *des totems de clans et des marques sacrées,* ou *des symboles de corps stellaires et des signes astronomiques ? Sacrées,* pourquoi furent-elles concentrées sur le désert ? *Astronomiques,* pourquoi les avoir faites d'une telle ampleur ? Permettaient-elles aux pontifes de Nazca, *d'organiser le temps* à partir d'une science cabalistique perdue ? Par quels moyens ingénieux les anonymes arpenteurs du désert, les tracèrent-ils aussi impeccablement ?

Était-ce un appel aux dieux ou bien les anciens Nazcas ont-ils supputé, comme nous, que les astres à portée de nos yeux, pouvaient être habités tout comme la Terre ? On raconte bien, aujourd'hui encore, que « les bons vont droit au ciel » ! L'idée leur serait-elle venue de graver sur le sol des dessins géants, dans le but d'attirer le regard des hôtes de l'espace ? Ont-ils espéré qu'ils se manifesteraient en retour, guettant fiévreusement leur réponse ?

Fascinés par les extraordinaires mégafresques des Nazcas, tous ceux qui en ont jusqu'ici parlé, ont oublié de s'interroger sur ce peuple *que l'on a longtemps cru sans écriture* autre que celle des pampas. Comment vivaient-ils ? Quels étaient leurs us et coutumes, leurs croyances, leur idéologie ? Pourquoi des hommes prodigieusement capables, collectionnaient-ils les têtes-trophées et réduites à la Jivaro ? D'où venaient-ils ?

Enfin, pourquoi ces représentations monstrueuses d'êtres démoniaques, aux positions irréelles ou extravagantes, qui foisonnent comme des cauchemars sur les poteries et les textiles millénaires ? Et ce leitmotiv obsédant d'*Hommes Volants,* planant à l'horizontale, entourés de serpentins qui flottent autour d'eux, ou la tête en bas, comme tombant « en piqué » des nues, brodés sur les somptueux vêtements des momies ?

Réunir les hypothèses les plus sérieuses, trouver des explications plausibles à la phénoménale imagerie des pampas, exigea de ma part de si

longues et difficiles recherches que, je l'avoue, j'envisageai un moment d'abandonner… C'est alors que mon fils Jack, associé à toutes mes activités sur l'ancien Pérou et connaissant le terrain aussi bien que moi, se pencha sur le puzzle déconcertant des agrandissements photographiques patiemment regroupés au fil des années passées dans ce merveilleux pays. Et qu'il décida de tenter ce qui n'avait pas encore été réalisé *dans l'ensemble,* sur le papier : *la reconstitution graphique des plus importants géoglyphes et alignements du féerique complexe archéologique de Nazca.*

Or, à mesure qu'il parvenait, à la loupe, à situer entre l'éventail des grilles et le réseau embrouillé des lignes kilométriques, les gigantesques *trapèzes* et *triangles* allongés sur le désert, les pièces du puzzle séculaire, s'assemblèrent comme par magie, sous nos yeux surpris ! Sans aucun doute possible, les principales surfaces géométriques, suivent *deux « sens uniques » préférentiels et orientés à l'opposé.* Entre lesquels, les immenses figures zoomorphes, végétales ou anthropomorphes, prenaient *des places voulues,* comme des pions sur un échiquier.

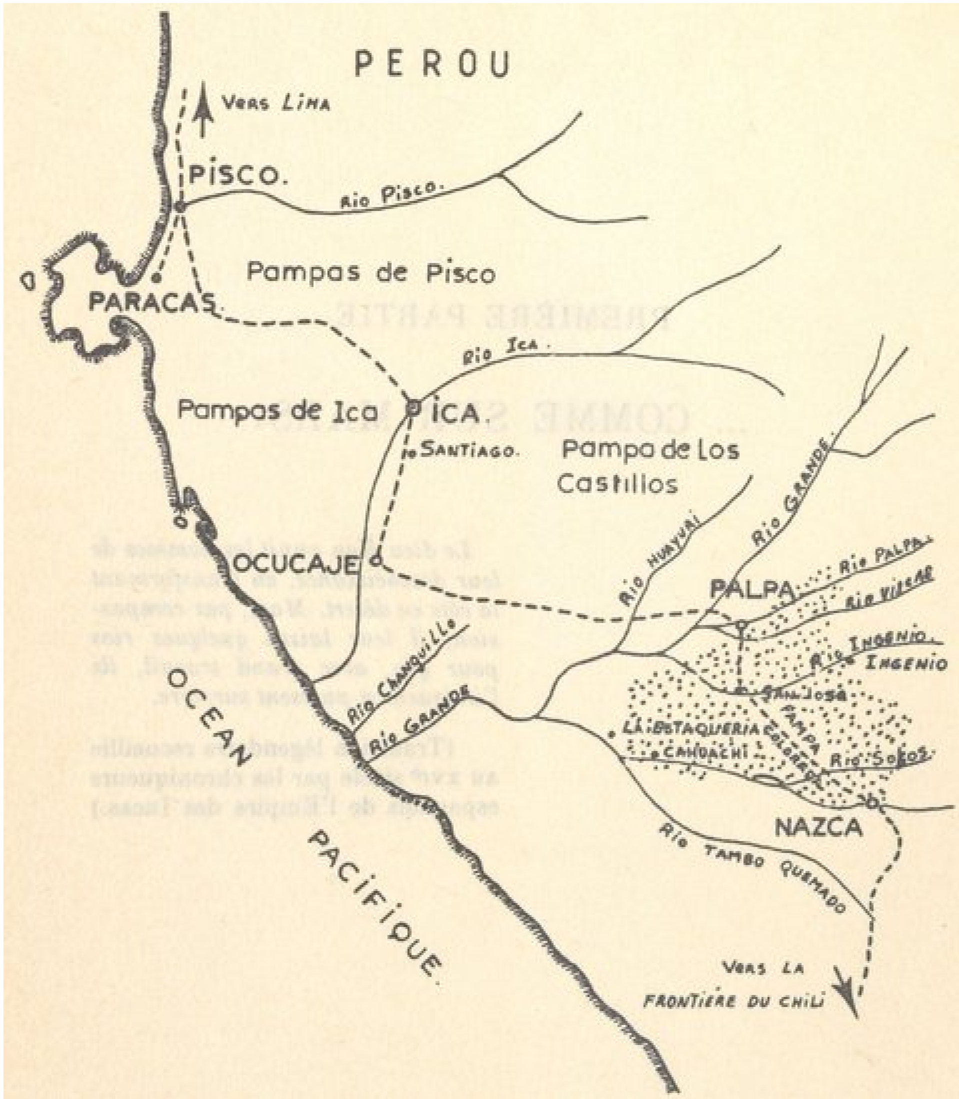
Sans une telle reconstitution, *il est impossible à quiconque de « visionner » en entier, l'étrange théâtre des marques empierrées.* Mais… parviendrions-nous à en interpréter le code caché ?

PREMIÈRE PARTIE

… COMME SUR MARS !

Le dieu Kon punit les hommes de leur désobéissance, en transformant la côte en désert. Mais, par compassion, il leur laissa quelques rios pour que, avec grand travail, ils l'irriguent et puissent survivre.

(Tradition légendaire recueillie au XVIe siècle par les chroniqueurs espagnols de l'Empire des Incas.)



Carte N° 1.

Croquis situant, en plein désert du littoral Pacifique, les principaux centres où l'on peut contempler les gigantesques et mystérieux « géoglyphes » tracés sur les sables arides des vastes pampas du sud péruvien.

CHAPITRE PREMIER

NAZCA AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE ET JUSQU'A NOS JOURS

NANAZCA, UN 22 JUIN, IL Y A 20 OU 30 SIÈCLES

Très exactement à l'heure où, sous les Tropiques, décline brusquement le jour, un 22 juin de l'Antiquité préaméricaine, Sulka Nanazca, un vieux prêtre-astronome de la magnifique cité sacrée de Kawachi, gravit lentement la rampe d'accès qui le mène et l'élève à la terrasse sommitale d'une imposante pyramide en blocs de sable compact, dressée sur le désert. Dans un bref instant, au lointain, le soleil s'embarquera sur le radeau de la nuit halé par des poissons mythologiques, qui le conduiront au sein des calmes ondes de *Ni,* la grande Mer du Sud.

Drapé dans une longue cape de fin coton blanc somptueusement rebrodé de chatoyantes plumes de colibris, Sulka Nanazca scrute attentivement le couchant. Le grand prêtre appartient à la noble lignée des Longues Têtes qui vivent sur les pampas enserrées entre la montagne andine et le Pacifique, depuis au moins 5 000 ans. Ses cheveux noirs et raides encadrent un visage cuivré, tatoué de signes secrets. La coupe en est curieuse, crantée le long des joues à la façon de la grecque scalaire qui orne le turban croisé sur son front. Grâce à ce symbole de l'union divine de la terre des hommes et du ciel des dieux, Nanazca peut intimement communiquer avec eux. Il porte aussi, pinçant la cloison nasale, l'ornement sacré en forme de fausses moustaches félines, d'or ciselé. Et le coin de ses yeux est peint d'un glyphe en aile de faucon.

Du haut de la pyramide, Nanazca guette la chute quasi verticale de l'astre en feu sur l'horizon. S'il a vu juste dans l'impondérable calcul du temps, cette journée sera *la plus courte de l'année* et le soleil disparaîtra précisément à l'extrémité d'une très longue et large raie de pierres oxydées que les prêtres-géomètres ont alignées en direction de Ni, sur ses

indications… Comme tenu en laisse par une invisible main de géant, le soleil tombe ponctuellement d'un coup, *tout au bout de l'alignement !*

Presque aussitôt, les yeux des divinités célestes s'allument et brillent sur le décor violet de la nuit australe. S'évadant de sa demeure englacée des hautes Cordillères, *Si*, la lune de cristal, illumine l'immensité blafarde des pampas. A l'unisson, la joie éclaire les traits du mage. Tel le soleil a suivi le chemin de pierres tramées qui semblait l'enchaîner à celui de son repos nocturne, à l'heure prévue, la lune vogue au-dessus du grandiose plateau désertique. Surgie, juste là où s'inscrit la pointe effilée du grand Triangle de Si, par Nanazca dessiné.

Le théâtre animé du ciel fascine le vieil homme qui préside au destin des fiers Nazcas. D'une voix extasiée, il parle à chaque étoile, salue les planètes, dialogue avec l'éblouissante Croix du Sud. Il ne s'est pas trompé. Les secrets du Cosmos lui appartiennent ! Demain et désormais, tant que vivra le peuple des sables, *d'autres lignes, d'autres signes* marqueront au sol, à des dimensions cosmiques, les mouvements perpétuels et la marche immuable des astres qui orchestreront le bien-être et la vie quotidienne des siens.

A bord d'un petit avion de la « Faucett Line », très exactement le 22 juin 1939, par une heureuse coïncidence, l'astronome américain Paul Kosok, spécialiste en paléo-irrigation, survole les lieux mêmes où, vingt ou trente siècles auparavant, le mage des Nazcas méditait, planifiant la nuit des âges préincas.

Le professeur Kosok vient en mission au Pérou, mandé par l'Université de Long Island, pour étudier les fameux ouvrages hydrauliques des anciens Péruviens. Mais c'est autre chose qu'il découvrira ! N'en croyant pas ses yeux, il distingue sur « l'un des déserts les plus secs du monde » dira-t-il, la monumentale cryptographie des Nazcas, « un exemple de l'assiduité humaine ». Et c'est avec Kosok que naît officiellement *la plus inexplicable énigme archéologique de tous les temps !*

L'INCROYABLE « CODEX » DES SABLES

Pour dire vrai, beaucoup, avant le savant américain, ont aperçu l'incroyable « codex » des sables, sur lesquels courent, s'élancent, s'enchevêtrent, se superposent — un peu à la manière d'un portulan — des centaines, des

milliers de « lignes » qui ressemblent curieusement, note Paul Kosok, « aux canaux de Mars » et que les aviateurs péruviens qui avaient pris l'habitude de se repérer sur les gigantesques dessins au cours de leurs vols de Lima à Aréquipa et vice versa, surnommaient en plaisantant, « terrains d'atterrissages préhistoriques ». Néanmoins, pour aussi étonnant que cela puisse paraître, fort peu de ceux qui eurent connaissance de l'incompréhensible rébus des Nazcas, en parlèrent. Pourquoi ? Sans doute parce que ces fameux « dessins » dépassent l'imagination et l'entendement, parce que leur stupéfiante vision obnubile toute pensée. Au point qu'on n'ose ou qu'on ne sait pas comment aborder le sujet…

Quoique très succinctement, ils furent mentionnés au XVIe siècle par Cieza de Léon, l'un des chroniqueurs espagnols les plus réputés de la Conquête du Pérou incaïque. C'est probablement au cours d'une chevauchée qui nous reporte à la fin de 1537, lorsque Francisco Pizarro, le célèbre Conquistador, caracole en direction de Cuzco, l'antique capitale monolithique, que Cieza de Léon eut l'occasion de les apercevoir. Plus que jamais en effet, la fièvre de l'or brûle les tempes grisonnantes de Pizarro qui s'attardera une semaine dans la verte oasis de Nazca. Juste le temps qu'il lui faut pour s'emparer du grand Curaca de la région. Car il s'est souvenu que cinq ans plus tôt, quand il captura par surprise Atahualpa, l'Inca régnant reçut la visite de dignitaires indiens et que le plus richissime de ceux-ci, conduit dans une litière d'or, emplumé comme un *papagayo* et portant un masque d'or, fut précisément le « roi » des Nazcas ! Pizarro n'a pas non plus oublié que lorsque ce dernier apprit l'assassinat de l'Inca, il détourna le superbe trésor requis par Atahualpa dans l'espoir d'avoir la vie sauve. Trésor que les Indiens enterrèrent dans la vallée et qui n'a jamais été retrouvé…

Sous les menaces et la torture, le Conquistador força le descendant de Nanazca à lui révéler les tombeaux où reposaient parmi des richesses inouïes, des momies ancestrales. Pillés, ils lui suffirent à financer la guerre civile qui l'opposa aux Almagro. Mais Pizarro eut-il un regard pour le fantastique « calendrier » planétaire des pampas ? On l'ignore. Seul, Cieza de Léon qui le suivait, remarqua « *des signaux en quelques parties du désert voisin de Nazca… pour que les communautés (indiennes) trouvent le chemin qu'elles doivent suivre* ». A la même époque, un soldat espagnol, Francisco Hernandez campa plusieurs semaines à Nazca. Sur son « Journal » il s'intéresse particulièrement aux caractéristiques

géographiques de la région et il fait une légère allusion à des rumeurs selon lesquelles « *les Indiens traçaient de grandes lignes au sol* ».

Quelques années après, en 1586, le Corregidor Luis de Monzon mentionnera dans un rapport détaillé au vice-roi Toledo, une histoire ambiguë. Bien avant que dominent les Incas, raconte-t-il, en des temps « antiquissimes », une petite quantité d'autres gens « que l'on appelait Viracochas vint à cette terre. Écoutant leur parole, les Indiens les suivirent et leur firent des *chemins que l'on peut voir, aussi larges qu'une rue, avec d'une part et de l'autre, de basses parois* ».

A ma connaissance, ce sont là les uniques et rares témoignages que l'on peut attribuer, après la découverte des Amériques, aux très insolites « dessins » des pampas de Nazca. Ce bizarre silence s'expliquerait, selon Cieza de Léon, parce que : « Tous les gens de la vallée de Nazca furent victimes des guerres civiles qui opposèrent les groupes rivaux de Conquistadores espagnols pour la possession des terres et des Indiens. Et qu'avec leur mort, les traditions se perdirent. »

Plus de trois siècles s'écouleront ensuite sans que nul des grands géographes, historiens et autres voyageurs érudits qui parcourront et décriront abondamment le Pérou, n'y fassent la moindre allusion.

LES FAUSSES « ROUTES DES INCAS »

En 1927, au cours de recherches dans la vallée du rio Grande, Julio-César Tello, le célèbre « père » de l'archéologie péruvienne, fut intrigué par la phrase sibylline de Cieza de Léon. C'est lui qui mit ainsi Paul Kosok sur la voie de la « découverte »[3] du passionnant rébus des Nazcas. Laissons la parole un moment à celui-ci, afin qu'il nous relate lui-même son aventure : « En volant au-dessus des collines et des plaines désertiques qui longent le rio Grande et ses affluents, écrit-il, on voit d'étranges et rares réseaux de « lignes » et de « figures » géométriques. Visibles de plusieurs endroits, quelquefois s'entrelaçant d'une façon complexe et chaotique sur plus de 40 miles de longueur et de 5 à 10 miles de largeur[4].

« Les marques se trouvent sur un plateau aride légèrement surélevé. Elles courent, droites comme une flèche dans diverses directions, parfois sur quelques mètres, d'autres sur plusieurs kilomètres. La plupart sont des

lignes parallèles doubles qui ressemblent à des *routes* aux bords surélevés. »

A sa descente d'avion, Paul Kosok entreprend l'exploration de ces « routes des Incas », comme les lui désignent les militaires péruviens qui l'y conduisent en camion. Il devine qu'il ne s'agit nullement des antiques canalisations hydrauliques escomptées mais pas davantage de chemins de transit. Kosok indique clairement que « leur nature, leur taille et leur position dénotent que ces « routes » ne pouvaient pas être employées pour le transport ». Certaines sont si escarpées qu'il est très difficile de gravir la pente qu'elles suivent et j'ajouterai en outre, qu'on ne voit pas la raison de construire des voies compliquées à ce point, zigzaguant sur elles-mêmes durant plusieurs kilomètres, formant un circuit fermé et nécessitant un cheminement pénible d'une heure par exemple, pour atteindre un site éloigné de quelques minutes seulement en ligne droite…

Kosok remarque que le procédé utilisé pour ces tracés est très simple. Il suffit d'ôter du centre de la « route » les cailloux oxydés par leur exposition à l'air, qui ont pris une couleur foncée, et de les empiler uniformément le long des bords. Le sol nettoyé étant plus clair, permet de voir facilement les « lignes » elles-mêmes. Il constate encore que « les bords surélevés n'atteignent généralement aujourd'hui que quelques centimètres et sont parfois presque imperceptibles ».

Le camion qui emmène l'investigateur américain à travers le désert péruvien — où il est aisé de se perdre si l'on quitte la belle Panaméricaine asphaltée qui le coupe longitudinalement, — le dépose au sud de la charmante petite ville de type colonial de Palpa, à la naissance de l'une des étranges « routes » précolombiennes. Kosok la suit. Elle se dirige en droite ligne vers la face escarpée d'un plateau qui s'étend sur plusieurs kilomètres en direction de l'est et des Andes proches, dont la cyclopéenne vague de granit bleuté, plissée par les séismes, déchire les nues.

Kosok escalade la pente. Au faîte du plateau, il note que « cette route » est la plus large et la plus impressionnante parmi beaucoup d'autres « lignes simples », plus étroites, qui partent toutes d'un même centre. Pour s'y rendre, il côtoie « deux énormes trapézoïdes ». Au bord de l'un d'eux, il rencontre « un stupéfiant, énorme et bizarre caillou… et de faibles vestiges d'un *dessin* de plus de cent cinquante pieds de long », qui ressemble à ceux qu'il a vus sur les poteries du vieux Nazca.

Un bienheureux hasard va, sur l’heure, jouer en faveur de l’astronome américain. Il se trouve au centre d’une ligne, devant un faisceau de rayons qui s’ouvrent en arcs de cercle, juste pour y contempler un impressionnant coucher de soleil à l’horizon. J’ai moi-même assisté maintes fois à ce spectacle inoubliable. L’astre à son déclin embrase alors un décor de fin du monde digne de la « Fantasia » de Walt Disney. Cramoisi, distendu, gonflé comme une bombe en feu, le soleil décuplé des Tropiques, semble prêt à éclater. Parfois, je l’ai vu se doubler ou se tripler même dans le ciel, à la veille de terrifiants tremblements de terre.

Un détail frappe soudain l’esprit de Kosok. Alors que le soleil descend dans le prolongement d’un rayon, « presque au-dessus de l’extrémité de l’une des longues lignes simples », il se rend compte, à l’instar de Nanazca de nombreux siècles avant lui, que *le 22 juin coïncide avec le solstice d’hiver dans l’hémisphère sud.* Sa montre ne marque pas encore 18 heures que la nuit péruvienne s’abat comme on baisse un store. La joie qui envahit Kosok est égale à celle que ressentit le vieux prêtre-astronome du culte précolombien. Il ne fait et ne fera plus aucun doute pour lui, que « les anciens Nazcas avaient construit cette ligne afin de marquer le *jour le plus court de l’année* ». Celui où le soleil qui, jusqu’à cette date a marché vers le nord, suspend son avance au point de rester immobile pendant quatre jours avant de revenir en arrière, vers le sud.

Dès lors, Kosok est persuadé que « *le secret des Nazcas est contenu dans le diamètre du solstice* » qui serait en bref, le point de départ *d’un monumental calendrier.* Les données qu’il obtient de l’Observatoire magnétique de Huancayo, dans les Andes centrales, lui permettent de constater qu’effectivement le soleil du solstice d’hiver devait décliner dans l’axe et s’y coucher à une date qu’il situe *entre le premier et le* VIe *siècle avant notre ère.* Si cela était, présume-t-il, « les autres marques devaient à voir en quelque sorte, *avec l’astronomie* ».

Multipliant les vols au-dessus des alignements de Nazca, Kosok effectua de nombreux relevés. Il put identifier en plusieurs endroits, une douzaine de systèmes astronomiques linéaires et semblables. Les uns lui parurent correspondre à « *des inscriptions solsticiales, les autres équinoxiales* ». Sachant que les grandes fêtes du culte étaient précisément célébrées dans l’ancien Pérou, aux solstices et aux équinoxes, comme l’ont rapporté tous les chroniqueurs espagnols, l’utilité d’un tel calendrier devient manifeste !

Paul Kosok compara « l’énorme dispositif des pampas aux vestiges similaires trouvés en beaucoup d’autres parties du monde »[5].

Plein d’enthousiasme, Kosok réalise qu’il vient probablement « d’ouvrir la porte sur l’énigme jusque-là restée dans le royaume de la méditation et de placer le problème dans un domaine où il pourra recevoir une attention purement scientifique ».

Son expérience initiale allait en effet attirer l’attention des archéologues, moins prolixes toutefois quant à la diffusion de leurs théories auprès du vaste public international, que la plume enfiévrée des commentateurs d’un « raz de marée » d’archéologie-fiction !

PERDUS COMME SUR UNE PLANÈTE INCONNUE

Mon premier contact avec les pampas de Nazca fut à vrai dire, bien moins heureux que celui de Kosok. Arrivée de France le 18 juillet 1954, je fus surprise par un triste « hiver » austral, qui assombrit jusqu’en décembre la côte péruvienne sous des brumes froides. Pressée malgré tout de découvrir le fameux « pays des Incas » — qui ne tarda pas à se révéler lui aussi, bien différent de ce que j’en attendais ! — je pris le départ quatre jours plus tard en « station-wagon ». Non pas sous un soleil torride, comme il se devrait dans l’hémisphère sud, entre la ligne équatoriale et le Tropique du Capricorne, mais… à l’aveuglette dans la *garua*[6] d’une épaisseur qui en remontrerait au plus dense « fog » britannique !

Au fur et à mesure que l’on s’éloigne de Lima, le « matelas » de brume se dissipe mais la surprise demeure ! Pas le moindre cocotier géant pour éventer de leurs palmes élégantes, les plages nues qui longent le Pacifique, mais… des petits pingouins à plastron blanc sous frac noir. Et, s’ébattant dans des eaux livides, des phoques moustachus. Nous verrions même au large, un navire chassant l’une des dernières baleines bleues !

La route panaméricaine — qui unit et traverse les deux Amériques — s’allonge d’un bout à l’autre du littoral péruvien, depuis la frontière de l’Équateur jusqu’à celle du Chili, sur 2 800 kilomètres. Coupant presque partout au droit fil, un désert dit « absolu » par les géographes. Sous le reflet métallique du ciel qui diffuse une lumière blafarde et blessant la vue, angoissante, ce désert ne reprend de couleur qu’au passage d’une cinquantaine d’oasis poussiéreuses, à peine désaltérées par les rios qui

tombent des Andes, vite moribonds, épongés par les sables arides. Entre Lima et Nazca, plus de 400 kilomètres du long ruban de la Panaméricaine, filent entre des pampas jaunissantes ou des *arenales* de pierraille grisâtre et pilée. Un paysage monotone et morne à désespérer, sans faune ni flore vivante, à part quelques touffes de *tillandsias,* sorte de plantes dites « grasses », durcies et comme momifiées, juste posées ou courant sur le sol, qui survivent de l'humidité de l'air.

Sur l'antique tracé du « Chemin du Soleil », la route coupe l'immense « ville morte » de Pachacamac. Les peuples précolombiens y accouraient en pèlerinage de tous les confins du pays, pour y vénérer l'idole de bois sculpté et ensanglantée par les sacrifices propitiatoires du « Faiseur de la Terre », l'une des redoutables divinités créatrices du panthéon sud-américain. Sa respiration haletante faisait, croyaient-ils, trembler les montagnes et la côte.

Dominées par la grande pyramide solaire des Incas et un Temple de la Lune beaucoup plus antique, les ruines en « briques » de terre crue de la cité chaotique, s'étagent autour d'adoratoires cloisonnés par des rues en damier, bordées d'épaisses et hautes murailles. Il y a deux mille ans au moins, des fresques en couleurs les ornaient, ayant pour thème principal, comme à Nazca, oiseaux, poissons et algues.

… Quelques simples croix de bois flanquent le bas-côté de la route, triste souvenir d'un dérapage de car touristique, de taxi « collectif » ou de voiture privée, sur le sable soufflé au ras du sol par un vent fou. Çà et là, alternent des ranchos de bambous ou de pisé badigeonné de chaux ocrée, bleu linge ou rose pastel. Des femmes au teint métissé guettent le voyageur devant d'appétissants étals de fruits exotiques et de calebasses vernissées, pleines de *frijoles colados,* une savoureuse « confiture » de haricots rouges, au goût de marron glacé, saupoudrée de miniatures dragées multicolores.

Toujours aux portes du désert, la vallée de Cañete surgit, fleurie d'immenses plantations de coton, « l'or blanc » qui fait la fortune du Pérou depuis de nombreux millénaires. Des vignes aussi, dont les plants furent importés jadis du Bordelais français, qui font un excellent vin… et un moins bon Champagne !

Partis de Lima à 7 heures le matin, nous étions à Pisco à l'heure du déjeuner et cette fois, dans une chaleur tropicale. Prêts à déguster la célèbre eau-de-vie de raisin du même nom que la ville, et que l'on boit à flot au Pérou ! De petits ânes, bâtés de tonnelets emplis de ce violent alcool,

cheminaient, oreilles basses sous le poids ajouté d’un ou deux gamins basanés, chapeautés d’un large sombrero de paille et battant les flancs du baudet de leurs pieds nus. Mais à part le trafic d’un calme petit port de pêche, peu d’étrangers fréquentaient à l’époque, ce bourg désuet. Depuis, tout a changé car c’est au départ de Pisco que s’amorce la recherche des fameux « dessins » des pampas de Nazca. Presque nombreux sont les curieux qui le traversent, particulièrement ceux qui veulent survoler l’étrange complexe archéologique, à bord d’une avionnette Cessna à ailes hautes, quatre places pilote compris — , ce dernier appartenant à la base aérienne militaire de la ville[7].

Mais en 1954, tout frais débarqués au Pérou, nous ignorions complètement l’existence du mystérieux *calendario* de Nazca, dont on ne parlait pas encore et que nous foulerions sans même le soupçonner ! A la sortie de Palpa, où commence la Pampa Colorada sur laquelle sont groupés la plupart des splendides géoglyphes représentant oiseaux, animaux et plantes démesurées ainsi qu’un nombre inouï de *rectas* et de *pistas,* un épais brouillard nous guettait à nouveau. Tout sombra brusquement dans l’ouate grise, confondant ciel, terre, horizon. Nous roulions comme frappés de cécité. Maintenant encore, il m’est impossible de dire à quel moment nous quittâmes la Panaméricaine sans nous en apercevoir, pour nous engager sur l’une des (fausses) « routes des Incas » décrites par Kosok. Mais je nous revois, avançant au pas, entre deux rangées de pierres alignées que nous distinguions à peine — l’un de nous marchant devant la station-wagon pour guider le conducteur — . Notre errance aveugle dura *des heures !* C’est dire la grandeur des « dessins », une strie aboutissant à une autre, la croisant ou parallèle, certaines formant de nouvelles « voies », rayonnant en d’innombrables « branchements » ou rejoignant une figure monumentale. Piégés dans ce labyrinthe comme une mouche prise dans une toile d’araignée, nous avions par moments — nous ne nous trompions pas — l’impression de suivre un lit de fleuve asséché, ourlé de monticules d’une sinistre pierraille. Où étions-nous ? De quel côté se trouvait la mer ? Où se dressaient les Cordillères et les volcans ? Nous nous sentîmes perdus comme des astronautes sur une planète inconnue ! A en juger par des traces de pneus en tous sens, nous n’étions pas les premiers « en perdition » sur cet océan de scories lunaires…

La nuit humide allait nous saisir, lorsque miraculeusement — le mot peut paraître fort mais nous le ressentîmes ainsi — la *garua* se déchira et, très

loin sur notre gauche, jaillit le dôme crépi de neiges éternelles du volcan Coropuna, haut de 6 425 mètres, qui nous permit enfin de nous orienter et de retrouver le monde vivant !

LA VIEILLE DAME DES PAMPAS

A notre retour à Lima, trois mois plus tard, je rencontrai Maria Reiche Neuman, la femme la plus étonnante que j'aie jamais connue. Son nom est aujourd'hui si intimement lié aux « dessins » de Nazca que les Péruviens l'ont avec révérence, surnommée la *Madre, la Mère de la Pampa* et qu'ils en parlent avec admiration, comme de la conservatrice ad honorem de ce valeureux legs artistique.

Née à Dresde en 1903, diplômée en mathématiques pour une thèse sur les groupes algébriques, et en astronomie, des Universités de Hambourg et de Leipzig, Maria Reiche vint au Pérou en 1932, avec un contrat pour deux ans, à la suite d'une petite annonce parue dans la presse allemande où l'on demandait une institutrice pour le Cuzco. En 1934, on la retrouve à Lima, sans emploi. Pour vivre, elle donne des leçons de… gymnastique. La chance veut qu'elle rencontre le Dr Julio Tello, le grand archéologue péruvien, qui lui donne quelques traductions à faire. Par ce dernier, elle fait connaissance, en 1940, de Paul Kosok qui vient assister au Congrès des Américanistes de Lima.

Maria Reiche est rapidement prise d'une frénésie spontanée pour déchiffrer les secrets des « Cités Perdues » et de tant de cyclopéens vestiges précolombiens. La lecture d'un article de l'astronome Rolf Muller sur les observatoires solaires incaïques, l'entraîne dans la Cordillère des Andes. Elle y admire les curieux *Intihuatanas,* ces monolithes énormes, coupés à angles droits dans le granit, sur plusieurs plans et surmontés d'un gnomon où les grands prêtres du soleil « amarraient » symboliquement l'Astre-Père, le jour du solstice, pour fixer les dates du calendrier, au moyen d'un jeu d'ombres et par là même déterminer les saisons et les travaux agricoles[8].

Lorsque Paul Kosok dut quitter le Pérou en 1946, il estimait que, bien qu'il appartienne au domaine de l'archéologie, « Nazca est un important chapitre de l'histoire des sciences ». Sur la lancée de l'astronome américain, c'est Maria Reiche qui continuera les recherches entreprises.

Les propriétaires de l’hacienda San Pablo, proche des pampas du rio Ingenio où foisonnent « lignes », d’énormes surfaces géométriques dites *plazoletas* ou *pistas*, et les splendides mégafresques animales ou végétales, mettent à la disposition de l’investigatrice allemande, un rustique abri. Dès lors, stoïquement, elle consacre toutes les heures de son existence à l’étude des étranges et incompréhensibles géoglyphes.

Inlassablement, depuis trente ans, Maria Reiche parcourt à pied les pampas, mesurant au mètre, au compas, au théodolite ou au sextant les figures, même les plus colossales. Elle relève les orientations, les angles d’élévation et les azimuts. Munie de balais en paille, elle nettoie des centaines de tracés sur des kilomètres de distance. Elle pourchasse en criant, les *arrieros* indiens en transit vers la sierra, où ils mènent paître de grands troupeaux de chèvres faméliques qui, sur leur passage, effacent les alignements.

Grande et mince, la vieille dame héroïque des pampas est aujourd’hui voûtée. Sous ses cheveux blancs et fous, son teint émacié se parchemine comme celui des millénaires momies Nazcas et ses yeux gris-bleu ont pâli comme les dunes désertiques qui forment son solitaire paradis. « On pourrait croire que Maria Reiche se nourrit seulement du parfum de quelque fleur rare, comme les antiques Vierges du Soleil, d’après le chroniqueur espagnol Morua », m’écrivit un jour Elisabeth della Santa, investigatrice belge, spécialiste de l’histoire des Incas.

Les journalistes de Lima parlent souvent des travaux de Maria Reiche et le service aérophotographique de la Force aérienne du Pérou a organisé pour elle, des vols spéciaux sur les pampas pour des prises de vues verticales ou obliques, à bord d’un hélicoptère équipé d’une caméra automatique. Huit cents agrandissements ont permis, par collage et regroupement, de préparer une carte géographique des « gravures » stylisées du désert.

Beaucoup de mes lecteurs devenus amis, qui ont voyagé au Pérou, sont allés rendre visite à Maria Reiche sur la pampa. Chargés de pain, de boîtes de conserve, de chocolat, d’un régime de bananes et de bouteilles d’eau minérales. Mais son accueil est méfiant ! Sur le terrain meuble, les empreintes de pas se décalquent pour toujours et il ne s’agirait pas qu’un maladroit piétine les fameux « dessins ». Sa méfiance tombée, Maria Reiche fait « visiter » son Éden sec et décoloré. Certains voyageurs ont passé près d’elle la nuit la plus envoûtante de leur existence, l’écoutant

parler et évoquer les anciens mages Nazcas, avant de s'endormir en plein air, sur les sables solitaires et sous une bâche en plastique, couverte de croquis et de formules mathématiques !

Une tâche écrasante mobilise tous ses efforts et absorbe toutes ses forces. Il lui faut sauver d'une destruction rapide et totale, si rien n'est fait sans tarder, le fabuleux « zodiaque » du désert. Méconnu pendant des siècles, trop célèbre maintenant, l'ouvrage attire d'innombrables touristes et curieux qui, stupidement, se conduisent en vandales. Des milliers de traces de pieds, de sabots d'animaux, de pneus, brouillent à présent les merveilleux « dessins ». Celui du grand Lézard a été coupé et effacé en partie par la route panaméricaine, d'autres ont servi de terrain de football ou de « manège » pour le dressage des chevaux, voire à des manœuvres militaires… Bien trop occupés de politique, les milieux gouvernementaux ont laissé commettre le sacrilège, négligeant de prendre à temps, les mesures d'urgence nécessaires. De justesse, Maria Reiche parvint il y a quelques années, à empêcher l'irrigation des pampas de San José, au bénéfice de propriétaires d'haciendas cotonnières de la vallée du rio Grande. Mais bon nombre de « dessins » et de vestiges associés avaient été déjà rasés au bulldozer.

Poursuivant sa croisade, Maria Reiche a lancé récemment un pathétique S.O.S. dans la presse péruvienne. Quoiqu'un peu tard, l'Institut National de la Culture a enfin déclaré la région « secteur archéologique » et mis *un* gardien. Mais que peut faire un seul homme sur plus de 500 kilomètres carrés de désert ? Actuellement, nombreux sont les touristes qui, en « souvenir », emportent des pierres volées aux plus beaux « dessins » !

Au début de 1975, le gouvernement péruvien a alloué une somme de 23 000 dollars pour la protection du site et quelque temps plus tard, une tourelle métallique a été installée au bord de la Panaméricaine, pour permettre aux visiteurs de voir et de photographier sans la piétiner, la millénaire mosaïque de pierres obscures.

L'enthousiasme et l'émotion provoquée par la vue des fameux dessins de Nazca, est une ivresse dont on ne guérit plus ! Je les ressens et les partage avec plusieurs investigateurs accrédités, dont on ignore généralement, hors du Pérou, les recherches et les théories parallèles ou divergentes de celles de Maria Reiche, qui n'est pas seule à travailler à décoder l'énigme, comme on pourrait le croire.

Avant d’en entreprendre l’inventaire et d’en tirer des conclusions, il est indispensable de « planter » le décor, lui aussi mal connu afin d’apporter quelques précisions nécessaires.

DÉSERT ABSOLU CONTRE VERTE VALLÉE

Ce décor est celui d’un véritable reg désolé, avec des dunes géantes et mouvantes qui le bornent au lointain, d’énormes « croissants » de sable blanc qui coupent parfois dangereusement la route, des lits de rocaille parsemée d’ossements de mastodontes à peine enfouis… Pas la moindre apparence de végétation ni de vie, un désert mort comme la lune, sur une largeur de quarante à cinquante kilomètres, depuis les dernières vagues grondantes du Pacifique. Mais cela, *seulement jusqu’à la rencontre du rio Nazca et de ses affluents.* C’est là ce qu’oublient de dire ceux qui parlent des énigmes de Nazca ! Là, le paysage change à vue, aussi brutalement qu’un décor sur la scène d’un théâtre. Coupé au fil, le désert cesse, contenu, limité par *une longue, féconde et verte vallée parallèle,* soigneusement cultivée depuis des milliers d’années. Comme le furent toutes les vallées côtières, irriguées par les torrents qui descendent en trombe des Andes aux époques de pluies. Il faut le souligner absolument car l’omission de cette particularité géographique conduit trop d’auteurs à se demander — à tort — *comment et où vivaient les Nazcas.* Il suffit d’ouvrir les yeux pour le comprendre ! D’autant mieux que les labyrinthes de lignes les plus compliqués, les mégafresques démesurées et les immenses plans géométriques se situent précisément *sur les plateaux bordiers,* entre les Andes et la mer, *longeant la vallée de Nazca baignée par le rio Ingenio.*

Cette région qui jadis portait le nom de Kajamarca, était si bien fertilisée que les Conquistadores y parvenant au XVIe siècle, se jetèrent dessus pour en dépouiller leurs séculaires et légitimes possesseurs. Mais ceux-ci se défendirent et les Espagnols furent contraints de les dédommager. D’après un acte notarial du 17 juillet 1545, don Pedro Juarez le Vieux, versa 1 570 *pesos d’or* au Cacique Nanazca. L’un des propriétaires aborigènes préféra cependant conclure un marché avec les moines augustins. Il leur fit don de ses terres et palais de Kawachi, en échange de deux cents messes annuelles, pour le repos de son âme, après sa mort ! Pendant la colonisation, la vallée de Ingenio devint même le berceau d’un riche marquisat espagnol dont la

dernière héritière, doña Léandra Espinoza de Mendoza, libéra les esclaves indiens de son hacienda en 1751.

Pourquoi les sages d'un prodigieux passé préaméricain, ont-ils choisi le désert pour y imprimer un « mémoire » codé destiné à l'éternité ? Tout simplement encore parce que dans un pays où, sur une vingtaine de millions d'hectares de terrains, cinq cent mille seulement sont actuellement cultivés à force de courage et d'ingéniosité, les anciens peuples réservaient le moindre arpent de sol productif à l'agriculture.

Compte tenu que ces terrains de faible étendue, ne sont alimentés en eau courante, par de petites rivières, que *quarante jours* environ par an, les Nazcas du bassin du rio Grande, inventèrent de très astucieux systèmes hydrauliques, dès avant l'ère chrétienne. Leurs ouvrages firent l'admiration des Conquistadores. Muets sur les « dessins » des pampas, tous s'extasièrent par contre, sur l'inébranlable obstination des anciens Péruviens pour dompter une géographie spécialement inhumaine et surhumaine, comme sur leur incroyable faculté d'adaptation au milieu ambiant, l'un des plus ingrats du monde.

Les chroniqueurs du XVIe siècle, racontent comment les Nazcas remédiaient aux meurtrières sécheresses qui provoquaient de fortes crises économiques en creusant d'ingénieux canaux souterrains parvenant ainsi à transformer totalement le paysage et à métamorphoser certains parages du désert en un Éden inespéré. Des *puquios* tracés en gradins successifs, retenaient limon et sable pour que l'eau des nappes souterraines qui descendent en plan incliné vers la mer, affleure, limpide à la surface. Hydrologues de grand talent, ils allaient même chercher l'eau dans la montagne ou saignaient les torrents à leur point de chute, drainant ensuite les eaux dans les champs de coton, de haricots, de fèves, de patates douces, de piments rouges et de cacahuètes ou dans les plantations de calebasses, de maïs, de goyaves, de manioc, au moyen de longues canalisations, dites *acueductos* par les Espagnols, qui se superposaient en s'enfonçant sous le lit même des fleuves.

Pour éviter l'insolation et l'évaporation des eaux, les Nazcas protégeaient les rigoles d'irrigation par de grosses épaisseurs de *chala* (feuilles de maïs) posées sur des troncs d'épineux du type acacia, le *huarango,* que l'on a retrouvés au cours des fouilles pratiquées à Kawachi.

Empierrés à hauteur d'Indien, les puquios étaient percés, de distance en distance, de *respiraderos* ou *ojos de limpieza*, qui assuraient l'aération et

permettaient le nettoyage périodique des aqueducs souterrains. Plus de trente-cinq de ces « galeries filtrantes », géniale exclusivité des techniciens Nazcas, sont encore en usage de nos jours, dans les haciendas de la côte sud, complétées par d'aussi vieilles *cochas*[9].

Point n'est besoin pour une fois, on le constate, d'aucun « secret des dieux » pour expliquer la coexistence d'un désert « saharien », — sur lequel on s'attend à chaque pas, à voir surgir Chéops ou Chéphren — et de riantes vallées qui nourrirent des peuples d'infatigables agriculteurs. Rien d'étonnant non plus, à ce que la majorité des fameux « alignements » situés à 400 et 500 mètres d'altitude, le soient en bordure des vallées du rio Grande et de ses principaux affluents, les rios Palpa, Viscas, Ingenio, Sokos et Nazca, toutes intensément cultivées. Et en marge desquelles, vivent aujourd'hui encore, plusieurs milliers d'habitants.

Cependant, lorsqu'il les parcourut, Paul Kosok ne tarda pas à se poser des questions troublantes. Bien avant d'en arriver aux ingénieux travaux hydrauliques qui fonctionnaient au XVIe siècle, à l'étonnement des Espagnols, comment et pourquoi les ancêtres Nazcas qui entraient dans une première étape de civilisation, étaient-ils parvenus à une « culture si élaborée » ? Et quelle pouvait avoir été la raison d'un tel intérêt pour des « observations astronomiques » ?…

Kosok présuma que « les problèmes hydrologiques spécifiques à la région de Nazca, devaient être précisément la réponse à ces questions ». Dans l'espoir d'augmenter les quantités d'eau nécessaires, « les prêtres ont pu amplifier leurs observations, prédictions et exhortations jusqu'à la limite du possible », exposa-t-il. Lorsque la population augmenta à la lisière des déserts, le développement des sociétés tribales et de leur vie sociale, dépendit plus que jamais il est vrai, de la production intensive des vallées parallèles.

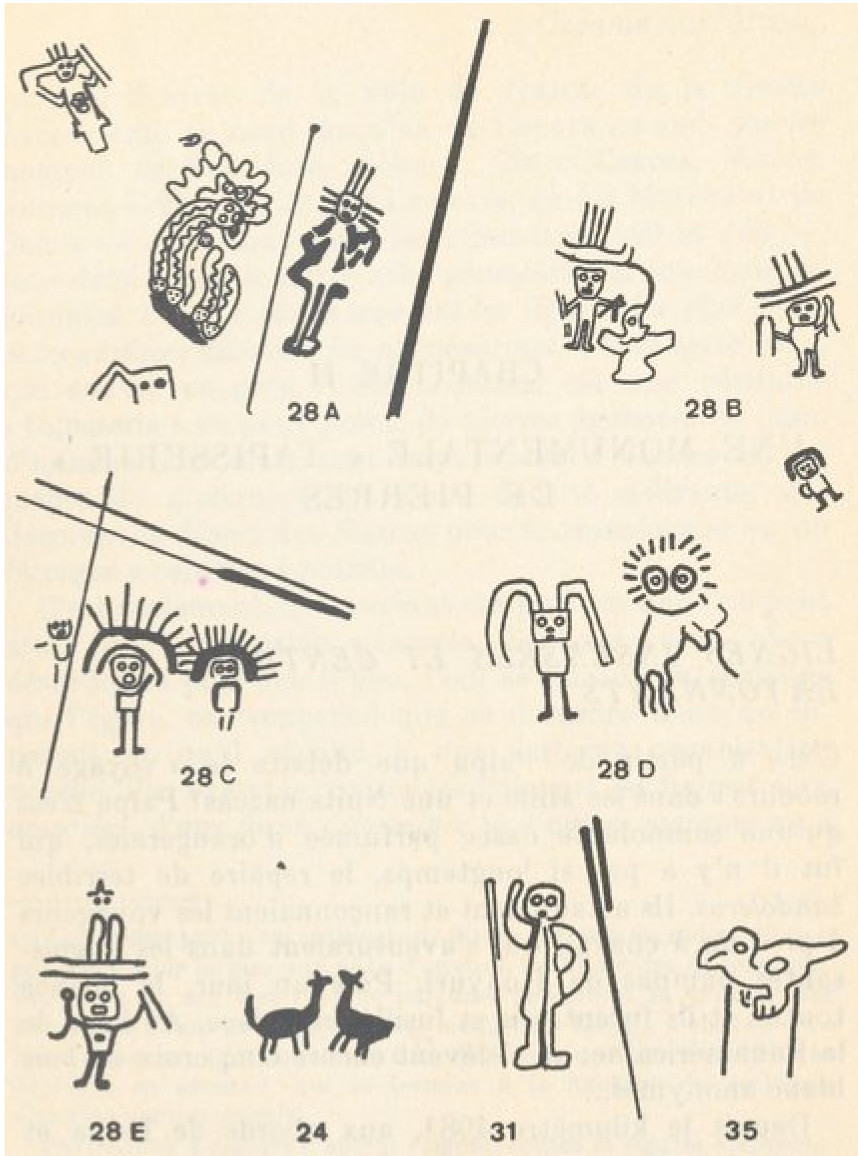
Quand les Nazcas « comprirent que les corps célestes contrôlent les événements terrestres… que la vie d'en haut était si bien organisée qu'elle produisait les mouvements annuels des saisons, il leur devint clair qu'une meilleure connaissance du ciel était impérative. L'astronomie, estime Kosok, se transforma alors en une science pratique dont la fonction principale fut de produire *un calendrier régulateur du processus agricole ».*

En conséquence, une caste de prêtres-astronomes-arithméticiens, dut probablement « construire l'énorme système d'observations et de calculs ». Le tout accompagné de rites ostentatoires, ils obtinrent ainsi « le contrôle

d’un peuple persuadé qu’eux seuls savaient et pouvaient influencer, par leurs pouvoirs mystérieux et surnaturels, les forces qui régissaient les destinées humaines ».

N’en vinrent-ils pas, peu à peu, à abuser des connaissances approfondies, tenues secrètes, qui leur assuraient une position privilégiée ? Pour mieux impressionner encore les fidèles, ne mélangèrent-ils pas à leur savoir, prières ésotériques et cérémonies rituelles, sacrifices sanglants et augures ?… Ce qui, petit à petit, les aurait incités à « multiplier une telle quantité de *dessins-record* » et qui pourrait également justifier les nombreuses « superpositions » de géoglyphes.

Le développement même de l’étude des astres, provoquant la formation d’un État, le pouvoir militaire de celui-ci aurait à son tour, « mis les prêtres sous contrôle. L’astronomie, conclut Kosok, ne fut plus alors seulement *le plaisir des prêtres* mais devint une aide utilitaire tant à l’État qu’à l’enseignement du peuple ».



Croquis A : PÉTROGLYPHES n° 28 a-b-c-d-e
Personnages coiffés ou auréolés de plumes, certains tenant un bâton, un oiseau, un animal ou des têtes-trophées humaines, gravés sur le flanc des collines qui dominent les pampas de Palpa.
N° 24 : deux lamas affrontés.
N° 31 : L'Homme-Chouette ou Hibou et n° 35, le Canard, tous deux situés au nord-ouest de Nazca.

CHAPITRE II

UNE MONUMENTALE « TAPISSERIE » DE PIERRES

LIGNES INSENSÉES ET CENTRES RAYONNANTS

C’est à partir de Palpa que débute le « voyage à rebours » dans les Mille et une Nuits nazcas ! Palpa n’est qu’une somnolente oasis, parfumée d’orangeraies, qui fut il n’y a pas si longtemps, le repaire de terribles *bandoleros.* Ils attaquaient et rançonnaient les voyageurs à pied ou à cheval, qui s’aventuraient dans les angoissantes pampas de Huayuri. Puis un jour, la chance tourna et ils furent pris et fusillés sur place. Au bord de la Panaméricaine, où s’élèvent encore cinq croix de bois blanc anonymes…

Depuis le kilomètre 408[10], aux abords de Palpa et jusqu’à l’entrée de la ville de Nazca, de la Cresta Sacramento au nord jusqu’au rio Copara au sud, sur les pampas de San José, Achaco, Cinco Cruces, Viscas, Jumana-Colorada, de Las Carretas, de La Marcha et de Sokos — et surtout entre les kilomètres 419 et 465 — , les « dessins » et le labyrinthe géométrique, jonchent les arenales. *C’est là que se trouvent les figures les plus belles et les surfaces délinéées les plus énormes.* Toute cette zone, qui couvre en gros 10000 hectares, est une véritable « tapisserie » au petit point, de pierres agencées de main d’homme. Les mots sont impuissants à décrire un tel méli-mélo d’alignements d’une densité délirante, qui décorent le désert des Nazcas pour le transformer en un féerique « canevas » pétrifié.

C’est seulement en survolant ces pampas que l’on peut avoir une impression générale. D’abord, d’un chaos désordonné puis peu à peu, l’œil se faisant au sortilège qui l’égare, on comprend que ce désordre n’est qu’apparent et qu’il répond à une certaine organisation voulue. Par exemple, toutes les lignes et les figures sont *associées, d’une façon déterminée, à d’autres marques ou à un centre d’irradiations en étoile ou en éventail.* Mais avant de chercher des explications valables à cette « table

à dessin » démesurée, il faut en énumérer les formes typiques. Pas à pas et à profusion, nous rencontrerons :

— un *dédale d'alignements* en bas-relief, dont la profondeur ne dépasse pas cinq à dix centimètres. Souvent même, c'est une simple éraflure, une entaille ou une cannelure dans les sables pierreux. Leur longueur varie, allant de quelques mètres à plusieurs kilomètres. De même, la largeur va de 30 centimètres jusqu'à 8 mètres, formant alors ce que certains archéologues ont appelé des « avenues ». En majorité, les lignes sont doubles et donnent l'impression de « routes ». Lignes droites ou brisées, parallèles ou tangentes, souvent en zigzags répétés et enchaînés, oscillatoires et revenant plusieurs fois sur elles-mêmes en « épingle à cheveux », formant des grilles ou des labyrinthes multiples ou se rencontrant en croix, en X, en V majuscules… Bien que les stries courent dans toutes les directions, il semblerait que *certains points de l'horizon* aient été signalés de façon insistante et répétée parfois sur une quarantaine de kilomètres, franchissant alors n'importe quel obstacle topographique.

— des *dizaines de centres de distribution*, la plupart du temps situés sur des élévations naturelles, dont le point central est marqué d'un tas de pierres amoncelées. Ces raies rectilignes sont *étoilées* comme un soleil rayonnant. De vingt à cinquante radiantes, longues de 500 mètres ou se prolongeant sur un, trois ou dix kilomètres, aboutissent *toujours* à une « piste », une « figure » ou à un nouveau centre de rayonnement. On remarque quelquefois à proximité de l'un de ceux-ci, de petites structures ruineuses en pierre, qui pourraient avoir été des observatoires.

LES FAMEUSES « PISTES D'ATTERRISSAGE PRÉHISTORIQUES »

Ce sont évidemment ces gigantesques graphismes géométriques qui se distinguent d'abord et particulièrement en survol, de par leur taille et par le relief accentué des remblais qui les délimitent. Et ce sont eux qui ont inspiré à certains, l'idée d'un Houston ou d'un Cap Kennedy de l'Antiquité !

Des centaines de *plazoletas* en triangle équiangle effilé, se déploient comme une voile de foc rigide. Bien qu'irrégulières, leur forme pointue

prédomine nettement. Dans l'angle oriental de la Pampa de San José, elles se succèdent comme les vagues pendant la marée. D'autres surfaces géométriques dessinent d'étroits *trapèzes,* parfois « mixtes », c'est-à-dire pourvus d'une annexe triangulaire à une extrémité, voire d'une ligne « antenne ».

Ailleurs, ce sont des *quadrilatères* allongés, qui évoquent des « équerres » de géant, en T ou en L, ou une sorte de « règle à calcul ». En certains endroits, groupés en forme « d'ailes » divergentes, ils s'accouplent et s'écartent en éventail, simulant des projections orthogonales, et comme. des « pelles » à un ou deux manches. Se superposant ou s'entrecoupant au départ, ces bandes mesurent depuis 4 mètres jusqu'à plus d'un kilomètre de longueur et en ce cas, jusqu'à 30 mètres de large. Leur profondeur ne dépasse pas une trentaine de centimètres.

Les vues aériennes ont révélé un curieux système de répétitions délibérées. Sur la surface plane de collines allongées, courent à la queue leu leu, à la façon de flèches, des pistes triangulaires dont les pointes convergent toutes dans une même direction ; et qu'étudiera particulièrement Jack Waisbard.

Un « ordre de succession » dans le temps a pu être esquissé. Bien avant les quadrilatères et les trapèzes, seraient apparues les séquences triangulaires que l'on note souvent recouvertes par les autres formes tandis que l'inverse semble ne pas se produire…

D'autres motifs « en pointillé », incomplets à l'origine ou trop effacés à présent, demeurent indéchiffrables. Certains ne peuvent être distingués qu'au lever ou au coucher du soleil, par le jeu de la lumière rasante et des ombres qui s'étirent sur la pampa.

APACHETAS, CHICOTES ET SIGNAUX ORBICULAIRES

Jalonnant les bords des surfaces géométriques comme des *repères* ou des bornes qui marquent un point ou un centre, évoquant un système de signaux de rapport ou de report, partout éparpillés ou contenus dans une *pista,* se dressent des *monticules de pierres* entassées. Ils rappellent aussi les *apachetas* élevées de même façon par les Indiens de la sierra, au passage des hauts cols ou d'un sentier dangereusement accroché au flanc d'un pic vertigineux. Les aborigènes déposent devant ou dessus, une humble

offrande, en vue de s’attirer les bonnes grâces du génie privé de chaque cime — *l’Apu* — , en le priant de leur épargner le pénible et foudroyant *soroche* ou « mal des Andes ». Les apachetas incaïques auraient été également utilisées comme tumulus funéraires. Cependant il est à peu près certain qu’à Nazca, ils ne furent pas érigés sur des restes humains mais plutôt sur Ides corps d’animaux immolés en holocauste, comme en témoignent les ossements retrouvés. De plus, alors que les apachetas sont de forme grossière, les tas de cailloux qui « cloûtent » les pampas de Nazca, sont façonnés en quadrangle, rectangle ou ovoïdes. Si bien que leurrés par les photographies aériennes, les archéologues les interprétèrent au début comme des ruines. Le bruit courant que des « feuilles d’or » se trouvaient sous chaque monticule, beaucoup furent malheureusement jetés bas par les chercheurs de trésors.

Très nettement délinéés aussi, à la pointe d’une diagonale s’échappant de l’un des plus importants centres de distribution de lignes, deux monticules *en forme de lamas* avec leurs typiques oreilles dressées en forme de « corne d’escargot » et des pattes grêles, sont faits de façons différentes : en plein, avec des pierres amoncelées et flanqués d’un bizarre « damier » à double casier qui simule plus ou moins un « abaque ».

L’archéologue péruvien Rossel Castro s’est intéressé au mystère des *apachetas* nazcas. Il s’agirait à son avis, d’adoratoires où l’on célébrait le culte au totem ancestral propre à tel ou tel clan, à certaines dates annuelles, en signe recordatoire. Cela expliquerait les traces d’holocaustes.

D’avion ou simplement sur les photographies aériennes, j’ai constaté que beaucoup des immenses « règles à calcul », tés et rectangles géants — des sortes de « lettres majuscules » en E, en Y aussi — ont au centre, à chaque extrémité ou à l’une seulement, un gros tas de pierres. Et je me suis demandée si je n’en découvrais pas le nom exact et l’office, en lisant la vieille chronique de Cristobal de Albornoz, dont une phrase paraît être une référence à ce genre de monticules artificiels : « Sur toutes les collines et dans les plaines où se trouvent des *huacas* (lieux ou choses sacrés) *il y a certains signaux appelés cachauis ou seques…* où se trouvent les offrandes. »

Pourtant, dans le sanctuaire de Kawachi, ces tumulus sont faits de plus petites pierres. Ils sont en outre, d’après Rossel Castro, « *orientés vers le coucher du soleil au solstice du 21 juin* ». Ceux-ci, dit-il, se référeraient

possiblement « à *un ensemble de cycles numériques d'années astronomiques déjà passées* ».

En parcourant le faîte d'un plateau allongé en direction des montagnes, Paul Kosok nota deux vastes trapézoïdes dont les côtés sont délimités par « des files de tas de pierres ou de très fines raies parallèles ». Ce procédé lui a fait entrevoir « un *système de calcul ou de dénombrement calendrical-astronomical* de mémorisation ».

Si l'on voulait admettre que les Nazcas eurent connaissance de la science des Mayas, voire que les uns et les autres aient eu une même souche ethnique comme l'insinuent quelques investigateurs, on en arriverait à la question de savoir si, comme en Amérique centrale, il ne s'agirait pas effectivement *d'inscriptions* en rapport avec des dates spécifiques. Obsédée par la course du temps, toute la culture Maya tourna autour des notations qu'ils gravèrent dans des stèles de pierre pendant 1500 ans au moins. Semaines, mois, années, siècles et cycles mystiques de 52 ans furent inscrits pendant 18980 jours, voire, comme le calcula l'archevêque du Yucatan Diégo de Landa, pendant plus de 23 000 000 de jours ! Les pontifes de Nazca en auraient-ils fait autant… avec des tas de pierres ?

L'investigateur allemand Hans Horkheimer a décrit un curieux « élément formatif » si fréquent qu'il revient comme un « label », qu'il a nommé *chicote.* C'est un long triangle ou un trapèze, qui présentent la particularité d'être prolongés par une ligne additive oscillatoire, attachée à la figure, souvent dans sa partie la plus mince. Un peu comme une « lanière » au manche d'un fouet, d'où le nom choisi. Revenant sur elle-même de une à dix fois, cette ligne fait demi-tour pour s'allonger à la parallèle, contre le profil géométrique et courir à côté. Il arrive même que la « lanière » imaginaire, allant et venant sur cinq ou six kilomètres, interrompe soudain son extravagant va-et-vient pour simuler une autre figure.

Beaucoup de surfaces géométriques conservent à leurs extrémités, une *construction* basse et rustique. Deux types se présentent, *cercle empierré* ou *plate-forme rectangulaire* à coins arrondis, délinéés par des pierres de 20 centimètres de haut environ, plantées à la verticale. L'espace intérieur est rempli de terre recouverte de gravier ou de galets éclatés.

Hans Horkheimer, avec lequel j'ai travaillé au Pérou, a interprété ces constructions comme « des *sites sacrés* devant lesquels avaient lieu les oraisons et sur lesquels on célébrait des sacrifices ou d'autres activités rituelles ».

Le même investigateur a dépisté des *signaux orbiculaires,* uniquement situés sur la pampa de la Cuesta de Achaco, centre d’un système extrêmement compliqué de plazoletas et de raies rectilignes. Ces « disques » mesurent approximativement 80 centimètres de diamètre. Ils ne dépassent pas le niveau du sol et sont posés dessus comme des « ulcères » composés de cailloux ramassés alentour. La plupart ont été saccagés par les *huaqueros* métis, pilleurs de trésors qui supposèrent — à tort ou à raison ? — qu’il s’agissait de « signaux de tombeaux » précolombiens et qu’ils creusèrent profondément. Qu’y trouvèrent-ils ? L’afflux sur ces emplacements, d’une énorme quantité de tessons de céramiques Nazcas brisées, peut en effet signaler la présence de nécropoles souterraines, mais aucune excavation méthodique n’a jamais encore été entreprise…

Fort insolites aussi sont des files de ruines compartimentées, aux cellules plus ou moins grandes, accolées et reliées par le fond à une muraille longue d’une trentaine de mètres. Nous les avons rencontrées seulement sur la pampa de Llipata, en bordure du rio Viscas et sur la Cresta Sacramento, dans la pampa de San José, où l’on peut voir les mieux conservées, tout au bout d’un énorme trapèze de 830 mètres de long sur près de 145 mètres de large

Ces « cases » édifiées sur des fondations en galets de fleuve, mesuraient moins d’un mètre de haut sur 2,70 m de large. Les murs, épais d’un mètre, ont des angles arrondis. Alignés à la façon de maisons au bord d’un chemin, ces mystérieux « compartiments » forment des sortes d’agglomérations associées au système de triangles et de trapèzes des pampas. On y a ramassé un nombre considérable de mortiers à maïs…

D’AUTRES « FORMES » INATTENDUES OU INÉDITES[11]

J’ai répertorié en outre, quelques motifs dont l’interprétation est sujette à caution :

— un gros *peloton,* formé d’une ligne s’enroulant en spirale d’où s’échappe un « fil » qui, après avoir exécuté huit zigzags serrés, aboutit à une longue *aiguille…* ou a un manche ?

— des *fleurs* à six ou neuf pétales arrondis ou en trapèze, à l’extrémité d’une tige mince ;

— des *radicelles* ressemblant à des mains ou plutôt à des pattes d'oiseaux posées à plat, et toujours à « trois doigts » ;
— une *algue* ondulante qui peut aussi bien être un arbre enraciné et ramifié, vu à la verticale ;
— des sortes *d'éventails* ouverts en flabellum, à manche simple ou double, semblables aux écrans de plumes colorées que j'ai vus dans les mains crispées des momies de Paracas et de Nazca, et qui sont représentés sur les céramiques, agités par d'extatiques chorégraphes ;
— de même facture, comme des *ailes* gigantesques ;
— d'immenses *S* décalés et superposés ;
— deux *spirales* angularisées se terminant en arabesque pointue et le tout tenant à un « sceptre » décoré ;
— des chevrons multiples tramés sur le sable, comme un tissu ;
— des serpents à une ou plusieurs têtes, à la manière de Paracas ;
— l'ancêtre d'un « jeu de marelle » quadrangulaire, en pierres brutes, juste déposées sur le terrain ;
— des « herses » pareillement disposées ;
— une longue « canne » à poignée recourbée !
— un curieux « grappin » à cinq crochets en points d'interrogation affrontés ;
— plusieurs « glyphes » incompréhensibles… ;
— et de très intrigants « graphiques » en courbes parallèles, prolongés d'une « queue » ondulante, qui nous ont fait instinctivement songer à… un « *cerf-volant* », relié à la corde repliée qui retient ce genre d'engin aérien, avant qu'il ne prenne le vent…

PLUS DE DEUX CENTS « FIGURES » GÉANTES !

Enchâssées dans une bande de terrain qui fut jadis une longue faille entre la Cordillère andine et une chaîne d'élévations bordières coupées de ravins et balayées par un déferlement torrentueux, étoilées de centres d'irradiations, nous avons vu, en géométrie plane — sans les comprendre au sol ce qui justifie leur ignorance durant des siècles — quelque *deux cents figures monumentales !*

La plupart de ces effigies animales ou géométriques sont situées entre Palpa et Nazca, dans l'axe de la *bajada* — pente descendante — , en

direction de la vallée de Ingenio, à une vingtaine de kilomètres de la seconde de ces deux villes. Sur une zone aride que les natifs appellent encore, « la pampa du Soleil ».

Attrapés dans le foisonnement linéaire du puzzle géant, ces mégafresques sont chacune faites, du début à la fin, comme ces dessins d'enfants qui ne lèvent pas la main du papier, d'un *sillon ininterrompu* ne se croisant jamais et « bouclant la boucle » d'un circuit quasi fermé. Très rares sont les figures où la ligne-contour se poursuit à l'intérieur du dessin.



Homme Volant de Paracas (2 500 ans), l'un des dessins typiques rebrodés sur les fameux « mantos » des momies de Cerro Colorado.

Seul, le survol permet d'apprécier dans toute leur splendeur, la grâce, le réalisme, les proportions et l'admirable précision des animaux schématisés. Vus d'avion, ils donnent l'illusion de courir, sauter, ramper, danser ou nager. Le délié des oiseaux aux pattes raides, ailes et queues majestueusement déployées, qui paraissent planer ou amorcer un virage, est si remarquable que nous serions prêts à écouter leurs cris ou leurs chants !

Ces « figures vivantes » furent spécialement placées en bordure des plateaux et à l'intersection de longues lignes droites, toujours au voisinage proche d'un vaste triangle, d'un trapèze ou d'une large « route ». Presque

toutes sont entièrement traversées par une ou plusieurs diagonales et souvent barrées en dessous, en tout ou en partie, par un sillon parallèle. Certaines de ces parallèles doublées, convergent et se fondent finalement en une seule raie, avant de rejoindre la mégafresque. D'autres se poursuivent en zigzaguant ou par une ligne oscillatoire combinée.

Je me suis rendu compte que malgré leur nombre impressionnant, les magnifiques dessins zoomorphes sont en moindre quantité que les alignements. Vus du ciel, la densité de ceux-ci est si fantastique qu'elle dépasse, en certains lieux, *la centaine au kilomètre carré.*

J'ai noté de nombreuses *superpositions* de plazoletas, qui confirment l'impression que les dessins furent exécutés par plusieurs générations. Il serait en effet peu vraisemblable qu'une même lignée d'hommes, annule ses propres efforts. D'autant plus que l'aire enluminée ne fut jamais suffisamment peuplée pour qu'une seule génération puisse en être l'auteur. Enfin, dans l'ensemble. nous en sommes arrivés à la conviction que *les figures sont postérieures aux lignes droites* qu'elles recouvrent ou effacent fréquemment. Par contre, certaines figures ont été en grande partie « dévorées » par des plans géométriques gigantesques.

Les prises de vue aériennes, réalisées à notre demande par Gérald Mercier, pilote à Air France, nous ont permis de constater que les spirales sont généralement superposées, *estampées l'une sur l'autre, la plus récente latéralement décalée* et de taille plus importante ; les contours plus nets donc moins anciens viennent à l'appui de l'hypothèse précédente. Rien de surprenant d'ailleurs à ce que les fameux géoglyphes aient été réalisés à des époques successives, les étroites vallées du littoral ayant été habitées durant de très longs siècles par des peuples soumis, les uns après les autres, à des conditions géohumaines drastiques, qui les obligeaient à poursuivre de semblables activités sur de mêmes emplacements.

Quelle fut la raison des superpositions effectuées ? Hans Horkheimer que j'interrogeai, me confia qu'il ne pensait pas qu'elles puissent avoir été inspirées par l'intention de corriger des tracés antérieurs, « à la suite d'un changement de l'axe du globe terrestre par exemple. De telles opérations, avança-t-il, auraient dévié légèrement les corrections alors qu'en plusieurs cas, elles le sont à 90° ». Corrections et substitutions pourraient rendre compte de la « mise à jour » constante d'un mystérieux propos. Peut-être, dit-il « *pour enregistrer des mouvements de translation dans l'espace* ».

De la centaine de spirales dénombrées sur les pampas de Nazca, les unes simples, les autres à double révolution, qui s'enroulent autour d'un pôle central ou s'en déroulent par des courbes impeccables, celles dites *angularisées* par les mathématiciens, rappellent la structure de nébuleuses vues dans un télescope…

Une phrase légendaire, lue dans le Popol-Vuh, la « Bible » des anciens Mayas d'Amérique centrale, a frappé mon attention. Les prêtres de Vénus et ceux de Mars, y est-il conté, se disputèrent durant des décennies pour savoir « à quelle divinité donner la préférence ». Si les spirales de Nazca symbolisaient des astres, les superpositions seraient-elles le résultat d'une semblable « querelle des dieux » ?

EN DERNIÈRE HEURE… LES INCAS ?

Ce qui, à Nazca, ensorcelle nos sens, tout en nous posant l'un des points d'interrogation les plus ardus à résoudre, c'est à la fois, la *démesure* d'une mathématique inconnue et sa *rigoureuse rectitude.* S'il ne s'agissait d'un « jeu de construction » — et de patience ! — à l'horizontale, étant donné l'envergure du complexe archéologique, on serait tenté de le comparer au travail de titans des bâtisseurs de pyramides de l'Égypte ancienne.

Aucun obstacle naturel n'arrêta les fabuleux arpenteurs des déserts du bas Pérou. Les traits de pierres oxydées s'allongent à l'infini en se jouant avec une incompréhensible facilité, *sans jamais dévier,* d'étroites collines plissées « en accordéon » et des ravins burinés par les séismes géologiques. Les alignements courent à la surface de plateaux chaotiques, sautent les pentes accidentées, les dévalent en droite ligne et regrimpent de l'autre côté des fossés creusés par d'anciens lits de torrents qui ruisselèrent vers l'océan, avec la violence d'un véritable déluge, peut-être provoqué par quelque formidable cataclysme tellurique[12]… J'ouvrirai maintenant une courte parenthèse sur l'une des questions que l'on est en droit de se poser au sujet des mystérieux « bâtisseurs » de Nazca. Travaillèrent-ils, en dernière heure, sous les ordres des Incas ? On sait que ceux-ci, fervents adeptes du culte solaire, envahirent la côte péruvienne vers le XIVe siècle pour en soumettre de gré ou de force, les vieux peuples.

L'historien Juan Jose Vega s'interroge : « L'Inca fut peut-être le premier archéologue à se pencher sur l'almanach kilométrique des pampas », écrit-

il.

A l’écart des grands centres radiants, un axe de rayonnement, ressemble assez à un « cadran » solaire. Les raies qui en partent ont pu marquer solstices ou équinoxes mais aussi des dates intermédiaires d’importance. Un archéologue a suggéré qu’il pourrait être l’œuvre, postérieure à celle des Nazcas, de l’époque inca. Il est vrai que de ce centre, s’évade une quantité de rayons exceptionnelle. Pourtant, contrairement aux admirables alignements rectilignes, les rayons sont ici comme tremblés, tracés par des mains malhabiles, en tout cas moins assurées que celles des géomètres nazcas. Ce qui est bien fait pour nous surprendre, connaissant la réputation, combien justifiée, des maîtres d’œuvre incas, dont l’art précis fut rarement imité par d’autres peuples édifiant des monuments cyclopéens !

Plutôt que d’avoir été tardivement « rajouté » par les Incas, il m’est venu à l’idée que ce « cadran » sensiblement grossier, pourrait être, à l’inverse, l’une *des premières maquettes d’essai* des astronomes nazcas. Ou, qui sait, d’un groupe prénazca… Engel a découvert sur les rives du rio Grande, des *pueblos* de huttes coniques, datées au C. 14 de *5 700 ans.* Le formidable complexe n’aurait-il pas été initié à cette époque reculée ?

Il apparaît aussi que les Incas détruisirent des zones de géoglyphes au bénéfice des cultures. N’en connurent-ils pas l’utilisation à des fins agricoles, ou bien la dédaignèrent-ils ou encore, les Nazcas ne les employaient-ils déjà plus à l’arrivée des Fils du Soleil sur la côte ? Comment savoir… Malgré mes recherches, j’en serais au point mort si ce n’était une curieuse tradition orale, transmise depuis plusieurs générations jusqu’à nos jours, par le fils adoptif — descendant du grand Inca Roca — de la péruaniste Elisabeth della Santa, à qui je dois la confidence. « Ce désert de sable semé *de pierres dépourvues de poids,* lui dit-il, garde indéfiniment les traces, même d’une personne seule et qui n’y aurait passé qu’une seule fois. » Phrase sibylline, qui a au moins le mérite de nous faire croire que les Incas eurent connaissance des géoglyphes nazcas…

Examinant des photographies de la pampa, Elisabeth della Santa me fit une autre remarque. « Deux lits peu profonds d’oueds ou de rios asséchés semblent partir d’une masse imposante de roche blanche, pareille à du calcite. Au centre de cette masse, un jaillissement se serait pétrifié en forme de dôme. »

Lorsque les Incas s’emparèrent de la région, suppose-t-elle, ils procédèrent selon leur habitude dans les zones désertiques, cherchant avant

tout de l’eau, au voisinage des élévations. Nous savons qu’ils étaient eux aussi très versés dans la découverte de courants souterrains. « Il est possible, ajoute-t-elle, qu’ils aient pu faire sourdre l’eau à la surface, à l’endroit où se trouve le dôme de calcite. Au début, cette eau se serait écoulée, creusant le lit des oueds, captée ensuite dans les canaux serpentiformes que l’on aperçoit de part et d’autre et que Paul Kosok a défini comme « des canaux d’irrigation des Indiens ». Le calcite, dissout en profondeur et amené à la superficie par les eaux, se serait solidifié et l’orifice se bouchant peu à peu, aurait formé son propre couvercle. C’est alors que les Incas seraient partis ailleurs chercher une eau moins chargée en calcaire, abandonnant la pampa de Ingenio. »

Et c’est l’Inca Roca, sixième de la fameuse dynastie historique régnant aux environs de l’an 1300 de notre ère, qui — toujours selon Elisabeth della Santa, trouva cette eau pure, là où, actuellement encore, jaillit une source abondante près du marché de la ville de Nazca et qui permit d’irriguer la plaine jusque-là, elle aussi désertique.

En conclusion, « le premier site d’installation incaïque de la région, aurait été les pampas de Nazca, peu de temps après abandonnées pour prospecter d’autres zones du littoral[13] ».

PAS DE PLUIE DEPUIS 10000 ANS !

Non seulement les Nazcas ôtèrent et transportèrent des tonnes de pierraille, mais ils durent ensuite en *replacer* presque autant, selon un plan prévu, dans des directions étudiées, sur des longueurs déterminées, afin de composer à même le désert, cette mosaïque de cailloux à grande échelle, dont la rigueur mathématique force l’admiration.

L’œil perçant de l’Indien américain et sa particulière acuité d’observation, lui firent remarquer la composition très spéciale du terrain des pampas, qui devait lui permettre, par un méthodique agencement des pierres, de tracer au sol, des « marques » *ineffaçables.* Plusieurs facteurs naturels d’ambiance, exceptionnels, joueraient également en sa faveur.

Le fait est que le substratum diffère de la superficie, par la teneur et la *couleur.* Alluvions et blocs érodés se mêlent dans la couche inférieure, recouverte par un très fin matériau de remplissage, produit des brusques variations de températures diurne et nocturne, alternant de 8° à 35°. Ce

processus, qui fragmenta et désagrégea en morceaux de 5 à 10 centimètres, les pierres de surface riches en oxyde de fer, donna aux pampas de Nazca une patine marron, tirant par endroits, sur le rouge ou le violet, tout à fait caractéristique. Cette couleur foncée des cailloux alignés sur le désert, accumulant la chaleur du jour, forme une sorte de « matelas » isolateur d'air chaud sur lequel glissent vents et sables éoliens. Autre singularité, le *virazon,* un vent fort qui souffle du sud-ouest et du Pacifique, emporte les scories beaucoup plus au nord et à grande distance, comme le montrent d'énormes dunes qui barrent au loin le montagneux *tablazo* d'Ica. A ces particularités, s'ajoute encore la richesse en gypse du sol, qui humidifié par les brouillards nocturnes et la fraîche rosée du matin, devient compact comme du plâtre, favorisant ainsi une légère adhérence des pierres par la base. Autre circonstance providentielle, alors que les pluies se déversent sur certaines parties des déserts africains, *il ne pleut jamais* au sens réel du mot, sur le Sahara péruvien. *Jamais de pluie, jamais d'orage, jamais de tempête*[14], tels sont les facteurs uniques au monde qui épargnèrent et assurèrent la pérennité millénaire des fameux « dessins » !

DES MILLIERS D'HOMMES-HEURES DE TRAVAIL

L'un des seuls points sur lequel tous les archéologues sont d'accord avec Paul Kosok, est le système employé pour faire les marques de Nazca par *raspaje,* c'est-à-dire, raclage ou plus exactement, déblaiement et nettoyage du sol. Les cailloux noircis par leur exposition à l'air, furent *repoussés et entassés sur les côtés* afin de mettre à nu, entre les deux bords, le terrain ocré plus clair et obtenir par contraste, des lignes facilement visibles. Ce qui représente, on s'en doute, des prouesses topographiques inouïes ! Et une patience mystique pour balayer d'aussi vastes surfaces de désert !

Comme je l'ai vu faire par les paysans indiens pour agrandir leur champ, on peut penser que les grandes aires planes de plan géométrique, furent libérées de ces masses de pierres charroyées et transportées sur ce qu'ils nomment des *parihuelas !* C'est une forte toile ou une natte de roseaux, tendue entre deux brancards latéraux. Puis ces pierres furent remblayées sur les côtés pour dessiner des figures, ou bien basculées au fond des ravins qui les bordent et où l'on peut les voir du haut des pentes.

L'archéologue péruvien Francisco Kauffmann Doig a calculé qu'il fallut probablement des siècles pour remuer ces tonnes de cailloux et réaliser avec tant de régularité et de beauté, ce monumental « codex » qui dut être, pour les anciens Nazcas « *le centre de leurs préoccupations vitales*[15] ».

Comment, par quels moyens ou quels procédés secrets, le travail fut-il *dirigé ?* Nous touchons là l'une des séquences capitales du mystère qui intrigue tous les hommes de science… et les autres ! Les Nazcas employèrent les pampas comme de véritables « planches à dessin » mais avec quel « tire-ligne » inédit, quelle règle à calcul ou quel té, compas, équerre ou rapporteur kilométrique ? Et quelle admirable « ligne de foi » ?

Tous ceux qui vont à Nazca se posent l'inévitable question. Car si l'on parcourt à pied l'une des monumentales mégafresques, celle de l'Araignée géante par exemple, l'une des plus extraordinaires, il est impossible *au sol*, si l'on se trouve près de la tête de l'insecte, de distinguer en totalité l'énorme corps globulaire et moins encore l'extrémité des longues pattes aux courbes proportionnées malgré leur démesure.

Toutes les réponses fournies sont en général conditionnées par l'idée qu'il est impossible de comprendre les formes des géoglyphes *si on ne les voit pas d'en haut, en plein ciel.*

« Ce sont des figures gigantesques qu'un observateur au sol ne peut embrasser du regard », déclare le professeur Hans D. Disselhoff. D'où l'hypothèse rabâchée qu'on n'a pu programmer Nazca sans l'aide d'une direction permanente… « à bord d'un engin aérien ».

Il faudrait aussi préciser que d'avion, il n'est pas si aisé qu'on le dit d'en apprécier les perspectives. *Tout dépend de l'altitude du survol.* Gérald Mercier, habitué des photos aériennes, mitrailla la pampa où le lui signalait du doigt le pilote péruvien de la base de Pisco, sans pourtant identifier quelques-unes des figures. Il manqua même la fameuse Araignée, bien que l'avionnette soit plusieurs fois revenue sur l'emplacement… mais il me rapporta une vue *d'un sanctuaire en ruine.* à l'intersection de deux surfaces géométriques, qu'il n'avait pas distingué, passé sous silence par les archéologues !

UNE GÉOMÉTRISATION D'APRÈS LE CORPS HUMAIN

Restons les pieds sur terre, parmi les prodigieux artisans de l'ancien Pérou, doués d'une « intelligence supérieure »… à *mains nues !* Nous n'en admirerons que davantage encore leur génie, leur art incomparable et cette étrange obsession de tout géométriser, avec un sens inné des proportions, pour lancer un défi à la curiosité scientifique des temps futurs.

En 1956, un ingénieur français des Ponts et Chaussées, de passage au Pérou, interrogé sur ce qu'il pensait des « marques de Nazca », nous répondit que, même muni de tous les instruments de précision modernes, il lui serait extrêmement difficile de tracer des raies aussi rectilignes, à travers les pampas dénivelées. Il lui parut aberrant d'envisager que les alignements qui franchissent avec un aplomb parfait, comme tirés à la règle, les *quebradas* ravinées, les flancs et les crêtes des collines, aient été obtenus en posant de simples jalons. Et plus encore, peut-être, les lignes sinueuses qui, après des parcours combien fantaisistes et de multiples tours et détours, à « y perdre le nord », finissent toujours par aboutir, sans le moindre écart, à l'endroit prévu dès le début.

J'ai recherché tous les moyens que les arpenteurs, les géomètres, les topographes et les dessinateurs Nazcas auraient pu utiliser… Et je suis arrivée à un résultat si inespéré, qu'il ne manquera pas de surprendre les techniciens. Je pense qu'ils éprouveront, autant que moi, le plus vif étonnement en apprenant qu'il y a plus de 2 000 ans, ce peuple mystérieux, disposait déjà de systèmes de mesure et d'instruments adéquats.

Fondées sur les parties du corps humain en général, les anciennes mesures dont j'ai pu rétablir la liste à travers une sélection d'anciennes chroniques, comprenaient principalement :

— *la rikra,* égale à la brasse, soit la distance comprise entre les pouces d'un homme aux bras et mains tendus à l'horizontale ;

— *le chillque* ou pied indien, très utilisé à Nazca ;

— *la sikya* ou demi-brasse ;

— *le kuchuk*, équivalent à une coudée, mesurée par une corde tenue entre le pouce et l'index, très importante à Nazca ;

— *la kapa* ou empan, largeur d'une main grande ouverte, prise depuis l'extrémité du pouce jusqu'à celle du petit doigt ;

— *le yokko,* écart compris entre le bout du pouce et celui de l'index écartés, représenté dans la main de l'idole du Créateur ;

— *l'ecca,* valant dix brasses de terrain ;

— *la sayhua* ou cent brasses ;
— *le yapu*, lieue couvrant une lieue et demie espagnole.

Bien que n'en indiquant pas la longueur, j'ai retrouvé deux autres termes qui s'appliquent également à des mesures :
— *ch'ekkalluwa*, diagonale, droite qui se dirige aux angles opposés d'une figure ;
— *ch'ekka*, la moitié de cette mesure.

UNITÉS ET PATRONS DE MESURE RETROUVÉS

Les américanistes sont persuadés qu'à l'instar des Aztèques, les Nazcas employaient un système métrique tout comme ils savaient calculer les orientations et les distances.

Tout porte à croire que l'unité de base employée à Nazca fut le *chillque*, soit la longueur du pied de l'Indien moyen, chaussé *d'ojotas*[16] : environ *26 centimètres*. On trouve cette dimension répétée dans de nombreuses marques de « l'almanach hiéroglyphique » du désert. Il est comme noté, en mètres, dans une sorte de grande lettre alphabétique, en forme d'E dont le trait supérieur a disparu.

Ce dénominateur commun de 26 centimètres — et ses multiples — revient fréquemment dans le tracé des figures monumentales mesurées par Hans Horkheimer et Rossel Castro. On le retrouve aussi dans les rayons des dessins « étoilés ».

Cependant, cette unité de base varie à quelque chose près. Détail qui peut s'expliquer du fait que les cordes végétales à mesurer, utilisées par les Nazcas et de nos jours par les Indiens, se contractent ou se détendent selon la température ambiante du moment.

D'autres mesures ou coudées, apparemment standard se retrouvent en divers sites, dans les surfaces triangulaires ou le long bec des oiseaux symboliques, comme diviseur ou multipliées par 20, 40 ou 80.

Beaucoup de « routes » seules ou parallèles atteignent 900 mètres, et 800 mètres est l'une des longueurs préférentielles des plus grandes aires quadrangulaires.

Un centimètre — approximatif — entrerait aussi comme multiple dans un grand nombre d'objets divers, céramiques, matériaux, chemins, champs

et monuments préhispaniques.

Une ancienne mesure, la *vara* dépasse le mètre, de 10 à une trentaine de centimètres.

Autre répétition intrigante, la dimension de 183 mètres, qui est à la fois la largeur du fameux « chandelier » de Paracas, la longueur de plusieurs figures géométriques, également contenue dans les spirales, et qui se renouvelle dans les mégafresques du Singe, du Poisson-chat…

Les chiffres 11, 16 et 33 ont été notés dans des alignements en tas de pierres et des grilles de raies parallèles. Ils auraient pu servir à enregistrer les années passées entre certains cycles ou marquées par des événements inhabituels.

HOMOTHÉTIE ET SYSTÈME « BINAIRE »

Peut-on expliquer un peu plus en détail la façon dont les Nazcas tirèrent profit des techniques exposées, pour reproduire les gigantesques dessins, *sans avoir besoin d'une vue générale* de l'ouvrage en chantier ? L'utilisation de « maquettes » ébauchées par le vieux procédé homothétique, qui consiste à agrandir géométriquement un dessin type de petite dimension, vient évidemment à l'esprit. Plusieurs systèmes sont possibles. Celui des carrés d'abord, au moyen desquels on découpe le motif choisi en quadrillés gradués avant de le reproduire à une échelle démultipliée. Et celui qui permet de retranscrire le modèle à des dimensions amplifiées, en fragmentant le schéma réduit en polygones simples. En quelque sorte, les Nazcas n'auraient-ils pas inventé une mathématique « binaire » pour simplifier le problème des reproductions ? Plusieurs chercheurs y ont songé.

Paul Kosok a parlé d'esquisses qui existeraient à proximité des grands dessins, destinées à être reproduites à grande échelle par les arpenteurs nazcas. Une simple question de bras et d'heures de travail illimitées ! Or, on le sait, le facteur homme-temps ne comptait pas à l'époque et la main-d'œuvre au service des dieux et de leurs représentants sur terre, était gratuite…

Les méthodes employées durent varier avec les formes désirées. Il n'est pas difficile d'étirer une corde entre des piquets pour obtenir une ligne droite. Des pieux en bois ont été retrouvés sur les emplacements mêmes, ou

leur cavité. Quant aux cordes, cordons, cordelettes et autres cordages, les innombrables fragments éparpillés sur les sables de la côte Pacifique, prouvent combien les aborigènes étaient, de longue date, des experts dans l'art de torsader, de la grosseur du fil le plus mince à celle d'un bras, toutes les fibres végétales à leur disposition. En conséquence, le vrai problème, qui nous semble insurmontable aujourd'hui, est d'avoir su garder une admirable symétrie kilométrique ! Mais les Nazcas possédaient des moyens jusqu'ici *insoupçonnés…*

La planification des immenses figures stylisées fut donc relativement aisée mais l'exécution des courbes idéales fut certainement beaucoup plus délicate. Elles furent cependant réussies selon toutes probabilités, par fragments d'arcs de cercles mis bout à bout. Comme s'ils avaient pressenti que les hommes du futur s'interrogeraient, les créateurs des géoglyphes ont légué leur « sésame » aux curieux, sur le terrain. Paul Kosok, puis après lui Maria Reiche, ont signalé la présence, au cœur des figures, les bordant à l'extérieur, indiquant les sécantes ou les changements de rayon des paraboles, leur « foyer » et « ligne directrice », de *pierres-témoins.* Leur dimension, leur forme, leur couleur spéciale les désigne à l'attention quand ce n'est pas un « glyphe » encore visible. De mêmes repères sont placés également au départ des arcs de cercle.

MIRE, NIVEAU D'EAU, GONIOMÈTRE… ET THÉODOLITE PRÉCOLOMBIENS

Les instruments de mesure des anciens Péruviens, me réservaient à nouveau de vives surprises !

Sous le nom de *huaypa,* ils se servirent d'une cordelette lestée d'un poids en pierre, en guise de « fil à plomb ». Des fouilles archéologiques ont révélé une sorte de théodolite pour la visée géodésique, composé d'un tube de bois ou de terre cuite, d'où pend un « fil à pierre » pour matérialiser la verticale.

Le *tupu,* plaquette en bois ou en, métal percée d'un orifice central servait de mire à l'observateur. Avec. la *pertiga,* pieu de bois planté perpendiculairement en terre, celui-ci pouvait marquer l'ombre projetée au moment de la sortie ou de la disparition du soleil ou de la lune. En repérant la longitude de cette ombre par rapport à la hauteur de l'astre dans le ciel,

les prêtres-astronomes auraient déterminé les mois, les saisons et les années.

Mais d'autres trouvailles inédites sont regrettablement passées inaperçues de la plupart des américanistes. La plus extraordinaire me paraît être celle effectuée par l'architecte Fernando Belaunde Terry, qui fut président de la République péruvienne pendant notre séjour. Visitant un musée de Lima, il y remarqua une curieuse céramique, dont la forme insolite l'intrigua. Quel pouvait en avoir été l'usage ? Sûrement pas, jugea-t-il, celui de quelque poterie utilitaire ou cérémoniale. L'examen attentif de l'objet l'orienta vers l'hypothèse d'un instrument topographique tenant du goniomètre. Haute de 11 centimètres — l'une des unités de base signalée sur la pampa — la céramique est coiffée d'une coupe circulaire de 7 centimètres de diamètre, à peine creuse mais assez pour contenir le liquide d'un « niveau d'eau ». Le tube vertical qui la soutient est muni de deux perforations en forme de croix, placées de chaque côté, mais à des niveaux différents. Si l'on tient en main l'instrument posé sur un bâton fiché dans le sol et qu'on regarde à travers les croix — qui portent des marques centrales au point de rencontre — , on obtient *une ligne de visée à distance* pour les tracés à angle droit.

Cette céramique provenait de la côte mais sans autre précision. La découverte d'autres poteries du même style *dans l'aire nazca* cette fois, fut en ce qui me concerne, plus importante encore. Ces curieux objets montrent des *cercles* au lieu de croix. Ils contiennent intérieurement des petits graviers qui, à la façon de grelots, tintent quand on agite la poterie. Maria Rostworowsky de Diez Canseco, l'historienne péruvienne à qui j'ai emprunté ces renseignements, pose la question : « Ces énigmatiques *sonajas,* ne servirent-elles pas aux grands pontifes religieux des pampas, dans la célébration de rites magiques, *en rapport avec la construction des marques du désert ?*[17] »

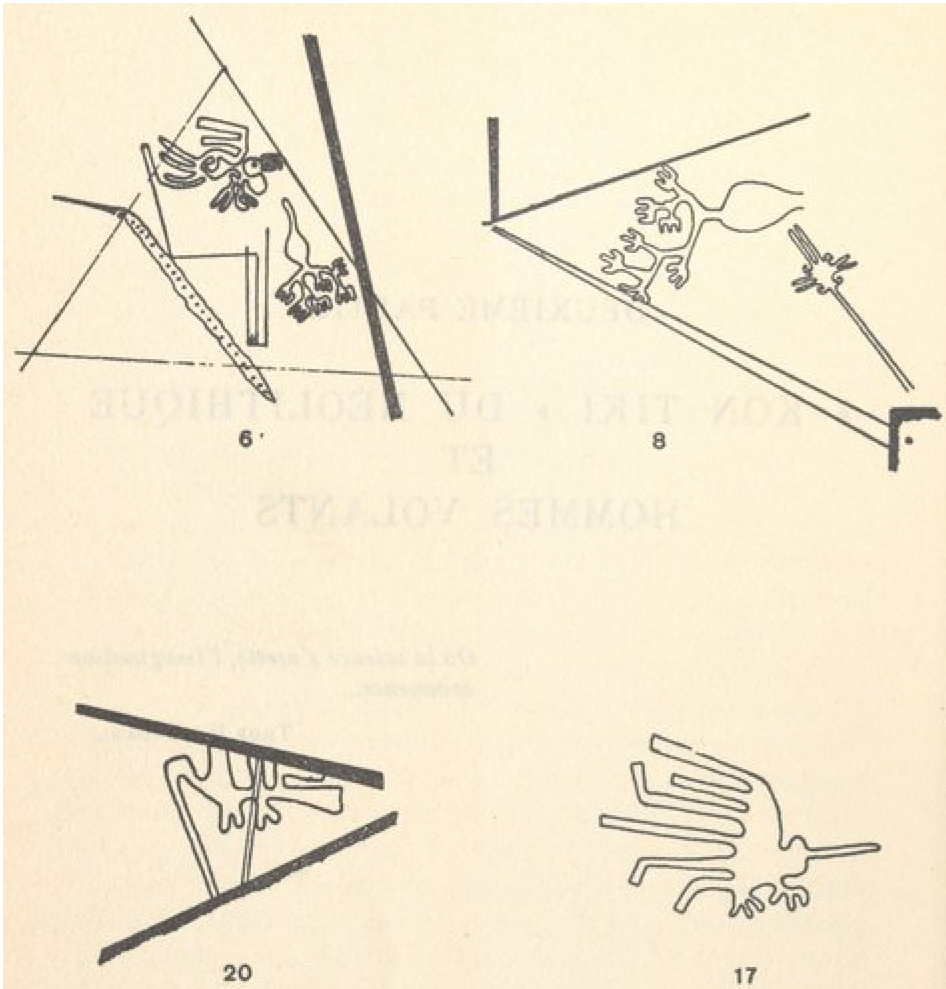
S'il en était ainsi, les péruanistes qui fouillent les secrets des Nazcas, ont ignoré, par inadvertance, l'une des facettes les plus intéressantes de l'énigme ! Un mystère caché à l'entendement du profane, c'est-à-dire du peuple, seulement connu de la caste sacerdotale qui instruisait les « savants » nazcas. Caché avec l'ordre et le sens des fantastiques mégafresques…

DEUXIÈME PARTIE

« KON TIKI » DU NÉOLITHIQUE ET HOMMES VOLANTS

Où la science s'arrête, l'imagination commence…

THOR HEYERDAHL.



Croquis B : OISEAUX.
N° 6 : petite frégate volant au-dessus d’une plante à radicelles. N° 8 : même plante à radicelles, auprès d’un oiseau (?) N° 17 : la mouette (?) N° 20 : le pilco (?)

CHAPITRE III

LE RÊVE AILÉ DES ANCIENS PÉRUVIENS

L'AVENTURE DE « CONDOR I »…

Les conférences de Maria Reiche au Pérou et à l'étranger, ses démonstrations imagées, les rares articles parus dans la presse au cours de longues années de recherches, pas plus que les thèses d'archéologie-fiction n'ont réussi à convaincre ni mettre d'accord tous les « passionnés » de Nazca ! Et ils sont de plus en plus nombreux ! Ceux qui vivent à Lima, érudits ou ignares en la matière, connurent une surprise d'importance le 28 novembre 1975, en lisant les quotidiens du soir. Photos à l'appui, ils y apprirent une sensationnelle « première », comme échappée du « dossier de l'Impossible ». Nouvelle qui déclencha aussitôt d'autres controverses acharnées…

Rejetant à la fois « les spéculations anti-scientifiques et les hypothèses académiques », plusieurs membres de l'I.E.S. — International Explorer Society, de Coral Gables, en Floride, estimèrent qu'il était beaucoup plus logique de penser que « les antiques Nazcas aient *survolé les pompas, des siècles avant le Christ* »… Donc, bien avant que les frères Montgolfier n'inventent un aérostat. Pour eux, les milliers de lignes et les figures monumentales, « seulement cohérentes vues d'en haut » sont l'œuvre d'artistes « guidés par des observateurs les survolant à bord d'un ballon aérostatique ».

« Les Péruviens primitifs, exprime Michael Debakey, directeur de l'I.E.S., possédaient les qualités requises pour fabriquer quelque chose de plus léger que l'air. Ils avaient l'intellect, l'organisation sociale, la supériorité textile et la connaissance des principes de vol. » A ce propos — et sans prendre parti — , je me souviens de la réflexion d'un indien quechua des Andes, contemplant un avion dans les airs, qui me dit le plus naturellement du monde que *ses ancêtres avaient eux aussi « découvert*

la possibilité de voler en observant que la fumée s'élevait toujours vers le ciel ».

L'I.E.S. ayant obtenu le concours du Ministère du Tourisme péruvien et celui de la ligne aérienne nationale « Aeroperu », entreprit donc la construction d'un coûteux ballon captif de grande taille. Haute d'une trentaine de mètres, l'enveloppe d'une forme trapézoïdale assez inattendue, fut tissée en coton péruvien, semblable aux fins textiles retrouvés dans les tombeaux ensablés du littoral qui datent d'environ 3 000 ans. Les cordages furent tressés en fibres végétales et la nacelle en roseaux du lac Titikaka.

Les préparatifs durèrent — en secret — trois années… Le 28 novembre 1975, vers trois heures du matin, au clair de lune qui transformait la pampa en un irréel et calme océan de sable couleur de mercure, une vingtaine d'invités par l'I.E.S. se regroupèrent auprès de l'un des légendaires alignements. L'enveloppe textile de « Condor I » peinte d'une double spirale et d'un grand oiseau en vol plané, à la manière des symboles de pierre, fut déployée. L'ouverture orientée devant une cavité creusée dans le sol, au fond de laquelle brûlait un feu de bois, recevait l'air chaud. L'aérostat peu à peu gonflé, prit lentement forme…

A 5 heures, le *globo* était prêt mais de plus en plus violent, le vent risquait de faire échouer la tentative en l'arrachant, bien qu'il fût amarré en hâte, à tous les véhicules proches. Pilotes, techniciens, journalistes et curieux accourus, cramponnés de toutes leurs forces à la toile — y compris au premier plan, Maria Reiche ! — leur prêtèrent main forte.

Aux premières lueurs de l'aube, dans la fièvre générale, la nacelle de roseaux secs, faite en demi-lune aux pointes relevées, — à l'image des pittoresques *balsas de totora* des pêcheurs du Titikaka, le lac le plus élevé du monde, à 4 000 mètres d'altitude et à vol d'oiseau à plus de cinq cents kilomètres des pampas, fut accrochée et suspendue aux cordes de soutien. Les pilotes, l'Anglais Julian Nott, champion mondial d'altitude en ballon et le copilote Jim Woodman, un Américain de Miami, s'installèrent dessus, de la façon la plus originale — et élémentaire — qui soit : à califourchon, jambes pendantes à l'extérieur, des sacs de sable lestant leurs pieds, face à face adossés contre les pointes de l'esquif, et pas même attachés !

Quelques minutes plus tard, les amarres lâchées, les spectateurs purent contempler « Condor I » qui s'envola, comme l'avaient prédit les organisateurs de l'I.E.S. Parvenu à une hauteur de 250 mètres environ, l'aérostat se stabilisa avant de planer à l'horizontale sur un kilomètre. Puis

soudain, aux applaudissements, succédèrent le silence et l'angoisse. Secoué par une rafale, le globo amorça une chute vertigineuse ! Le lest rapidement jeté par les deux hommes, ralentit à peine la descente. « Condor I » toucha brutalement le sol, éjectant ses passagers qui miraculeusement, se tirèrent sans mal de l'aventure.

Allégé d'une charge excessive, l'aérostat reprit aussitôt de l'altitude, s'élevant en solitaire jusqu'à plus de 500 mètres. Il tint l'air *dix-huit minutes, parcourant trois kilomètres* avant de se poser en douceur cette fois, sur la pampa.

« Ce fut un vol réellement fantastique, s'exclama Jim Woodman en se relevant. A présent, je suis convaincu que les Nazcas réalisèrent des vols similaires, il y a 2 000 ans ! » Quant à Julian Nott, il s'avoua très ému par « la vue plongeante des dessins de la pampa, défilant sous ses yeux, comme un tapis magique ».

Les archéologues péruviens, il faut le dire, ne manifestèrent aucun intérêt pour ce qu'ils jugèrent comme une expérience « théâtrale » destinée à faire sensation. Pour eux, elle ne prouve aucunement que les anciens Péruviens aient pu voler en d'autres temps[18].

Certes, le principal responsable de l'échec partiel de l'expérience est le vent fou des pampas qui souffle en tourbillons endiablés certains jours. Mais, de toute façon, le *poids* en fut avant tout, l'ennemi numéro un. Deux passagers de grande taille, pesant chacun 80 kilos, représentaient beaucoup plus que des Indiens, de courte stature, comme on peut en juger d'après les personnages nazcas peints sur les céramiques. En outre, sur celles-ci, ont peut voir des *nains* qui participent aux festivités religieuses, où ils jouaient, on le sait, un rôle prépondérant, comme dans toutes les classes sacerdotales des civilisations évoluées de l'Amérique ancienne, les Incas y compris.

Je suis persuadée que, si les Nazcas, gens fort avertis en toutes sciences et techniques, avaient imaginé un appareil du type « Condor », c'eût été avec un seul pilote à bord. choisi parmi les plus légers.

Quant à faire la nacelle en bottes serrées de roseaux, c'est une autre erreur qu'ils n'auraient pas commise, pas plus que d'aller chercher des roseaux sur le lac Titikaka ! Les marécages existent en certains lieux du littoral, où poussent des joncs. Et surtout, je connais bien le défaut de la *totora :* son poids encore ! Grands experts en vannerie, une nacelle en forme de légère corbeille comme celle dans laquelle repose chacune de leurs momies, leur serait de préférence, venue à l'idée.

Enfin, d’où venait l’assurance des explorateurs de l’I.E.S. au sujet d’un éventuel survol préhistorique des pampas ? Toujours d’après les échos parus dans la presse, « d’une ancienne céramique Nazca, décorée d’un motif qui représenterait *une poche d’air chaud* »[19]…

… ET DU « CONDOR-JET » !

« Condor I » eut d’ailleurs un prédécesseur. Et c’est encore une fort curieuse histoire.

En 1810, don José Hurtado y Villafuerte, un riche propriétaire de terres d’Arequipa, dans le sud péruvien, s’inspira d’une vieille légende selon laquelle, après un effroyable cataclysme, les Cordillères andines furent repeuplées par trois couples humains, amenés d’une terre lointaine, par trois condors. Il décida donc de tenter une expérience aussi surprenante que celle des pilotes de l’I.E.S. Pour ce faire, il éleva un jeune condor et le dressa à voler en transportant un enfant. Adulte, le rapace qui mesurait près de 5 mètres d’envergure de la pointe d’une aile à l’autre, vola avec son « jockey » devant les yeux ébaubis de la foule, jusque sur le haut sommet de l’Uchumayo et en revint ! A l’époque, la presse péruvienne commenta l’affaire. Et, grisé par le succès, don José prétendit qu’il pourrait « voyager à dos de condor d’Arequipa à Cadix en 7 heures ! »

Le « tartarin » des Andes faisait paraît-il, transporter d’assez lourdes charges d’un bout à l’autre de ses plantations par des condors domestiqués. Rappelant l’événement, un journaliste de la seconde ville du Pérou, revendiqua il n’y a pas longtemps, et à titre posthume pour don José, celui de « précurseur du Condor-Jet ».

DES « SIGNAUX » POUR ASTRONAUTES SACRÉS ?

Ce qui précède démontre surtout que le rêve ailé des anciens Péruviens est demeuré vivace à travers tous les âges[20]. Si nous écoutons les astronautes de « Condor I », toutes les hypothèses jusqu’ici proposées pour les alignements de Nazca, apparaissent faussées dès le départ. Les géoglyphes n’auraient pas été destinés à être *vus du ciel* mais à l’inverse, « *des signaux*

pour guider du sol, à l'occasion de réunions cérémonielles et processionnelles, *de millénaires Hommes Volants* ».

Des Hommes Volants ! L'idée folle, le mot dément, sont lancés… « S'il s'agit d'hommes en chair et en os, m'écrivit Elisabeth della Santa, vive les Hommes Volants ! Mais s'ils nous viennent d'autre monde, bien que cela soit fort à la mode, de grâce ne mêlez pas mon nom à cette affaire ! »

Dès les premières pages de ce livre, j'ai opté délibérément pour ne pas claquer derechef la porte au nez des « visiteurs de l'espace ».

A quoi bon briser les ailes du rêve des grands enfants du xxe siècle ? Mais par contre, je ne vois pas de raison valable pour les associer à *l'aventure cent pour cent humaine* — qui n'en est que plus fantastique ! — des mages Nazcas. Pourquoi ? Parce que les fouilles archéologiques nous ont apporté toutes les preuves souhaitables. Nous connaissons les datations de cette fascinante civilisation. Les vestiges exhumés du désert lui correspondent dans l'espace et dans le temps. Le style caractéristique est clair, jusque dans l'iconographie des pampas… Ce qui l'est beaucoup moins à mes yeux, c'est la vision féerique mais troublante des *Hommes Volants de Paracas*[21] *et de Nazca*. Volant sans cesse, les uns sur les plus délicats et artistiques tissages qui soient, les autres sur des céramiques vernissées classées parmi les plus belles et colorées du monde antique.

De nos jours « voler de ses propres ailes » n'est plus qu'une image périmée. Mais la phrase exprime bien, au sens propre, le vieux rêve humain commun à toutes les races depuis l'origine des temps : acquérir le corps magique de l'oiseau pour voler comme lui. Mille légendes ailées nous le rappellent. Au Pérou plus qu'ailleurs peut-être et d'une manière souvent différente. Pas d'anges bibliques, mais des « masques » insolites. Pas de dragons ni de walkyries chevauchant le ciel des Indes, du Mexique, de la Grèce, de l'Égypte… Pas de chars volants et flamboyants à la mode atlante ou judéenne.

Les esprits créateurs et civilisateurs préaméricains du Pérou sont des hommes « de chair et d'os », pour répondre au critère d'Elisabeth della Santa. Comme nous les montrent les idoles anthropomorphes et les stèles monolithiques des Andes, ou les personnages peints sur les huacos polychromes et brodés sur les parures des momies. Des cimes de la Cordillère au désert du Pacifique, des danseurs emplumés, vêtus de capes en duvet de colibri, couronnés de plumes de condor ou de perroquet,

évoluent dans un hallucinant décor de becs et de serres, de queues et d'ailes déployées. Tous expriment, selon l'archéologue Arturo Jimenez Borja, « *l'obsession d'abolir la pesanteur humaine et la volonté de voler* ».

Les « modèles » ne manquent pas ! A 4 000 mètres d'altitude, les Hommes-Oiseaux de Chavin de Huantar ornent les frontispices et les colonnes des ruines mégalithiques les plus anciennes du Pérou. Au Cuzco, les fondateurs de la dynastie incaïque prennent leur vol « avec de grandes ailes peintes de vives couleurs », d'un sanctuaire à un autre. Soulignons *qu'ils ne descendent pas du ciel.* Ils ne font que se déplacer dans les airs… A Tiahuanaco, en Bolivie — mais qui faisait autrefois partie intégrante du Grand Pérou préaméricain, les *Hommes-Condor* entourent Viracocha sur la fameuse Porte du Soleil. Et l'ancestral Tata Hakke Wake des Urus du lac sacré, s'envole d'une île flottante… Enfin, dans le nord péruvien, Naymlap, l'intrigant navigateur ornitomorphe aux bras ailés des opulents Chimus, débarqua sur la côte en des temps contemporains des Hommes Volants du désert des Paracas-Nazcas.

Plus près de nous, sous les Incas, le légendaire Antarqui[22], mage de l'Inca Tupac Yupanqui, espionnait les airs en mission de reconnaissance, mandé par le souverain pour l'informer des armes et des positions offensives de l'ennemi.

Pendant la Conquête espagnole, le leader d'un mouvement messianique, Juan Chocno, prétendit qu'il rameutait ses partisans aborigènes, « en parcourant les airs dans une corbeille ».

Une autre croyance profondément enracinée dans l'esprit des populations andines, veut que jadis, « la distance entre le ciel et la terre ait été bien plus courte et que les hommes y montaient et en redescendaient *corporellement* ».

Après d'innombrables siècles, de nos jours encore, si nous nous engageons sous le couvert du Paradis vert de la forêt amazonienne, nous y rencontrons les furtifs chamanes de quelques dizaines d'ethnies semi-civilisées. Ces *brujos* — et quel « sauvage » de la selva en douterait ? — se targuent de pouvoir « voler comme l'oiseau », après avoir traditionnellement absorbé une drogue hallucinogène du genre *ayahuasca*, à base de lianes, ou le *Toé* de datura, dont les vertus télépathiques sont connues de toutes les tribus et utilisées à des fins divinatoires. J'en ai fait l'expérience, ces breuvages amers provoquent d'incroyables *visions ailées*, qui donnent l'impression réelle, bien perceptible, de se mouvoir très

légèrement dans l'espace. Ce vol mythique en « apesanteur » illusoire, délivre le mage indien de sa condition humaine. Mais… est-ce cela *seulement*, que les Paracas-Nazcas ont reproduit sur les costumes d'apparat des vivants et des morts ?

UN ART DE SORTILÈGE

Partout, l'art magico-religieux de ces inimitables iconographes, paraît imprégné par la hantise de *planer.* Des milliers de céramiques et quelques rares et précieux *mantos* funéraires décrivent, dans les musées et les collections privées du monde entier, cette irrépressible psychose, qui anima la main des mystérieux dessinateurs du désert péruvien. Symbolique, ésotérique, surréaliste, démentiel, cet art de sortilège nous entraîne dans un paradis dynamique et foisonnant des plus étranges personnages.

Le leitmotiv de l'alliance mythologique et protéique homme-félin-serpent-oiseau-poisson, orné de têtes-trophées humaines, revient, lancinant comme un cauchemar et tout à la fois, il nous fascine et nous plonge comme en hypnose.

Pourquoi ce spectacle d'êtres masqués, surchargés d'ornements somptueux, brandissant armes ou sceptres indéfinissables, casqués ou encadrés de serpents dentelés ? Des serpents qui leur sortent de la bouche, pendent des diadèmes, tirent la langue, se contorsionnent et « serpentent » autour d'eux, *comme pour les soutenir en l'air…* Ces insolites personnages, *planent, raidis à l'horizontale ou s'élevant à la verticale,* dans un mouvement ascentionnel rapide, tandis que d'autres semblent choir d'en haut, bras écartés, tête la première, comme « en piqué », abattus par une rafale de vent avant de repartir à nouveau, tel un fétu de paille.

Une inspiration baroque anime ce monde magique, enfiévré par une débauche de détails extravagants. Et puis, soudain, quelque chose d'insaisissable s'en dégage, que seul un examen attentif permet de percevoir, pour notre plus vive surprise. De prime abord, ces Hommes Volants ne nous semblent varier que par un habile changement dans le jeu des tonalités et dans la position d'envol ou de chute libre. Puis une « supercherie » difficile à déceler, se révèle ensuite. Culbutée, regardée à l'envers, la tête de l'un de ces êtres fabuleux, apparaît faite, par exemple, de deux poissons jumelés ! Dans l'autre sens, les queues de ces poissons

deviennent un masque félin, férocement denté, les mêmes yeux servant au double faciès. Ailleurs, une aile de condor se mue en nageoire de dauphin, les dents se transforment en diadème, le menton en couronne frontale, un œil arqué en bec de rapace, le casque forme un nouveau visage. Ce style ensorcelé, dit « de métamorphose » fut subtilement combiné par l'artifice d'artistes aussi doués que des prestidigitateurs !

Certains de ces dessins délirants, évoquent de ténébreuses sorcières au corps cambré en arrière ou sur le côté, leurs longs cheveux noirs nattés en fines tresses, flottant derrière elles comme des ailes. Planant sur fond de nuit, tenant avec grâce un éventail de plume, un bâton « magique » — ou un poignard ? — , où vont donc ces inquiétantes sirènes au masque cadavérique et à l'œil angoissé ?

TECUM UMAN, LE ROI VOLANT COMME L'AIGLE

Les peuples des sables du sud péruvien, se contentèrent-ils de s'évader en songe de leur morne décor ? Ne volaient-ils qu'en rêve, parmi les mirages célestes qui hantent parfois les nues au-dessus du désert, les peuplant de villes fugitives et de lagunes évanescentes ? Ou bien — nous y voilà ! — n'inventèrent-ils pas quelque moyen génial de voler d'eux-mêmes et de *survoler les fameuses pampas ?* Idée baroque, bien sûr, mais qui germe instinctivement et fermente dans la pensée de quiconque admire les chefs-d'œuvre des Nazcas et des Paracas. Et l'immense volière d'hommes-célestes qu'ils ont représenté…

Malgré mes patientes recherches, je l'avoue, je n'ai pu trouver le moindre indice qui vienne à l'appui d'une hypothèse aussi « risquée » ! Au Pérou s'entend, car il m'est par hasard tombé sous les yeux, une vieille chronique du XVIe siècle[23] contenant un récit véritablement extraordinaire, qui se rapporte directement, bien qu'en Amérique centrale, à la question posée. Un chroniqueur espagnol y relate un épisode de la carrière aventureuse du capitaine Alonso de Alvarado, au Guatemala. L'action se déroule pendant la reconstitution de « la Danse de la Conquête », représentée à Quetzaltenango en 1524 et à laquelle il assista. Les Indiens du pays mimaient l'historique bataille qui opposa le Conquistador au roi de la ville, Tecum Uman. Tous les chorégraphes étaient masqués, comme dans l'ancien Pérou.

L’acteur qui jouait le rôle du roi portait trois masques successifs, gravés sur le front, d’un oiseau quetzal.

Les prêtres du culte indien récitèrent le calendrier maya, puis la fête rituelle se déroula dans la fumée âcre et bleutée des encensoirs de copal.

Après avoir « mis les ailes avec lesquelles il volait, les bras et les jambes couverts de plumes, une couronne emplumée sur la tête et moulant chaque sein, une grosse émeraude qui brillait comme un miroir », Tecum Uman quitta son riche palais de Xelaju. Deux autres gemmes ornaient sa couronne et son dos.

« Ce roi volait comme un aigle », écrit textuellement le chroniqueur, dont l’étonnement perce entre les lignes. « Il prit alors son vol, poursuit-il, et coupa la tête du cheval d’Alvarado avec sa lance… Quand il vit qu’il n’avait pas tué le Conquistador, furieux, *il reprit son vol dans les airs…* Mais l’Espagnol qui l’attendait de pied ferme, épée au poing, lui transperça la poitrine. »

Le récit s’arrête court, sans autre détail… Mais si le roi guatémaltèque *vola* sous les yeux mêmes du chroniqueur, beaucoup de traits culturels étant communs aux préaméricains du nord, du centre et du sud, les Paracas et les Nazcas n’auraient-ils pu le faire aux âges précédents ?

Forcés à une élémentaire prudence, certains péruanistes en parlent cependant à mots couverts… Consciente de mon audace, je romps le silence après la rocambolesque équipée de « Condor I ». Pour m’envoler à mon tour, cette fois, vers de très lointains horizons où les anthropologues les plus circonspects, se risquent actuellement, à la recherche des origines de *l’Homo Americanus.*

CHAPITRE IV

LE PROBLÈME DU PEUPLEMENT PRÉAMÉRICAIN

LA VIEILLE « FABLE DES GÉANTS »

Les origines de l'homme préaméricain posent de délicates énigmes encore incomplètement solutionnées. Des flots d'encre ont déjà coulé dans le sillage du détroit de Behring, sur la piste d'une navigation transpacifique ou le saut d'îles en îles aléoutiennes, bien avant les Vikings, Christophe Colomb ou des précurseurs anonymes. Je n'y reviendrai que par rapport à la provenance obscure des Paracas et des Nazcas. Et sur l'ensemble des éléments ou des traits communs généralement admis ainsi que sur les indices qui peuvent servir ou étayer l'hypothèse d'un hétéroclite « moyen de voler », éventuellement imaginé par les dessinateurs des pampas.

Au XXe siècle, les historiens et les archéologues préfèrent trop souvent arguer à partir de présomptions basées sur l'apport des sciences modernes, que relire les chroniqueurs qui découvrirent le Pérou dans la foulée de Francisco Pizarro. Non seulement ceux-ci ressentirent, en découvrant le merveilleux empire des Incas, une surprise aussi forte que celle de Marco Polo en Chine, mais ils eurent l'occasion, aujourd'hui définitivement perdue, d'interroger les aborigènes sur leurs origines. Et par voie de conséquence, de nous léguer des renseignements susceptibles de nous orienter intelligemment.

Ce sont les chroniqueurs espagnols — et non les investigateurs actuels, comme on pourrait le croire — , qui proclamèrent ouvertement que les Indiens américains avaient des traits asiatiques. Dès 1589, José de Acosta parla de l'arrivée de peuples mongoloïdes par Behring. Lui et ses contemporains recueillirent des propos indiquant l'arrivée *par la mer,* « d'étrangers ou d'immigrants » en bateaux de joncs ou de troncs d'arbres,

qui soumirent rapidement les natifs, implantant un niveau culturel et le culte des divinités de l'Océan sur toute la côte.

Certains étaient de si haute stature qu'ils inspirèrent la fable des géants, particulièrement bien écoutée et rapportée par Pedro Lopez, dans une « Relación » inédite et pour cette raison, peu consultée. Pedro Lopez s'embarqua à Séville en 1540, sur l'un des navires de l'expédition de Pedro Fernandez de Lugo, pour « voir les grandeurs et choses notoires des terres indiennes au sujet desquelles circulaient des légendes sans frein ». Décrivant le port de Santa Eléna, dans le nord du Pérou, où les bateaux s'approvisionnaient en brai extrait de puits creusés par les Indiens, il en écrit : « *Il y eut des géants dans cette île.* On y voit des édifices de beaucoup de hauteur », où l'on entrait par un escalier souterrain. « D'une marche à l'autre, les pas mesuraient huit pieds. » D'après les anciens, ces « géants » étaient venus en barques de joncs qui « ressemblaient à des galères, bien que faites différemment ». Et Pedro Lopez précise qu'il *vit « les madriers de ces jonques dans l'île* et beaucoup d'autres antiquités et de choses faites de leurs mains ».

Fort intrigué par ces vestiges, le vice-roi du Pérou, don Antonio de Mendoza, mit beaucoup de diligence « pour savoir d'où pouvaient être originaires » leurs auteurs ; il essaya même de découvrir des îles proches, mais en vain. En 1565, le licencié Lope de Castro envoya une coûteuse expédition — 300 000 ducats ! — comptant cinq navires et 400 hommes. Celle-ci revint bredouille quant au « pays des géants », dont on ne sait rien de plus que ce que j'en ai dit », conclut le chroniqueur déçu. Tout ce que l'on peut ajouter est qu'il y eut à Paracas des hommes de grande taille, comme le suggèrent les ossements enfouis dans les sables et la longueur inusitée des fameux *mantos* funéraires disposés autour des momies…

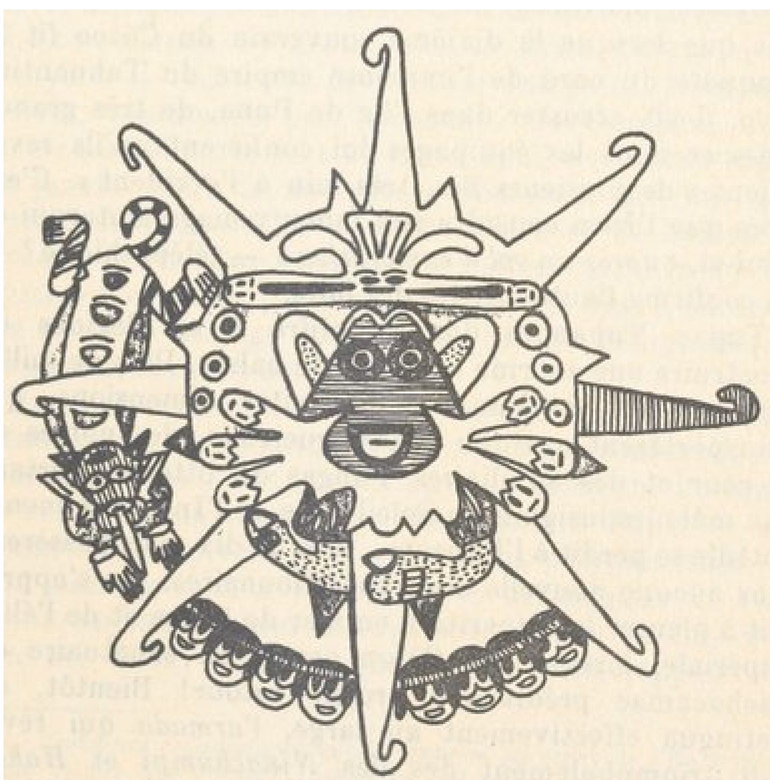
100 000 BALSAS SUR LA MER !

Cieza de Léon commente « de lointains voyages transmaritimes jusqu'à une île située à l'occident », à bord d'embarcations perfectionnées, en peaux de phoques cousues ensemble et gonflées comme des outres, effectués par les habitants d'Arica et d'Ica, voisins des Nazcas.

Nous avons tout lieu de croire que les populations de la côte péruvienne formaient *une ligue de confédérations marchandes* et que le trafic maritime

était florissant jusqu'à Panama. Une lettre du pilote Bartolomé Ruiz pendant la Conquête, informant le roi de sa rencontre en mer d'une balsa qu'il arraisonna, en fait foi. Ce radeau en légers troncs d'arbres, surmonté d'une « cabine » en bambous, naviguait à la voile. En outre, vingt rameurs disposés à babord et à tribord la conduisaient. Le chargement consistait en gros coquillages nacrés pour le culte, en poissons séchés, étoffes de laine et de coton, céramiques à boire, calebasses pyrogravées, colliers en perles, émeraudes ou cristal de roche, diadèmes en or, rubans, bracelets et clochettes ainsi que de fins objets et ornements d'or et d'argent, y compris une petite balance pour les peser.

Que les anciens Péruviens aient été de bons navigateurs — la nuit ils se guidaient sur l'étoile qu'ils nommaient *Cundri* — est de plus confirmé par Pedro Pizarro, cousin et page du célèbre conquérant, lorsqu'il nous apprend qu'à son arrivée au Pérou, « le grand seigneur Yunga de Chincha (province contiguë à celle des Nazcas), disposait de *100 000 balsas sur la mer* ».



Zodiaque Nazca (dessin Carlos Belli), avec le Démon-Chat, l'étoile à 8 branches et des têtes-trophées.

Sarmiento de Gamboa écrivit à Philippe II d'Espagne, successeur de Charles Quint, « qu'il connaissait l'existence de beaucoup d'îles et de grandes terres *non encore découvertes.* Il les situait, d'après des informations « secrètes », à une distance de « quarante jours de mer, en partant d'Asie et depuis la pointe sud de Malacca ». Voilà qui est incroyablement précis pour l'époque ! S'il ne dévoile pas la source de ses renseignements, celle-ci lui inspira le désir d'entreprendre un voyage d'exploration dans la Mer du Sud, « jusqu'à un pays peuplé et riche en or, encore inconnu des Espagnols ». Et que l'on peut probablement rapprocher du récit légendaire de l'odyssée maritime de l'Inca Tupac Yupanqui. On sait que lorsque le dixième souverain du Cuzco fit la conquête du nord de l'immense empire du Tahuantinsuyo, il vit accoster dans l'île de Puna, de très grands radeaux dont les équipages lui confièrent qu'ils revenaient « de plusieurs îles, très loin à l'occident ». C'est alors que l'Inca consulta son fameux mage Antarqui et celui-ci, « *après un vol d'exploration* » — télépathique ? — lui confirma l'authenticité des faits.

Tupac Yupanqui donna l'ordre à ses légions de construire une énorme quantité de balsas. Plus de mille, rapporta-t-on à Gamboa, de toutes dimensions, qui transportèrent quelque 20 000 guerriers, des nobles de sa cour et des auxiliaires Yungas du littoral. Portant aux mâts les insignes du Soleil-Père de l'Inca, l'immense flottille se perdit à l'horizon… Près de dix mois passèrent sans aucune nouvelle des expéditionnaires. On s'apprêtait à pleurer la disparition en mer de l'Inca et de l'élite impériale, lorsque le célèbre oracle du sanctuaire de Pachacamac prédit son proche retour ! Bientôt, on distingua effectivement au large, *l'armada* qui revenait triomphalement des îles *Ninachumpi* et *Hahua Chumpi*, rapportant un riche butin. De nombreux prisonniers à *la peau noire*, un trône de cuivre, le cuir et les mandibules d'un animal « ressemblant à un cheval ». Ces bizarres trophées étaient conservés dans un palais du Cuzco, où Sarmiento de Gamboa et d'autres Espagnols purent les contempler, confiés à la garde d'un noble vieillard, l'Inca Huaranca.

Les Indiens racontaient aussi qu'à 500 lieues environ au cœur du Pacifique — sur ce que les Espagnols appelèrent « la route des Épices », se trouvaient des îles riches en perles fines. Et que les marins étrangers qui les apportaient restaient parmi eux, en attendant que se calme la mer, pour entreprendre le voyage de retour. Pas question, par conséquent de bateaux emportés par la tempête ni de naufragés involontaires…

Très intrigué par l'insistance de tous ces récits, le vice-roi Lope Garcia de Castro affréta deux galions qu'il envoya à la recherche de *l'Insule Incognito.* L'un des navires, commandé par Sarmiento de Gamboa, leva l'ancre du Callao, le port de Lima, le 19 novembre 1567. En janvier 1568, le navigateur découvrit des îles qui porteront plus tard les noms de Ellice et de Salomon. Étaient-ce les « îles inconnues » visitées par l'Inca ? Le mystère n'a jamais pu être éclairci[24]. Pas plus d'ailleurs, que celui du voyage sans retour lui, de l'énigmatique Viracocha, blanc et barbu…

Une autre rumeur ne cessa de courir dans les îles océaniennes, dont l'authenticité parut si incontestable à Paul Rivet, qu'il s'en inspira pour sa thèse sur l'origine de l'homme américain. Un chef nommé *Tupa* — un homme *rouge*, précisent les traditions polynésiennes — vint jadis de l'est avec une flotte de radeaux et l'on donna, en son honneur et souvenir, le nom de *Tupay* à l'un des îlots. Rumeur qui semble bien rappeler le voyage de Tupac Yupanqui et qui est particulièrement forte aux îles Gambier où l'Inca aurait pu faire escale au retour des archipels mélanésien ou micronésien. Dans ces îles, les Mangarevians se souvenaient que leurs ancêtres allaient *couramment* à Mata Kiteragi, aujourd'hui île de Pâques. Or, il n'y a pas tellement plus loin de Pâques à la côte sud-américaine que des Gambiers au récif pascuan. Tout ceci pourrait expliquer que Sarmiento de Gamboa ait pu apprendre de la bouche des pêcheurs péruviens l'existence de terres situées à d'énormes distances mais auxquelles ceux-ci parvenaient lui dit-on, « en moins de trois mois de navigation » à partir des ports d'Arica et d'Ilo, proches de Nazca.

Il paraît donc très plausible, que l'Océanie et l'Amérique aient entretenu un trafic commercial *régulier* bien avant la Conquête espagnole. Trafic qui justifierait en outre, la présence de chaque côté de l'océan Pacifique — datée d'environ 3 000 ans au C. 14 — de la calebasse, du cocotier, du coton, de l'hibiscus, du Dame et de la patate douce[25]… Sans parler de faits culturels, tel que la flûte de Pan, si fort en usage chez les Paracas-Nazcas, la fronde, la sarbacane, les danses masquées, les têtes-trophées, la trépanation, les *quipus,* les pratiques idolâtres et les fastes cérémoniels, pour ne citer que quelques similitudes frappantes.

DES INDES EN POLYNÉSIE ET D'ILE EN ILE JUSQU'EN AMÉRIQUE

Paul Rivet ne se borna pas à constater ressemblances ou coïncidences. Afin d'expliquer les sources du peuplement amérindien, il fouilla celui de l'Océanie. Il établit ainsi que les milliers d'îles océaniennes éparpillées à fleur d'eau du Pacifique comme les galaxies de la Voie Lactée cloutant le ciel de la nuit, furent habitées par de prodigieux navigateurs. Peaux blanches, jaunes, cuivrées ou noires, cheveux raides ou crépus, trahissent une pléiade d'ethnies initiales et dénotent un brassage multimillénaire.

Identifiant comme trait commun de ces visages variés, l'œil bridé à l'horizontale, Rivet et son école d'anthropologues américanistes, présument que tous sont « descendus de l'Inde »… Ils ont retracé la fantomatique migration de cette fourmilière d'hommes poussés par vents et courants, se répandant depuis la Malaisie, à travers Bornéo et les Philippines, par la Nouvelle-Guinée, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, faisant escale d'île en île jusqu'en Amérique…

« Pour comprendre la société des Paracas, écrit Frédéric Engel, nous nous tournons souvent vers la Nouvelle-Guinée, vers des groupes de pêcheurs-agriculteurs, artistes et producteurs de beaux objets, très préoccupés par l'idée de la mort. »

Un fait étrange s'est produit il y a quelques mois seulement en Nouvelle-Guinée. Des centaines de natifs se sont groupés autour d'un dieu antique et « ressuscité », qui leur enverra, espèrent-ils, « une fantastique cargaison de richesses *d'Amérique du Sud* ». Ces insulaires croient qu'il s'agit d'un grand trésor, détourné de son destin en des temps reculés. Dans l'attente de son proche retour, ils se hâtaient alors de construire un débarcadère…

Les vieux chants polynésiens racontent que les ancêtres sont venus d'Asie par ces grandes îles. L'île de Pâques semble toute désignée comme ultime escale. J'y ai noté, là encore, d'autres « coïncidences ».

Le culte de l'Homme-Oiseau, estampé sur les rochers pascuans, se manifeste tant sur les murailles en pisé des huacas pyramidales de la côte péruvienne que sur bien d'autres vestiges des hautes Andes. Un ami chilien m'a rapporté la confidence que lui fit le *« roi de Pâques »*[26] d'une ancienne « inscription » où il est dit : « *Ici, arrivèrent les hommes qui volent, les hommes au chapeau volant.* » Or, ces chapeaux de tuf rouge, ronds comme le soleil, simplement posés sur la tête anguleuse des gigantesques statues, et qui gisent aujourd'hui, brisés ou tombés sur le sol, étaient des *Punchaos…* Et *Punchao, c'est au Pérou le plus antique nom du dieu-Soleil !* C'est celui de la mirifique idole anthropomorphe en or qui symbolisait l'astre irradiant

la lumière du jour, follement recherchée par les Conquistadores et qui demeure introuvable depuis la chute de l'Empire incaïque.

Selon Cabello de Valboa[27], le nord chilien souffrit aux temps précolombiens l'irruption de « pirates venus des Indes orientales, les Nayres ou *Nayars*[28]. C'est en lisant un vieux manuscrit perse que ce chroniqueur du XVIe siècle, eut connaissance de la fuite des Nayars par la mer et de leur arrivée sur les terres australes. Ces « grands guerriers » n'avaient-ils pas à voir avec les mystérieux *hommes blancs* dont parlent les traditions préaméricaines ? Ne seraient-ils pas les auteurs des ruines mégalithiques qui intriguent tant d'américanistes ? On peut se le demander.

Un même rite funéraire, particulièrement cruel, était par ailleurs pratiqué d'un continent à l'autre. On enterrait vivantes, auprès des dignitaires défunts, les femmes les plus belles par eux aimées, afin qu'elles les servent dans l'autre monde. Aux chants glorifiant les vertus des chefs disparus, à la momification soignée de leur corps, à la mastication du bétel en Inde et de la coca au Pérou, à la valeur symbolique et au sens magique des points cardinaux, au culte du soleil et de la lune, s'ajoutent enfin la représentation de personnages démoniaques aux figures hallucinantes… Et même l'éventualité d'une *écriture idéographique* amenée des Indes au Pérou par les navigateurs pionniers.

A BORD DU KON TIKI ET DU TAHITI NUI

Tous ces faits, toutes ces « coïncidences » — et beaucoup d'autres qu'il est impossible de récapituler ici — ne furent pas sans attirer l'attention d'investigateurs audacieux, qui tentèrent la traversée entre les deux continents, pour contrôler si elle eût été possible il y a des centaines ou des milliers d'années.

L'aventure spectaculaire de Thor Heyerdhal à bord du radeau Kon Tiki en 1947 prouva qu'on pouvait effectivement aller du Pérou en Polynésie, en 101 jours et 6 920 kilomètres en mer. Mais il restait à démontrer l'inverse. C'est ce que fit notre ami Eric de Bisshop en réussissant la traversée *aller et retour.* L'Expédition Tahiti Nui quitta Papeete en 1958, sur un radeau composé de mille trois cents bambous des îles Gambier, armés sur un cadre de bois dur avec des liens végétaux. A la mode Maori, pas de gouvernail, mais une voile en roseau et d'ingénieuses *huaras* mobiles, également

remarquées sur les dessins des radeaux précolombiens et polynésiens. Ces dérives flottantes, placées à l'avant et à l'arrière, plus ou moins enfoncées selon le courant, permettent de diriger l'embarcation par vent de travers, à une vitesse de 2 ou 3 nœuds à l'heure.

Bien qu'obligé à réparer, au Chili et au Pérou, les avaries dues à une épouvantable tempête devant l'île Juan Fernandez — celle de Robinson Crusoe — , de Bisshop repartit vers la Polynésie… et la mort dont il rêvait en vrai loup de mer, puisque le Tahiti Nui se brisa sur les récifs de Rakahanga, dans les parages des îles Cook. Cependant, malgré cette fin dramatique, pour la première fois depuis les « Kon Tiki du néolithique » qui accomplirent des traversées épiques depuis l'Inde, « bouclant la boucle » pendant d'innombrables générations, de Bisshop prouva qu'une telle performance était réalisable. Avec les moyens les plus primitifs et des connaissances déjà scientifiques de l'océan et du ciel, autant qu'à force d'habileté et de courage !

Les deux modernes navigateurs du Pacifique prouvèrent en outre que le poisson péché à bord des balsas, mangé cru, accommodé à la polynésienne ou à la péruvienne, en « *ceviche* », fournit suffisamment d'eau dessalée pour répondre aux nécessités physiologiques.

UNE BALSITA DE 2 500 ANS ?

Une question se pose alors : si Thor Heyerdhal et Eric de Bisshop ont pu faire la navette entre des rivages si éloignés, dans le sillage d'archaïques marins qui apportèrent des éléments de culture de part et d'autre, comment se fait-il que, jusqu'à présent, l'on n'ait pas retrouvé de restes des bateaux utilisés par tant d'immigrants au long cours ?

Parce que d'aussi fragiles matériaux de construction que le bambou et le léger bois de l'arbre de balsa — comparable au liège — , imbibés d'eau de mer, ont pu se décomposer rapidement. Par exemple, la balsa de totora que nous ramenâmes du lac Titikaka à Lima, où elle se pourrit en quelques semaines…

Néanmoins, une trouvaille insolite, provoqua au Pérou, des controverses passionnées entre archéologues.

Dans le cadre du programme de fouilles archéologiques organisées en 1958 par le Musée Régional d'Ica, sous l'efficiente direction de son

conservateur, Alejandro Pezzia Assereto, des excavations furent pratiquées dans les terrains de la *rancheria* Cordova. Ce site fait partie de la vaste hacienda d'Ocucaje, au sud de la vallée qui fut dominée pendant plus d'un demi-millénaire par les Nazcas.

Un *fardo* funéraire, sorte de « sarcophage » fait de plusieurs pièces de toile de coton enroulées autour d'une momie, repéré à une profondeur d'environ 2 mètres, allait causer sensation dans les milieux scientifiques ! Comme de coutume, la momie était accompagnée dans son voyage sans retour, de différentes offrandes. Des récipients en calebasse évidée, deux petits tas de patates douces empilées cinq par cinq, une jarre en céramique et, soigneusement déposé devant le fardo, un *envoltorio* de tissu orné d'un dessin de félin, typique de la culture Paracas.

On vit alors les archéologues penchés avec la plus vive expectative sur le « paquet » funéraire, ouvert avec d'infinies précautions, relever tous ensemble la tête et se regarder, la mine perplexe… Après de longs siècles, que venaient-ils donc de remettre au jour ? Quelque chose de jamais vu encore, bien que des milliers de momies aient déjà été extraites des tombes précolombiennes : *une balsa miniature* ou plutôt « modèle très réduit », facile à dater étant donné le style du contexte, de 2 000 à 2500 ans. Intacte, parfaitement conservée, cette *balsita* est d'après Adolfo Bermudez, directeur du même musée, « la preuve réelle qui confirme la théorie selon laquelle les anciens Péruviens connurent et pratiquèrent la navigation à travers le Pacifique », communiquant ainsi avec d'autres peuples de l'Antiquité. Et venant à l'appui des démonstrations faites par d'aussi intrépides marins qu'Heyerdhal, de Bisshop et quelques autres depuis… Conformément à la pancarte qui présente dans une vitrine dudit musée, cet « important document de la navigation primitive », la balsita mesure 65 cm de long sur 17 de large. Précédant la proue, une petite cabine en bambou, longue de 23 cm, haute d'une dizaine et un peu plus étroite que le « radeau réduit à l'échelle », est solidement fixée au moyen de lianes. L'embarcation elle-même est composée de languettes ou de rondins en bois de balsa, de joncs et de roseaux de totora amarrés entre eux par une cordelette en laine de lama. Le tout forme une véritable œuvre d'art, exécutée avec précision, une minutie et un soin extrêmes.

Qui fabriqua la mystérieuse balsita, naufragée dans les sables il y a bien des siècles ? Qui fut l'heureux possesseur de ce rarissime « trésor » artistique ? Un jeune pêcheur rêvant de bourlinguer sur le grand océan au

gré des vagues et des vents, bercé par la rumeur de la houle ? Ou quelque vieux loup de mer au teint basané, se remémorant d'aventureux abordages sur les lointains rivages polynésiens ? Ou encore un enfant qui emporta pour toujours — croyait-il ! — avec lui, le plus beau de ses jouets ?

Une tempête de polémiques déferla sans plus tarder sur l'extravagante trouvaille d'Ica ! En voulant nettoyer le précieux objet, ne s'aperçut-on pas que la petite « cabine » de la maquette remuait… *qu'elle se soulevait* sur la charnière de liane, à la façon d'un couvercle ?

N'était-ce pas finalement, l'astucieux « panier à couture » de la momie qui de son vivant y rangeait aiguilles à filer et bâtons à tisser laine et coton ? Oui mais… pourquoi, si tel était le cas, n'en contenait-il justement pas, comme c'est l'habitude ? Et pas davantage de fusaioles en épines de cactus ni de pelotons ?

D'autres voix s'élevèrent, proférant que l'objet pouvait tout aussi bien être un « appareil à déformer le crâne » des nouveau-nés, comme le font encore couramment de nos jours, les ethnies de la forêt amazonienne et comme le pratiquaient traditionnellement les Paracas aux « longues têtes », afin de se distinguer des autres clans. A moins qu'il ne s'agisse d'une manière de « lit de poupée », qui aurait appartenu à une gente fillette deux fois millénaire[29] ?

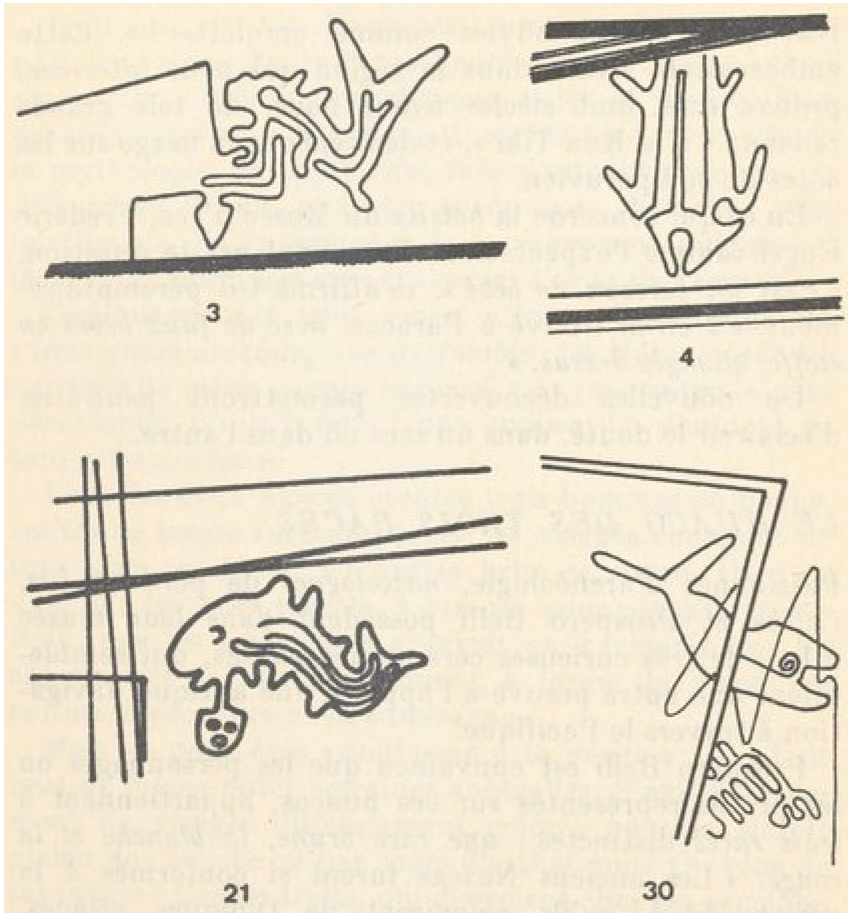
En faveur d'une hypothétique *balsita*, seraient les rames en bois et les timons qui enrichissent aussi le Musée d'Ica, ornés de figurines de poissons, d'oiseaux, de batraciens ou de divinités totémiques. Beaucoup ont été trouvés à Ullujalla, à une vingtaine de kilomètres de la mer, tout au bout de la vallée d'Ica, en bordure des pampas de Huayuri et dans les nécropoles collectives des galeries souterraines de l'hacienda Callango.

… Des années ont passé… La momie d'Ocucaje n'a pas été identifiée et le doute subsiste quant à l'étrange offrande. J'en ai récemment reparlé avec Frédéric Engel, établi depuis une quinzaine d'années au Pérou, où il fait des fouilles méthodiques sur le littoral. Ses travaux sont d'autant plus importants pour l'archéologie, qu'ils ont complètement « révolutionné » les principes jusqu'ici admis sur les Paracas et les Nazcas, en établissant qu'ils appartenaient à une même « lignée ».

Alors que tous les américanistes, péruviens et étrangers, attribuaient aux premiers les merveilleux *mantos* rebrodés des Cavernas et des Nécropolis de la péninsule de Paracas, Engel a démontré, preuves à l'appui, qu'ils sont

l’œuvre non pas d’une aristocratie Paracas mais des Nazcas de l’époque dite classique, « celle des masques d’or et de la poterie à décor mythologique ».

Mais où la thèse nouvelle devient encore plus étonnante, c’est lorsque l’on sait que les Nazcas furent surtout un peuple de pêcheurs dont la civilisation fleurit sur la vieille culture des Paracas-Nécropolis. Ils auraient fabriqué ces somptueuses parures multicolores, comme « objets de troc », d’après Engel qui m’informa « en avoir trouvé deux en chantier dans une humble maison de pêcheurs, à Paracas même et *un troisième dans un petit village Nazca classique,* à l’embouchure du fleuve Acari. » C’est-à-dire, proche des pampas où prennent fin les derniers « alignements ».



Croquis C : POISSONS

N° 3 : Poisson-Chat.
N° 4 : Corvina (?).
N° 21 : Orque ou « dauphin-tueur ».
N° 30 : Baleine (ou cachalot).

Au sujet des mystérieuses balsas précolombiennes, Engel m’apprit récemment qu’il avait découvert « un radeau de jonc, long de 7 mètres, à l’embouchure du rio Ica, avec des spondyles comme amulettes[30] ». Cette embarcation, située dans la région qui nous intéresse, prouve que, huit siècles avant nous, de tels grands radeaux « à la Kon Tiki », étaient encore en usage sur les côtes du sud péruvien.

En ce qui concerne la *balsita* du Musée d’Ica, Frédéric Engel ranime l’expectative ! Tranchant net la question, *« c’est un berceau de bébé* », m’affirma-t-il péremptoirement. « J’en ai trouvé à Paracas, *avec de faux bébés en étoffe, allongés dessus. »*

De nouvelles découvertes permettront peut-être, d’éclaircir le doute, dans un sens ou dans l’autre…

LE HUACO DES TROIS RACES

Passionnés d’archéologie, *nazcologues* de père en fils, Carlos et Prospero Belli possèdent dans leur musée d’Ica, de très curieuses céramiques nazcas, qui sembleraient une autre preuve à l’appui d’une antique navigation à travers le Pacifique.

Prospero Belli est convaincu que les personnages ou les profils représentés sur ces huacos, appartiennent à *trois races* distinctes : *une race brune, la blanche et la rouge.* « Les anciens Nazcas furent si conformes à la vérité, dit-il, qu’ils peignirent de typiques visages, chacun avec la couleur de la race à laquelle il appartient. Or, souligne-t-il, *lorsque Christophe Colomb découvrit l’Amérique, les Européens trouvèrent,* depuis l’Alaska jusqu’en Patagonie, *une seule race.* » Celle des hommes à peau dite « rouge ». Alors, demande-t-il, « d’où vinrent les races brune et blanche — la Pourana et l’Aryana — qui illustrent ces belles céramiques » ?

Belli définit les Pouranas comme un peuple de pasteurs, agriculteurs et pêcheurs au teint brun, yeux noirs, nez aquilin, gros cheveux noirs et raides, bien différents des noirs d’Afrique. Il en fait les inventeurs de la mythologie, qui arrivèrent sans doute les premiers en Amérique. Quant aux Aryas de race blanche, plus intelligents, ils apportèrent leurs croyances religieuses, leurs us et coutumes et le travail de l’or et de l’argent.

Ces huacos des trois races, affirme Belli, sont un « *témoignage archéologique irréfutable :* les Nazcas sont les héritiers de vieux peuples *venus d'Asie* jusque sur la côte péruvienne, où ils créèrent une civilisation distincte de toutes les autres ».

L'un des deux huacos montre trois hommes en pagne, coiffés de larges turbans. Seuls, les visages changent de ton. L'un est blanc, les autres brun et rouge. Ils sont unis par les bras tendus, « comme pour signifier selon Belli, que les trois races vivaient en harmonie sur les chemins de la vie, contribuant à forger la singulière culture Nazca que nous admirons ».

Mais — pour être « conforme à la vérité » — il faut tout de même noter certaines anomalies. S'agit-il réellement de visages différemment colorés pour le simple plaisir de l'artiste ou par souci d'esthétique ? Ou bien de tatouages ? Car les traits, qui devraient changer sensiblement avec l'origine, sont *identiques* sur les trois faces. Enfin, un « dieu volant » plane au-dessus d'une guirlande de têtes que l'on dirait plutôt de trophées que de vivants… A noter aussi que les personnages, ont inexplicablement *trois doigts* seulement tant aux mains qu'aux pieds.

LA MOMIE A LONGUE BARBE DE PARACAS

Oserait-on, à ce qui précède, associer d'autres trouvailles hétéroclites ? Un huaco du Musée de Nazca, par exemple, baptisé « le Chinois », parce qu'il ressemble étrangement à un *mandarin à barbiche…* Ou, plus énigmatique encore s'il se peut, une momie ! Quand il fut chargé de réviser les notes de fouilles du défunt Julio Tello en vue d'éditer l'œuvre posthume du grand savant, Mejia Xesspe eut en 1968, « la surprise » de constater un fait insolite, de caractère anthropologique : *la découverte d'un personnage de Paracas à longue barbe !* Contenu dans l'un des quatre cents et quelques fardos funéraires procédant des grandes nécropoles de Wari-Kayan (Cabezas Largas), exhumés par Tello le 1er décembre 1927.

Voici comment Toribio Mejia Xesspe raconte son expérience : « L'ouverture du fardo n° 52[31], se fit selon les normes établies par Tello. Nous constatâmes la détérioration des toiles de coton qui protégeaient la momie, et la conservation intégrale de. la tête au visage allongé par la déformation artificielle, qui conservait peau et cheveux. En la dépoussiérant, nous nous aperçumes que l'homme 52 avait *une barbe*

épaisse, brune et longue, comme « laineuse », qui était in situ, légèrement doublée vers le cou. »

L’origine ne fait aucun doute, stipule Mejia Xesspe. « Tous les détails anthropologiques et archéologiques concourent à son authenticité. En effet, le crâne est déformé intentionnellement, du type cunéiforme ou *tabular erecto,* commun à celui de tous les gens de la lignée des grandes nécropoles de Paracas-Cerro Colorado. En outre, il présente les traces nettement visibles d’une intervention chirurgicale sur le frontal, motivée par une fracture dépressive. » Adulte, le mystérieux « barbu » de Paracas, devait avoir une stature d’environ 1,60 m. Quant aux offrandes rituelles qui l’accompagnaient : panache de plumes, flûte à quatre trous devant et deux derrière, une fronde en fibres végétales, un bâton cérémonial de huarango, deux galets de fleuve, un fragment d’obsidienne, des glands de coton, restes d’une frange textile, tout cela correspond de même, au « bagage » des fabuleuses momies aux « Longues Têtes »… Mais la « barbe » ? De quel lointain héritage génétique provient-elle ?

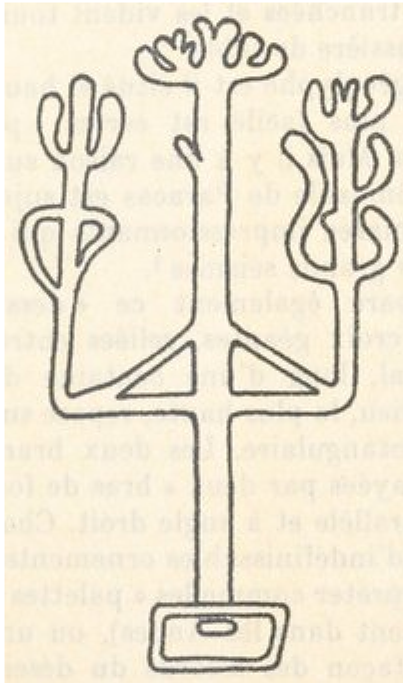
CHAPITRE V

TRIDENT DE LA MER, CHANDELIER MAGIQUE OU CACTUS SACRÉ ?

CREUSÉ DANS LA DUNE, UN COLOSSAL GÉOGLYPHE

La chronique d'Anello Oliva nous offre une autre solution, pour la disparition quasi totale de la plupart des anciens radeaux : « Les premiers Incas, écrivit-il, parlant des peuples aborigènes qui précédèrent les Incas contemporains de la Conquête espagnole, pénétrèrent au Pérou *face à la mer* et *ils brûlèrent leurs bateaux* avant de prendre le chemin des Andes. » Cette petite phrase ignorée des américanistes en général, a d'autant plus d'intérêt qu'Oliva précise : « *Face à la mer de Pisco et d'Ica.* » Soit sur les plages qui bordent justement les déserts de Paracas et de Nazca. Là où se situe en outre, le fameux « *chandelier » en forme de « trident » !*

Ce colossal géoglyphe a déjà été maintes fois cité ou décrit — de manière souvent équivoque — sans qu'on lui cherche de raisons plausibles, dans le cadre des croyances et des traditions andines.



Le mystérieux « chandelier » creusé dans une dune sablonneuse de la péninsule de Paracas.
Environ 183 mètres de haut.

Ledit « chandelier » s’étale sur une dune sablonneuse de la Punta Pejerrey, haute de près de 400 mètres, inclinée à 40°, face à la mer et à la côte de Pisco, dans la paradisiaque baie de Paracas. Est-il en rapport avec la navigation transpacifique des âges révolus ? Les avis diffèrent autant que pour les « pistes » de Nazca, et comme pour celles-ci, on pourrait s’étonner de la surprenante pérennité du « dessin », dans un sol meuble. Là encore, des circonstances spéciales en ont assuré la durée : pas de pluie non plus depuis des milliers d’années, mais des embruns perpétuels et des brumes continuelles fortement chargés en sel, qui agglutinent les sables et un fin gravier superficiel, durcissant la dune pour former une « croûte » qui consolide depuis toujours, le tracé en creux. De furieux tourbillons de vent emplissent ces tranchées et les vident tour à tour, d’une impalpable poussière de sable.

Pourquoi le géoglyphe est-il situé si haut sur la dune ? La réponse la plus facile est certes « pour qu’il soit visible de loin ». Mais il y a une raison supplémentaire : parce que la péninsule de Paracas est sujette aux *maremotos*, raz de marée impressionnants qui se produisent au moment des grands séismes[32].

On a comparé également ce « dessin » à « *Tres Cruces* », trois croix géantes, reliées entre elles par un bras transversal, long d'une centaine de mètres. La « croix » du milieu, la plus haute, repose sur une sorte de « piédestal » rectangulaire. Les deux branches latérales sont comme étayées par deux « bras de force » avant de s'élever à la parallèle et à angle droit. Chacune des trois « dents » porte d'indéfinissables ornements que l'on peut aussi bien interpréter comme les « palettes » d'un cactus-cierge (si fréquent dans les Andes), ou un petit animal rampant à la façon des lézards du désert, aux pattes écartées. Mais on peut y voir encore un « arbre de vie »… ou un candélabre.

Il est aussi difficile de juger de ses dimensions précises, vu d'avion (le pilote nous dira qu'il est orienté du nord au sud), que du bateau d'excursion. De près, la largeur des fossés varie de quatre à cinq mètres, selon le segment. Quant à la profondeur elle est, en moyenne, de 50 centimètres, mais elle pourrait avoir eu le double au temps jadis.

Le *candelabro* de Paracas est visible par temps clair, à une vingtaine de kilomètres en mer, depuis l'île centrale des Chinchas où l'on retrouva, sous d'épaisses couches de guano, des vestiges de temple ou d'adoratoire qui doivent dater de 3000 à 4000 ans. On dégagea aussi du guano déposé par des millions d'oiseaux *guaneros* sur le roc, *des momies de jeunes femmes décapitées.* L'intrigant signe trinitaire pourrait donc désigner aussi bien un *lieu de sacrifice.* Les rochers « feuilletés » qui soulignent la dune, au bord des flots, forment des autels tout indiqués !

J'ai souvent remarqué, sur les peintures nazcas, des attributs en forme de « branches » ramifiées et bourgeonnées, qui jaillissent comme des pousses épigonales du corps d'êtres mythiques ou de leur tête décalée sur le côté. Cette floraison à la fois végétale et humaine, peut suggérer un lien étroit entre un cycle annuel et le sacrifice lié par le sang[33] à la fertilisation tant désirée de l'ingrate terre nourricière.

L'historien Eugenio Alarco pense lui, à la représentation très stylisée à Paracas, *d'un arbre symbolique* ou *d'une plante sacrée,* voire magique, « avec des branches, des feuilles et des fleurs ». Il a signalé, dans l'iconographie brodée sur les anciens tissus de Nazca et de Pachacamac, un dessin à trois branches en espalier, qui ressemble par sa configuration, à l'arbre tridenté en question.

Nous ferions à notre tour, une extraordinaire découverte d'ordre similaire… à Paris, tout simplement[34] ! Sur un fragment de textile[35] nous

verrions représentés « deux arbres stylisés », en forme de *chandeliers,* exactement construits comme celui de la baie de Paracas ! Mais en plus, un fait marquant — inédit semble-t-il — associe clairement ces deux « arbres » à des sacrifices humains. Chacun d'eux possède également trois branches en croix, dont chacune supporte au faîte, *une tête réduite.*

Serions-nous donc effectivement en présence d'un « arbre de vie » — aux racines fertilisées, comme ailleurs dans l'ancien Pérou avec le sang de victimes jeunes et propitiatoires — et qui aurait en ce cas précis, à *voir avec le rituel des têtes-trophées,* si caractéristique des Paracas-Nazcas ? Nous avons peut-être décelé là une nouvelle et intéressante « hypothèse de travail »…

Par ailleurs, l'art figuratif de Nazca, montre fréquemment aussi, peint sur toile ou sur céramique, un *cactus-trident.* Et l'architecte-archéologue Harth-Terré souligne que « dans sa majeure partie, l'art primitif est la conséquence de la croyance dans la force magique du patron-image ».

AMER A MOMIES, POUR PÉCHEURS OU DE PIRATES ?

L'insolite « chandelier » fut-il *un amer* destiné à guider les bateaux à l'approche de la côte péruvienne ? Et quels bateaux ? Nous savons par les récits circonstanciés du XVIe siècle, qu'à des dates fixées par les grands prêtres, les momies recevaient en cortège, la visite du clan totémique auquel, par la naissance, chacune appartenait. Ses proches lui apportaient vivres et boissons de *chicha* au maïs fermenté et renouvelaient ses costumes de gala. On peut donc entrevoir des flottilles de balsas, glissant sur les eaux d'un bleu intense de la baie, amenant les processions funéraires à proximité des nécropoles collectives de Cerro Colorado, dont on distingue, d'avion, les sables rougeoyants. C'est en cet endroit qu'en 1927, Julio Cesar Tello exhuma *quatre cent vingt-neuf momies d'au moins 2000 ans,* couronnées d'une fausse tête à turban, enserrées dans des *fardos* ovoïdes, qui constituent jusqu'à ce jour, « le legs le plus opulent et démonstratif de l'art textile des Nazcas », selon Frédéric Engel.

Ou bien, le monumental trident date-t-il du règne de Tupac Yupanqui et marquait-il, en vue de son retour, le site où aboutissent les courants marins favorables ? A moins qu'il n'ait servi, plus prosaïquement, d'amer aux pêcheurs de Pisco qui venaient jeter leurs filets en fibres de cactus, dans les

eaux de la baie. Grâce à l'exceptionnelle richesse ichtyologique du frais courant de Humboldt, celles-ci nourrissent une véritable « soupe » de poissons, d'algues et de plancton. Si tel était son but, il se pourrait que le mystérieux « signal » ait eu à charge, non pas de les y conduire mais *au contraire de les en éloigner,* lorsqu'il devient invisible en mer. Ces jours-là, il aurait averti les hommes, que l'intérieur de la baie comprise entre Pisco et la presqu'île de Paracas, noyée sous la *paraca* — un terrible vent d'ouragan qui déchaîne une pluie de sable opaque, asphyxiante, colorant en ocre sombre tout le paysage et qui souffle parfois deux ou trois journées d'affilée, surtout en avril et en août — était *impraticable,* secouée par un violent ressac consécutif.

Le géoglyphe marquait-il plutôt, la limite prudente des eaux normalement navigables ? Au-delà, vers le sud, la mer devient fort dangereuse. Certains parages de la baie de l'Indépendance sont barrés par des murailles naturelles de pierres dressées et accumulées par les vagues sur au moins quatre mètres de hauteur. En vue de l'île de San Gaban, les anciens mariniers tremblaient autrefois de peur, les vents cassant les mâts des voiliers.

Un autre bruit court à Pisco. Les « Tres Cruces » seraient l'œuvre d'un pieux thaumaturge, le frère Ramon Rojas de Jesus Maria, plus connu sous le nom de Padre Guatemala, pays d'où il vint au Pérou en 1836. Sa vie exemplaire fut marquée de prodiges. L'eau, par exemple, sourdait sous ses pas en plein désert, quand il y guidait des pèlerins mourants de soif. Les « Trois Croix » cacheraient-elles une ancienne source depuis lors ensablée ?

J'assistai un jour à Pisco au retour inespéré de Rufino Campos, un pêcheur de *bonito,* que l'on croyait disparu en mer. En panne de moteur à la nuit tombante, Campos s'était dirigé à la rame vers l'un des rochers qui jalonnent la côte, formant un collier d'îlots si blanchis de guano qu'ils simulent des icebergs posés sur les vagues écumeuses. Leurs seuls habitants sont les oiseaux de mer et, sur les plages, des tribus de phoques somnolents. Aux trois quarts submergé, cet îlot n'avait jamais été visité. Campos, s'étant hissé au faîte du promontoir, y vit, dit-il, « un grand mur et des pierres qui portaient d'étranges dessins ».

Dans la presse locale du lendemain, l'îlot devenait « le lieu d'expiation des condamnés à mort des antiques Paracas »… Si de tels dessins existent autrement que dans l'imagination — fertile ! — du pêcheur ou du

journaliste, le « Trident de la mer » pourrait faire partie intégrante d’un système complexe de géoglyphes.

Mais j’ai lu d’autres hypothèses encore : une sorte de « borne » pour délimiter la domination politique d’un peuple côtier… ou bien le « talisman » d’une divinité marine… Ou un « repère de pirate ». Au XIXe siècle, les flibustiers hollandais et anglais écumèrent en effet le littoral péruvien. L’un d’eux, Davis, débarquant à Paracas, s’y illustra par le pillage. Est-ce pour cela que le *candelabro* figure dans le « Codigo de los Piratas » comme signalant un mirobolant trésor enterré dans la dune ?

UN SIGNE-CALENDRIER…

Les archéologues établissent en général une comparaison, au moins dans la technique, entre les gigantesques « marques » des pampas de Nazca et celle, non moins démesurée, de la baie de Paracas. Comme pour les « alignements », ils ne condamnent pas la thèse *d’un* « *signe de caractère astronomique* », pourquoi pas « *astrologique* » ? Réalisé peut-être, par une civilisation « qui visait à concrétiser ses observations de la nature, par des éléments positifs » comme l’exprima le docteur Jorge Muelle, l’un des meilleurs archéologues que le Pérou ait compté. Par son style, le géoglyphe fait par ailleurs penser à Frédéric Engel, « aux dessins du Paracas antique » et à un éventuel « *signal de calendrier* ». Mais il faudrait, indique-t-il, « observer les positions respectives de l’îlot Ballesta qui lui fait face et la sienne, aux équinoxes et aux solstices ».

Et sans doute aussi, je pense, étudier et « décoder » les textiles à *tocapus* (écriture idéographique) qui, dans le cadre de nos recherches en cours, apparaissent chaque jour beaucoup plus nombreux qu’on ne le suppose !

CHAPITRE VI

SERPENTS A LUNETTES ET CERF-VOLANT HUMAIN

NAKAS DES INDES ET DU PÉROU

… D'aéronefs précolombiens en géants fabuleux, d'île en île et de balsas transpacifiques en Trident de la Mer, il semblerait que j'ai perdu le fil de mon discours ! Je m'en suis seulement écartée pour exposer toutes les données de mon enquête. Et c'est en m'accrochant au filin d'un possible *cerf-volant humain,* que j'enchaînerai le cours de mes recherches… vers l'impossible.

Une phrase de Frédéric Engel fit écho aux pensées qui m'agitaient irrésistiblement à la vue des fameux mantos de Paracas, dont nous discutions ensemble : « Les tissus du Paracas II — les archéologues ont pour coutume de numéroter les phases culturelles — , avec leurs *démons vomissants,* sont des chefs-d'œuvre d'art symbolique. Mais, précisa-t-il, les *petits hommes volants,* si fascinants, *sont des Nazcas.* »

Des Nazcas volants ! Et que vomissent-ils ? D'extravagants « *serpents à lunettes* »… Qui n'existent pas et n'ont jamais existé au Pérou mais que l'on trouve en Inde, sous le nom de *Naga*[36]. Encore une « coïncidence » phonétique sans doute, mais il n'y a pas loin de Nazca à Naga ! Et compulsant bon nombre d'ouvrages sur les civilisations hindoues, j'allais bientôt découvrir, par hasard, d'autres convergences pour le moins frappantes.

Une très importante tribu porte aux Indes le nom de *Naka.* Fervents adorateurs du mythologique dieu Nag au corps de serpent à lunettes — génie bienfaisant malgré son aspect terrifiant et sa redoutable réputation, qui honore particulièrement les prières en période de sécheresse — ils s'en croient les descendants. On comprendra mon émoi lorsqu'on saura que, dans l'ancien Pérou, les grands prêtres sacrificateurs et

décapiteurs chargés de têtes-trophées en grappes, aux mâchoires armées de crocs félins et aux coiffures emmêlées de serpents, portaient, eux aussi le titre de *Nakas !* Aujourd'hui encore, les Indiens des Andes désignent de ce nom de mystérieux personnages qu'ils accusent de tuer les voyageurs, dans des parages désolés, pour s'emparer de la graisse humaine…

Outre ces équivalences phonétiques, ce qui a retenu mon attention, c'est que les « *hommes volants* » *de Paracas et de Nazca, évoluent dans un foisonnement de serpents à grosses lunettes.* Comme si dessinateurs et brodeurs en avaient volontairement exagéré la forme.

Bien avant moi, l'archéologue Eduardo Seler remarqua que, chez les Nazcas et les Paracas, « lorsque les êtres mythiques prennent l'aspect humain, ils ont un élément additionnel qui acquiert un considérable développement. Précisément, souligne-t-il, *dans les images ou le corps humain est en attitude de voler.* C'est *le serpent dentelé* qui s'en détache ». Je suis tentée de dire, comme si le personnage flottait dans les airs, soutenu par ces serpents… *à la façon d'un cerf-volant*[37] !

Parce que toutes les « hypothèses de travail » méritent d'être discutées et bien que cela paraisse hautement improbable, il fallait l'exprimer.

Raymond Camby, l'un de mes correspondants belges très assidu, qui s'attache à l'étude des rapports asiatico-précolombiens à travers la Colombie où il a résidé, s'est beaucoup penché sur la question. « Tout le monde sait, note-t-il, que les cerfs-volants ont joué depuis très longtemps un rôle appelé « folklorique », dans toute la zone ouest du Pacifique. » Mais en fait, ce rôle lui semble avoir « des racines beaucoup plus profondes et lointaines ». Si le cerf-volant ne peut tout expliquer à ses yeux, il pourrait néanmoins clarifier, pense-t-il « bien des énigmes et beaucoup de choses sur les soi-disant machines volantes des contes et légendes… et certaines performances techniques qui semblent exiger *une vue aérienne et panoramique* ».

Les légendes de l'Inde, de la Chine, de la Nouvelle-Zélande et de toutes les îles océaniennes « sont pleines d'objets volants » remarque Camby, qui poursuit : « Pour une haute antiquité qui avait indiscutablement une « science » — autre que la nôtre mais non moins effective et efficace — il serait étonnant que l'observation des cerfs-volants n'ait pas conduit à celle, précise et pratique des courants aériens à basse altitude… et que l'idée qu'un être humain pourrait les utiliser pour se faire porter et diriger, n'en soit pas découlée. » Si l'on écoute la logique de Raymond Camby, « une

intervention aérienne aurait pu s’en suivre tant pour la reconnaissance des terres au-delà de l’horizon que pour celle des fonds marins ». D’autant plus que « la plupart des mythes et légendes d’Indonésie et d’Océanie, impliquent qu’il y eut vue d’ensemble de groupes d’îles en altitude ».

Quelque « science perdue » ne fut-elle pas à l’origine des antiques portulans micronésiens, dont les incompréhensibles tracés ressemblent curieusement aux alignements rectilignes de Nazca et que l’on ne sait pas davantage « lire » aujourd’hui ? Camby suppose que « leur interprétation devait fort probablement se faire en combinaison avec des textes récités de mémoire, qui en donnaient la clef ».

J’ajouterai que la forme même des portulans et des alignements ainsi que leur mystère s’accorde avec le secret également perdu de la lecture des *quipus,* ces cordelettes à nœuds mnémoniques qui existaient aussi bien en Amérique précolombienne que de l’autre côté du Pacifique. Et qui allaient eux aussi, de pair avec un texte oral.

En conclusion, Raymond Camby postule « qu’il n’y aurait pas lieu de s’étonner qu’un peuple de la mer, un groupe migrant, débarquant et s’installant dans le désert (ou s’y réfugiant s’il n’est pas accepté par les populations autochtones), fasse *la comparaison mer-désert* », c’est-à-dire que « le désert ne se substitue psychiquement à la mer ». En ce qui concerne le passé de Nazca, ce peuple marin n’aurait-il pas alors, pour dessiner sur l’océan fictif des pampas, eut recours à l’aide d’un *cerf-volant humain* pour se diriger ?

VOYAGE A LA FRONTIÈRE DU CLAIR DE LUNE

Consultant un ouvrage sur la mythologie océanienne, j’y trouvai planant en haut d’une page, un énorme « cerf-volant Maori en forme *d’oiseau à tête humaine* ». L’auteur, Roslyn Poignant indique qu’il représente *Tawaki,* l’un des grands héros polynésiens, « qui était ainsi monté au ciel ».

Selon les traditions légendaires, ce personnage ailé possédait, comme nul autre homme — si ce n’est l’Indien américain — « une peau rouge et luisante ». La légende raconte encore que l’ancêtre de Tawaki avait déjà « pris la forme d’un oiseau des Tropiques afin de chercher les routes maritimes pour voyager au pays de la frontière du clair de lune ». Voyage qui fut l’une des grandes épopées du Pacifique. Quant à « *la frontière du*

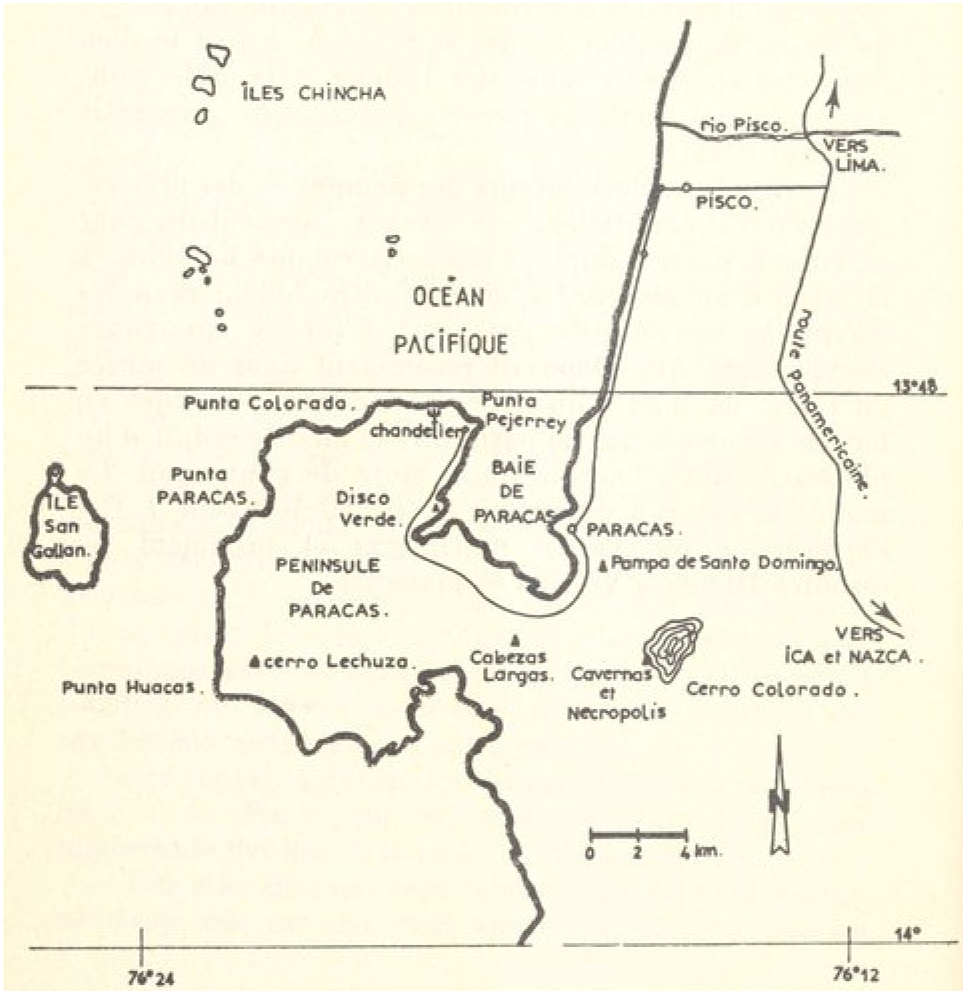
clair de Lune », ne correspond-elle pas à *la côte péruvienne où la divinité primordiale était… la Lune*[38] ?

A son tour, Tawaki serait un très grand chef, exemplaire et noble, qui entreprit de grandes traversées « pour retrouver les dépouilles mortelles de ses parents *disparus en terre étrangère* ». Coïncidence encore, sans doute, mais le nom de Tawaki n'est pas sans ressemblance avec *Kawachi,* celui du grand sanctuaire des pampas de Nazca, peut-être même la capitale des mystérieux auteurs des « alignements »…

Autre rappel, à Tahiti, les cousins de Tawaki « étaient les fils de *Puna,* qui est aussi le nom de la plus importante des îles de la côte de l'ancien Pérou[39].

… Les ailes de mon rêve m'ont apparemment entraînée trop loin car me voici amenée à conclure que les *serpentins* à lunettes des Hommes olants de Paracas et de Nazca rappelaient — qui sait ? — à la fois le dieu Naka des ancêtres « venus des Indes » et le cerf-volant mythique des lointains parents polynésiens pressentis par Paul Rivet !

Les anonymes dessinateurs des pampas — des prêtres-oracles qui s'identifiaient aux oiseaux, auraient-ils, pour survoler le désert, employé des cerfs-volants humains, à la façon d'un *planeur ?* L'idée paraîtra folle… mais les Égyptiens ne l'ont-ils pas eue ? C'est ce qu'avance l'égyptologue qui découvrit récemment dans un musée du Caire, au fond d'un coffre abandonné, un objet en bois de sycomore qui lui parut être le modèle réduit d'un planeur, muni à l'arrière d'une sorte de gouvernail. La maquette daterait du IIIe ou du IVe siècle avant J.-C… l'époque où les Nazcas dessinaient et brodaient les insolites Hommes Volants et planant !



Carte n° 2

Péninsule de Paracas. Sites archéologiques mis au jour entre 1925 et 1930 par le savant péruvien J.-C. Tello et à partir de 1960, par l'investigateur français Frédéric Engel. Le « désert » de Paracas s'étend sur plus de 250 kilomètres de long, à partir de la rive sud du rio Pisco jusqu'au rio Acari. (voir carte n° 1)

TROISIÈME PARTIE

PARACAS, 100 SIÈCLES OUBLIÉS !

Quand le fameux Hammurati, roi de Babylone monta sur le trône, l'ancêtre de Paracas avait accumulé sur sa momie 11 siècles, c'est-à-dire un temps égal à celui de tout le Moyen Age.
Cet antique Péruvien avait plus de 300 ans sous terre quand les Pharaons de Chéops et de Chéphren élevèrent leurs gigantesques sépultures pyramidales près de Gizeh… Si nous pouvions écouter sa parole !

Hermann BUSE.

CHAPITRE VII

ENFOUIES SOUS LES SABLES, DES CITÉS ET DES MOMIES

LES NAZCAS A LA COUR DE LOUIS XVI

L’attitude réprobative des Péruviens, à mon arrivée à Lima il y a une vingtaine d’années, dès que je témoignais de l’admiration pour leurs prestigieux ancêtres, me déconcerta. Que se passait-il ? Tout simplement qu’ils continuaient, par suite d’un complexe irraisonné, de taire obstinément leurs origines indiennes, toute parenté avec ceux qu’ils prenaient pour des « barbares » ou des « sauvages », emplissant leur cœur de honte et d’abomination[40] !

Les premières fouilles scientifiques initiées en 1901 par Max Uhle aux environs de Lima, suivies de celles du savant national Tello ne parvinrent pas à éveiller l’intérêt général pour un passé oublié et même honni. Il fallut que le vandalisme des pilleurs d’antiquités péruviennes soit attisé par le nombre croissant d’étrangers, grands amateurs de momies et surtout, de joyaux, de céramiques et de tissus préhispaniques — qui émigraient en fraude dans leurs bagages et par voie diplomatique — pour qu’ils entrouvent les yeux. Mais ils comprirent infiniment trop tard, que ce qu’ils avaient si longtemps méprisé, constituait en réalité, le fantastique trésor perdu, jusqu’alors attribué, même par les historiens, aux seuls Incas !

Si les fouilles de Tello n’attirèrent l’attention que d’une minorité infime d’érudits, celles de Frédéric Engel présentement, sur les lieux mêmes où l’archéologue péruvien avait découvert le monde fabuleux des Paracas et des Nazcas, passèrent de ce fait, moins inaperçues. Il faut dire qu’entre-temps, tout un aréopage d’excellents investigateurs s’est créé au Pérou, multipliant et publiant dans la presse quotidienne — très intéressée — leurs recherches et leurs travaux.

La « remise en ordre » par Engel, de la chronologie promulguée par Tello et défendue par ses fidèles adeptes, ne fut pas sans provoquer, de prime abord, quelques remous. Mais devant les preuves acquises et fournies par le spécialiste français, ils durent se rendre à l'évidence ; tous les principes tenus pour définitifs, étaient à revoir ! En marge, la curiosité émoussée par les énigmatiques géoglyphes des pampas, arrivait à point… Mais ailleurs dans le monde, qui a entendu parler des splendeurs enfouies sous les sables du désert péruvien ? Pour le grand public insuffisamment informé, l'Antiquité se borne encore trop souvent, aux fastes des Grecs et des Pharaons[41]…

Sans le climat de mystère, adroitement orchestré par quelques rares auteurs autour des « pistes » de Nazca, nul commun mortel ne soupçonnerait le merveilleux art des millénaires peuples préaméricains. Il serait pourtant utile qu'on le sache hors des « tables rondes » et des Congrès américanistes, la découverte et la connaissance des nécropoles à momies réservent autant de surprises — et elles ont autant de valeur ! — que les trouvailles de Schliemann à Troie et à Mycènes pour la Grèce ou que l'ouverture du tombeau de Toutankhamon pour l'Égypte. Si l'art de l'ancien Monde fut très tôt connu, l'éclat des Mille et une Nuits de Paracas et de Nazca se cantonne jusqu'à présent au fond des vitrines de quelques musées…

Leur premier reflet passa presque inaperçu en Europe, sauf de Louis XVI, à la cour duquel fut apporté un lot de quatre cents céramiques péruviennes par le grand voyageur que fut Joseph Dombey. En 1842, de nouveau mais tout aussi ignorés, le capitaine François Joseph Amédée du Camp de Rosamel, ramena plusieurs huacos acquis à Ica. Nul n'en fit cas jusqu'en 1898, où couverts de poussière sur une étagère du Musée provincial de Boulogne, l'américaniste Jules Théodore Ernest Hamy les remarqua enfin ! Trois de ces belles céramiques datent du temps où les Nazcas rebrodaient en pierres leurs arides pampas. Mais lui seul s'en réjouit le regard…

En 1911, le capitaine Paul Berthon entreprit des fouilles archéologiques sur la côte de Lima et de Nazca, où il recueillit un grand nombre de huacos dont la facture soignée, la diversité des dessins et des coloris, font la valeur documentaire. Après cinq années de séjour et revenu en France avec son riche butin, Berthon rédigea un compte rendu détaillé de ses découvertes, pour la Société des Américanistes, qui le publia. L'auteur y souligne, pour

la première fois, « le rôle que peut jouer la symbolique nazcéenne dans la connaissance des civilisations yungas », c'est-à-dire des peuples de la côte et des vallées interandines proches du littoral.

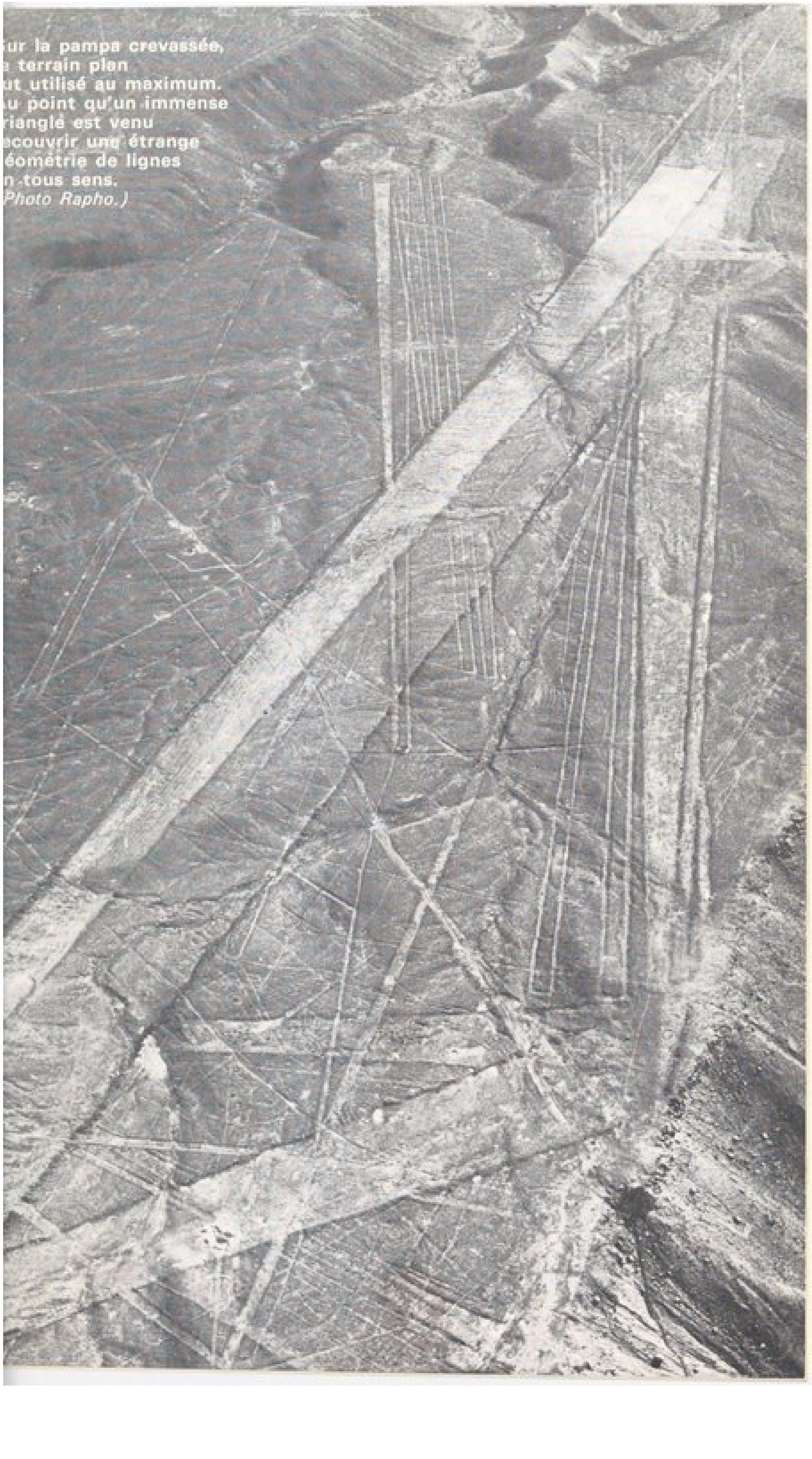
LES HUACOS, DES CHEFS-D'ŒUVRE SANS PAREILS !

Avec les Mochicas du nord, fameux pour le réalisme frappant de leurs « huacos-portraits », comme sculptés dans l'argile, colorés en deux tons — beige et rouge indien — , les Nazcas du sud, auteurs d'une originale et exquise polychromie réaliste ou symbolique, se disputent la palme des meilleurs céramistes de l'Antiquité, non seulement précolombienne mais mondiale.

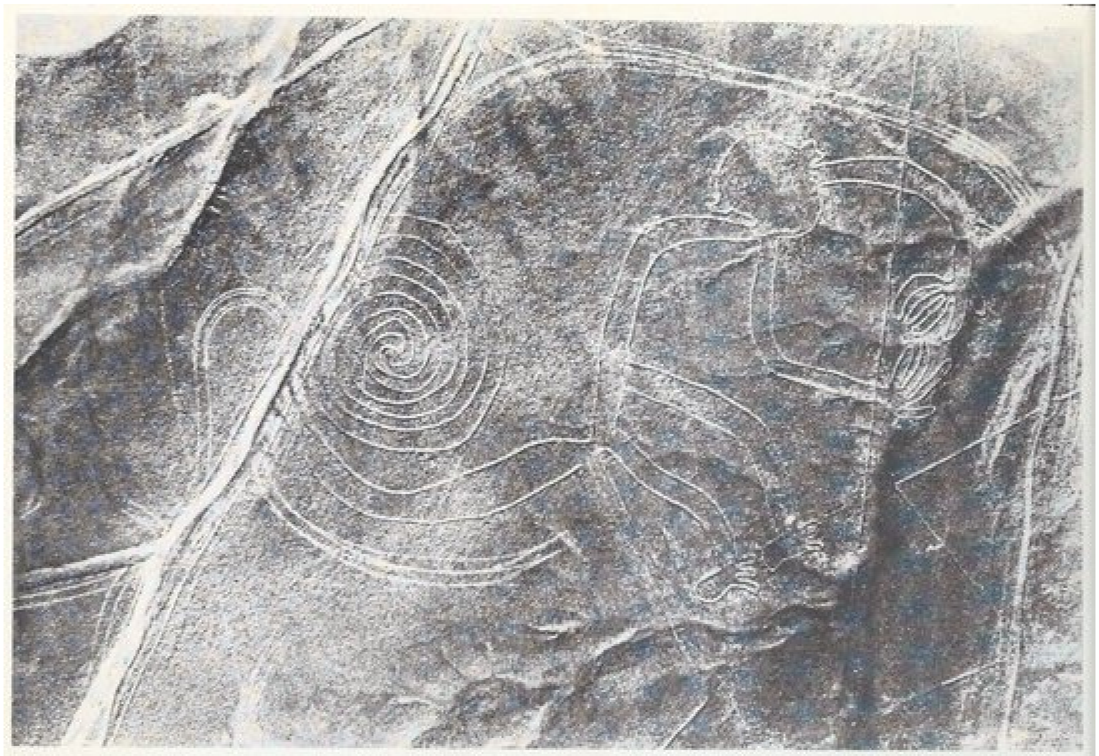
Par la finesse de texture de la pâte, l'engobe luisant et satiné, la perfection des formes (faites à la main sans tour de potier), et, dans la conception artistique, par un luxe d'imagination débordante, la stylisation poussée du dessin, la délicatesse et l'harmonie des couleurs — qui ont gardé tout leur éclat, défiant la patine des siècles — , les Nazcas se sont assurés une suprématie sans rivalité possible.

La richesse chromatique de leur palette, basée sur six couleurs fondamentales, est absolument fascinante. Çà et là, le blanc cru fait place à la douceur d'un beige crémeux. Un jaune paille alterne avec des ocres chaudes ou une nuance chamoisée. Les marron tranchent sur la fraîcheur des gris ardoisé, bleuté, violacé ou tournant au vert pâle. La gamme des rouges éclate en orangé, en vermillon, vire au brique et au pourpre, fonce encore jusqu'au grenat et au lie-de-vin. J'ai compté jusqu'à huit coloris sur une seule céramique, appliqués sans tenir compte de la réalité mais selon un jeu de contrastes éblouissants.

Les céramiques modelées sont en moindre proportion mais un relief illusoire est ingénieusement obtenu grâce au liséré noir ou sépia qui cerne les pourtours et les détails des motifs. Quelques fois, comme à Paracas, les contours sont incisés. Ailleurs, une tête en haut relief orne col ou bec verseur.



ur la pampa crevassée,
terrain plan
ut utilisé au maximum.
u point qu'un immense
riangle est venu
ecouvrir une étrange
éométrie de lignes
n tous sens.
Photo Rapho.)



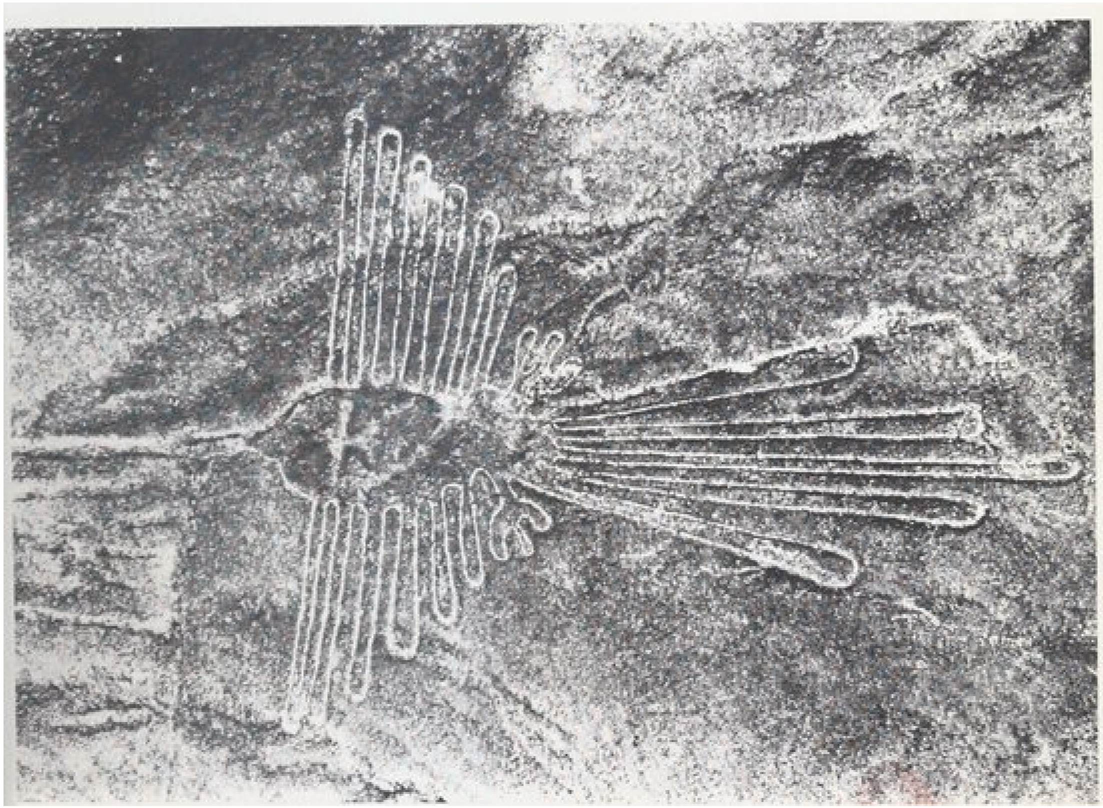
Le grand Singe maquisapa, dont une main n’a que quatre doigts et la queue est enroulée « à l’envers »… *(Photo Rapho.)*



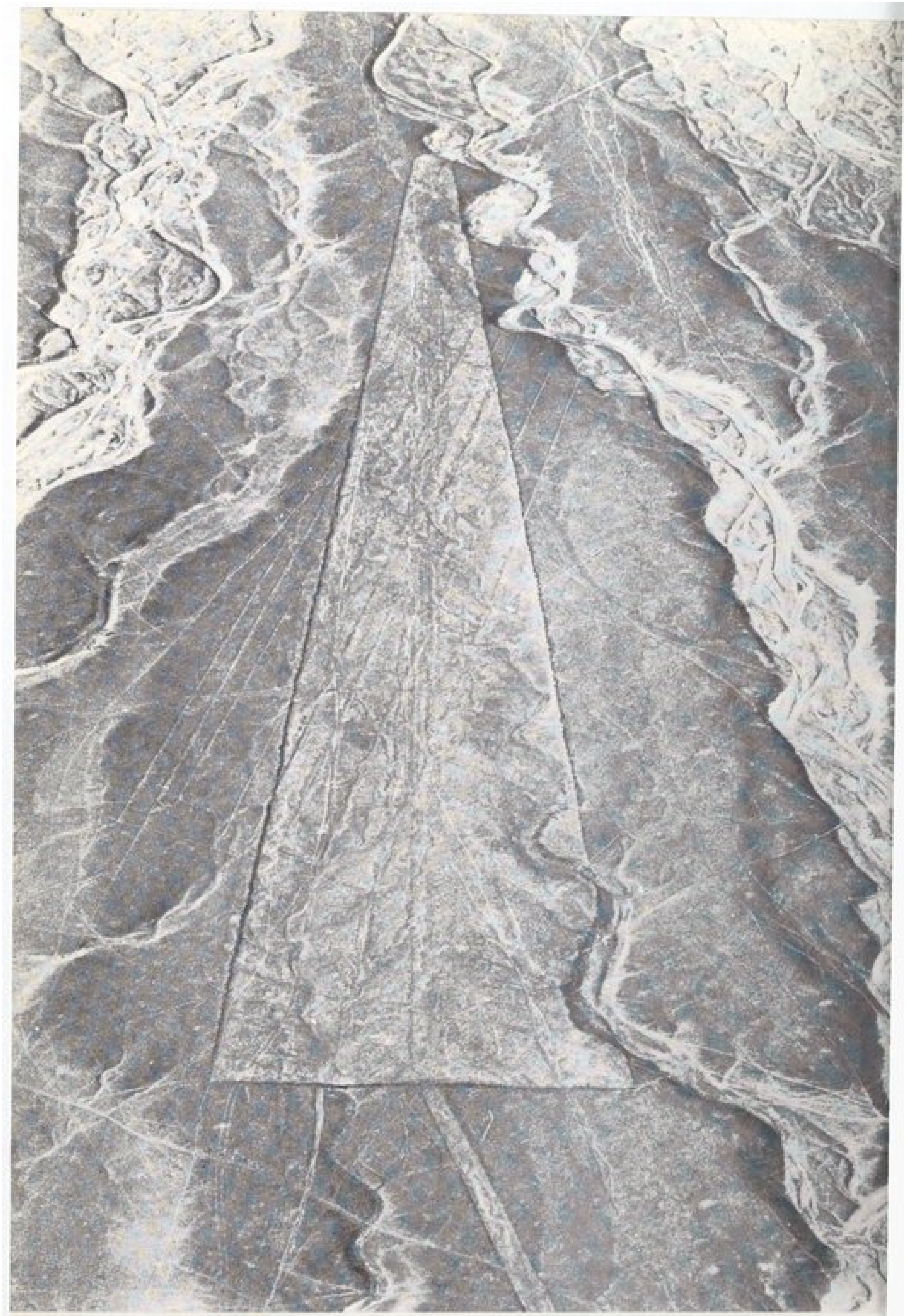
La base d’un énorme trapèze, marquée de tas de pierres, cache en grande partie un élégant oiseau. *(Photo Rapho.)*



Sur la pampa Jumana-Colorada, le Chien aux pattes arc-boutées.
(Photo Servicio Aerofotografico Nacional, Pérou.)



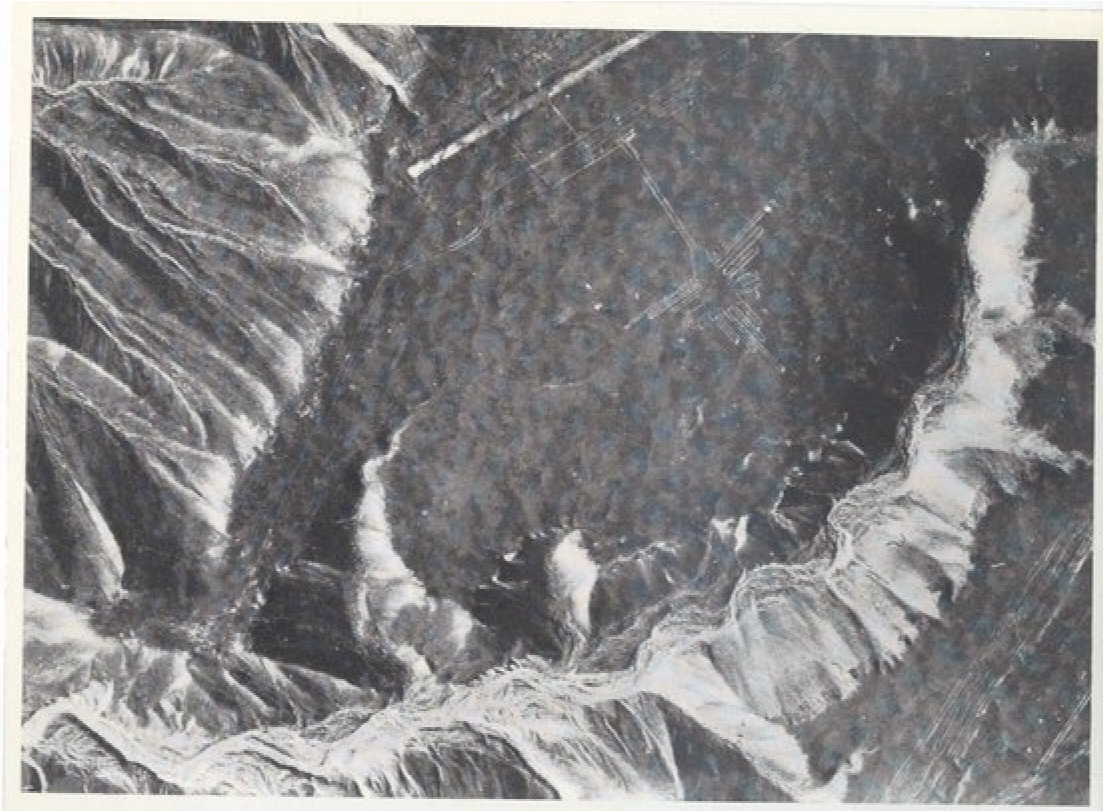
Ce « Picaflor » transporte curieusement un autre petit oiseau sur son dos. *(Photo Rapho.)*



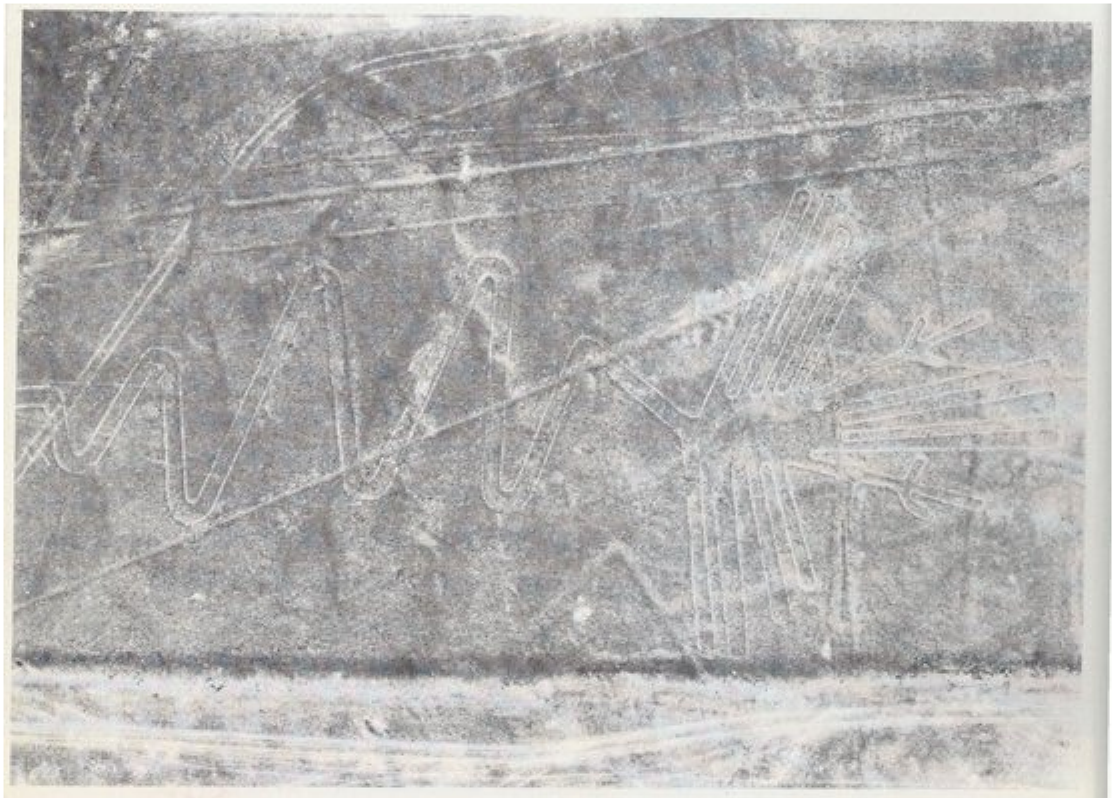
Les traces de ruissellement indiquent que des pluies violentes déferlèrent, il y a des siècles, sur ce qui est aujourd’hui un désert « saharien », brouillant, comme ici, le bord d’un gigantesque trapèze. *(Photo Rapho.)*



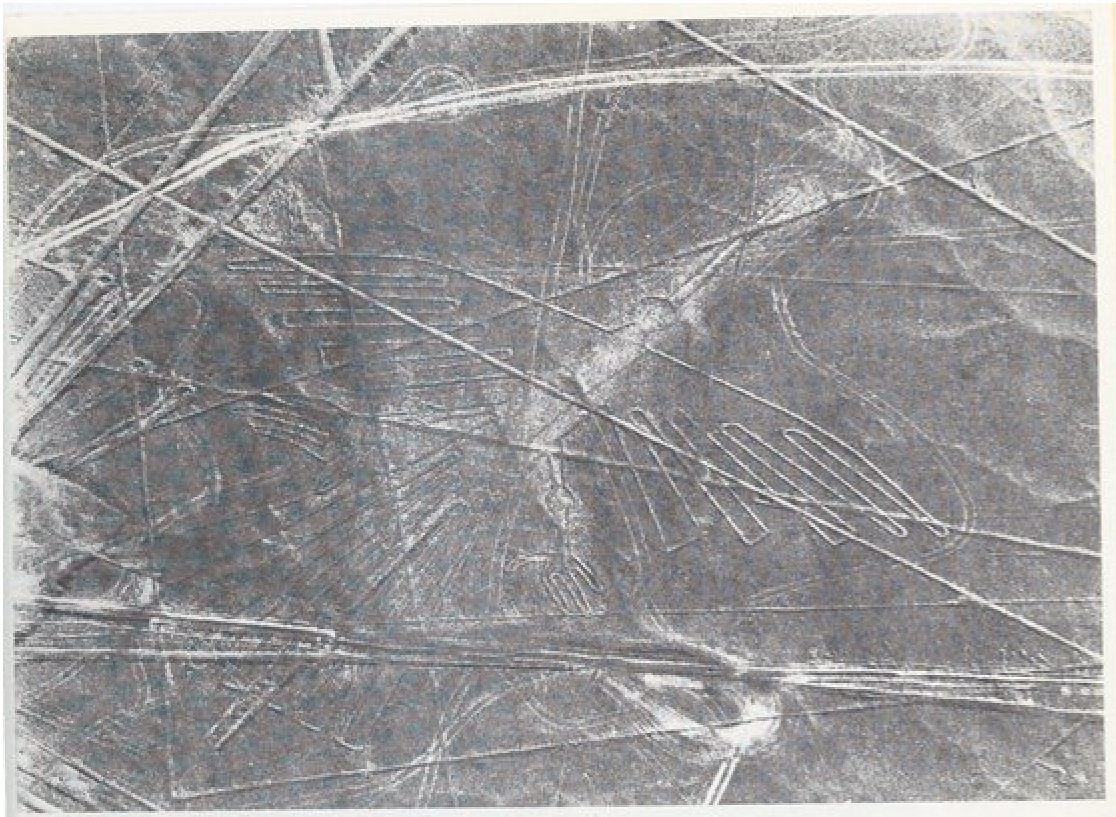
Le géoglyphe de l’Araignée, chef-d’œuvre du « zoo » des pampas de Nazca. *(Photo Rapho.)*



A l’écart, le Colibri survole un plateau cerné de ravins et il semble buter de son long bec effilé sur une série d’alignements en grille. *(Photo Rapho.)*



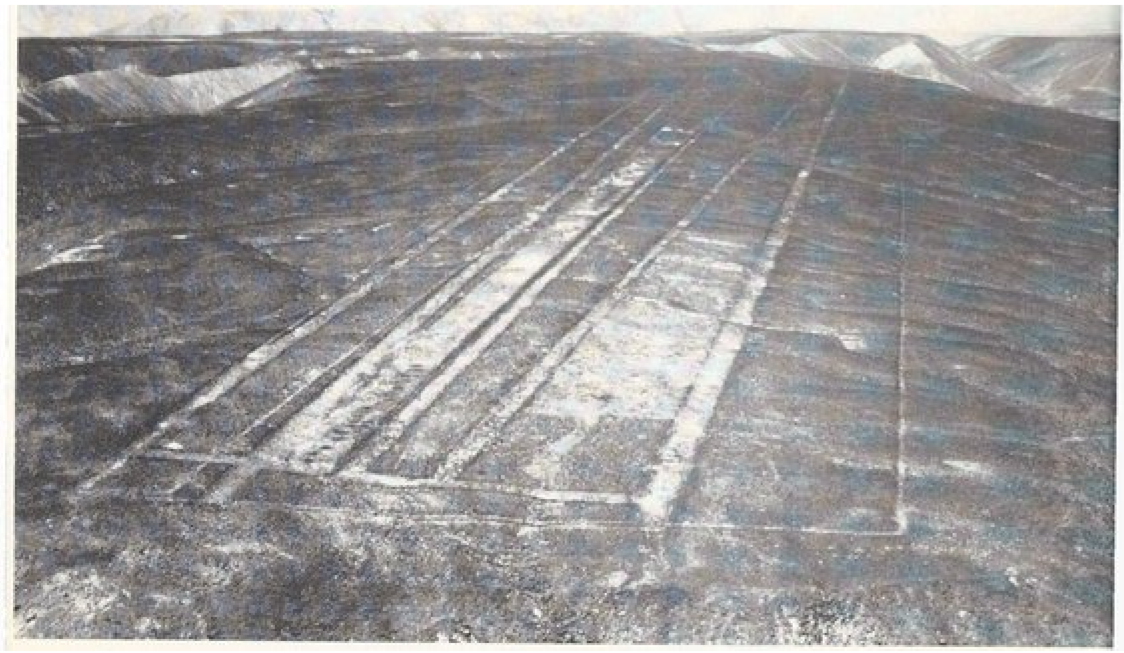
La Parihuana à l’immense cou de serpent annonçait les fêtes solaires du solstice de juin.
(Photo Servicio Aerofotografico Nacional, Pérou.)



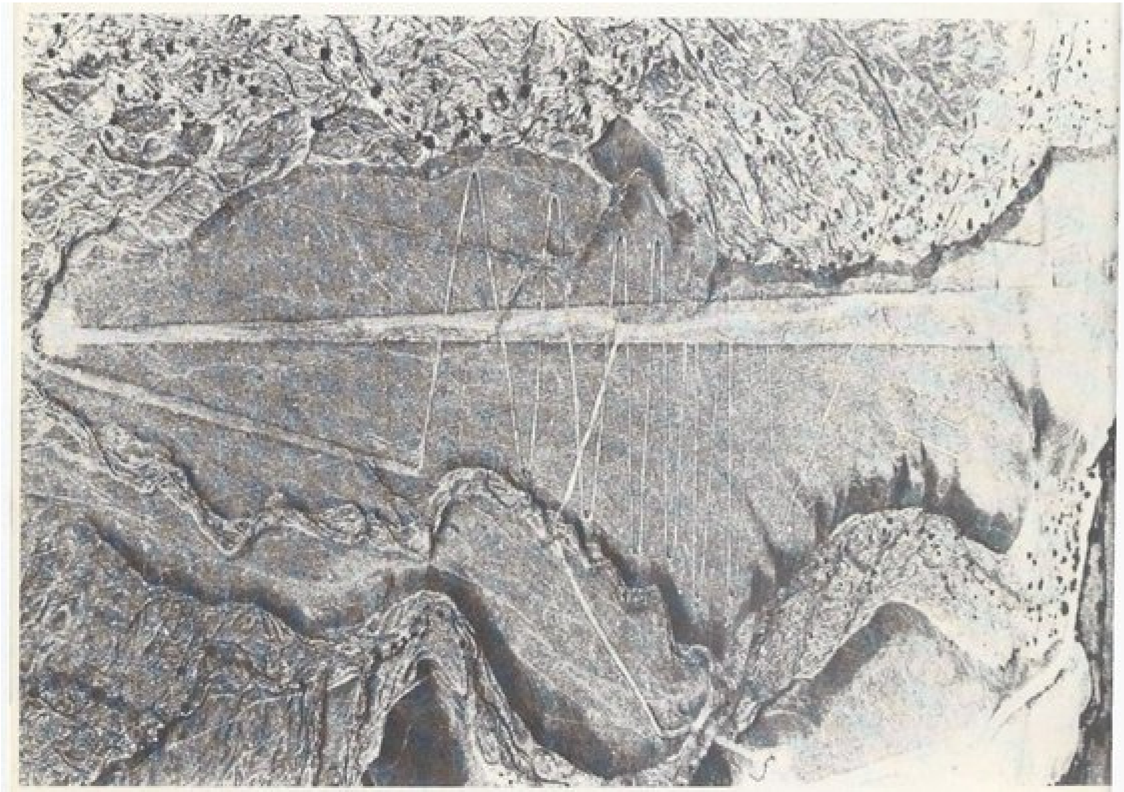
La monumentale Frégate aux ailes barrées d’une ligne solsticiale. *(Photo Rapho.)*



Est-ce un colossal « cerf-volant » encordé et comme mû par un Ara vu de profil ? *(Photo Rapho.)*



Ce système de grille de visée semblerait évoquer une aire d’atterrissage pour d’éventuels… Hommes-Volants.
(Photo Servicio Aerofotografico Nacional, Pérou.)



Une « aiguille enfilée » au bout d’un peloton en spirale… ou bien un harpon ? *(Photo Rapho.)*

Gisements d’argile et de kaolin ne manquent pas dans la région, qui fournirent une excellente masse plastique, permettant d’obtenir des parois très minces : 3 millimètres en moyenne.

Les formes[42] — plus d’une vingtaine — , à fond toujours convexe pour poser sur le sable, sont infiniment gracieuses. La plus typique est un *cantaro*, sorte de cruche globulaire, fermée et surmontée de deux tubes parallèles, à la verticale ou à l’oblique, indépendants bien qu’unis par une anse-pont. Si l’on incline lentement la poterie, l’un des goulots verse le liquide contenu et l’autre… *chante, siffle ou gémit ! Uniques au monde sont les huacos-siffleurs* de Nazca, peints d’un oiseau dont ils reproduisent fidèlement le chant ou le trille particulier à l’espèce. Étaient-ils en rapport avec l’ornithomancie ? Et les huacos à voix plaintive, avec la soif posthume des momies[43] ?

Typiques également sont les jarres pansues à deux ou trois petites anses latérales, de hauts vases campaniformes ou à l’inverse, des poteries aplaties et lenticulaires, des écuelles, des bols, des coupes et des tasses coniques ou angulaires. Certaines céramiques sont ornées intérieurement.

Bien que dépistés en secret depuis 1880, fouillés surtout à partir de 1920 — mais plus de 50 000 huacos avaient été déjà négociés clandestinement par les huaqueros aux amateurs de « curiosités péruviennes » ! — , les tombeaux saccagés des Nazcas ont depuis livré d’autres milliers de céramiques qui constituent une instructive « encyclopédie par l’image » de ce peuple disparu. Leur étude nous permet de connaître l’ambiance naturelle, les us et coutumes, les croyances panthéistes de ces artistes engloutis sous les sables.

Naturaliste au départ — premiers siècles avant notre ère — , puis géométrisé et de plus en plus symbolique, mystique et « flamboyant », surchargé d’acrostiches à l’apogée — premiers au VIIIe siècle après J.-C. — l’art illustré de Nazca nous fournit une documentation poétique et idéologique de toute beauté. A travers une tradition orale séculaire, nous devinons l’évolution progressive d’une mentalité fiévreuse qui atteint à la frénésie ésotérique. En dernier lieu, avant que ne survienne une brutale décadence, l’art Nazca se fait totalement abstrait. Il devient quasi impossible de solutionner la « devinette magique » que nous posent les personnages divins ou mythologiques, les êtres fantastiques, les monstres démoniaques ou sacrificateurs couverts de têtes-trophées, proliférant d’arborescences et d’attributs irréels. « La position spatiale des plans

expressifs et la systématisation géométrique, note Harth-Terré, atteignent à un degré de mystère surnaturel. »

Ce spécialiste de l'esthétique nazca, s'inquiète par ailleurs de savoir si « l'artiste était un *initié* aux préceptes et pratiques sacerdotales, s'il obéissait à un ordre supérieur ou s'il laissait simplement aller son imagination créatrice… dans un art choisi pour rendre tribut aux dieux ».

Harth-Terré ne refuse pas à cet artiste, « une liberté créatrice » mais il pense qu'il acquit « la magie de ses figurations et la croyance dans la force potentielle de l'image, à travers ses prêtres et sorciers ».

Méticuleusement délinéés, les thèmes varient énormément, pris dans la faune ou la flore autochtones, terrestres et marines, ou pour représenter hommes et femmes dans leurs occupations quotidiennes et même leurs amours. Un personnage aimable, coiffé d'un amusant « chapeau de gendarme » pointu, les bras chargés de plantes ou s'appuyant de chaque côté sur un bacule portant des grappes d'épis, de rhizomes ou de fruits, « semble gouverner la fertilité des champs ».

Colibris butinant des fleurs, oiseaux de mer tenant un poisson dans le bec, scolopendres dentelés, le dauphin-tueur exhibant — comme sur la pampa — une ou plusieurs têtes-réduites et comme leitmotiv obsédant, le mystérieux *démon-chat* hybridé de mains aux ongles acérés comme des griffes, d'un corps humain ou d'une queue pisciforme, *les insolites hommes-dieux flottant, volant, planant et* vomissant des serpents bicéphales ou tentaculaires, font la « mise en scène » envoûtante des huacos nazcas.

Parfois, tout autour de poteries sphériques, des guirlandes de têtes humaines ou de « cadavres vivants » dansent une ronde hallucinante… Juan Larrea décrit une extraordinaire céramique nazca en possession du Musée de Madrid, qui représenterait « une caisse de résonance *tendue de peau d'homme* », de façon à former un *runa tynia*, soit *un tambour humain !* L'horrible objet est décoré de têtes et de mains coupées… Jusques au temps incaïque, ces « machines de terreur » étaient fort en vogue. Atahualpa, le dernier Inca massacré par les Espagnols, avait fait faire un « homme-tambour » de la dépouille de l'un de ses frères accusé de traîtrise… et sans doute de quelques Conquistadores tombés en son pouvoir ! Promené en public, la tête embaumée, le corps vidé puis bourré de cendre, se frappait de lui-même par les bras laissés entiers et la mécanique sonore des vents !

Juan Larrea suppose que ce vase unique en son genre macabre, « qui accompagnait une momie nazca, agissait comme une sorte d'accumulateur

d'énergie, chargé d'irradier une atmosphère d'épouvante, capable de tenir à distance tout spectre hostile, afin d'assurer au défunt, une tranquillité posthume »…

Les céramiques géométrisées sont ornées de cercles ou de rectangles concentriques, de lignes parallèles, brisées, en zigzag ou ondulées, de grilles et de groupes de points, de flèches ou de croix carrées. Sur d'autres, des volutes déferlent comme les vagues au bord du rivage. Ailleurs, serpents et poissons s'entrelacent et s'imbriquent dans le style dit *interlocking*, en un langage symbolique qui nous donne le vertige. Quelquefois, comme vus aux « rayons X », personnages ou animaux renferment à l'intérieur du corps, leur alter ego en miniature.

L'iconographie insiste sur le grand raffinement de la « mode » nazca, qui varie avec le rang social. A côté d'humbles gens du peuple nous pressentons une cour pompeuse et ostentatoire, aux seigneurs polygames s'entourant de jeunes beautés somptueusement vêtues et parées — véritables « peintures animées » — , de danseurs et de musiciens qui soufflent avec ardeur dans une trompette ou une flûte de Pan et même *un homme-orchestre au complet*, jouant de la tête, de la bouche, des épaules, des mains et des pieds ! D'énormes tambours cérémoniels en céramique magnifiquement décorés ont été exhumés.

Hérauts d'arme et guerriers brandissant une massue, princes arrogants, prêtres sacrificateurs masqués, alternent avec les totems. Mais nous voyons aussi s'affairer un petit monde besogneux et populaire, nu ou vêtu, toujours charmant, d'artisans en tout genre, de pêcheurs et de chasseurs, de jardiniers et d'agriculteurs, de conducteurs de lamas, de blessés ou de malades montrant une plaie ou un genoux ulcéré, de portefaix le dos ployant sous un chargement de poteries rustiques…

Les sujets modelés nous enseignent des hommes et des femmes de courte taille, rondelets, voire obèses, le visage barré d'yeux elliptiques et fardés de noir, pommettes et membres tatoués. A quelque classe qu'ils appartiennent, leur *coiffure volumineuse,* — turban brodé enroulé à la musulmane, couronne de plumes, de paille tressée ou d'or ciselé, diadème « à la Paracas », plat et à large bandeau frontal surmonté d'un ornement central à volutes — a *toujours la plus grande importance.* J'ai remarqué certaines femmes de haut rang coiffées d'une sorte de madras noué. Grand plastron-collier, bracelets et jambières, costumes surchargés d'impressions

multicolores, d’ornements et de franges, engoncent la silhouette trapue des « aristocrates » du désert.

Assez rares sont les maquettes en forme de temple rectangulaire aux fresques colorées extravagantes, devant lequel se tient debout un couple humain. Ou de pyramide à gradins, surmontée d’un autel où l’on honorait les divinités cosmogoniques et sous laquelle reposent des momies. Quelques scènes de réunions sociales ou de cérémonies nous montrent des convives agenouillés, célébrant des libations joyeuses ou des holocaustes.

D’intrigantes figurines masculines, figées et raidies à la verticale, les yeux bridés, coiffées d’une calotte tartare, rappellent incroyablement de très archaïques statuettes chinoises ou mongoles.

Faisant une prudente retraite dans les salles spéciales des musées, des figurines de femmes aux grands yeux effilés en amande, peignées d’une frange noire sur le front et de longues nattes retombant sur des seins « sous le menton », très « chinoisées » elles aussi, portent de vrais colliers d’osselets ou de coquillages. Elles ont un *camaron*[44] peint sur le nombril, des fleurs sur les cuisses et les parties génitales. Et… elles urinent ! Sans doute peut-on les placer dans la collection des poteries dites érotiques. « Le sexe, écrit Luis Lumbreras, est motif de spéculations qui parlent de mariage et d’union rituelle », sans oublier les rites de fertilité.

Je veux signaler également le fait peu connu que les Nazcas firent aussi des huacos d’or et d’argent, ciselés, modelés en portraits ou ornés de personnages en relief. J’ai admiré un lama d’argent aux yeux d’or et aux oreilles soudées, de la fameuse collection du *Museo de Oro*, de Mujica Gallo, à Lima.

Lors de fouilles effectuées par une Commission archéologique régionale sur le cerro Mollaque, dans la vallée de Palpa, Toribio Mejia Xesspe mit au jour une cinquantaine de tombes correspondant à « une phase pré-Paracas et pré-Nazca ». Les corps inhumés à cette période, ne sont pas assis ni « ficelés » dans des fardos mais *allongés* et simplement protégés par des liasses épaisses de feuilles de *pacae.*

Des céramiques incisées, *peintes à l’eau après cuisson,* c’est-à-dire sans résine, l’absence de tissus de coton ou de laine, la présence de pointes de flèches et de lames d’obsidienne, les nombreux pétroglyphes d’aspect très primitif vus à proximité, accusent une antiquité d’environ *3 500 ans.*

Cette antiquité meublée d’une présence humaine déjà évoluée, est confirmée par la découverte dans le même département, par Alejandro

Pezzia Assereto, d’une poterie associée à des restes de charbon de bois et de maïs, *datés de 3 700 ans.* Ce qui en fait l’*une des plus vieilles céramiques américaines.*

Pour conclure, Hans D. Disselhof, parcourant les déserts de Nazca, tapissés de dessins en pierres, y découvrit « une grande quantité de tessons d’argile peints. Nous cherchâmes fébrilement… c’était à celui qui en trouverait le plus ! » Et ce grand américaniste de s’étonner qu’aucun chercheur n’ait encore fait remarquer qu’aux environs des gigantesques figures tracées sur le sol, — il vient alors de rencontrer la célèbre Araignée — , « *la pampa des images est jonchée de tessons de pur style nazca* ».

LE COMPTE A REBOURS DES DATATIONS

S’il est un sujet à caution — et à débattre encore ! — entre américanistes, c’est bien celui de l’âge que l’on peut attribuer aux premières vagues de migrateurs asiatiques — maintenant admises — , qui se lancèrent à la conquête de l’ouest préaméricain.

Il faut l’avouer, malgré trois quarts de siècle de science archéologique, nous possédons moins de preuves qu’il en faudrait pour donner une réponse précise. Une seule chose est certaine : d’années en années, le « bond en arrière » des datations, recule les perspectives. Des 3 000 ans d’abord calculés, il n’y a pas si longtemps, un débarquement en Amérique du Nord — volontaire ou accidentel — est actuellement envisagé il y a 30000 ou 50000 ans, davantage peut-être… Pour le sud, les vestiges les plus anciens jusqu’ici recensés ne dépasseraient guère une vingtaine de siècles.

Cependant, en ce qui touche au point d’impact des pionniers du « tourisme » transpacifique sur la côte maritime du Pérou, un détail généralement ignoré, peut changer la datation du tout au tout ! C’est l’inquiétant phénomène de *la transgression marine* qui a pu provoquer — très vraisemblablement — *l’engloutissement de peuples plus antiques.* Bien qu’aucune pluie digne de ce nom n’y soit tombée depuis des millions d’années[45], tout ce que l’on aurait pu retrouver entre le bord de mer et les redans andins, dans les parties basses du littoral, *a disparu à jamais* balayé par les fluctuations de l’océan dont *le niveau s’est élevé de 100 mètres* depuis le pléistocène.

En ce qui concerne directement les vieux peuples de la région de Paracas et de Nazca, je m'en tiendrai, dans le cadre d'une reconstitution aussi fidèle que possible, aux datations obtenues par Frédéric Engel, qui a pu établir une chronologie absolue sur cent siècles de culture péruvienne.

Grâce au carbone 14, les archéologues datent aujourd'hui à peu près correctement l'apparition de la civilisation qui, partout sur notre planète, a coïncidé avec la « néolithisation », c'est-à-dire l'abandon du nomadisme archaïque pour la sédentarisation. Période marquée par la création d'un outillage encore rudimentaire mais déjà efficace, par la domestication des espèces animales et par l'acquisition des notions d'irrigation artificielle pour la production des terres arables.

Ce que l'on sait beaucoup moins, c'est que l'ancien Pérou fut, avec le Proche-Orient, la Chine, l'Inde, le Mexique et l'Égypte — *et à la même époque — l'un des foyers mondiaux de l'agriculture.* C'est-à-dire, contrairement à ce que l'on supposa trop longtemps, nullement un pays de « sauvages » ou de « primitifs » ! Les Péruviens d'il y a 10000 ans vivaient exactement comme en Perse ou en Mésopotamie…

Sur la côte péruvienne, le néolithisme marque, plus qu'ailleurs étant donné les conditions géophysiques particulièrement ingrates, un grand tournant dans la vie quotidienne de l'homme du quaternaire. Au regard de l'archéologue, il s'annonce par l'abondance de *conchales* et de *basurales*[46], laissés sur place par des pêcheurs-récollecteurs et qui permettent aux spécialistes, de reconstituer une histoire jusque-là perdue.

L'HOMME DE PARACAS : 9 000 ANS !

En grattant le sol d'une aire à première vue totalement désertique, à la faveur de la lumière rasante du couchant, Engel devina des reliefs engloutis sous les sables. Après avoir retiré et tamisé des tonnes de poussières et de détritus, il mit au jour, dans une dune fossile de la pampa de Santo Domingo, des restes de *tomatillo,* des graines d'aulne, une grande quantité de calebasses évidées et un tubercule ressemblant au yucca. Le tout fut cultivé il y a environ *9 000 ans,* par *l'Homme de Paracas !…* Un cultivateur qui est actuellement[47] *le plus vieil habitant connu des bords du Pacifique* péruvien.

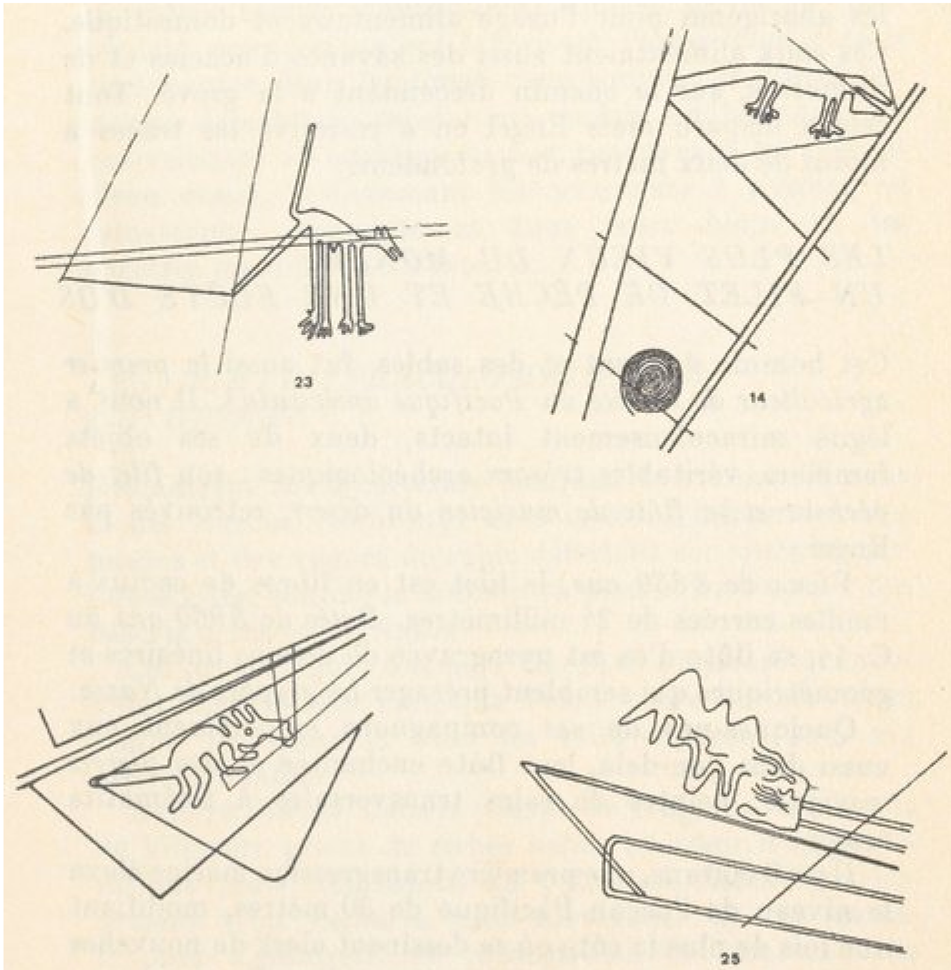
Si l’on ignorera pour toujours son curriculum vitae, je l’imagine tournant le dos à la mer — dont la richesse ichtyologique pourtant l’attira et le retint sur cet Éden désert ! — , face aux sables d’opale qui scintillent comme diamants à la lumière, çà et là teintés de rouge ou d’ocre-gris… rêvant entre deux immensités solennelles !

Frédéric Engel a le mérite d’avoir en grande partie percé son incognito. Il l’a retrouvé, allongé et enveloppé dans une natte de roseaux secs, celle qu’en vie il préférait et sur laquelle, le soir venu, il méditait dans un silence grandiose, les yeux rivés au ciel étoilé ou éblouis par les vagues phosphorescentes, bien propres à frapper son imagination. De courte taille — 1,55 m environ — , il portait encore sur sa tête aux pommettes saillantes et aux mâchoires prognates armées d’un maxillaire inférieur très haut, un bonnet en fibres bouclées. Une tunique en joncs battus l’habillait. Par temps fraîchissant, il se couvrait d’une douce peau de vigogne, de guanaco à longs poils soyeux, ou d’une dépouille de pingouin, puis aux derniers feux du soleil embrasant le désert infini, il regagnait lentement sa hutte semi-souterraine. Une hutte circulaire et conique bien étudiée. Les parois en tiges de roseaux assemblées et nouées à des écarts réguliers, étayées sur des branchages de jeune saule et des côtes de baleine, s’enfonçaient profondément dans le sol. Une entrée surbaissée comme la porte d’un four, s’ouvrait d’un côté opposé aux vents dominants. La toiture en nattes de paille épaisses, renforcées de peaux de phoques, complétait un habitat bien conçu pour protéger ses occupants de la température nocturne, en cet endroit, la plus « froide » de tout le littoral.

Une dizaine de huttes semblables, où logeait une famille entière par unité, formait un hameau. Pour mieux se défendre des tourmentes endiablées de la *paraca* qui souffle si violemment sur la « péninsule du vent » qu’on ne peut se tenir debout ni marcher entre 9 heures du matin et 9 heures du soir pendant une centaine de journées annuelles, les *chozas* étaient ceinturées d’un gros bourrelet de coquillages évidés[48].

L’archéologue français dépista une centaine de campements similaires, tous situés en des lieux où affleuraient les eaux souterraines qui, glissant sur une roche imperméable, filtraient depuis la tombée des Andes jusqu’aux plages. Des mares d’eau douce et des marécages couverts de roseaux se formaient sur leur passage mis à profit par les aborigènes pour l’usage alimentaire et domestique. Ces eaux alimentaient aussi des savanes d’acacias et de mimosées, sur le chemin descendant à la grève. Tout cela a

disparu mais Engel en a retrouvé les traces à moins de deux mètres de profondeur.



Croquis D : ANIMAUX.
N° 14 : Iguane.
N° 23 : Chien.
N° 25 : Démon-Chat stylisé — Petit animal, Muca (?) non situé sur le plan.

LES PLUS VIEUX DU MONDE : UN FILET DE PÊCHE ET UNE FLÛTE D'OS

Cet homme du vent et des sables, fut aussi *le premier agriculteur de la côte du Pacifique américain*[49]. Il nous a légué miraculeusement intacts, deux de ses objets familiers, véritables trésors archéologiques : son *filet de pêcheur et sa flûte de musicien du désert*, retrouvés par Engel.

Vieux de 8 830 ans, le filet est en fibres de cactus à mailles carrées de 24 millimètres. *Datée de 8 960 ans* au C. 14, sa flûte d'os est pyrogravée de dessins linéaires et géométriques qui semblent présager *les glyphes de Nazca*.

Quelques-uns de ses compagnons emportèrent eux aussi dans l'au-delà, leur flûte enchantée et des *pierres magiques*, peintes de raies transversales à l'hématite rouge.

Il y a 6 000 ans, une première transgression marine éleva le niveau de l'océan Pacifique de 30 mètres, modifiant une fois de plus la côte où se dessinent alors de nouvelles plages et des terrasses marines naturelles. De nombreux groupes d'agriculteurs-récollecteurs de fruits de mer, s'installent à l'époque dans l'aire de Paracas et le bassin du rio Grande de Nazca. Des hautes Andes où tombent en même temps d'abondantes chutes de neige, descendent des torrents qui favorisent l'apparition d'oasis verdoyantes. Mais le climat varie souvent et d'énormes masses de sable se précipitent parfois sur les cités, les ensevelissant en quelques heures, recouvrant les sources d'eau douce, condamnant les occupants à s'exiler en catastrophe, abandonnant tous leurs biens et les ancêtres momifiés, ou à mourir…

LES POMPÉI PRÉCOLOMBIENNES DU DÉSERT

Dramatique fut à certaines époques, la vie des Paracas et des Nazcas, confrontés avec la force inhumaine des nuages et des vagues de sable déferlant sur leurs magnifiques cités, comme le donnent à penser les Pompéi des déserts d'Ica et de Nazca.

Les archéologues ont déjà retrouvé plusieurs grandes villes mortes. Telle l'antique Tate, encore florissante au temps des Incas et dont les toits

reposent sous six mètres de sable !

A Cerro Blanco, dans la pampa de Tinguilla, dans celle de Villacuri, gisent de riches palais au cœur d'agglomérations jadis ombragées de palmiers. Certaines couvraient trois hectares. Les survivants de ces catastrophes s'enfuirent et reconstruisirent une nouvelle capitale à l'écart.

Dans la région de Palpa, Huayuri comptait cinq cents demeures en pierre, cloisonnées de pièces d'habitations bien aérées, des places et des terrasses entaillées dans les collines. Derrière la vallée, un chemin se frayait passage dans la montagne, *vers un complexe d'alignements et de « pistes »* qui s'échappent en toutes directions.

Les retrouvailles avec les habitants engloutis de ces cités m'ont laissé l'une des visions les plus hallucinantes dont je me souvienne. Femmes et enfants accroupis, momifiés dans leurs atours, reposaient dans les sables, tels qu'ils avaient été surpris par la paraca. Morts étouffés, yeux exorbités, mains couvrant désespérément la face… Et d'autres femmes, d'autres enfants, sacrifiés auprès des hommes, dans des chambres funéraires en forme de botte. Tous regardant vers le sud. Les entrées des sépultures étaient interdites par des dalles plantées devant à la verticale.

Les tombeaux de la cité d'Ullujalla renfermaient la plus belle collection de troncs de huarango artistiquement sculptés de divinités anthropomorphes et d'animaux totémiques. Ces pieux de bois d'épineux du désert, devaient être utilisés en guise de poteaux-totems devant l'entrée des résidences, et d'autres, plus petits, comme sceptres et bâtons cérémoniels.

En 1958, John Rowe, de l'Université de Californie, localisa cent cinquante sites archéologiques, seulement dans la vallée d'Ica. Tous avaient connu l'opulence entre 500 avant J.-C. et jusqu'à l'occupation inca, peu de temps avant la conquête espagnole. Cet archéologue estime que le double en a disparu sous les plantations agricoles. Une dizaine de hautes pyramides d'adobe existaient encore dans la vallée il y a une quinzaine d'années. Elles ont été rasées au profit des plantations de coton. La pyramide de Collazos comptait cinq terrasses en gradins, sur une base d'une cinquantaine de mètres au carré. De grandes salles rectangulaires, découpées en « casiers », posent un problème aux investigateurs : pourquoi ceux-ci sont-ils emplis et comblés de couches alternées de sable de plage et de cendre ? Deux riches momies et leur bagage pour l'au-delà dormaient au centre.

John Rowe retrouva également un vieux chemin que les pêcheurs suivaient il y a mille ans encore, à travers des parages désertiques, entre de

hautes dunes, depuis la lagune de La Huega jusqu'à la baie de l'Indépendance. La piste était jonchée de poteries brisées, d'os et de *conchas* marines. Le vent et les poussières éoliques en ont toujours respecté le tracé, délimité comme sur la pampa de Nazca, par des pierres de couleur contrastante.

Bien d'autres pistes furent repérées par les pilotes d'avion. L'une d'elles, large d'au moins trois mètres, jalonnée de petits édifices de pierre en ruine, est visible sur une centaine de kilomètres. Des « bretelles » y aboutissent, qui paraissent venir des vallées de Pisco, d'Ica et de Nazca. Mais les traces s'évanouissent malheureusement avant de rejoindre ces oasis. Étaient-ce les chemins processionnels qui menaient les somptueux cortèges des momies aux grandes nécropoles de Paracas ?

A Cerrillos, John Rowe désensabla un petit temple, daté de 2 460 ans environ, par le C. 14, et qui fut quatre fois reconstruit. Les fouilles qu'il réalisa à la Peña de Tajajuana, remirent au jour cinq murailles fortifiées, construites parallèlement en branchages, liasses de feuilles et couches de boue alternées. Ces enceintes entouraient une ville en pierre qui s'étendait sur 500 mètres carrés, dominant les cultures de la vallée contiguë.

Un peu plus au sud, Dorothy et Fritz Riddell tirèrent des ombres du passé, les cultivateurs de maïs, de haricots, de calebasses et de piments rouges d'Acari, qui s'alimentaient aussi d'algues et de mollusques bouillis ensemble ou de racines sylvestres. Des gens trapus et courtauds, au large faciès marqué d'un nez et d'un menton proéminents. Les femmes, vêtues d'élégantes tuniques en coton retombant sur de petits pieds chaussés de sandales en cuir, tressaient leurs raides et noires chevelures en fines nattes nouées avec des brins de laine rouge avant de les enrouler autour de leur tête, ou pendant sur leur dos, ornées de rubans brodés et flottants.

Les hommes couvraient leur torse bronzé d'une *chusma* enfilée comme un poncho, cachant à demi un caleçon-pagne. Les uns et les autres ceignaient leur taille d'une sorte de corselet finement tissé et décoré de tons chatoyants. Les motifs différents, permettent d'identifier à coup sûr, le sexe des momies. Celles des grands chefs d'Acari, trônant au milieu de sujets réunis en muette assemblée, tenant des *quipus* à nœuds, intimidèrent les Riddell…

Mais de toutes les Pompéi du désert sud-péruvien, la plus peuplée, la plus fastueuse, fut certes Kawachi, dans le bassin du rio Grande sur les terrains de l'hacienda du même nom[50]

LE CALENDRIER-ORACLE DE KAWACHI

Abritée par de hautes collines pierreuses et stériles, blottie en contrebas dans une oasis, Kawachi connut plusieurs cycles de grandeur et de décadence, suivis d'abandons et de regains. Au cours des excavations pratiquées en 1963 par l'archéologue américain Duncan Strong, à quatre et cinq mètres de profondeur, des flèches et des dards en bois, du charbon végétal et des cheveux de momies autorisèrent une datation s'échelonnant entre 2 300 et 1 800 ans. Les céramiques incisées dénoncent le pur style des Paracas.

Sur le site ancestral, des vestiges d'une monumentale pyramide attestent que Kawachi fut un centre cérémonial bien avant de devenir un centre de commandement et de diffusion nazca. Enrichie, la cité vécut un âge d'or, au début de l'ère chrétienne, après s'être imposée culturellement et par les armes. Elle devint alors le cœur d'un petit « empire » qui s'étendit sur les déserts et les vallées, couvrant une longueur de 300 kilomètres, depuis Chincha au nord, jusqu'à Acari au sud. Après un demi-siècle de domination et de succès Kawachi mourut brutalement vers le IVe siècle.

Du faîte des collines qui l'entourent, on peut en distinguer les six quartiers et les rues enserrant un grandiose édifice pyramidal, de 100 mètres de côté, dépassant encore une vingtaine de mètres de hauteur. Les parois en sont faites de rangées horizontales en briques coniques de terre crue. Sur la terrasse sommitale, se dressait un autel flanqué de douze piliers en troncs de huarango, qui supportaient un auvent en roseaux. Ce monument communiquait par un contrefort avec un superbe palais bâti en pente douce. Les habitations en paliers successifs, s'agglutinaient autour de vastes patios, reliés par de très étroits corridors.

Les faubourgs de la ville, répartis des deux côtés du rio, étaient couverts de huttes en *quincha* — armature en joncs liés à la verticale, emplis et enduis de boue.

Des canalisations pourvoyaient les habitants des quartiers résidentiels et ceux du culte en eau courante, ainsi qu'à l'arrosage des jardins et des cultures. Ces ouvrages hydrauliques font encore l'admiration des architectes modernes.

Kawachi se signale à notre attention par des *alignements semblables à ceux de Nazca.* Une *recta* longue de 5 kilomètres, *serait orientée sur le nord*

magnétique. D’autres lignes « espace-temps » atteignent cinquante mètres de large. Elles aboutissent à des tumulus de petites pierres entassées.

Bien que Kawachi ait été ravagée par les pilleurs « professionnels », les archéologues en ont extrait les plus beaux spécimens de textiles précolombiens, dont un manto cérémonial calendaire, orné de têtes-trophées, de la lune, du soleil ainsi que du mystérieux démon-chat des Nazcas, tous ornements faits à la main comme au crochet puis appliqués. De fascinantes céramiques vernissées et colorées furent également retrouvées, décorées à la mode nazca[51].

5 000 ANS : CABEZAS LARGAS ÉMERGE DU NÉANT

De siècle en siècle, la lutte pour la vie s’est organisée au long du Pacifique. Les techniques se sont améliorées peu à peu.

Il y a 5000 ans, pour la seconde fois, Paracas émerge des sables et de l’histoire perdue. Des voix humaines orchestrent la chanson de la mer. Les pêcheurs taillent et aiguisent à présent des hameçons de nacre, qu’ils découpent aussi en perles pour leurs colliers, ornés de pendentifs en malachite verte ou en peau de phoque cousue de graines. Phoques et otaries qu’ils attrapent au harpon en os de baleine, ou qu’ils chassent au propulseur de bois, armé d’un dard à pointe d’obsidienne.

Les os des animaux, affûtés, servent à tout : poinçons, aiguilles, haches emmanchées. Les lames à couper, les outils à polir, les pierres de fronde, les poids pour lester les nasses, sont obtenus à partir de la lave, du silex ou du basalte.

D’autres pierres chauffées à blanc, plongées dans l’eau des calebasses, servent à la cuisson des aliments. Ou bien taillées en disques plats, à rôtir poissons ou plus rarement, du gibier ou le cochon d’Inde domestiqué. Mais le feu jaillit encore de baguettes en bois, frottées au contact de brindilles et de paille.

Les céréales et les grains comestibles ne sont plus moulus sur n’importe quelle pierre mais sur de vrais mortiers en forme de roue et concaves. J’en ai retrouvé, tachés du rouge de *l’achiote* (roucou) qui colore si joliment les préparations culinaires des Péruviens, depuis les temps les plus reculés.

Aux heures de loisirs, hommes et femmes devisent gaiement en tressant corbeilles et paniers de fine vannerie, pour transporter récoltes et produits

de la pêche.

Un progrès notoire apparaît nettement dans la construction des cités. Chaque village de huttes rondes compte dès lors un ample bâtiment central, rectangulaire, aux fondations de pierres empilées. Sans doute la « maison communale » où se réunissent les hommes pour discuter des affaires du clan, qu'Engel nomme *« kiwa »*.

Un certain raffinement enjolive les costumes. Les *unkus* ou tuniques tissées en fibres végétales savamment entrelacées, qui se portent à même le corps nu, sont rougis avec la poudre d'hématite et brillent de petites perles nacrées et cousues. Une étole du même matériau ou une cape en peau de pingouin, soulignées de franges au point noué, protègent dos et épaules du soleil ardent ou du fouet des sables.

… Il me semble entendre la musique aigrelette et rythmée des syrinx aux tubes d'os peints en vert. Et voir les enfants indiens jouer avec une balle en bois poli, ou avec des dés de quartz et, le soir, s'endormir en serrant contre eux une poupée ou un petit animal de paille…

Puis un « silence archéologique » de plusieurs centaines d'années s'appesantit sur la péninsule du vent. Les archéologues en sont réduits à soupçonner de nouvelles variations du niveau de la mer. Son abaissement a pu provoquer en écho, brusquement, celui des nappes fréatiques, trop profondes pour que les racines des végétaux y puissent boire. Et les villages, morts de soif, furent évacués…

DE 4 000 A 2750 ANS : COTON, MAÏS, CÉRAMIQUE… ET CHAVIN

L'océan remonte et la vie renaît, il y a un peu moins de 4 000 ans, avec l'apparition soudaine d'une plante qui va bouleverser tous les us et coutumes des précédents millénaires : le *coton,* qui envahit la côte !

Riche de trente-six paires de chromosomes au lieu de treize pour les cotons d'Asie et d'Égypte, le *Gossypium barbadense* deviendra l'un des tenaces « casse-tête » des archéologues ! D'où vint-il ? Fut-il autochtone, produit de troc avec les tribus des lointaines vallées chaudes de l'orient amazonien ?

Deux cents ans après, un autre mystère « mijote » dans la soupe des planteurs de haricots, denrée qui cède la place au *maïs.* D'où vient-il lui

encore ? L'énigme piétine depuis lors… Mais désormais les aliments ne sont plus servis dans une demi-calebasse évidée sinon dans une écuelle d'argile cuite. L'une des plus ingénieuses inventions humaines, *la poterie,* est en effet née et de jour en jour maintenant, tout change. Grands temples et forteresses dominent déserts et vallées. L'homme et le chien chassent ensemble. Les habits sont tissés sur un métier de bois…

Et puis, toujours de façon aussi inexpliquée, un nouveau changement intervient dans la vie quotidienne des peuples du Pacifique préaméricain. Telle une avalanche, la puissante civilisation mégalithique de Chavin de Huantar[52] s'abat des hautes Andes et balaie le littoral. Dans la baie de Paracas, au sud et au nord, jaillissent les agglomérations de Pueblo et de Disco Verde, ancrées autour d'un centre cérémonial.

Des tablettes « à râpé » et des tubes coudés à fumer par la narine (le tabac ?), font partie intégrante du nécessaire masculin. Des centaines de céramiques au brillant engobe noir ou marron foncé, sont à présent ornées du label caractéristique de la période dite *chavinoïde,* extrêmement stylisée et reflétant un culte terrifiant. Partout, *des crocs aigus de félin jaillissent de bouches lippues, de type négroïde,* tout à fait *typique de l'Asie du Sud.*

Cependant, cette culture ensorcelée par une iconographie démentielle ou démoniaque, demeure obscure. Et les péruanistes s'interrogent : qui donc furent les sévères pontifes de « l'horizon » Chavin ? Des prêtres cruels ou des guerriers sanguinaires ? Et quelle fut l'organisation sociale en vigueur : théocratique, féodale ou monarchique ? Enfin, pourquoi cette civilisation évoluée, soudainement apparue, s'éteignit-elle à la fois à 4 000 mètres d'altitude dans la Cordillère et sur le littoral marqué par son empreinte, d'une façon tout aussi mystérieuse qu'elle y était venue ?

CHAPITRE VIII

DES « FANTÔMES » A « LONGUES TÊTES »

UNE ÉCOLE D'EXPERTS EN TRÉPANATION

Les fantômes des Paracas renaquirent le jour où Julio Tello buta, à l'est de la péninsule du vent, sur un fabuleux « gisement » de momies à très hautes, très longues têtes. Artificiellement, inimaginablement déformées en « pain de sucre » ou, selon un terme local, en *palta* (poire d'avocatier). La nuque aplatie et pour la plupart *trépanées.* Ébaubi de la précision des techniques, démontrée par d'éloquentes interventions crâniennes, le médecin Tello se laissa aller à dire, par la suite, que Paracas avait été une « *école chirurgicale d'experts en trépanation et de momificateurs* », voire un « hôpital-sanatorium avec des succursales à Palpa et à Nazca »…

A l'époque cela fit sourire. Mais depuis, d'éminents chirurgiens péruviens, tels que F. Graña et E. Roca, se sont prononcés eux aussi pour un possible et millénaire collège de chirurgiens, où l'on aurait dicté des leçons et fait des « exercices pratiques » sur les squelettes et les crânes retrouvés, comme disséqués. Ces deux spécialistes pratiquèrent même une spectaculaire intervention *in vivo* avec un *tumi de champi*[53] bien affûté, des fraises triangulaires en obsidienne, un scalpel de silex tranchant en guise de bistouri, des sondes, des aiguilles, des pinces… le tout prêté par le Musée archéologique du Cuzco !

Julio Tello trouva en effet, dans un tombeau, *la plus vieille trousse médicale* connue, léguée, en ordre et complète, bandes à pansements tissées en fin coton et charpie y compris, par un *hampi-camayo,* sorte de chirurgien-guérisseur, comme il en existe toujours dans les Cordillères.

Pourtant, le problème des trépanations dans l'ancien Pérou, bien qu'étudié par les meilleurs spécialistes est loin d'être lui aussi, entièrement résolu. Et l'on discutera à nouveau et longtemps encore, pour décider s'il

s'agissait de pratiques fétichistes ou rationnelles et thérapeutiques… Et dans quel but précis !

L'ostéologue Pedro Weiss constata que 45 % des Cabezas Largas subirent des trépanations si *démesurées* et répétées que certains crânes sont ajourés comme de la dentelle !

Mais l'opération était-elle réservée à une caste sociale de gens qui voulaient ou devaient se distinguer par la forme de leur tête ? S'agit-il de « blessés de guerre » ? On le crut jusqu'au moment où l'on s'aperçut que des femmes aussi étaient trépanées ! Des guerrières alors ? Pourquoi pas, si pendant la Conquête on vit des bataillons entiers de *rabonas*, cantinières-soldats et filles d'amour, lutter avec autant de courage et plus de rage que leurs compagnons indiens.

Quant aux « guerres » étaient-elles civiles ou contre une ethnie différente ? Quelques investigateurs, qui estiment que les Paracas n'employèrent pas le casse-tête à pointes étoilées, arme favorite de beaucoup de leurs contemporains, penchent pour la seconde hypothèse, face à de nombreux cas de traumatisme contondant. Néanmoins, beaucoup de trépanations semblent bien avoir été exécutées sans fracture préalable. Faut-il y voir, comme en Océanie, une pratique rituelle, liée à l'initiation religieuse ? Une mutilation volontaire à l'exemple de la circoncision, par exemple ? En 1890, un voyageur français en Nouvelle-Guinée, déclara que les guérisseurs indigènes de cette île, « avaient le même enthousiasme pour des trépanations crâniennes que les chirurgiens français pour extirper l'appendice ».

Un médecin péruvien m'avoua qu'il se demandait si jadis, la trépanation ne fut pas une mode comme autrefois en Europe, la saignée, le cautère ou le clystère et la purge, panacées remédiant à tous les maux ! Il existait comme une « anxiété » d'ouvrir le crâne, une *febris operationis,* qui ne peut se comprendre, dit le Dr Lorena, « que si l'on connaît bien la mentalité secrète de l'Indien et *sa pensée magique*, qui est à la base de tous les phénomènes que nous disons biologiques ».

LA PEUR DU « VOL DE L'AME »

Actuellement encore, dans les Andes, la croyance est très vivace, que les céphalées, les maux de dent, l'épilepsie, sont causés par un « esprit » ou un

invisible « objet malin », dont il faut faciliter la sortie en perforant la calotte crânienne, afin que le « démon » puisse s’échapper.

J’ai connu nombre d’Indiens quechuas ou aymaras « modernisés », s’habillant comme nous, n’hésitant pas à faire du camion-stop et de l’avion, qui vivent dans la crainte perpétuelle du *robo del alma*, le vol ou le rapt de leur âme, par la terre ou le vent. Est-ce que, durant quelque 3 000 ans, cette « manie » de trouer le crâne, n’aurait pas eu pour but de permettre à l’âme volée, quand elle parvenait à se libérer grâce à l’intervention du *brujo* consulté, *de réintégrer sa tête…* ce qui est le souci majeur de ces mêmes Indiens ?

La question a été posée de savoir si les trépanations étaient pratiquées *in vivo* ou *post-mortem.* Paul Broca, fondateur de l’École d’Anthropologie française au siècle dernier, examinant une douzaine de crânes péruviens, pencha pour une intervention post-mortem. On sait que certaines tribus taillaient des rondelles osseuses dans les crânes en guise d’amulettes — parfois pour en faire de la poudre d’os — , mais au Pérou, la faible proportion de ce type de fétiche est trop insignifiante par rapport à la multitude de crânes perforés, pour envisager pareille solution. Il y en a tant en effet, que posséder un *trepanado peruano* fut une manie de collectionneur privé facile à satisfaire, outre que tout institut d’anthropologie digne du nom, en est copieusement assorti, dans le monde entier !

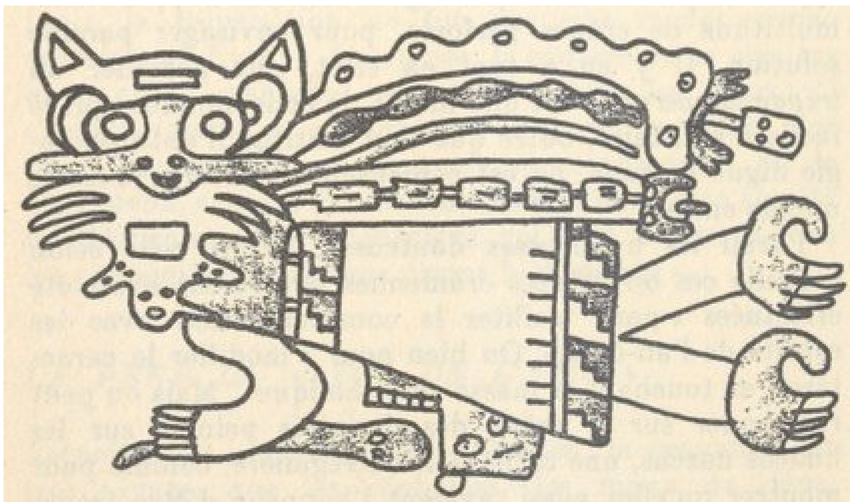
Parmi les hypothèses douteuses, citons celle selon laquelle ces ouvertures crâniennes pourraient avoir été effectuées « pour faciliter la communication avec les esprits de l’au-delà ». Ou bien pour « modifier le caractère » en touchant la masse encéphalique… Mais on peut remarquer sur le crâne des divinités peintes sur les huacos nazcas, une tache noire, irrégulière, comme pour montrer qu’elles aussi, avaient l’honneur d’être trépanées.

KAMILE OU SIRKAK, D’ADROITS CHIRURGIENS

Les autorités en la matière, considèrent que les trépanations précolombiennes présentent toutes les caractéristiques d’opérations réalisées avec succès, par des experts munis d’instruments adéquats et possédant des connaissances anatomiques certaines. Lesquels se gardaient bien de toucher aux centres veineux afin de ne pas provoquer d’hémorragie

entraînant la mort du patient. La compression digitale, des tourniquets circulaires placés à la base du crâne, évitaient le flux sanguin. Des herbes coagulantes étaient employées comme hémostatique.

La trépanation aurait été un recours contre des cas de congestion cérébrale, de tumeur interne ou visant à guérir des affections telles que l'ostéomiélitis, la sinusite, des lésions tuberculeuses ou même l'hypertension, les vertiges et la démence.



L'Homme-Chat volant — Fardo funéraire de Paracas-Nécropolis (Cerro Colorado-Wari Kayan) — Sur un « manto » de coton rebrodé.

Cicatrisation et régénération des tissus osseux de nombreuses momies de Paracas, semblent en tout cas prouver que la trépanation eut lieu sur des individus si bien vivants que 78 % survécurent jusqu'à ce que vieillesse s'ensuive !

On a beaucoup discouru également sur la question de savoir si les patients étaient ou non plongés en état de torpeur et par quel procédé. Quelques médecins en doutent, alléguant que « la douleur n'a pas la même transcendance que dans les cultures raffinées ». Le stoïcisme indien à la souffrance physique est bien connu ! Mais ce n'est pas l'avis du grand spécialiste Juan B. Lastres qui suppose que, si le blessé ou le malade n'était pas dans le coma cérébral, on l'insensibilisait en lui faisant boire de la chicha de maïs fermenté, additionnée d'une substance qui en augmentait le pouvoir enivrant. Ou bien, avec de la coca, dont la chique mêlée à la *llipta* — poudre de chaux et de racine de *quinoa* — , distillait au contact de

la salive, la cocaïne nécessaire. Ou encore, l’hypnose… Il se peut aussi que, quarante-huit heures avant l’intervention, un emplâtre de feuilles de coca et d’herbes à stupéfiant triturées, ait été placé sur la région atteinte, pour l’amollir et l’insensibiliser.

Le témoignage du docteur Lorena, praticien réputé au Cuzco, est sur ce point valeureux. Son grand-père se trouvant en voyage dans la province d’Arequipa en 1850, fut grièvement blessé à la tête par des pierres tombant de la montagne. Il était impossible de le transporter à travers le désert qui entoure la ville, en raison de l’importance des lésions crâniennes. Son état empirant, un Indien alla quérir le *kamile* d’un village voisin, très bon *curandero.* Le guérisseur aborigène administra au blessé plusieurs demi-calebasses d’une boisson d’herbe qui atténua fortement la douleur. Puis il déposa ses « instruments » dans une marmite pleine d’une infusion de *matecllu* et de *matico*[54], pour les conserver chauds, « ce qui avait la plus grande importance ». Chaque fois que l’outil se refroidissait, il l’échangeait contre un autre qui baignait dans la préparation où il plongeait aussi ses mains pour les réchauffer. Puis le kamile extirpa avec précaution les esquilles d’os, nettoya la blessure, posa un drain et la recouvrit avec un cataplasme d’herbes de sa connaissance… Quelques jours après, ayant poncé les bords de l’ouverture du crâne, il y ajusta une plaquette taillée à la mesure dans une calebasse.

Il y a 2 000 ans, des plaques d’or ou de calebasse, « reprisaient » de même, les crânes des Paracas aux Longues Têtes. Leur chirurgien, le *sirkak,* opérait en s’entourant d’un rituel approprié. Officiant à l’air libre comme on célèbre une messe, il sacrifiait d’abord un jeune animal aux divinités, puis il couchait le patient sur un autel de pierres ou de briques d’adobe, disposant ses instruments dans un *kero* de bois laqué.

Coiffé d’une toque aux motifs de félin, de lourds rouleaux d’or ciselé distendant le lobe de ses oreilles, des colliers de nacre couvrant sa poitrine, le sirkak présentait un aspect imposant.

Certains dessins de céramiques, font penser que le sol était purifié avant l’opération, en répandant dessus de la farine de maïs que l’on brûlait. Après quelques passes magiques et des incantations, le sirkak trépanait le malade dans un silence religieux…

CHAPITRE IX

MOMIFIÉS ET MIS… EN « BOUTEILLES » !

FILATURE SUR LA PÉNINSULE DU VENT

Trépaneurs et momificateurs de génie, Longues Têtes et Hommes Volants étaient en pleine apogée lorsque, au-delà de deux océans, naquit le Christ. Et tel, après vingt siècles de sommeil, Julio Tello les contempla, hiératiques et chamarrés, comme prêts à se lever, répondant à son appel, à l'issue d'une filature hors série.

Depuis une dizaine d'années, le savant péruvien suivait à la trace une prestigieuse civilisation disparue bien avant les Incas. Quels pouvaient être les artistes capables d'avoir modelé des céramiques comme nulles autres et de tisser d'admirables parures funéraires, dont les thèmes extravagants dénotaient une surcharge émotive intense et un épanouissement rarement égalés ? Tello enrageait de n'en rien savoir ! Il en perdait le repos, ressassant le mystère en visitant les arrière-boutiques d'antiquités péruviennes, les huttes enfumées des *huaqueros* et les placards de ses riches compatriotes, fraudeurs de collections interdites et cachées. Mais aucun ne trahissait le secret : le commerce clandestin des objets précolombiens est sévèrement puni. L'eussent-ils voulu, les derniers n'auraient pu le faire, leurs fournisseurs se gardant bien de révéler l'endroit exact de leurs coupables mais fructueuses activités.

Ce n'est qu'en 1925, au cours d'un voyage dans le sud, que Tello parvint à mettre la main sur un pilleur de tombes précolombiennes, en possession d'une belle céramique du style dont il recherchait désespérément la provenance. Confondu, le huaquero du désert avoua que la poterie venait de *Cabezas Largas…*[55] Un nom que l'archéologue n'avait jamais entendu prononcer et qui ne figurait sur aucune carte. Celui que les pilleurs avaient inventé à la vue des momies aux têtes étirées, qu'ils dépouillaient de leurs richesses.

Tello marquait un point mais il lui manquait les fonds indispensables à l'organisation de fouilles méthodiques. L'arrivée à Lima de Samuel K. Lothrop, fut une aubaine inespérée. Expert en métallurgie précolombienne, cet investigateur américain revenait d'explorations en Argentine et il lui restait quelques fonds sur la somme prévue, qu'il offrit à Tello. Tous deux partirent sur la piste des chauffeurs intrépides qui traversaient alors les pampas vierges de toute route carrossable et s'y enlisaient interminablement. Les deux savants ne seraient peut-être jamais parvenus à destination si de nouveau la chance ne les avait favorisés. La seule pluie historiquement répertoriée à Paracas depuis la conquête espagnole, venait de tomber, durcissant à propos le sol. Mais à leur approche, les huaqueros disparurent comme par enchantement !

Au-delà de Pisco, les archéologues se retrouvèrent seuls dans un décor lunaire, sur la péninsule du vent aux collines ocrées ou rougeoyantes, ondulant à perte de vue. Aucune trace d'activité humaine du passé n'y apparaissait. D'ailleurs, comment la vie y eût-elle été possible ? Devant ces étendues désertiques fouettées par le « simoun » du Pacifique, brûlant au soleil et par contraste, glacial de nuit, Tello sentit le découragement. Ici, à l'inverse des Andes qu'il connaissait si bien, jonchées de ruines cyclopéennes, pas le moindre pan de muraille, rien…

Lothrop, interrogeant des pêcheurs qui longeaient les rochers, apprit de ceux-ci que les métis chercheurs de « trésors » allaient plus à l'ouest, sur le cerro Lechuza où se trouvaient des tombes « préhistoriques ». Superstitieux à l'extrême, les pêcheurs se gardaient bien de s'en approcher. Les momies ne voulaient pas être molestées. De plus, elles étaient vêtues de tissages multicolores, fourmillant de dieux volants à corps de poisson, ailes de condor, langues de serpent et têtes-trophées humaines, qui les effrayaient ! En chemin, l'Américain ramassa, sur le sable, une bande en toile de coton comme tissée et rebrodée de la veille, perdue par les huaqueros et qu'il s'empressa de rapporter à Tello. « Ce fut un moment inoubliable de ma vie », dirait Lothrop. Quant au savant péruvien, grattant le désert à pleines mains, son bonheur fut sans limite lorsque surgirent les premières momies des très vieux Paracas !

« CAVERNAS » : *LES HYPOGÉES SECRETS DE CERRO COLORADO*

Les fouilles de Tello se prolongèrent jusqu'en 1930. Mais c'est en 1927 qu'il mit au jour l'inestimable cachette de l'une des civilisations les plus transcendantales du globe, miraculeusement protégée par la sécheresse des sables désertiques.

Absolument invisibles à la surface, cachés depuis 2 500 ans dans les entrailles du Cerro Colorado, gisant à une profondeur de 4 à 6 mètres, avec armes et bagages pour l'éternité, des centaines de personnages figés revirent la lumière ! A en juger de visu par la forme des hypogées secrets — que Tello dénomma *Cavernas* et *Nécropolis,* deux termes qui feraient sa gloire mais qui créeraient par la suite, la confusion — tant de momies notoires devaient appartenir à deux phases culturelles différentes.

En réalité, pour la première de ces cultures, il ne s'agit nullement en effet, comme le nom le donnerait à croire, de « cavernes » au sens strict du mot, c'est-à-dire, creusées par la nature. Au contraire, ce sont des puits profonds, faits de main d'homme, en forme très inattendue de « bouteille » à fond plat. Chacun de ces « magnums » funéraires comprend un « vestibule » supérieur, sorte de petite rotonde murée en pierres mêlées d'os de baleine. Une ouverture cylindrique donne, au centre, accès au long « goulot » foré dans le porphyre rouge, d'origine volcanique. Cette cheminée d'accès est pourvue d'encoches qui facilitent autant que faire se peut la descente à la verticale jusqu'à une chambre demi-sphérique où logent « en famille »[56], les momies étroitement ficelées dans le fardo en toile.

… Imaginons un instant, l'émouvant face à face de Tello, main tremblante et cœur battant, dévoilant avec mille soins, ces impressionnants sarcophages ovoïdes, en fin coton cousu à grands points. Qu'allait-il y découvrir ? Des hommes aux longs cheveux noirs, gros et raides, une fronde ou un stylet en os attachés au poignet, accompagnés de leur chien à poil jaune, *le plus vieux canidé connu de la côte.* Des femmes aussi, le visage tatoué de signes géométriques, encadré de tresses nouées avec des fils de couleur. Et des enfants en bas âge, la tête prise dans le carcan destiné à leur allonger le crâne en hauteur, les filles serrant contre elles une grande poupée de paille, endimanchée et parée de bijoux.

Tous les gens de Cavernas, riches ou pauvres, ont les doigts des mains et des pieds bagués et reliés entre eux par des brins de coton.

Tous ont aussi, sous un long turban plusieurs fois enroulé et noué sur le devant, ce crâne piriforme qui devait être pour eux, le symbole d'une beauté

supérieure.

Nous connaissons le procédé : le front et la nuque sont progressivement resserrés, dès la naissance et pendant la prime enfance, entre deux planchettes reliées par un laçage[57] mais nous ignorons le but exact de cette déformation qui atteignit chez les Paracas des proportions incroyables. Plusieurs hypothèses ont été formulées : signe de hiérarchie sociale ? Pour imiter le volcan totémique ou bien le phallus, pour donner une expression hautaine… ou pour mieux résister aux casse-tête ?

Couronnées d'un diadème en or ou d'un panache de plumes colorées, les momies des Cavernas emmenèrent avec elles leurs objets préférés : paniers à ouvrage, outils à tisser, à labourer, à pêcher, armes pour la chasse ou la guerre, statuettes fétiches, petites bourses pleines de colorants en poudre — peut-être pour des maquillages rituels ? — ou de graines « magiques » — porte-bonheur ou grigri d'amour — et souvent, de grandes et belles coquilles roses de spondylus.

A leurs pieds, des plats de céramique incisée, décorée après cuisson, ou des demi-calebasses pyrogravées, contiennent aliments déshydratés et lie de boisson de maïs.

Toutes ont le corps nu, les membres fortement flexion-nés, assis et repliés dans la position fœtale — comme « prêtes à renaître » ou comme pour les faire revenir à l'étape précédant la naissance, — dans une grande corbeille de jonc souvent teintée de bleu clair, ou sur un large disque de paille tressée.

Tello fut le premier étonné de trouver, méticuleusement pliés et disposés avec soin entre les différentes pièces de toile qui composent et grossissent le « sarcophage » des Paracas, *jusqu'à cent cinquante vêtements miniatures.* Étaient-ce des modèles ou des offrandes symboliques ?

Quant aux pièces tissées en coton, leur longueur extraordinaire : de 20 à 30 mètres n'est encore rien à côté de leur inexplicable largeur : *jusqu'à 4 mètres !* Par quel prodige, sur quel métier « hors série » — aucun n'a été retrouvé — , furent-elles obtenues ? Semblable largeur est aujourd'hui irréalisable sur les métiers les plus modernes…

Mais une autre question, m'intrigue énormément. D'où, dans ce désert stérile, de quelles vastes plantations des vallées, provenait l'énorme quantité de matière première utile à tant de vêtements et de fardos ? Déshabillant en ma présence une momie de Paracas, Jorge Muelle calcula que les textiles contenus dans le « paquet » funéraire, avaient nécessité *un champ d'au*

moins 4 000 mètres carrés. J’ai vu d’autres momies péruviennes posséder le double ou le triple de parures tissées ! Même si les agriculteurs de Paracas réussirent l’exploit de faire produire le désert, ce fut dans des hoyas semi-souterraines, au niveau des nappes d’eau affleurantes, suffisantes à une horticulture potagère mais, proches de la mer, abreuvées d’eaux en partie saumâtres, tout à fait contre-indiquée à celle du coton.

Tello a remarqué de-ci, de-là, à faible distance du Cerro Colorado, une plante verte qui dénoncerait une eau invisible, en profondeur. Il crut y voir « un large fossé », qui aurait pu être jadis, *une vallée* recouverte aujourd’hui, par les sables.

LES 429 PRINCES DE NÉCROPOLIS

La découverte la plus sensationnelle de Tello, fut celle d’un vaste complexe de tombeaux collectifs et souterrains, qu’il baptisa « Nécropolis », persuadé que cela ne pouvait être que des hypogées.

Dans une seule des grandes salles rectangulaires qu’il dégagea des sables — c’était à ne pas en croire ses yeux ! — *429 momies princières* l’attendaient, alignées côte à côte et empilées les unes sur les autres… Vision de rêve plus encore que de cauchemar, les fardos immaculés avaient été immunisés contre l’outrage des temps par des peaux de phoques et des nattes de totora posées sur des côtes de baleine et les recouvrant.

Fasciné, bouleversé par son extraordinaire trouvaille, Tello contemplait l’étrange réunion de ces grands chefs — ou prêtres — de la vieille société aborigène, endormis depuis 2 600 ans. Pas un instant il n’imagina que ces personnages préparés pour une fastueuse parade posthume, avaient pu de leur vivant, habiter, travailler, aimer et mourir là ! Pendant vingt-cinq années, jusqu’à ce que Frédéric Engel comprenne et rétablisse la vérité, les américanistes s’enlisèrent dans l’équivoque des « nécropoles ». Le chœur des archéologues s’accorda autour d’une seule énigme : *où se trouvait donc la « cité perdue » des Paracas ?*

Aucun ne se douta qu’elle gisait profondément sous leurs pas ! Chacun répéta ce que proposait l’autre : c’était un lieu sacré où les grands prêtres et les hauts dignitaires défunts d’on ne savait exactement quel peuple ni d’où il était venu, étaient *amenés par mer* dans la péninsule du vent, *à bord de radeaux d’apparat,* avec tous leurs biens…

Cette théorie paraissait d'autant mieux fondée que les chroniqueurs espagnols écrivirent : « Les Indiens conduisaient leurs morts loin des centres peuplés. » Jorge Muelle se refusait à croire au transport de ces volumineux et pesants sarcophages à travers les déserts et se basait sur les dires de Cieza de Léon qui signalait, au XVIe siècle, que les gens de Pisco, de l'autre côté de la baie de Paracas, « allaient faire des sacrifices aux leurs, dans les îles de Sangallan », justement au large et en vue de la péninsule.

En réalité, les grands hypogées de Cerro Colorado furent aménagés *dans les ruines d'une ville engloutie à 4 mètres de profondeur* par les sables. Une dizaine d'unités rectangulaires — celle qui fut fouillée par Tello mesure 60 m^2 — comprenaient des habitations à la file, sorte de « pièces familiales » de 25 m^2 en moyenne, *sur deux étages.* Sur de solides murs de pierre, épais de 40 cm cimentés avec de la boue, renforcés par des algues marines et des branchages, reposaient des toitures en nattes de joncs. Corridors et patios aux angles marqués de pierres rouges, assuraient les communications intérieures. Partant d'une entrée en chicane, un vestibule flanqué d'une petite cuisine dont le foyer contient des cendres, précédait chaque groupe. De grandes jarres conservaient les provisions de bouche. Les poteries au fond enfumé abondent, témoignant qu'on vivait à Paracas, en plein « Sahara » sud-américain, mais face à une baie paradisiaque où s'ébattent des colonies de flamants roses et paressent des harems d'otaries.

Il semble même que « Paracas fut un centre notoire de production textile, « comme le soupçonna Rébecca Carrion-Cachot, l'élève favorite de Tello, dont elle était la plus fervente admiratrice. Les disciples de ces « écoles spécialisées », suppose-t-elle, y devinrent d'une inégalable habileté dans l'exécution des broderies et l'exquise combinaison des couleurs. L'Ancien Pérou, note-t-elle, leur doit *« la plus fabuleuse collection de divinités »*, traitées pour la folkloriste Alfonsina Barrionuevo, comme si des professeurs diplômés leur avaient dictés « des cours de surréalisme ».

Mais Tello remarqua un cas étrange à Cabezas Largas, devenue la capitale de ces merveilleux fabricants de textiles, *sous l'occupation nazca : pas de femmes dans les Nécropolis !* Comme si aucune n'avait été jugée digne de partager le repos des dignitaires. A l'inverse de tant d'autres grands chefs préincas ensevelis au milieu des plus belles parures de leur gynécée personnel.

Au fait déjà inhabituel que les 429 fardos ne contenaient que des hommes, s'ajoute que tous étaient d'un âge vénérable. Hiératiques,

solennels, cérémonieux mais, autre détail troublant, armés jusqu'aux dents ! Le savant péruvien en conclut que « ce grand mausolée fut réservé à un groupe social déterminé ». Peut-être une élite à la fois théocratique et guerrière…

MASQUÉS D'OR ET DE PLUMES

Vêtus de costumes chatoyants, parés de colliers de turquoises, les princes de Paracas voyageaient incognito sous *un masque d'or cloué par des épines sur leur visage.* Ou bien ils portaient un encombrant « pince-narines » du même métal précieux, imitant les fières moustaches des félins, à pointes en tête de serpent et contournant la bouche. Coiffés d'un turban brodé de vives couleurs, noué sur le devant, ces hautains personnages portaient en outre sur la tête, une calebasse ou un bouchon d'étoffe en guise de faux chignon. A moins qu'ils n'aient été couronnés d'un panache de plumes jaune vif d'où pendait, de chaque côté, un chapelet de disques en or.

D'or aussi, les dix ou douze petits bols d'offrandes gastronomiques, les bracelets, les hautes jambières encerclant des mollets tatoués de points bleus et les minces lamelles oblitérant nez, lèvres, oreilles…

Tous figés dans une même et patiente pose millénaire, les mains plaquées aux joues ou sur le pubis, les vieux ancêtres appuyés sur une lance en bois noir et dur de chonta, sculptée d'une pointe à face humaine, donnaient l'impression qu'un geste suffirait à les réanimer, à leur redonner envie de vivre, à les faire se lever et repartir à leurs occupations quotidiennes.

Bien adapté au climat capricieux et aux différentes heures de la journée, ils portaient au grand soleil, un pagne et un court poncho. Le couvre-nuque ou *pampakuna-ñañaka* à frange brodée, ajusté de chaque côté à la chevelure par un lien, les coiffait alors. Mais lorsque le vent de mer se levait, ils la retenaient sous une fine résille. S'il fraîchissait, ils enfilaient une tunique de coton ou, pour aller à la chasse, un pourpoint de peau blanche, effrangé à la mode de leurs lointains parents préaméricains, chasseurs de bisons du nord. D'autres fois, ils se couvraient d'une peau de renard ou de vigogne, retrouvée soigneusement pliée dans les fardos.

Certains, endimanchés pour assister à quelque cérémonie de gala, se drapaient dans des capes entièrement matelassées de duvet de colibri, de plumes de flamant rose ou de perroquet ara. Par la symphonie des couleurs,

l'art plumaire de Paracas est aussi admirable que l'art textile. Lorsqu'il reproduit un oiseau à tire-d'aile, le relief donne la parfaite illusion du plein vol. Means s'extasia un jour devant un fragment de tunique qui lui parut être « une aile de papillon géant ». Et j'ai vu des momies du rio Grande de Nazca, porter un « loup » en plumes irisées.

J'ai contemplé aussi des toques, des capuches, des boucliers et des étendards en plumes. Et des chasubles cérémoniales que les mages-sorciers revêtaient, dans la croyance qu'elles leur conféreraient la vue perçante au lointain et l'apesanteur magique qu'ils enviaient si avidement aux oiseaux.

Un élégant éventail de plumes rayonnantes ou un bâton emplumé glissé sous un bras, les Paracas portaient au cou des amulettes en coquillage, un miroir en obsidienne ou une pince à épiler en or.

DES « MANTOS » DE DOIGT DE FÉE

A la nuit tombante, pour contempler en paix les nues piquetées d'étoiles scintillantes, les hommes aux Longues Têtes jetaient sur leurs épaules et s'en enveloppaient frileusement, l'un de ces somptueux mantos d'apparat, comme jamais doigts de fée n'en tissèrent ailleurs !

Célèbres dans le monde des collectionneurs — dont ils font l'envie et le désespoir car il n'en existe qu'une douzaine officiellement connus et répertoriés dans les musées[58], ces parures inestimables portent un nom qui, par sa consonance même, prête à confusion.

Il s'agit plus précisément d'une ample et longue mante rectangulaire, aussi large qu'une couverture, à trame de coton rebrodée au point de tige, en laine d'alpaca ou de vigogne, dans des coloris délicats et harmonieux. Les spécialistes ont dénombré *190 nuances et dégradés.* Brodeurs — ou brodeuses ? — inventèrent un point à l'aiguille qui imite à s'y méprendre les mailles au crochet. Les broderies sont parfois rehaussées de fils d'or, d'argent, de paillettes, de motifs en cheveux humains, en poils de chauve-souris ou de *vizcacha*[59]. Les techniques du brocart, de la gaze et du filet, d'une finesse inouïe, étaient connues ainsi que des tapisseries à double face qui égalent en beauté celles des Gobelins et de Beauvais.

L'une des plus rares curiosités mondiales, est l'un de ces fameux mantos de Paracas, rebrodé tout autour, d'une frange composée de *300 figurines d'hommes, animaux et plantes, faites à la main,* que l'on a qualifié de

« sculpture en tissu ». J'ai vu aussi un manto nazca, couvert d'oiseaux en argent et de disques en or.

La trame de ces vêtements « patriciens », compte jusqu'à *400 fils au pouce carré et le plus grand nombre de points au centimètre carré.* Sans « prix historique », la valeur objective de l'un d'eux a été calculée à *deux millions de dollars !*

Selon des avis éclairés, il fallait environ deux années pour tisser et décorer de tels chefs-d'œuvre ! Maintes fois, je suis allée rêver à Lima, devant les mannequins grandeur nature des Paracas, fidèlement copiés dans l'une des salles du Musée de Magdalena Nueva. Jetés sur leurs épaules et traînant majestueusement à terre, ces mantos féeriques rehaussent la dignité et la prestance de ceux qui les portent. Admirables, les couleurs en sont aussi fraîches, après vingt ou trente siècles, que s'ils venaient d'être brodés de dessins pareils à ceux des céramiques nazcas, mais sur un rythme de *symétrie oblique* qui est caractéristique du style Nécropolis de Tello. Où j'ai retrouvé les Hommes Volants et les monstres mythologiques, alternés tête en l'air, tête en bas, dans un quadrillé dynamique, avec les félins, les serpents et les scolopendres, les oiseaux marins et terrestres, un dieu-poisson et un démon-chat…

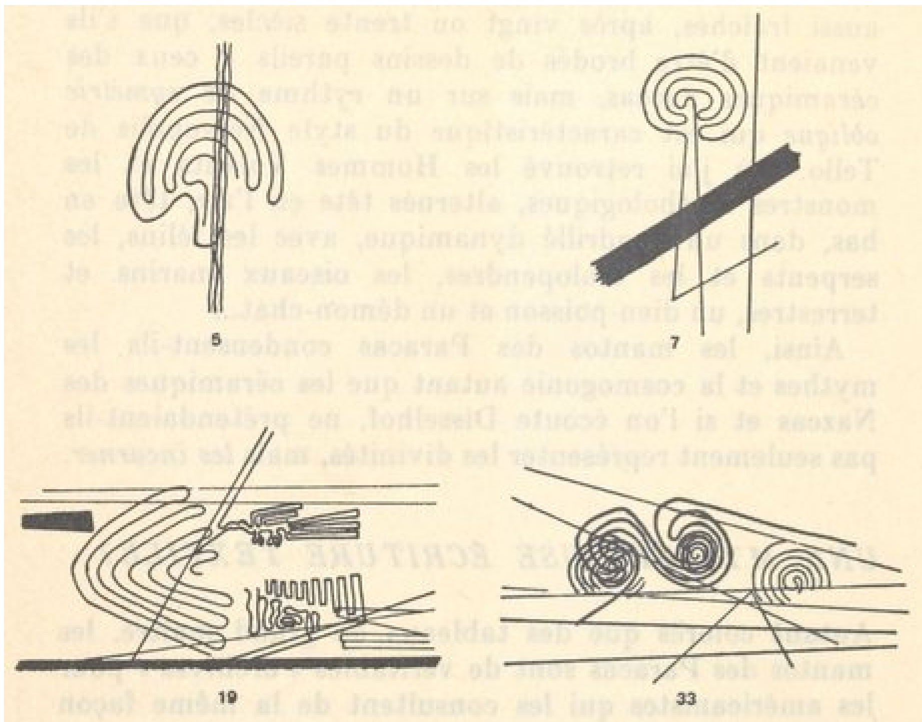
Ainsi, les mantos des Paracas condensent-ils les mythes et la cosmogonie autant que les céramiques des Nazcas et si l'on écoute Disselhof, ne prétendaient-ils pas seulement représenter les divinités, mais *les incarner.*

UNE MYSTÉRIEUSE ÉCRITURE TEXTILE ?

Autant colorés que des tableaux de grand maître, les mantos des Paracas sont de véritables « archives » pour les américanistes qui les consultent de la même façon qu'ils feuillètent un livre d'art. Ils sont sûrs d'y trouver de quoi reconstituer le monde irréel qui hantait l'esprit original et inspirait le subtil doigté des anonymes artistes. Mais ces textiles deux et trois fois millénaires, programmés sans papier ni crayon et pourtant avec une rigueur mathématique, étaient-ils seulement décoratifs ou plutôt, un *message* poétique ?

« Ces dessins ne sont pas des créations arbitraires, exprima Jorge Muelle. Ils font partie d'un système magico-religieux bien défini et pour cette

raison, ils ont autant de valeur que l’écriture égyptienne sur papyrus ou que les manuscrits mayas. »



Croquis E : SPIRALES.
N° 5 : Éventail.
N° 7 : Graine spiralée.
N° 19 : Cerf-volant (?) et un Oiseau (perroquet ?).
N° 33 : Spirale double en S.

Toutefois, tels les seconds ou les glyphes de l’Indus et de l’île de Pâques, ils gardent jalousement leur sens secret. A défaut de connaître le code de cette symbolique enfiévrée, dont les dessins s’imbriquent et prolifèrent d’incompréhensibles attributs, quelques intentions percent çà et là. Il nous arrive de les comprendre comme une sorte de Bible nous informant des croyances légendaires ou comme un documentaire de la pensée philosophique des vieux peuples du désert et des oasis. Souvent aussi, textiles et céramiques se transforment en une encyclopédie illustrée qui nous enseigne la flore, la faune, les forces cosmiques et telluriques craintes ou vénérées, qui formaient le décor vital des ancêtres du Pacifique préaméricain.

Avant tout, l’artiste Nazca ou Paracas semble avoir eu pour préoccupation de traduire le mouvement, l’équilibre, le dynamisme, la souplesse ou la puissance. Nous devinons par exemple, dans la cadence et les contorsions des chorégraphes rituels qui s’animent sur les textiles, une légèreté quasi incorporelle tant elle est pleine de grâce. Nous avons aussi le sentiment qu’unis par une ambiance particulièrement hostile, l’élite intellectuelle et les travailleurs manuels communiaient étroitement, animés d’une même imagination ésotérique et débordante.

Mais en vérité, que se cache-t-il derrière tous ces dessins brodés ou peints ? Il se peut que certains cartouches aient représenté, comme sur les sarcophages égyptiens, le défunt en personne, avec ses habits et ses insignes distinctifs. Néanmoins, Victoria de la Jara, une jeune et brillante investigatrice péruvienne, est persuadée qu’ils dissimulent « *une véritable écriture pré-alphabétique* » qu’elle a entrepris de décoder depuis 1964.

Là encore, c’est le savant Tello qui servit de pionnier. Remarquant un jour le rythme des variations de couleurs d’une toile décorée de vingt et une images différentes, il fit un éventuel rapprochement avec le calendrier lunaire. Ce *manto calendario* devait lancer, des années plus tard, Paul Kosok puis Victoria de la Jara sur la piste de l’écriture oubliée… Oubli qu’expliqua le chroniqueur Montesinos, mentionnant au XVIe, que « l’écriture fut détruite sur l’ordre des oracles ». Mais *le souvenir en aurait été conservé sur les toiles funéraires de Paracas*[60].

LE CODE SECRET DES « SIGNES-GRAINES »

Victoria de la Jara, dont j’ai suivi tous les travaux, releva les premières formes d’inscriptions sur de courtes tuniques ou *unkus,* usées 200 ou 300 ans avant notre ère, sous forme de *signes-graines.* L’analyse de ce bizarre système graphique lui fournit les données d’une « annotation numérique vigésimale » et lui permit d’identifier *400 glyphes,* divisés en trois groupes : pronostics et augures ; registres d’observations astronomiques ; véritables inscriptions de lecture difficile.

Le code secret est contenu dans *la position des signes-graines* ordonnés dans *quatre directions : « de haut en bas,* pour signaler les mouvements du soleil qui se déplace verticalement ; *de droite à gauche* et horizontalement pour indiquer les jours de l’année ».

Le premier manto étudié par la même investigatrice, était à *fond rouge et damier noir* de 114 cases renfermant un personnage couronné d'un diadème et paré d'insignes. « Ils sont tous identiques, note-t-elle, seules les couleurs et la position varient sur un rythme fixe » selon la caractéristique symétrie oblique de l'art textile des Paracas-Nécropolis.

Chaque motif comporte de 4 à 7 « signes-haricots ». La comparaison des images et de ces signes *différents* n'avait encore jamais été tentée. Encouragée par les résultats obtenus, Victoria choisit, dans le même fardo, une seconde toile « décorée d'images identiques » à celles du premier manto mais de couleurs inversées : *fond noir et damier rouge,* l'iconographie indiquant une étroite relation entre les deux vêtements et la répétition partielle des signes d'un tissu sur l'autre, prouvant la possible existence d'un système graphique.

Ayant observé que « le changement de position des signes est le même que celui du soleil (haut-bas, droite-gauche) », Victoria de la Jara présume « qu'ils correspondraient à un calendrier basé sur le calcul du temps nécessaire à la germination ou la croissance de quelques plantes alimentaires ». Pourquoi pas d'ailleurs, celles du *pallar-haricot,* mets préféré de l'époque…

Sachant que « les Incas calculaient l'heure d'après le temps nécessaire à la culture de la pomme de terre (originaire des hautes Andes) Victoria emploie de préférence le terme « signe-semence » ou « signe-graine » plutôt que « signe-haricot », qui lui semble « mieux concorder avec d'éventuels calendriers de germination ».

Moins d'un an après le début de ses recherches, la même spécialiste publia qu'elle avait acquis « *la preuve définitive de l'existence de l'écriture péruvienne* en travaillant sur une petite jupe d'apparat, ornée de 21 félins au corps brodé de 21 inscriptions, composées de 6 ou 7 « signes-pallar » de couleurs alternées. Pour éviter toute confusion dans un système de signes doubles, souligne-t-elle, « le germe du haricot était placé tantôt dans un sens, tantôt dans un autre ». Très souvent, ajoute-t-elle, on rencontre des images semblables accompagnées d'inscriptions différentes. Par ailleurs, la répétition d'un même signe sur toute la surface d'un tissu, parait obéir à une intention magique plus qu'à une symétrie ordonnée. En conclusion, « dans le cadre des connaissances actuelles, il semble que *l'écriture des Paracas-Nécropolis soit la plus ancienne d'Amérique* »[61].

DES PHONÈMES-CALENDRIERS AUX GÉNIES DE LA FERTILITÉ

L'hypothèse de textiles *calendarios,* liés à la germination des végétaux nourrissiers sur des vêtements humains, peut d'abord paraître ambiguë ou fantaisiste. Mais si nous concentrons notre attention sur la géométrisation symbolique de cette « écriture », nous y découvrons que les dieux et les démons du panthéon onirique de Paracas et de Nazca, chargés de fruits et de plantes alimentaires, se métamorphosent *en génies de la fertilité.*

Nous devinons qu'il s'agit d'une forme de *religion ésotérique de l'agriculture* qui, par ses symboles complexes, veut exprimer le sens des croyances, comme le note Eugenio Alarco. Religion d'où dépendait toute la prospérité humaine du désert, qui suscita une caste d'initiés spécialisés, chaque jour plus nombreux, capables de lire et d'interpréter sans erreur les signes célestes. Et d'orchestrer en conséquence la célébration des rites qui, autant que les techniques mises au point assuraient, croyaient-ils, la réussite et la survie des peuples.

D'où, également, la nécessité d'un calendrier astronomique, apparemment lunaire, décelé par Tello sous l'apparence de certains emblèmes associés à une façon particulière de traiter le visage des dieux, zébrés de traits horizontaux ou verticaux, tatoués de dessins de serpents et de poissons. *Quatre types de faces constitueraient les signes astrologiques en rapport avec les phases lunaires.* Le savant péruvien crut voir dans ces formules abstraites de véritables phonèmes brodés sur la toile ou peints sur l'argile. Par exemple, les serpents « vomis » par des monstres anthropomorphes, réclameraient des offrandes et des sacrifices en maudissant et vociférant. Et les arabesques compliquées traduiraient des oraisons et des chants…

Mis en présence à son tour, à Lima, de « l'inestimable collection d'antiquités péruviennes du Dr Wagner », Paul Kosok fut fasciné par un fragment de tissu Nazca « orné de 14 rangées de figures rectangulaires » qui lui semblèrent « une autre forme de mémorisation d'informations numériques et calendricales ». Rien de surprenant, commente-t-il, « que les anciens prêtres-astronomes aient, pour eux-mêmes, tissé des textiles incorporant d'importants secrets et les connaissances de leur profession, ni qu'ils aient emporté avec eux dans l'au-delà, ces clés sacrées ».

L’étude attentive des rangées de rectangles allait se révéler d’autant plus captivante pour Kosok, qu’il y décélerait des signes certains de *calendriers différents !*

Tout d’abord, il nota que « 11 rangées contenaient 28 rectangles. » Quant au premier et au dernier rang, ils en comportaient chacun respectivement, « un et deux en supplément ». D’où, pour l’investigateur américain, « *un calendrier luni-sidéral,* celui dans lequel le nombre de jours s’écoulant entre l’apparition et la désapparition de la lune dans une constellation d’étoiles bien précise, est *de 27 jours un tiers.* Les fractions n’étant pas utilisées à l’époque, les mois lunaires étaient « arrondis » — au Pérou comme aux Indes — *sur la base de 28 jours.*

Examinant la 6e rangée du textile, Kosok dénombra cette fois, « *37 rectangles* plus étroits et bordés d’une ligne sombre ». Étant donné que ce chiffre de 37 caractérise certains systèmes de calendriers anciens dans le monde, il en ressentit une vive émotion ! D’où vient-il ? « Des séquences 12 + 12 + 13, explique-t-il, chacune de celles-ci représentant les nombres de mois lunaires dans l’année solaire. »

Poursuivant sa démonstration, sachant qu’un mois luni-solaire comprend *29 jours et demi*, l’année lunaire totalisait, dit-il, *354 jours*, ce qui la « raccourcissait » de 11 jours par rapport à l’année solaire.

Comment les anciens Nazcas résolurent-ils le problème ? « *En intercalant un 13e mois lunaire chaque 3 ans,* soit 12 + 12 + 13, le cycle connu de 37. »

Revenant au premier calendrier de « 28 jours par mois et 13 mois annuels », Kosok obtient une année comptant seulement *364 jours.* D’où, estime-t-il, « le *rectangle supplémentaire de la première rangée pour comptabiliser les 365 jours de l’année solaire normale. Et les deux rectangles d’en bas, pour avoir les 366 journées de l’année bissextile ».*

Nous pouvons imaginer et comprendre l’excitation de Kosok, persuadé à présent d’avoir découvert « *la présence de deux calendriers corrélatifs sur la côte péruvienne et sur un même tissu » !*

GRANDS PRÊTRES… OU SIMPLES PÊCHEURS ?

En vérité, tous ces signes magiques — à l’instar des dessins en pierres pointillés sur le désert, paraissent bien exprimer un même mystère

métaphysique, dans un même but coopératif : *obtenir au maximum la collaboration des astres et des dieux détenteurs des forces de la nature.* Le seul moyen qui s'offrait alors aux hommes de Paracas et de Nazca fut de reproduire sur les tissus, les céramiques et le sable, ces divinités toutes-puissantes, accompagnées de la gamme des présents qu'elles réclamaient par la voix des grands prêtres…

Mais qui, des tisseurs ou des céramistes, furent les novateurs ? Qui inspira l'autre ?

Pour Rossel Castro, « la civilisation du rio Grande, en bordure des pampas, engendra celle de Paracas ». Les images seraient passées de la céramique aux tissus. A l'inverse Harth-Terré, comme Tello, diagnostique que « sur la vieille et archaïque culture de Paracas, fleurit celle de Nazca ». Se situant entre les deux courants, Jorge Muelle considère que « des chemins parallèles, sinon communs, ont pu amener une aculturation ». Réunis dans une même tombe, il découvrit en effet, « un huaco et un manto, les dessins du premier ayant servi de modèle au second, qui les reproduit fidèlement », dit-il. Ce détail prouverait donc *la coexistence des tisseurs de Paracas et des potiers de Nazca.*

Les déclarations de Frédéric Engel devraient avoir mis un point final à la discussion : « Je suis en mesure de prouver, m'écrivit-il, que *les Nécropolis de Paracas furent construites par les fabricants de céramiques de Nazca.* » Voilà qui est enfin clair ! Mais Engel ne s'en tient pas là, soulevant une nouvelle polémique au sujet de *qui, des vivants ou des morts,* revêtaient les merveilleux mantos !

Alors que Julio Tello décrivit les mantos *revêtant les momies,* Engel soutient que, « dans les 50 tombes étudiées à Cabezas Largas, *pas un seul manto n'enveloppait un corps* ou n'était en rapport avec l'usage funéraire ». D'après lui, il s'agirait « d'articles de troc qui devaient être gardés dans des dépôts ».

Je ne pense pas qu'il faille généraliser, car j'ai assisté en 1958, à l'ouverture d'un fardo funéraire de la vallée d'Ica, par le docteur Muelle, dans le patio du Musée d'Archéologie de Lima, qui apporte une preuve contraire. Après deux heures d'un émouvant « striptease », la momie d'un chasseur avec ses armes, apparut enfin, *couverte de plusieurs mantos* à fond ou broderies de laine rouge. Et il en fut de même, en 1962, pour un autre fardo du style dit tiahuanacoide, ouvert en ma présence à Puruchucu, par le docteur Pezzia Assereto.

Mantos utilitaires et usagés des vivants ou mantos « passeport » neufs, pour l'au-delà des momies, les avis diffèrent donc… « Parce qu'ils étaient chargés de magie funéraire, indique Luis Valcarcel, les morts les emportaient avec eux, *doublés comme une lettre pliée ou un livre fermé.* » Ce à quoi Disselhof ajoute, « comme un message médiateur auprès des forces surnaturelles ».

Mais la « révolution » de Frédéric Engel ne s'arrête pas là ! Selon lui, ces mantos extraordinaires ne revêtent que… *de simples pêcheurs !* Comment ? Pas des nobles, êtes dignitaires ou des grands prêtres ? Non, s'entête Engel, « tout au plus des pêcheurs spécialisés, des guerriers-pêcheurs comme les Maoris du Pacifique — enrichis par le troc du poisson et du sel contre d'autres denrées alimentaires, des légumes peut-être, cultivés dans les vallées ou les sierras andines ».

Frédéric Engel ne s'engage pas sans fournir des détails à l'appui de sa théorie : « Beaucoup de mantos étaient fabriqués à Paracas même, m'apprit-il. »

A l'instant même où je rédigeais ce chapitre, il m'informa par lettre que « des huaqueros viennent de retrouver *vingt-cinq mantos neufs dans un dépôt, abandonné subitement à Cabezas Largas en 250 après J.-C. »*.

A cette révélation qui bouscule tout ce que l'on pouvait estimer suffisamment établi par les américanistes depuis cinquante ans, Engel ajoute une autre réfutation d'importance. Ces chefs-d'œuvre d'art symbolique « *n'appartiennent pas au Paracas I et II* (Cavernas et Nécropolis de Tello), mais *à un Nazca classique, celui des masques d'or et de la poterie à décor mythologique »*.

En clair, les Nécropolis de Tello n'auraient donc pas été réservées à des lignées de hauts personnages ou de chefs suprêmes, réunis dans l'au-delà avec les leurs. Et le « mausolée sacerdotal » de Rébecca Carrion-Cachot, n'abritait pas davantage de grands prêtres ou d'initiés de sociétés secrètes. Un silence… sépulcral, si j'ose dire, succéda à la nouvelle, dans les milieux archéologiques péruviens.

Ne peut-on se surprendre tout de même, que de simples pêcheurs, sauniers et paysans vivant de troc, dans de modestes huttes, aient porté de si précieux vêtements d'apparat ? Et des masques d'or, apanage d'habitude, chez les autres peuples côtiers de l'ancien Pérou, des potentats, des mages et des devins qui dictaient ordres, lois ou oracles, à travers ces masques et que l'on voit figurer sur les céramiques, suivis d'une cour fastueuse ?

Je ne mets pas en doute un instant, les dires d'Engel fondés sur des preuves indiscutables. Mais je me demande si l'on ne doit pas chercher des explications plus conformes à la logique. Par exemple, que les mantos par lui trouvés en chantier dans les huttes de pêcheurs, n'aient pas été confectionnés à leur intention et pour leur usage personnel, *mais plutôt destinés à l'élite savante*, qui existait à côté des travailleurs manuels, chez les Paracas et les Nazcas aussi bien que dans toutes les ethnies évoluées des temps préincas.

Il est quand même difficile d'admettre que de « simples pêcheurs » se soient fait porter à dos d'Indiens sur de riches litières, comme nous les montrent les huacos. Ou vêtus de somptueux costumes, nantis d'attributs sacerdotaux ou sacrifiant les ennemis vaincus…

Puisque Cabezas Largas ou Cerro Colorado ne furent pas — c'est Engel lui-même qui nous l'apprend — que des nécropoles mais bien des *lieux de résidence permanente,* pourquoi les ministres particuliers du culte cités par le chroniqueur Arriaga, « qui avaient à leur charge les momies », n'auraient-ils pas logé à proximité des pêcheurs et des tisseuses *employés à leur service ?* J'imagine mieux, dans ces cités actives aujourd'hui dévorées par les sables, les femmes tissant et brodant pendant que les hommes pêchaient. Et des grands prêtres, parés des splendides mantos, priant et sacrifiant aux dieux, jusqu'à l'instant où les vagues de l'oubli, les engloutirent dans le désert…

A moins que Raymond Camby ne détienne la clé du songe : « Dans la mentalité océanienne, y compris les côtes du Pacifique de l'Amérique du Sud, dit-il, *les pêcheurs n'étaient jamais de simples pêcheurs* — comme sur nos côtes — mais en fait, de véritables « prêtres » aux pouvoirs extraordinaires et détenteurs des grands secrets du monde, de la vie et de la mer. » Et d'ajouter en point final : « Dans l'ambiance de religiosité, de sacralité et de magie qui imprégnait toute la mentalité amérindienne avant la Conquête (et qui survit en bien des choses), on ne peut minimiser cet aspect sous peine de ne rien comprendre et encore moins, d'expliquer. »

UNE CHRONOLOGIE BOULEVERSANTE ET BOULEVERSÉE

A l'inverse, Frédéric Engel mène une « opération de démystification et désacralisation » qui devrait permettre de solutionner le rébus par le

didactique moyen de la chronologie des faits. Mais ce n’est pas si facile qu’il y paraît ! Pas un mètre carré des gisements archéologiques de Paracas ou de Nazca, qui n’ait été pillé de fond en comble par les huaqueros. Pour trier leurs trouvailles et en extraire un riche butin à revendre — en fraude et à prix d’or ! — ils brisent momies et poteries, pulvérisent les tissus, mélangeant tout ce qu’ils exhument en hâte et laissant le désert jonché de *calaveras* (têtes de mort), d’os et de débris… qui font encore l’envie des touristes du dimanche !

En dépit de ce triste « pot pourri », on pourrait établir une chronologie relative à défaut d’absolue, grâce à quelques tombes qui leur ont échappées, si les opinions personnelles des archéologues ne divergeaient tant que les phases déterminées par les uns, se présentent complètement inversées par d’autres, le C. 14 ne parvenant même pas à accorder leurs « violons » !

J’ai tenté de remettre un peu d’ordre dans le désordre… Jusqu’à ce qu’un nouvel investigateur remette tout en question, on peut avancer à grands traits, que l’influence andine de Chavin de Huantar qui marqua la naissance de la culture proprement dite dans l’ancien Pérou, s’efface sur la côte il y a quelque 2 500 ans. Un siècle s’écoule ensuite avant que ne se précise le style, également « importé » (toujours sans que l’on sache d’où jusqu’à maintenant), dit « Cavernas » par Tello, dont la durée est approximativement de 200 ans. Une période de plus en plus agitée, lui succède, celle des gens de Nécropolis (ou proto-Nazca), aux crânes fracassés, pendant laquelle se développe l’art textile qui atteint, avec le Nazca classique, un âge d’or jamais égalé avant ou après.

Chaque période est marquée par un constant et progressif éloignement du bord de mer en direction des hauteurs et par un changement dans les thèmes, les techniques, l’architecture et le mode de vie. Les envahisseurs de la dernière vague « étrangère » auraient appartenu, d’après Engel, « à une société stratifiée qui liquida les prédécesseurs ».

Sans que l’on sache dire où est exactement née la culture Nazca, elle surgit soudain et s’étendit sur 450 kilomètres de long, entre Cañete et Acari, du Pacifique jusqu’à environ 1 000 mètres d’altitude, sur le piémont andin, il y a plus de 2 000 ans.

A l’époque tardive ou classique, la dernière phase a été qualifiée de *flamboyante*, à Cabezas Largas, oelle des fastueux mantos, des masques et des iambières d’or, des capes et bonnets en plumes, des céramiques polychromes, *typiques de l’apothéose Nazca.* L’armement à outrance

s’efface, les villages sont planifiés, des silos creusés dans les patios à côté des foyers, une plate-forme et des bancs prévus pour dormir ou se détendre.

L’apogée bat alors son plein, quand la vie s’éteint brutalement sur la péninsule du vent, deux siècles après le début de notre ère, comme si tous les habitants en étaient partis les mains vides pour n’y jamais revenir…

Un grand nombre de cités animées mourut à la même date, une cinquantaine rien qu’entre Pisco et Ica. Pour quelle cause ? Pas de corps abandonnés sans sépulture, comme en cas de guerre ou d’épidémie. Toutes les momies furent dévotement ensevelies avec leurs biens rassemblés. Aucun signe de séisme ou de raz de marée dévastateurs… Alors, *reste la paraca ?* Sans doute, comme le suggèrent *des centaines de lamas morts* de soif et de faim ou asphyxiés par le vent de sable, en chemin, d’Ica à Nazca, retrouvés par Engel encore chargés de sel dans de belles besaces dorsales, ornées de plumes de couleur. Et les « cimetières de lamas » de la péninsule de Paracas.

Chaque fois plus éloigné de la mer, l’ultime épisode préinca se joua pendant deux siècles environ sur 1 300 kilomètres de littoral. C’est l’invasion spirituelle et religieuse de Tiahuanaco[62], la grandiose ville sainte et morte, juchée à 4000 mètres d’altitude sur le haut plateau du lac Titikaka, qui influencera Nazca, vers 750 de notre ère et pendant laquelle, les arts les plus vieux connaîtront une renaissance éblouissante et générale.

C’est aussi vers cette époque qu’après plus de mille ans de savoir et de constance admirable, les Nazcas cesseront de broder à petites pierres, mais à une échelle de géant, leur monumental désert…

QUATRIÈME PARTIE

LE FÉERIQUE BESTIAIRE DE NAZCA

Tous les animaux et les oiseaux possédaient un semblable dans le ciel, qui était chargé de leur procréation et multiplication.

Polo de ONDEGARDO, 1571.

CHAPITRE X

LES CONCEPTIONS MAGIQUES DE LA VIE

« CE QU’IL FALLAIT DÉMONTRER »

Rien de vraiment complet sur l’art du désert du sud-Pérou, n’est paru jusqu’à ce jour, en langue française. Seule, la revue belge « Kadath » a consacré un numéro « Spécial-Nazca » aux étranges mégafresques et fait une première « mise au point » qui pour être forcément brève, n’en est pas moins excellente[63]. Jacques Gossart présente en conclusion, le bilan de « ce qu’il fallait démontrer ». Si je choisis cette « fin » pour amorcer et développer l’indispensable synthèse de la colossale imagerie en pierre des pampas, c’est pour mieux souligner, malgré ce que nous révèlent les recherches et ce que nous apprennent les chercheurs, combien l’interprétation reste dans le flou, laissant la porte ouverte aux doutes et justifiant des controverses acharnées, chacun se montrant convaincu d’avoir raison…

« … Tout l’art Nazca, écrit Jacques Gossart, est indépendamment des sujets choisis, caractérisé par la finesse, la délicatesse de sa décoration. L’art monumental — l’auteur entend ainsi l’architecture cyclopéenne des Andes — n’existe pas à Nazca. Il est dès lors difficile d’attribuer avec certitude à ce peuple, les dessins gigantesques de la pampa, ainsi que le font beaucoup d’archéologues. On peut cependant faire un certain rapprochement entre les figures géométriques de l’art Nazca et celles inscrites sur le sol de la région. En ce qui concerne la représentation zoomorphique, on peut établir également des parallèles. Notons, par exemple, l’existence à 6 kilomètres au nord-ouest de la ville même de Nazca, d’une baleine ou d’un cachalot d’une soixantaine de mètres de long. Ce genre de représentation se retrouve… au Nazca A (cachalot-démon). De même, le colibri semble être un thème commun. » Néanmoins, Jacques Gossart s’interroge : « Nous ne croyons pas pouvoir trancher une question

aussi épineuse… nous nous étonnons cependant que les artistes de Nazca, si méticuleux, spécialistes de la miniature, aient eu l'envie de se recycler dans un style radicalement opposé à leur tradition… Nous admettrions plus volontiers, dit-il, une source d'inspiration commune, voire un échange d'idées entre les peuples nazcas et les dessinateurs des mégafresques. »

Des échanges d'idées, il y en eut en effet, entre les successifs envahisseurs de la péninsule de Paracas et les chefferies des vallées d'Ica et du rio Grande de Nazca. Au premier plan des préoccupations et des nécessités vitales, nous retrouvons le même besoin de spiritualité qui tourna à l'obsession. Et non seulement, les *mêmes formes et les décors identiques* des céramiques et des textiles, remarqués par Gossart, mais des us et coutumes tellement originaux, qu'on ne peut en toute logique, douter de *contacts étroits et prolongés durant des siècles.* La chasse aux têtes-trophées humaines peintes et brodées (et retrouvées momifiées, nouées par la chevelure aux ceintures des guerriers défunts), en est l'aveuglante évidence !

Bien sûr, on ne peut écarter derechef l'éventualité que les graveurs du désert aient été inspirés par les dessins des tessons qui jonchent les sables, créés par un peuple antérieur puis copiés par eux. Mais pourquoi ne pas croire tout aussi bien le contraire ou plus simplement que les uns et les autres ont vécu et travaillé de pair, sans nul besoin de « recyclage » ?

S'il est utile, comme le souhaite Engel, de « démythifier, démystifier et désacraliser Nazca », il faut encore éclairer la lanterne de chercheurs timorés, confits dans une prudence à présent dépassée ou figés dans une contradiction systématique. A ceux-là, je suggère de voir s'affairer, parallèlement aux artisans « miniaturistes », (l'étaient-ils en brodant de grandes figures anthropomorphes sur les mantos funéraires ?), consacrés aux arts utilitaires ou cultuels, un *clan d'arpenteurs-géomètres voués à la reproduction gigantesque des signes du ciel,* dont l'étude était *indispensable à la survivance des hommes du désert.*

Tout semble alors concorder entre la tradition et les éléments archéologiques.

POURQUOI CES DESSINS DÉMESURÉS ?

A quoi servirent-ils ? C’est la première question que tous les passionnés de Nazca posent et se posent ! Bien peu de réponses rationnelles leur ont été jusqu’à présent fournies.

On ne peut espérer trouver de solution au problème, que si l’on connaît — dans la mesure du possible — , la façon de penser des anciens Péruviens, tellement éloignée de la nôtre ! Pour y atteindre, un seul moyen : *le contact prolongé,* long à établir, avec les Indiens des Andes qui, génération après génération, ont perpétué les traditions orales et les croyances ancestrales. Je les ai vus vivre et se conduire aujourd’hui comme il y a mille ans ou beaucoup plus. Et c’est en cela que m’ont particulièrement aidé mes quinze années de séjour consécutif au Pérou, le parcourant sans cesse de bas en haut et de long en large, conseillée par les archéologues et les érudits de ce fantastique pays et travaillant souvent avec eux.

L’Indien vit encore dans *un monde magique,* celui de son fabuleux passé, celui des Nazcas, dont la culture reposa entièrement sur les conceptions magiques de la vie.

Pour l’aborigène des Andes et de la côte, *tout vit, s’anime, a une âme.* La pierre « qui pleure le sang », parce que les Incas la traînèrent sur des centaines de lieues, loin de chez elle… La pomme de terre « qui verse des larmes » si on la blesse en l’épluchant. J’ai vu un Indien dans son champ, au Cuzco, embrasser avec tendresse un tubercule qu’il venait d’écorcher avec sa bêche. Une autre fois, une Indienne en faire autant, avec une *papita* tombée et abandonnée au bord du chemin…

Montagnes, lacs, sources s’épousent, sont mari et femme, ont des enfants. Tous s’aiment, se jalousent, s’insultent, s’étreignent, s’attirent ou se repoussent. Les arbres ont un esprit frondeur et capricieux, les bêtes, les rochers, le vent, ont une voix. Hommes et femmes des sierras andines entretiennent des conversations avec tous les éléments et les phénomènes naturels.

« Le soleil est beaucoup plus qu’un dieu, il est le *père bénéfique…* La terre, l’eau, l’air sont les frères de l’Indien, divinités matérialistes et non pas spirituelles, qui s’unissent pour créer la vie et participer à son évolution. On ne peut les supprimer sans altérer la vie dans le cosmos », comme l’écrit Manasses Fernandez Lancho.

Dans le ciel nocturne, Quechuas et Aymaras contemplent toujours le Lama-Père et le Lama-Mère de l’espèce avec leur petit, protecteurs des

troupeaux d'auchénies depuis les temps les plus reculés. Ils continuent à guetter dans les nues, siècle après siècle, telle étoile ou constellation dont l'apparition en un point connu d'eux, leur indique la date des semailles, celle de l'irrigation, du sarclage, de la récolte. Ainsi, dans ses moindres actes quotidiens, l'Indien vit avec le temps, qui à son tour, vit avec et pour lui. Il lui appartient, *il ne peut s'en délier* égoïstement comme nous le faisons.

Sachant ce qui précède, la plupart des péruanistes interrogés, m'ont répondu dans le même sens : il appert que les géoglyphes des pampas de Nazca, sont *une forme de conversation animiste avec les dieux, un dialogue entre la terre et le ciel.* Par le truchement d'un « collège » de savants « astronomes », si l'on refuse de les nommer « grands-prêtres », bien que dans l'Antiquité, ces érudits aient partout appartenu au culte. Pour ces « intellectuels », que nous devinons conditionnés par la nécessité d'assurer l'angoissante survie d'un peuple en marge du désert, les animaux progéniteurs des espèces de leur tutélaire cosmos — et les plantes — , devinrent non seulement *des entités sacrées,* mais avant tout *des génies domestiques.*

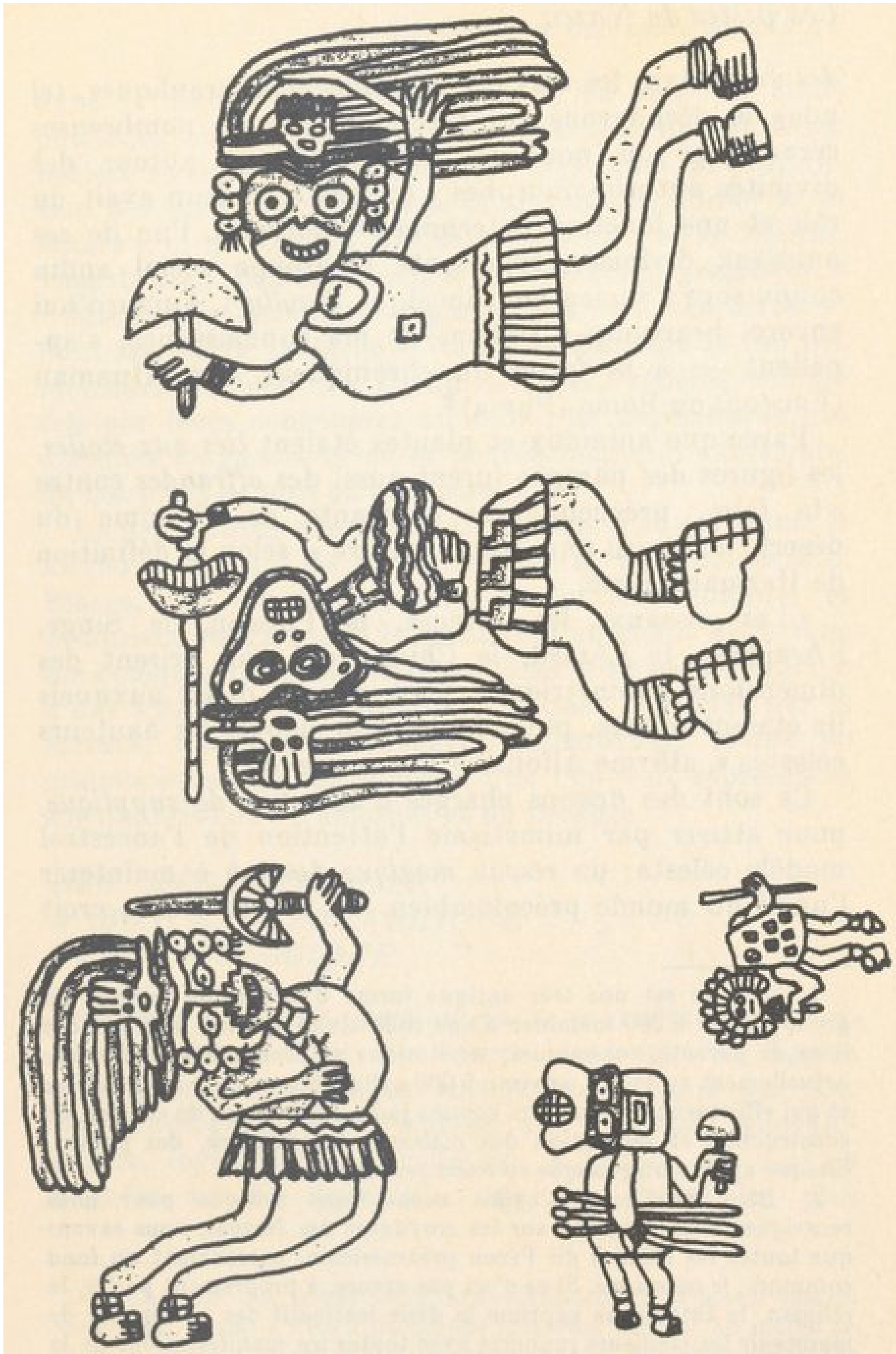
Harth-Terré l'exprime parfaitement : « Ce sont des images d'animaux *porteurs des moyens de vie,* auxquels un tribut déprécatoire était rendu, qui exprimaient des cycles telluriques, des espaces de temps, les saisons consacrées à telle ou telle chose… et la continuelle succession des résurrections de la nature. »

« LES DIEUX VÉCURENT JADIS SUR TERRE »

Telle est l'antique croyance, rapportée par le chroniqueur Huaman Poma, qui peut avoir suscité ou influencé le gigantesque bestiaire des pampas. « Ils changèrent de nature, ajoute-t-il, *se transformant en animaux dotés de pouvoirs surnaturels.* Quand ils remontèrent au ciel, *ils s'identifièrent aux étoiles…* Certaines constellations n'affectent-elles pas en effet, des formes animales ? » Cette réflexion qui date déjà de quatre siècles — époque où la pensée indienne n'était pas encore « polluée » par la nôtre ! — explique clairement que les *animaux totémiques aient été subordonnés auxdites étoiles.*

Comme le suggère Luis Lumbreras, « les figures des pampas pourraient être en ce cas, des représentations idéalisées des constellations stellaires » qui, par leur apparition ou leur position dans la voûte céleste, déterminaient les périodes agricoles.

Une autre vieille croyance selon laquelle *toute bête terrestre a, son double céleste,* le prototype en quelque sorte[64], qui la protège, en assure la procréation, est de nos jours encore, fortement enracinée dans l'esprit aborigène[65].



Les « danseuses-volantes » de Paracas.

Il est indéniable que les animaux et les oiseaux jouèrent un rôle prépondérant dans la mythologie précolombienne. Ils y apparaissent *comme les auxiliaires des dieux* dans les travaux agricoles et hydrauliques, tel nous le découvrons sur l'iconographie de nombreuses céramiques où nous les voyons *danser* autour des divinités anthropomorphes « comme si chacun avait un rôle et une fonction déterminés ». Souvent, l'un de ces animaux divinisés, représente le groupe social andin connu sous l'ancien nom incaïque d'*ayllu*[66]. Aujourd'hui encore, beaucoup d'Indiens de ma connaissance, s'appellent — à la façon du chroniqueur cité, Huaman (Faucon) ou Poma (Puma)[67]…

Parce que animaux et plantes étaient *liés aux étoiles*, les figures des pampas furent aussi des *offrandes* contre « la faim, préoccupation constante de l'homme du désert, territoire puni par la nature », selon la définition de Hermann Buse.

« Les oiseaux, les cétacés, le Poisson, le Singe, l'Araignée, le Lézard, le Chien, le Lama prirent des dimensions kilométriques, pour que les dieux auxquels ils étaient offerts, puissent les voir depuis les hauteurs célestes », affirme Alfonsina Barrionuevo.

Ce sont des dessins chargés *d'un rituel de supplique,* pour attirer par mimétisme l'attention de l'ancestral modèle céleste ; un *réseau magique* destiné à maintenir l'unité du monde précolombien. « L'artiste Nazca croit dans la force magico-cosmique. Il en fait un signe potentiel, affirme Harth-Terré tandis que Robert Kush déclare en écho : « Dans toutes les mystiques, la conjuration des forces du cosmos a pour but *le contrôle de la nature* », et que Jean-Paul Adam conclut : « Les figures, vues du ciel, sont ou jouent le rôle de *prière graphique. »*

Maintenant encore, le département péruvien d'Ica — dont fait partie intégrante Nazca — demeure le fief des meilleurs sorciers, des Hommes-Dieux, vénérés comme tels par leurs congénères en tant que dépositaires des antiques croyances et de la pensée magique ancestrale, de nos jours de plus en plus atrophiée[68].

La pensée magique qui motive l'Indien et qui anime le sorcier s'exprime au cours de séances dissimulées aux Blancs, par des incantations de lui seul connues et comprises, rengainées à la manière d'un chant monotone sur quelques notes lancinantes. Elles sont accompagnées d'une « danse » aux gestes mécaniques, rythmés par la *maraca,* une petite calebasse

emmanchée, pleine de graines ou de glands sonores, que l'on voit représentés sur quantité de céramiques et de tissages.

DES MÉGAFRESQUES A BUT CHORÉGRAPHIQUE ET GÉNÉALOGIQUE

Les *brujos* de Nazca sauraient-ils ou se souviendraient-ils que les dessinateurs du désert tracèrent les figures monumentales qui nous intriguent tant, *à des fins chorégraphiques,* en hommage aux ancêtres généalogiques, logés au ciel ? Telle est, à propos des figures alignées sur les pampas, l'une des thèses les plus remarquées, soutenue par le grand péruaniste allemand Hans Horkheimer.

C'est en revenant par avion du Chili en 1945, qu'Horkheimer survola quelques-uns des insolites géoglyphes. Leurs dimensions colossales, la précision du tracé, l'échelle admirable des proportions, lui causèrent une si profonde impression qu'il décida d'aller les étudier *in situ*, l'année suivante, pendant les vacances universitaires. Subventionné par l'Université de Trujillo où il professait, les forces aériennes du Pérou mettant à sa disposition une avionnette et un appareil de prises de vue spécialement conçu pour l'exploration en vol, Hans Horkheimer alterna trois survols des pampas avec deux expéditions terrestres entre Palpa et Copara, pour reconnaître au sol ce qu'il repérait d'en haut et identifier d'en haut, ce qu'il avait repéré en bas. Une surprise l'attendait : en révélant les photographies obtenues, il découvrit des *dessins invisibles* aussi bien à terre que du ciel !

Dans « l'essai d'interprétation » qu'il rédigea après avoir analysé le matériel recueilli et une enquête personnelle auprès des natifs de la région, l'investigateur allemand classa les « dessins » de Nazca en trois séries : *plazoletas* (pistes), *raies* (lignes) et *figures*, le tout formant « un contexte de caractère généalogique ». L'ensemble, énonça-t-il, servait à des réunions de groupes et à des représentations chorégraphiques dans le cadre du culte totémique, si important pour les anciens Péruviens.

Pour cet archéologue, l'un des plus clairvoyants du passé précolombien, il ne fit aucun doute que « la reproduction sacrée » de l'Araignée, du Singe, etc., accueillait à certaines dates importantes ou historiques, les danseurs correspondant au totem vénéré par eux. Ses principaux arguments sont fondés sur le fait que, dans l'ancien Pérou, les céramiques et les

chroniqueurs nous l'enseignent, les danses furent exécutées en *masses.* Les participants formaient une « chaîne ». Certains reproduisaient *le mouvement des astres,* d'autres l'animal totémique étroitement lié à ses descendants.

Les lignes des grandes figures sont faites d'un *seul jet,* le tracé formant la figure venant se terminer presque au même endroit où il a commencé, ce qui facilitait l'exécution des danses à la file par de nombreux acteurs qui, *seulement en parcourant ces patrons chorégraphiques, pouvaient en reconnaître la forme.*

Hans Horkheimer imagine donc des *voies processionnelles* utilisées pour les cérémonies particulières des clans Nazcas. Dans un ordre d'idée convergent, Arturo Jimenez Borja, éminent archéologue qui a restauré de grands monuments préincas et sous la direction duquel j'ai fait de passionnantes études, éclairé par le semi-naturalisme de l'art des Nécropolis de Paracas, envisage *« des schémas chorégraphiques* ». Examinant avec lui un huaco, « les danseurs de tel ou tel totem, m'expliqua-t-il, parcouraient les figures l'un derrière l'autre, initiant le spectacle à l'une des extrémités et le terminant à celle qui aboutit à l'extérieur, toujours proche du point de départ, *sans jamais s'interférer* ».

Jimenez Borja évoqua également l'orchestration de ces fascinants spectacles en plein désert : « La scène dilatée et grandiose des pampas, exigea probablement, estime-t-il, un considérable accompagnement musical. » Cela n'a rien pour nous surprendre : les grandes quantités d'instruments musicaux retrouvés auprès des momies témoignent de la passion des Nazcas pour la musique et la danse : *quenas* (flûtes) de bambou, *antaras* (flûtes de Pan), ocarinas, sifflets, cymbales — l'une d'elles retrouvée à Paracas-Cavernas date de 2 500 ans — , et des tambours cérémoniels, en céramique décorée, qui étaient *battus avec la tête d'un serpent vivant*[69]. Sans oublier les bâtons à sonnailles, les tintinnabulums en métal, les maracas agités par les danseurs mêmes, pour marquer la cadence, les clochettes et grelots d'or et d'argent cousus au bas des tuniques, les jarretières de glands bruissants ou de morceaux de coquillages accrochés aux genoux et aux chevilles…

Pour Eugenio Alarco, les instruments musicaux des Nazcas sont les « plus intéressants de l'ancien Pérou, fabriqués depuis très longtemps avec grand soin ». On a retrouvé, signale-t-il, dans la vallée de Chincha, « un atelier avec des moules et des tubes en céramique, préparés selon les tonalités musicales désirées. Certains de ces instruments étaient ornés de

têtes gravées, pour les personnaliser ». Les flûtes de Pan de Nazca, à usage cérémonial, comptaient de douze à quatorze tubes d'inégales longueurs, accolés en ordre décroissant.

Une curieuse céramique nazca montre une… « danse du balai » ! En réalité, l'archéologue allemand Hermann Leight a décodé le rébus, il s'agit de longs bâtons emplumés. « Les danseurs de Nazca, écrit-il, montrent une force extraordinaire, captivante. Il en émane une prodigieuse vitalité. Le mouvement giratoire autour de la poterie, imite le tourbillon de la danse. » Ce même auteur commente ensuite *les danses macabres,* très en vogue sur toute la côte péruvienne à cette époque.

Les femmes prirent-elles part aux chorégraphies rituelles ? Sûrement pas à égalité avec les hommes, mais au cours des solennités lunaires où l'artiste nous les montre, gracieuses et infatigables, puisque les chroniqueurs nous apprennent que ces danses « duraient une lunaison entière ».

DANSES MIMÉTIQUES DE SUPPLIQUE ET « TABLEAUX VIVANTS »

Rossel Castro distingue dans certaines figures à combinaison capricieuse de la pampa de Kantayo, « *des signes textiles chorégraphiques* ». Lorsque les agriculteurs terminaient le nettoyage de l'une des plus géniales galeries filtrantes souterraines, effectué par la communauté réunie, ils célébraient le culte de Yacu, le dieu de l'eau, « en lui sacrifiant des animaux et, dit-il, *en dansant sur les dessins,* par couples d'hommes et de femmes, chacun suivant une « ligne » distincte.

A 3 kilomètres au nord de Palpa, sur la pampa Sacramento, le même investigateur a rencontré ce qui lui semble « d'autres signes textiles » qui démontrent clairement « les modalités propres à la trame et à la chaîne d'un tissu », sur lesquels les collectivités agraires exécutaient la danse des récoltes, au son d'une musique typique. « Ceux de la trame vêtus d'une couleur, ceux de la chaîne d'une autre. » Ils fêtaient ainsi gaiement le dieu de la Fertilité et de la Reproduction, que nous voyons maintes fois s'agiter sur les céramiques nazcas. Ou comme je l'ai vu pratiquer à Ica, en fin d'année, pour la *trilla,* lorsque les paysans cueillent les fèves et où, entre chants et joyeux festins, ils dansent la ronde sur les gousses pour les écosser.

Danse qui me ramène en pensée jusqu'en Océanie, où des « tableaux vivants » sont représentés *pour stimuler les forces de la nature.*

… Une fois encore, laissons-nous emporter par l'imagination, pour reconstituer l'un des féeriques spectacles « en technicolor », donné sur le monumental théâtre des pampas. Nous verrons se mouvoir sur l'or pâle du désert, avec des gestes d'automates, les danseurs aux masques de plumes bariolées, travestis en oiseau, en bête réelle ou fantaisiste. Certains revêtaient la dépouille de l'animal totémique, comme aujourd'hui encore, dans les Andes, les Indiens qui miment la danse du *llamero* (le conducteur de lamas) engoncés dans une peau de lama ou d'alpaca à longs poils roux ou ceux du lac Titikaka, couverts d'une fourrure de vigogne au jabot blond et soyeux, imitant le *chako* ou chasse royale.

Garcilaso de la Vega a décrit une pantomime « où les danseurs tenaient des éventails de plumes colorées, qu'ils faisaient passer d'une main dans l'autre, les élevant et se cachant le visage par derrière ». D'autres, portant des branchages, des rameaux de fleurs, de longues tiges de maïs alourdis d'épis, tels nous les dépeignent les artistes potiers de Nazca.

J'ai vu aussi représenter à Chucuito, sur le haut plateau du Kollao la danse du Condor, par des Aymaras casqués d'un rapace solaire empaillé, plumes et ailes déployées, leur couvrant le dos. Et d'autres, à Huancané, donnant le bal du Perroquet, avec, accrochées devant et derrière, deux « tringles » de trois mètres d'envergure, d'où pendaient en franges multicolores, des plumes d'aras, jaunes et bleues ou rouges et vertes, aux chatoyants reflets.

Mais il ne faudrait pas croire que masques et costumes totémiques ne sont qu'un déguisement. Bien au contraire, ils identifient et mettent l'homme en intime communion avec son totem. Extatiques d'abord, puis peu à peu envoûtés par une musique stridente, hululante et s'accélérant, les chorégraphes sont progressivement gagnés par une frénésie qui les mène souvent à quelque rite fétichiste de sacrifice sanglant…

L'ÉROTIQUE LLALLAGUA

Si les Nazcas accompagnaient la chasse, la pêche, les travaux de la terre, le labeur textile et les fêtes religieuses de danses sacrées ou rituelles, les céramiques nous révèlent qu'ils pratiquaient parfois aussi des farandoles

érotiques, sensuelles et barbares, où les têtes tombaient comme fruit mûr et où le sang coulait à flots…

A en juger par la scène représentée sur un huaco, la *llallagua* ou tarasque Nazca était diaboliquement animée par une dizaine de jeunes vierges nues, cachées sous une énorme carapace de toile peinte, imitant une chenille dentelée ou une scolopendre, divinité agricole associée elle aussi aux étoiles. De jeunes hommes avançaient avec elles, en zigzag, se contorsionnant à l'unisson, joueurs de *bramador,* soufflant dans des conques au son rauque et terrifiant.

La plus agile et forte des vierges, promue au rang de grande prêtresse, se coiffait de la tête de la monstrueuse scolopendre. Les orbites percées dans le masque lui permettaient de diriger la farandole, tandis que ses compagnes et compagnons pouvaient voir par les fentes pratiquées sur les bords de la « carapace ». Tout autour de ce « dragon » mythologique, virevoltant en tous sens, s'agitaient des Indiens déguisés en singe, en titi-puma et en condor, au milieu de la foule criante et gesticulante. Le jeu consistait à provoquer la llallagua qui poursuivait les spectateurs dans un bruit de tonnerre et dont ils devaient esquiver la meurtrière attaque. Celui que la tarasque saisissait par la chevelure, était un homme mort ! Armée d'une lame tranchante, la sanguinaire prêtresse lui coupait net la tête[70]…

L'HORRIPILANT CULTE DES TÊTES-TROPHÉES

… Une tête humaine qui ferait une enviable tête-trophée ! Comme dans tout le Pérou — et plus loin, de Panama en Argentine, de San Agustin en Colombie à Tiahuanaco en Bolivie — , à une certaine époque qui remonte à 3 000 ans au moins et qui se prolongea une quinzaine de siècles, ce culte étrange connut à Nazca, peut-être plus qu'ailleurs, un mystérieux engouement.

Têtes-trophées « à la chaîne », qui peignent le tour des céramiques globulaires, accrochées à la fronde-diadème des grands personnages, retombent en lourdes grappes sur leur dos… Qui pendent en collier à leur cou, sur leur poitrine, de leurs coudes, ornent leurs chevilles, sont brodées sur les vêtements, ourlent en frange les fameux mantos funéraires, s'entrechoquent à la pointe de bacules emplumés, décorent les masques et les casques, tintinnabulent emplies de graines.

Têtes-trophées qui pullulent « dans un monde en folie », a dit Bertrand Flornoy, qui nous fascinent et nous horrifient à la fois par leur expression cadavérique, leur teint livide, la bouche aux lèvres blanches cousues d'épines, tatouées de larmes sous des yeux fermés, coiffées d'une raie fendant de noirs cheveux lustrés… Tête-trophée que nous reverrons pendue à l'un des géoglyphes des pampas, celui du « dauphin-tueur », l'orque gladiateur ou sur une pictographie de la vallée de Palpa, agitée en sonnaille, par un danseur bondissant.

Têtes-trophées qui figurent en « bandes dessinées » sur les huacos, parfois le nez en relief, aux mains de personnages masqués, dans les griffes du démon-chat ou brandies par un monstre marin, accrochées aux basques des Hommes Volant ou *planant.* Ou reproduites en emblèmes de la danse-défilé des tsantzas, avec des flèches et des maracas, dans le style dit « rayon X »[71]

On retrouva à Palpa des dizaines de *tsantzas* ensevelies, non loin des fameuses pampas. La peau, détachée, tannée, avait été ensuite replacée sur les os, tout en conservant une parfaite « ressemblance ». Celles du Cerro Mollaque et d'Ocucaje, aux environs d'Ica, gisaient au fond de jarres en céramique, si bien fardées de couleurs que Luis Lumbreras envisage qu'il y ait eu là, « *une école de momificateurs experts en têtes-trophées* ».

En 1966, dans les terrains de l'hacienda Ocucaje, des fouilles mirent au jour une très curieuse collection de treize *faces-trophées* empilées, « regardant en haut », uniques en leur genre. Des faces — seulement, *aux yeux obliques,* sans la partie postérieure du crâne, le front ceint sur plusieurs tours d'une tresse en toile marron, retenant des cheveux presque *blonds.*

Retrouvées à proximité à 1,50 m de profondeur, deux autres faces montrent un type différent, avec la typique déformation crânienne des Paracas-Cavernas aux Longues Têtes. Elles reposaient sur une couche de feuilles de *pacae,* l'os frontal troué pour passer la cordelette permettant de les transporter, dans un cercle d'épis de maïs et sophistiquement coiffées de tresses arrangées avec grand soin.

RITE GUERRIER, SPORT DE VIRILITÉ OU MAGICISME AGRAIRE ?

Le culte des têtes-trophées a déjà fait couler beaucoup d’encre, lui aussi, sans que l’on sache à quoi rimait ce rite barbare. Et d’où vint-il ? Peut-être faut-il à nouveau tourner nos regards au lointain, car ces trophées humains sont « un fait cultuel typique » des îles de Mélanésie, Micronésie et Polynésie, signalé par Paul Rivet et de nombreux voyageurs. La coutume survécut en Océanie jusqu’en 1890. A Formose, au Japon aussi où, pendant les réunions, on se les passait de main en main comme, chez nous, on se montre les photographies de vacances !

Les préaméricains ont pu adopter ce culte à partir des Antilles, ou l’insolite « manie » aurait été introduite par les Caraïbes puis diffusée à travers les forêts amazoniennes orientales, où il était très en vogue à l’arrivée des Conquistadores espagnols. Un chroniqueur a décrit une expédition de chasseurs de têtes Omaguas, partant à bord de quarante-cinq pirogues sur le rio Marañon et se livrant, au retour, à des danses effrénées, en cercle, autour des tsantzas décorées de plumes et de tatouages…

Dans les hautes Andes, les têtes-trophées font leur entrée pendant l’horizon Chavin de Huantar. Sculptées dans la pierre, clouées dans les murailles monolithiques, elles acquièrent des rictus effrayants. Elles nous parlent de divinités d’une majesté suprême, imposées par la terreur, régnant dans le sang. D’un rite guerrier aussi. *Mais de quel genre de guerre ?* Rogger Ravines répond : « Ni de conquête, ni de revendications territoriales mais de capture » pour approvisionner les prêtres-sacrificateurs qui officiaient sur les terrasses des pyramides, devant une foule enfiévrée.

Ou bien étaient-ce des luttes tribales héréditaires, des batailles « sportives entre groupes désignés par privilège » ?… Quoi qu’il en soit exactement, il s’agissait avant tout probablement *d’un rite de virilité*, en vigueur pour la sélection des meilleurs guerriers.

Mais en fin de compte, pourquoi couper la tête du vaincu ? Ne suffisait-il pas de le tuer pour être vainqueur et honoré ? Pour neutraliser l’âme de l’ennemi mort ou au contraire, pour s’en approprier les qualités spirituelles ou la force physique, par une sorte de « transfusion » magique ? Toute la question est là[72]…

Pour l’aborigène américain, fétichiste à l’extrême, je ne serais pas étonnée que le culte de la tête-trophée ait exprimé *la domination de l’homme sur les forces surnaturelles.* Mais chez les Nazcas, dont elles furent l’une des principales caractéristiques, le problème se complique : pourquoi ces chefferies qui excellaient dans les arts, qui produisirent les

plus grands céramistes et tisseurs du Nouveau Monde, prodigieux agriculteurs de surcroît, exaltèrent-elles *à l'excès,* une pratique que l'on s'attend à ne trouver que dans des groupes de chasseurs primitifs ?

Leur abondance obsessionnelle dans l'iconographie, relève-t-elle d'une sorte de label de guerres rituelles ou plutôt, d'un rite agricole propitiatoire ?

Interrogé, le professeur Jehan Vellard répond : « La tête-trophée n'est pas toujours celle de l'ennemi vaincu, ni un symbole belliqueux… elle est liée très étroitement à *un magicisme de but agricole.* Elle est en rapport avec les fruits. C'est *le fruit humain,* qui a souvent même un pédoncule. Par comparaison avec la calebasse et par la forme, elle est probablement liée à la lune. » Peut-être les chasseurs de têtes « spécialisés », se livraient-ils à ce « sport », à telle ou telle phase lunaire. On les voit sur les poteries, alternativement colorées en rouge et en noir, comme symbolisant ces phases. L'un des splendides mantos cérémoniaux porté par l'une des momies de Kawachi, associe tête-trophées avec le soleil et la lune.

Frédéric Engel avalise d'autre part, l'hypothèse d'un magicisme agraire : « En Amérique précolombienne, de même qu'en Asie tropicale, dit-il, elles avaient pour but essentiel, *d'assurer la fertilité des champs.* »

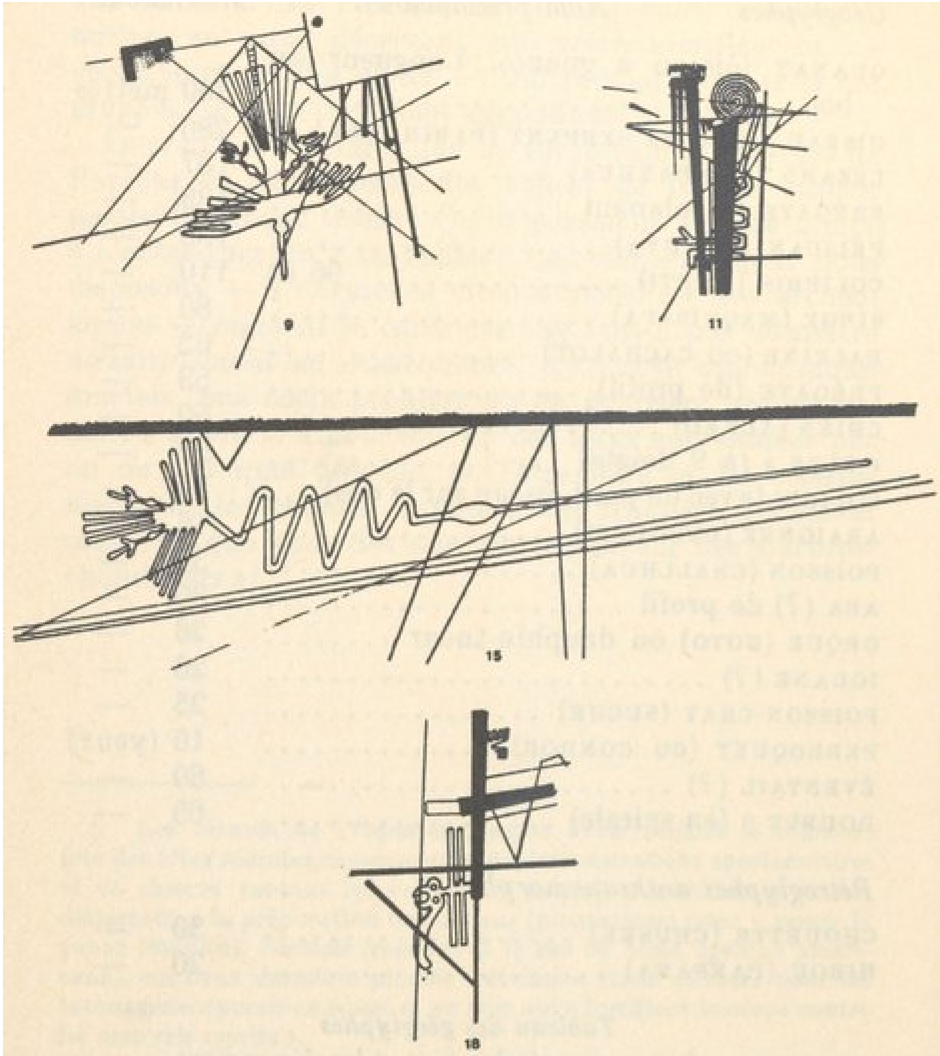
Toutes les « religions » préincas imposent une même idée : c'est de *la tête* (humaine, de lama, de puma, de poisson…) *que naissent les plantes.* Les huacos de Nazca pullulent de cohortes de têtes d'où sortent des branches, des arbres touffus, des fleurs, des épis…

Tant de détails soulignent le lien étroit qui unit le sang, élixir de Jouvence du monde végétal, à la chasse aux têtes[73]. Les céramiques Nazcas sont l'éloquence même, en nous décrivant un prêtre-sacrificateur — agent terrestre des dieux — , qui présente à ceux-ci des grappes de têtes humaines dégoulinantes de sang.

Devrait-on conclure, que de toute façon, pêcheurs de Paracas et cultivateurs des vallées de Nazca, étaient particulièrement cruels ? Qu'ils passaient plus de temps à s'entre-tuer qu'à travailler ? Les éléments dont nous disposons — « l'évidence circonstancielle » des archéologues — clament le contraire. Ne faut-il pas admettre définitivement en conséquence, qu'à côté des humbles mortels, une caste proliférante de guerriers professionnels, s'affairait à pourvoir de ces têtes embaumées par on ne sait quel procédé, la Terre-Mère et les célestes dieux de la fertilité, auxquels ces trophées plaisaient tant ? Et que nous devions remarquer sur des « arbres-chandeliers » !

Géoglyphes	*Nom précolombien*	*Dimensions*[74]	
GUANAY (oiseau à guano). Longueur du bec		300	mètres
OISEAU A COU DE SERPENT (PARIHUANA)		280	
LÉZARD (KKARAYHUA)		187	—
FRÉGATE (?) planant		135	—
PÉLICAN (TUYUYA)		135	—
COLIBRIS (KENTI)		96 et 110	—
SINGE (MAQUISAPA)		80	
BALEINE (ou CACHALOT)		62	—
FRÉGATE (de profil)		53	—
CHIEN (ALKKO)		50	—
« ELFE » (à 9 doigts)		50	—
COLIBRI (avec un petit oiseau sur le dos)		50	—
ARAIGNÉE (CUSI-CUSI)		46	
POISSON (CHALLHUA)		39	—
ARA (?) de profil		30	—
ORQUE (BOTO) ou dauphin-tueur		26	—
IGUANE (?)		26	—
POISSON-CHAT (SUCHE)		25	—
PERROQUET (ou CONDOR)		10	(yeux)
ÉVENTAIL (?)		80	
DOUBLE S (en spirale)		65	—
Pétroglyphes anthropomorphes :			
CHOUETTE (CHUSEK)		30	
HIBOU (PAKPAKA)		20	—

Tableau des géoglyphes
avec leur nom précolombien et les dimensions



Croquis F : OISEAU X.
N° 9 : grande Frégate (?).
N° 11 : Oiseau à spirale.
N° 15 : Héron ou Flamant rose à « cou de serpent ».
N° 18 : Perroquet ara aux ailes étendues (ou Condor ?).

CHAPITRE XI

L'EXTRAORDINAIRE « CAGE AUX OISEAUX »
DES PAMPAS

DIX-HUIT OISEAUX GÉANTS !

Quelle signification attribuer aux grandes figures du féerique bestiaire des pampas ? Le manque de sources écrites sur ce sujet — l'un des plus captivants de la culture des Nazcas — fait que nul investigateur ne s'y soit encore attaqué ! Même Maria Reiche qui a jusqu'à maintenant laissé de côté l'ésotérisme nazca pour ne s'intéresser qu'à l'étude des moyens ou des méthodes employées par leurs auteurs, et à leurs observations astronomiques.

Eugenio Alarco prône que « *le fond mythologique* constitue le grandiose langage des primitifs pour communiquer avec les mystères du monde ». Sur cette piste, je suis partie de l'idée que les mythes séculaires, toujours si vivaces parmi les populations andines, devaient me mettre sur la bonne voie pour mener ma difficile enquête.

Deux raisons m'ont poussée à initier mes recherches par l'analyse des dessins d'oiseaux. La première est sentimentale. En reprenant le chemin suivi par Paul Kosok, comme lui, je me suis trouvée d'abord confrontée à l'un des plus beaux spécimens du zoo des Nazcas : un gigantesque oiseau planant sur le désert. Pourtant, comme lui encore, je ne l'ai pas compris à terre. Kosok ne vit l'oiseau prendre forme que sur sa table à dessin, en retraçant « les mesures d'un étrange sentier ».

La seconde raison est que le thème favori des artistes du désert fut précisément celui des oiseaux ; *dix-huit* sont encore nettement visibles quoique, d'après le survol et les photographies aériennes, ils furent certainement beaucoup plus nombreux à l'origine.

Transmise par les folkloristes péruviens depuis la Conquête, la tradition orale fourmille de fables dont les oiseaux, sous des formes multiples, sont

les interprètes : messagers ou agents des dieux, divinités ou leur progéniture. En ce cas, ils prennent des « traits lunaires », mais leurs extrémités n'ont plus que quatre doigts à la manière des pattes d'oiseaux. Dans beaucoup de légendes de la côte, ils incarnent des astres, des génies et surtout, les esprits ancestraux. Quelques-uns ont un rang sacré. Souvent la lune et le soleil sont nés d'un œuf de condor. Partout, ils sont associés aux pouvoirs magiques. Au Cuzco, on raconte que lorsque l'Inca Mayta Capac voulut réunir une grande quantité d'idoles pour en combler les fondations de son palais, celles-ci s'enfuirent à tire-d'aile, sous forme d'oiseaux.

Un véritable *culte de l'oiseau* existe depuis l'Alaska jusqu'en Patagonie, où l'espèce est toujours liée à la magie et souvent aux sacrifices, qu'elle en soit l'holocauste ou l'exécuteur.

Terrestres ou marins, partout aussi les oiseaux sont coopérants aux rites de fertilisation et de production du sol. L'arrivée ou le passage de telle ou telle catégorie, signale la bonne ou la mauvaise saison. Les demi-saisons sont si brèves que, du soir au lendemain, trois mois de plein soleil tropical succèdent à l'interminable et attristante présence du courant de Humboldt sur la côte péruvienne ; les oiseaux indiquent le moment venu des cueillettes dans les vallées et les oasis, le temps favorable à l'entrepôt des surplus, celui pour les pêcheurs, de s'aventurer en mer ou sur les rios pour y attraper une manne précieuse. Les brumes font reverdir les *lomas* bordières où peuvent brouter les troupeaux et les bêtes poursuivies par les chasseurs. L'approche des pluies ou le dégel en sierra, entraînent des limons fertilisants.

S'ils n'interprètent plus aujourd'hui le vol des oiseaux à la façon des *Hamurpas*, les magiciens de l'Inca qui pratiquaient l'ornithomancie, c'est-à-dire la divination par le vol ou le chant des oiseaux, les pêcheurs du Pacifique lisent néanmoins les indices météorologiques dans les coutumes de certaines espèces. Lorsque les *brujillos* (« petits sorciers ») à crête rouge, long bec et corps sombre, lancent des cris désespérés parce qu'ils s'affolent sachant qu'ils vont avoir du mal à s'approvisionner en coquillages et en crustacés dont ils se nourrissent, les pêcheurs sont avertis que la mer va se déchaîner.

Certaines hordes d'oiseaux migrateurs devaient annoncer la date où les colporteurs Nazcas partaient au rendez-vous des cimes, sur lesquelles se tenaient d'immenses marchés de troc avec les Indiens des Andes et ceux

des forêts tropicales, quand les acrobatiques chemins des cordillères redevenaient pratiquables.

Mais où les déplacements des oiseaux de mer dans le ciel prenaient toute leur valeur augurale, c'est très vraisemblablement en rapport avec le guano des îles péruviennes. La récolte, par exemple, ne pouvait en avoir lieu qu'en dehors de la période de nidification des *guaneros*, afin de ne pas gêner le cycle annuel de reproduction. C'est donc entre les mois qui correspondent à avril et à octobre, que les hommes partaient en groupes jusqu'aux îles rocheuses, pour y exploiter d'épaisses couches de déjections blanchâtres, à l'épouvantable odeur ammoniacale…

Les chroniqueurs du xvie siècle, ont décrit l'orgiaque cérémonie *de l'Akatay Mita* ou « retour du guano », célébrée en fin d'année, grande fête licencieuse qui présidait au fumage des terres à fertiliser.

LA MIGRATION DES GUANEROS

Quand les pêcheurs du Pacifique, nos contemporains, voient à l'approche de l'été austral, le ciel littéralement noirci, au-dessus et à ras de la mer, par l'exode de millions d'oiseaux guaneros à la queue leu leu, d'un point à l'autre de l'horizon, ils devinent — mais trop tard — qu'une année difficile à tous les points de vue, se prépare.

Si les guaneros s'enfuient en criant, vers le sud et le Chili, c'est qu'il pleut exceptionnellement au nord. Et s'il pleut, c'est que l'Océan s'est inespérément réchauffé, rompant tout le cycle des manifestations particulières au mystérieux courant de Humboldt. Non seulement les oiseaux émigrent par milliers mais ils meurent autant, car les bancs de petits poissons du genre anchois — *les anchovetas* — et le plancton dont ils s'alimentent, sont entraînés au large pour la même raison. La « récolte » de guano baissera elle aussi par milliers de tonnes, et le manque de cet engrais naturel qui seul, permet de féconder les ingrates cultures en marge des déserts, deviendra dramatique.

Par ailleurs, d'autres poissons voraces surgiront, qui dévoreront les espèces dont se nourrissent habituellement les peuples du littoral. Enfin, les eaux saturées d'organismes morts, en décomposition, seront dangereuses pour la navigation maritime…

Aujourd’hui, les magiciens Nazcas ne sont plus là pour éclairer les hommes sur l’avenir et nul ne sait (ou ne s’intéresse) plus, au Pérou, à pronostiquer d’aussi catastrophiques anomalies !

Conscient de l’importance de ces phénomènes météorologiques, un investigateur péruvien, Jorge Salinas, s’est demandé si l’oiseau géant des pampas, n’avait pas pour but, précisément, de *prédire* ladite anomalie. Cette figure ne semble pas, en effet, être *orientée au hasard.*

« L’oiseau aux ailes étendues donne l’impression de voler *vers le sud-est,* stipule Jorge Salinas. C’est-à-dire, coïncidant avec le profil de la côte et la direction qu’empruntent de nos jours, pendant les années anormales, les guaneros dans leur exil chilien. » En outre, ajoute-t-il, « d’aile à aile, une *ligne* traverse l’oiseau, *pour marquer le solstice d’été.* Les anciens Nazcas auraient développé une véritable science « barométrique » et « météorologique » sans aucun besoin d’appareils de précision. Ainsi, rien qu’en observant le vol des oiseaux, prévoyaient-ils *à temps,* les funestes années de disette et pouvaient-ils y remédier par des mesures d’économie prises d’urgence, tels que la préparation de poisson séché et d’algues déshydratées.

UNE GIGANTESQUE FRÉGATE, « POÈME VOLANT »

L’oiseau géant de Jorge Salinas, celui que découvrit incidemment Kosok, l’un des dessins que l’on photographie le plus souvent d’avion pour sa suprême élégance, véritable « poème volant », mesure *135 mètres de long !* La ligne brisée qui lui donne naissance à l’extrémité ouest, le relie à un monumental quadrilatère (*pista* ou *plazoleta*) long de 850 mètres et large de 80. Comme l’a indiqué Salinas, il est de part en part, dans toute son envergure (120 mètres), barré d’une autre ligne qui le dépasse et s’allonge sur 6 kilomètres environ avant de rejoindre un site d’où s’élancent de nouvelles raies.

Brodé à petites pierres sur le sable, comme une « géométrie en suspens », pourvu d’ailes puissantes, l’oiseau-totem semble amorcer un virage vers le sud-sud-est… A quelle espèce appartient-il réellement ? Bien que d’un réalisme parfait, comme les dix-sept autres mégafresques d’oiseaux qui s’ébattent dans l’immense volière mythologique de Nazca, il n’est pas aisé

de l'identifier à coup sûr. Chaque modèle a soit un détail en moins… ou en trop !

Dans l'ensemble, il est désigné sous le nom de « Frégate » ou aigle de mer. Un palmipède qui se nourrit de chair morte, pirate de l'air s'il en est qui, par ses battements d'ailes bruyants ou, à la saison des amours, en dilatant son gésier d'une grosseur surprenante, effraie et met en fuite tous les autres oiseaux. A la vue du voleur, tel le corbeau de la fable, ceux-ci laissent tomber à son profit, une prise dont il s'empare adroitement en vol.

Dans la mythologie du Pacifique, la frégate personnifie la Lune déesse de la pêche. Sous des traits ornithomorphes — le bec crochu devient un nez, les yeux sont en forme d'ailes — , la divinité nocturne luxueusement parée, est attendue par le Soleil-Père entouré d'une foule d'oiseaux marins, sur un îlot rocheux, où à l'aube, il la fécondera de ses chauds rayons.

Un second oiseau vu de profil correspond mieux aux caractéristiques de la frégate, bien que le dessin en soit beaucoup plus maladroit : gésier gonflé, bec légèrement recourbé à la pointe et surtout de courtes pattes. C'est dire qu'il est totalement différent du majestueux exemplaire, impeccable dans le tracé, possesseur de longues pattes étirées. Autre détail tout à fait typique de la frégate — que les Nazcas n'auraient pas omis, c'est *la queue fourchue,* en « hirondelle », alors que le géoglyphe géant montre une queue *trapézoïdale,* prolongée par une importante penne rectrice centrale.

Il s'agirait davantage à mon avis, d'une espèce de sterne. Luis Lumbreras le qualifie avant tout « d'oiseau mythologique » reproduit d'après la « *constellation de l'oiseau » au* VIIIe *siècle après J.-C.* Les lignes qui partent de la queue et soulignent les ailes, pourraient être solsticiales. Une « route » s'en approche, *rectiligne sur 9 kilomètres de long et plus de 6 mètres de large !*

GUANAY, PIQUERO ET PÉLICAN

Un autre pensionnaire du zoo ailé des pampas, au bec colossal, esquisserait très incomplètement le *guanay*[75] sorte de cormoran à l'allure de pingouin en frac noir sur plastron blanc. Principal donneur de *guano,* l'oiseau fournit 85 % de la production totale de cet engrais naturel fait de ses déjections. Bien connu des préincas et des Incas, c'est aussi le plus nombreux des trois

espèces qui sont les involontaires pourvoyeuses d’une manne céleste qu’il dépose sur les rochers. Peut-être est-ce en hommage que les anonymes dessinateurs des pampas désiraient faire de lui le plus volumineux des dessins, mais la place leur manqua, sur le sol encombré de surfaces géométriques de la pampa Colorada. L’effigie n’a donc qu’une courbe immense en guise de poitrine, une tête avec un œil rond et comme une huppe érigée à trois plumes.

Il apparaît souvent dans la mythologie précolombienne, peint sur les toiles de coton et les huacos liturgiques. Porté par de petits poissons sur une riche litière, l’oiseau sacré est couronné d’un cimier en éventail, bordé d’une grecque scalaire, une pagaie cérémoniale posée sur l’attache de l’aile.

D’après Jimenez Borja, le guanay appartient au culte lunaire. C’est *Waman Kantax, le dieu du guano,* auquel on rendait grâce tout au long de la côte, en lui offrant en holocauste le sacrifice des plus jolies vierges-prêtresses. Magnifiquement parées de colliers de turquoise, les seins gainés d’or et d’argent, elles étaient conduites en radeaux de balsa jusqu’aux îles arides, uniquement peuplées de guaneros, où on leur tranchait la tête afin que leur sang jeune et généreux se mêle aux eaux prodigues, qui nourrissaient si bien les oiseaux de mer.

Dans une lettre datée de 1867 et publiée par le grand historiographe Luis Alayza y Paz Soldan, adressée par un riche propriétaire d’hacienda au célèbre archéologue Squier, nous trouvons des détails sur de tels sacrifices : « Je vous envoie quelques poissons d’argent que l’un de mes amis a découverts dans le guano des îles Chincha. Cet ami, le capitaine italien Juan Pardo, qui commandait un bateau côtier, a vu sortir en même temps du guano, le corps d’une femme décapitée… Les côtes et la poitrine étaient recouvertes de lamelles d’or très minces, bien dignes d’être conservées comme des reliques de l’antiquité. Mais les marins se les partagèrent et les vendirent aux patrons des bateaux qui chargeaient le guano. Et ils rejetèrent la momie à la mer, croyant qu’il s’agissait d’une adultère. »

Il n’y a pas si longtemps, on me conta une anecdote qui prouve que certaines croyances demeurent bien ancrées dans l’esprit des métis de la côte péruvienne. Comme un voyageur étranger courtisait une jolie fille mariée de la région, finalement elle se refusa « de peur, lui confia-t-elle, qu’on ne lui coupe la tête dans les îles »…

Des milliers de mouettes, de cormorans gris, de corbeaux de mer, d’hirondelles de l’Inca, etc., encombrent le ciel et les ondes du Pacifique

côtier, mais leur malencontreuse habitude de vivre sur l'eau font qu'ils ne peuvent compter parmi les producteurs de guano.

Second fournisseur attitré de guano, le *piquero* ou Fou de Bassan, — le bien nommé pour sa folle façon de piquer de 100 mètres à la verticale sur les vagues où il plonge dans un éclatement d'eau et de feu d'artifice, ne donne que 10 % de l'engrais national. Beaucoup moins que le troisième producteur, *l'alcatraz* ou *pelicanus thagus*, le plus gros des totipalmes, roi fainéant du Pacifique, alourdi d'un long bec fourre-tout. Ce dernier préfère prélever ses festins à bord des barques de pêche. Émule des « *Pajaros* » du célèbre film d'Hitchcook, il s'attaque même parfois à l'étal des vendeuses de poissons sur les marchés de Lima et des villes de la côte. Il donne 50 % d'un guano liquéfié de piètre qualité.

Flâneur et encombrant les ports, volontiers agressif si on lui refuse ses « prises de guerre », le pélican niche par énormes colonies sur les îles et les hautes falaises. Nous le retrouverons, tapissant la pampa, sa laide « épuisette » de peau nue, membraneuse, rose et flexible où son modèle vivant emmagasine les poissons, soulignant la mandibule inférieure. Avec des ailes de 20 mètres de long, des pattes raidies en arrière, il donne plus l'impression de planer que de voler. Ses ailes tirées au cordeau, repliées sur trois rangées de plumes rectilignes, peuvent évoquer sa raideur et sa maladresse sur l'eau où il flotte et barbote, faute de pouvoir plonger en profondeur, empêché par de grandes « outres » respiratoires emplies d'air.

Traité dans un style absolument différent des autres géoglyphes, le Pélican géométrisé du désert de Palpa est par sa conception originale, un chef-d'œuvre de stylisation rarement égalé.

COLIBRI OU OISEAU-MOUCHE « RESSUSCITÉ »

Merveilleusement stylisé lui aussi, un Colibri s'élance à la recherche d'on ne sait quel nectar, dans ce paysage mort. Tout à coup, il paraît buter de son très long bec en aiguille, contre une grille de sept sillons parallèles, étirés chacun sur une longueur de 500 mètres[76].

Des ailes déployées en triangle à l'horizontale, une large queue prolongée par une plume caudale, donnent la parfaite illusion du plus minuscule passager de l'air dont il est le bijou. Exclusif des Amériques centrale et du sud, le *picaflor,* champion des grandes manœuvres aériennes, d'une vivacité

incroyable, vole aussi bien en avant que sur le côté ou reculant et il se stabilise à l'instant au point fixe dans un battement d'ailes rotatives imperceptible, bruissant comme de la soie.

Habillé d'un fin duvet moiré de reflets chatoyants, à peine plus gros qu'un bourdon, on l'appelle aussi « oiseau-mouche ». Le naturaliste français Jules-Charles de l'Écluse, rapporta en 1601, une très jolie légende, qui explique ce surnom. Il se trouvait à Tournay, en compagnie d'un groupe de missionnaires Jésuites de retour des « Indes Occidentales » — l'Amérique des Conquistadores — , qui lui racontèrent que les Brésiliens donnaient à ce minuscule voltigeur le nom de *Ourisia*, ou « rayon de soleil ». Le Père général de la Compagnie de Jésus ajouta, très sérieusement, que le colibri était procréé par une mouche ! Comme son auditoire se montrait incrédule, pour donner plus de crédibilité à son récit, il prétendit « avoir vu de ses propres yeux un exemplaire qui, n'ayant pas terminé sa transformation, était en partie mouche et en partie oiseau ».

Le Jésuite affirma ensuite que « les plumes qui couvrent le corps du picaflor, sont d'abord noires, puis cendrées, ensuite rosées et rouges en définitive ». Et il conclut que « si un rayon de soleil touche la tête de l'oiseau, on découvre sur son plumage toutes les couleurs que l'on peut imaginer ». Ce qui est vrai cette fois, si l'on ajoute comme le père Guevara, qu'elles sont « irisées d'or, de vert et de bleu ». Cet autre Jésuite introduisit une variante dans la description précédente : le colibri naît d'un œuf unique, mais au lieu d'un oisillon, c'est « un ver » qui se forme, se développe, « prend des pattes, une tête et des ailes, commence à voler comme un papillon et à se soutenir dans les airs avec une folle inquiétude ».

Le chroniqueur Francisco Lopez de Gomara nous enseigne que « le picaflor se nourrit de rosée, de miel et de liqueur de fleurs… qu'il s'endort en octobre et se réveille en avril, quand il y a beaucoup de fleurs. Pour cela dit-il, au Pérou, on l'a surnommé « le ressuscité ».

Le franciscain B. de Sahagun note qu'on attribuait au colibri « le don de guérir les bubes et même d'immuniser l'homme (probablement de la syphilis), « en échange d'une stérilité définitive ». Et dit-il, « c'était le plus beau présent que l'on faisait aux rois et aux princes ».

Dans la mythologie péruvienne, le colibri est associé au printemps et, à Machu Picchu, la fabuleuse « Cité Perdue des Incas », des Indiens m'ont dit, me désignant ce bijou volant : « C'est l'âme des Vierges du Soleil »,

recluses après la Conquête espagnole, suppose-t-on dans cette « huitième merveille du monde ».

Dans les musées, les vitrines gardent des paires de colibris d'or aux becs en aiguille, qui ornaient les rouleaux-boucles d'oreilles, les miroirs, les broches, spatules et bracelets, des grands personnages.

José Maria Arguedas, l'un des meilleurs folkloristes péruviens, tenait d'un Indien aymara du haut plateau, une émouvante histoire. Pénétrant un jour dans un *pukullu*, très antique tombeau en forme de petite pyramide tronquée, cet Indien y trouva un colibri d'altitude. « Picaflor, émeraude verte, le supplia-t-il, à la mi-nuit, aide-moi à implorer, à adorer le cœur de la montagne ! »

L'INSOLITE « OISEAU-SERPENT »

Projeté à la façon d'une flèche ou « détendu en ressort », à l'image du serpent-volant des vieilles légendes préaméricaines, avec un corps réduit au minimum (à peine le tiers du géoglyphe), par rapport à l'ensemble, le plus insolite des hôtes de la volière des pampas, mesure au total près de 280 mètres de long ! L'interminable cou, neuf fois tordu et ondulé de courbes profondes, différentes mais toutes aussi soigneusement élaborées, s'étire indéfiniment par un bec effilé sur 150 mètres ! Malgré cela, l'extraordinaire volatile demeure infiniment gracieux. Quoique les pattes ne soient pas allongées en proportion et que le bec, lui, le soit exagérément, il s'agit de la *parihuana,* gracile flamant rose dont la baie de Paracas héberge de spectaculaires colonies. Lorsqu'il y débarqua pour libérer le Pérou de l'emprise coloniale espagnole, le général San Martin s'inspira de leur vive couleur pour le drapeau péruvien, rouge-blanc-rouge.

La parihuana est représentée sur les huacos, depuis l'époque dite Paracas. Dès 1964 Maria Reiche en entreprit l'étude détaillée. Elle parvint à établir que le bec de l'oiseau géant pointe très précisément vers le lever du soleil, derrière les cimes englacées des Andes, à l'époque du solstice d'hiver, quand l'astre se trouve directement au-dessus du Tropique du Cancer.

On peut donc en déduire que le monumental flamant de la pampa fut utilisé à la façon des Intihuatanas monolithiques de la Cordillère, qui beaucoup plus tard sous les Incas, auront pour mission d'annoncer la date sacrée entre toutes, de l'Inti Raymi, la fastueuse fête annuelle du culte

solaire, célébrée de nos jours au Cuzco, par des milliers d'Indiens et d'Indiennes multicolores, accourant de toutes les montagnes, le 24 juin de chaque année[77].

Tous les peuples de l'antiquité ont épié la marche éternelle des saisons sur des observatoires qui repéraient celle des astres et des étoiles, qu'il s'agisse de monumentales pierres dressées et de portiques cyclopéens comme à Stonehenge, ou de cercles solaires en pierre comme à Averbury en Grande-Bretagne et à Sillustani sur le haut plateau péruvien, ou ailleurs dans le monde. Grâce à ces « horloges » astrales, l'arrivée des pluies solsticiales était annoncée par les pontifes et célébrées par de délirantes festivités. Peut-être l'oiseau géant au cou serpentin de Nazca, connut-il de semblables spectacles et poursuivait-il le même but…

Mais à défaut de monument, il est évident que les anciens Péruviens, même ceux qui n'adoraient pas le soleil en tant qu'astre-Père, avaient remarqué — l'Indien analphabète le fait aujourd'hui — que son ombre est tour à tour projetée dans des directions différentes et qu'elle change, s'allongeant ou se raccourcissant plus ou moins, comme dans une glace déformante, selon l'heure. En plein midi, quand le soleil est à la verticale et que l'ombre disparaît, l'Indien n'a pas besoin de montre pour la connaître !

Le décalage des saisons, qui se produit de mois en mois pendant un cycle perpétuel qui se répète tous les 1460 ans, a pu tout aussi bien être noté par les mages nazcas. Beaucoup des alignements rectilignes qui font partie du complexe de l'oiseau-serpent peuvent concerner l'étude et l'observation de la mécanique céleste. Ces lignes relient des centres importants et celle qui traverse l'extrémité du cou, oscille plusieurs fois d'un bord à l'autre d'un gigantesque trapèze, comme le démontrent les photos que nous en avons prises. Le tracé qui barre le cou et une aile, provient d'un groupe de plans géométriques situés en bordure du plateau et il mène à un autre oiseau qui doit en être distant d'approximativement un kilomètre.

Les Incas donnaient le nom de *ticnu* au point le plus haut du soleil dans le ciel, quand ses rayons tombent sur nous à la verticale, c'est-à-dire au zénith, d'après l'un des premiers dictionnaires quechua publié au xvie siècle par Gonzales Holguin.

Dans le calendrier maya, l'équinoxe du 21 mars avait la plus vive importance, sans doute parce que les rayons solaires, suivant une trajectoire proche du zénith, sont plus concentrés et que les jours et les nuits ont alors la même durée.

L’une des lignes partant de la parihuana, eut peut-être pour but d’alerter l’attention des astronomes de Nazca, de les prévenir qu’ils devaient se préparer à observer la position du soleil à midi et qu’ils puissent l’inscrire sur la pampa, utilisée par eux comme les feuillets d’un almanach calendrical. Paul Kosok qui fait souvent allusion à une possible corrélation entre les calendriers maya et nazca, s’apercevant que *les ailes et la queue de l’oiseau-serpent totalisent 11 plumes,* envisage que ce chiffre ait pu marquer « la différence entre les 354 jours de l’année lunaire et les 365 jours du cycle solaire. Ces jours « extra ou en trop, rappelle-t-il, étaient généralement dédiés aux festivités, jusqu’à ce que le grand inca Pachacutec abolisse le calendrier lunaire et introduise un mois administratif de 30 jours, qui réduisit à 5 le nombre de jours fériés ».

MOUETTE OU PERROQUET ?

Si la Frégate, le Guanay, le Pélican, le Colibri, la Parihuana peuvent être identifiés presque à coup sûr, il n’en va pas de même pour le reste des hôtes de la volière des sables ! Cinq oiseaux sur dix-huit, ce n’est guère… pourtant, mettre un nom sous chacun des autres dessins est aventureux même si, dans le nombre, il est logique de penser que se cachent quelques-uns des oiseaux totémiques vénérés par les Nazcas.

Quelle espèce fut réduite à une tête vue de profil, mais « à plat » avec deux plumes latérales quadrangulaires pour chaque aile seulement ? La mouette grise — creagus furcatus — qui ne se reproduit que sur l’archipel équatorien des Galapagos ? Bec rond, de grands cercles rouges autour des yeux, pattes orangées, cette pêcheuse nocturne, très adroite « planeuse », qui pousse sans cesse de lugubres cris stridents tout au long des plages, orne fréquemment les huacos nazcas.

Cependant, une autre étiquette a été proposée pour cette intrigante figure de grande taille, faite de segments de cercles, dont les rayons sont de 10 et 12 mètres : le perroquet. Le *loro* péruvien qui préoccupe, lui aussi, les archéologues ! D’abord parce qu’il foisonne sur le décor des céramiques, certaines de celles-ci moulées même, en forme de perroquet. Puis parce que l’abondant emploi de ses plumes portées en couronne ou cousues sur les ponchos d’apparat des grands seigneurs du littoral, qu’elles transformaient

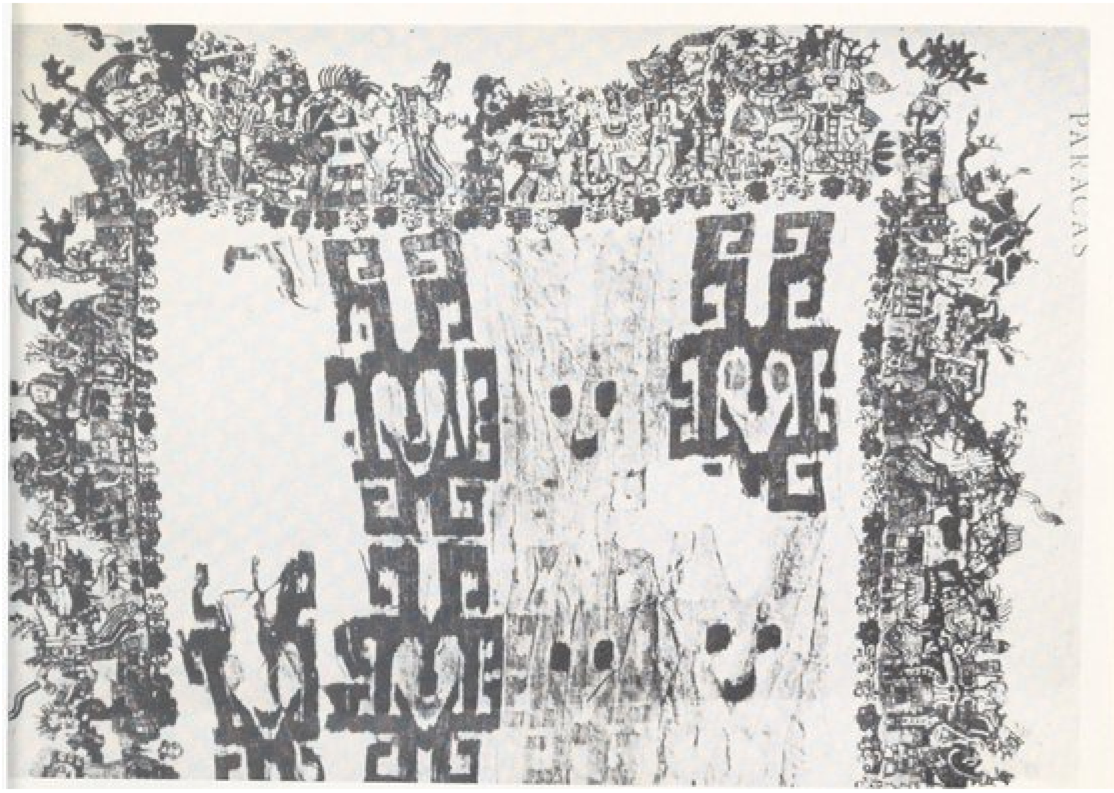
en brillants hommes-oiseaux, nécessita une fabuleuse quantité d'une espèce qu'ils jugent originaire des forêts amazoniennes.

De deux choses l'une, estiment les américanistes, ou bien, si le perroquet vivait sur la côte péruvienne, le climat a changé de façon drastique dans les derniers 3 000 ans, ou ces plumes étaient « importées » des selvas tropicales…

Max Uhle a exhumé des ouvrages en plumes d'ara, remontant à une époque reculée. Mais Stumer constate qu'il n'y a pas de signes évidents d'un tel changement d'ambiance. Pourtant, lui aussi a souvent rencontré de grands *guacamayos ararauna* jaunes et bleus, pareils aux perroquets de « l'enfer vert » amazonien. Particulièrement dans les tombes de Playa Grande, à 400 kilomètres des forêts ! Placés à hauteur de la tête des momies, couvrant de leurs ailes étalées des poteries miniatures, auprès d'objets en bois de *chonta…* Un palmier « bois de fer » noir et veiné, exclusif des chaudes selvas. Les aras de la côte furent donc vraisemblablement importés d'Amazonie, où aujourd'hui encore, ils sont *le totem des Jivaros chasseurs de têtes-trophées* par excellence… comme les Nazcas d'il y a 2 000 ans ! C'est le « perroquet qui parle bien », légendairement créé par Apanchi, le héros culturel de cette fière ethnie, qui fournit toujours aux Shapras, spécialistes de la « tête réduite miniaturisée », de somptueux casques de guerre dont ils se coiffent à la manière des Peaux-Rouges.

Il y a donc une troisième solution : l'ara était-il importé *mort* ou *vif ?* C'est un objet de terre cuite nazca, rarissime puisqu'il n'en a jamais été trouvé de semblable jusqu'à ce jour — qui nous renseignera clairement cette fois. Découverte en 1921 dans une antique sépulture de la vallée de Ingenio — celle qui longe les fameuses pampas — , cette iconographie unique nous fait assister à une scène vécue des activités sociales d'une famille de Nazca. Pleine de dynamisme, cette céramique exceptionnelle nous dépeint l'allègre voyage d'un groupe humain, avançant à pas vif, en musique et à la file. Deux fils cadets ouvrent la marche, suivis du père coiffé d'un volumineux turban croisé sur le front, soufflant dans une flûte de Pan et portant un chiot sous le bras. Quatre autres petits chiens tachetés et « tape à l'œil », la queue en tire-bouchon, les oreilles pointues, courent joyeusement à côté de leurs maîtres. Puis vient la mère, avec un perroquet sur chaque épaule ; enfin la fille aînée, un *lorito* — le jacassant *psittacus*

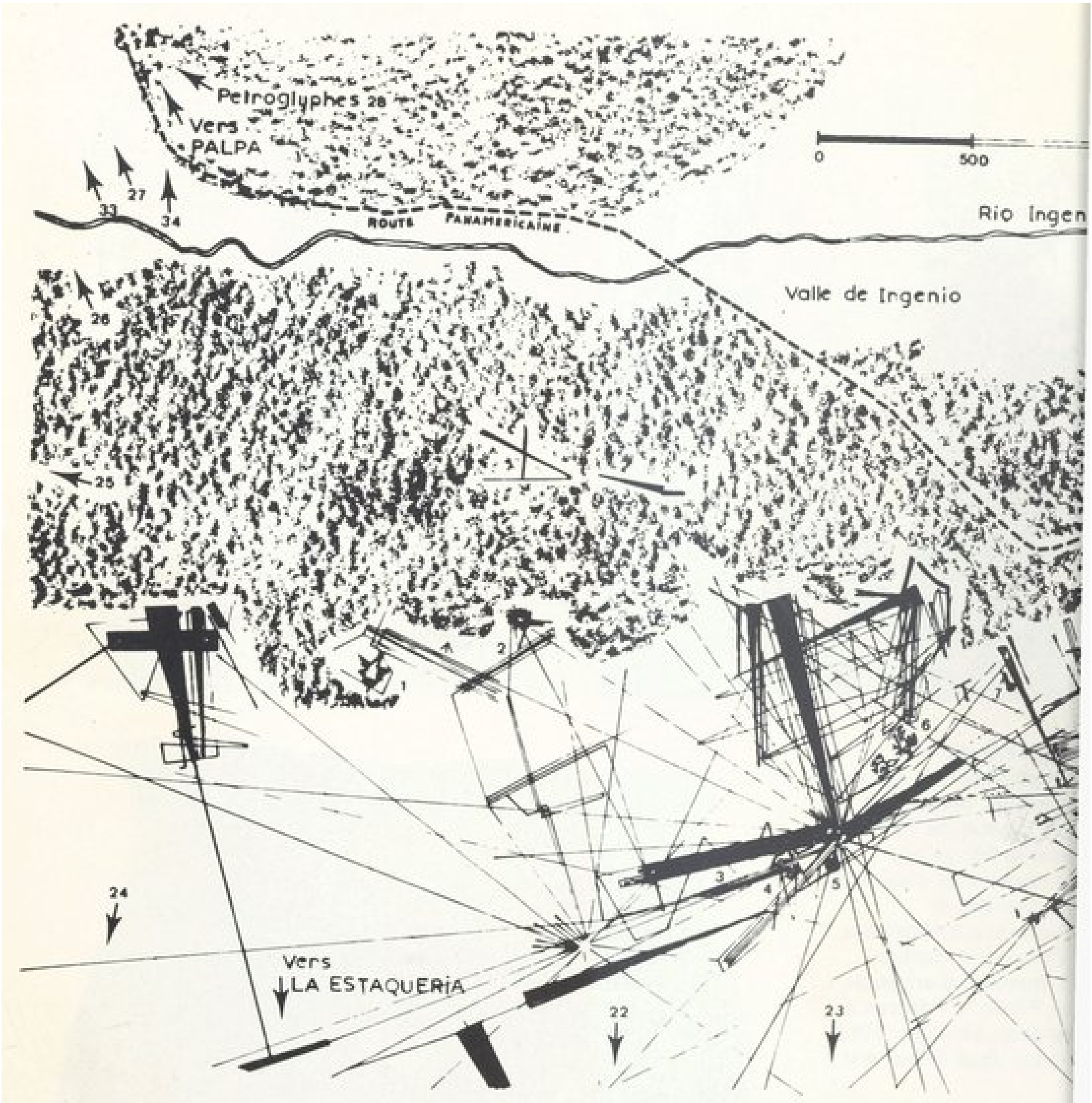
mercenarius ou perroquet commun de plus petite taille, qui pose le même problème, perché sur le baluchon qu’elle porte sur son dos.



Fragment d’un extraordinaire « manto » en coton, revêtu par une momie de Paracas, devant la frange est composée de dizaines de divinités et animaux totémiques. Collection Nathan Cummings d’art ancien au Pérou. « Paracas » (Jean Levillier, 1956, photo Jack Waisbard.)



Tambour nazca en céramique, orné tout autour d’un cortège de musiciens qui dansent entre des astres stylisés. *(Photothèque Musée de l’Homme, Paris.)*



Petroglyphes 28
Vers
PALPA
0
500
27
33
34
ROUTE PANAMERICAINE
Rio Ingen
Valle de Ingenio
26
25
24
Vers
LA ESTAQUERIA
22
23



Carte des pistes de Nazca, par Jack Waisbard.

Principaux alignements, pistes et figures des pampas de San José, Ingenio et Jumana-Colorada, situés entre Palpa et Nazca, dans le Sud péruvien. Les numéros du plan, se retrouvent sur les différentes planches de *croquis* et dans l'*iconographie in-texte* (page 349). Ils désignent l'emplacement ou la direction des géoglyphes et des pétroglyphes jusqu'à ce jour identifiés et répertoriés.

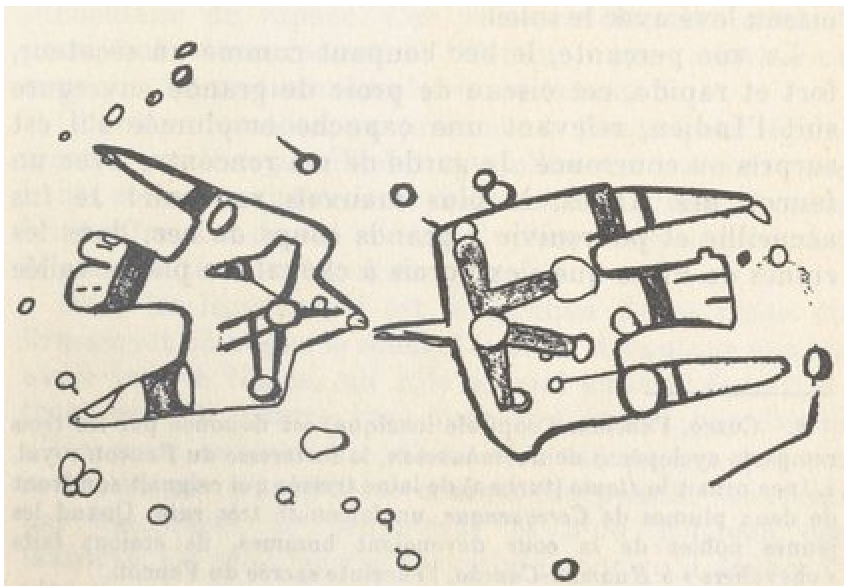


Momie de femme nazca, à longue chevelure noire, le torse serré contre les jambes repliées. Elle porte une jambière en or et des sandales de cuir. *(Photo Frank Dielman. Commissaires Priseurs associés :* MM. Guy Loudmer, Hervé Poulain, Pierre Cornette de Saint-Cyr. Palais Galliera, 1974.)

Momie d'un prince de Paracas au large collier en plaques de coquillages, éventail de plumes rouges, sceptre de plumes bleues et jaunes.
(Photo Frank Dielman. Commissaires Priseurs associés : MM. Guy Loudmer, Hervé Poulain, Pierre Cornette de Saint-Cyr. Palais Galliera, 1974.)



Les deux oiseaux juchés sur les épaules de la mère, ont été classés par Julio Tello comme des Ara macao, bien reconnaissables à leurs joues blanches fardées de feu et rayées de fines lignes noires, du jaune d'or et du bleu vif sur les ailes, colorés comme des vitraux d'église. Et comme ceux, je le répète, qui accompagnent les ethnies amazoniennes de chasseurs de têtes, dans tous leurs déplacements.



De curieux « oiseaux » planent sur un huaco *de Paracas-Cavernas (environ 2 200 ans).*

Il semble donc nettement établi que plusieurs espèces de perroquets vivaient, très bien acclimatées, sur la côte, il y a de nombreux siècles… Comme aujourd'hui à Lima, où ils ornent, prisonniers d'un perchoir, les jardins de somptueuses villas coloniales.

HUAMAN OU CONDOR ?

A moins que ce mystérieux oiseau tronqué des pampas n'ait représenté un rapace ? Le gros bec crochu peut autant appartenir au *huaman* ou faucon royal, qu'au vautour ou au condor[78].

Très tôt dans les âges précolombiens, sur la côte et dans les cordillères, le huaman vient en tête des plus nobles espèces totémiques. Dans la mythologie andine, il est traditionnellement lié à la partie haute (hanan) de

la sphère terrestre, sans doute parce qu'il est le premier oiseau levé avec le soleil.

La vue perçante, le bec coupant comme un sécateur, fort et rapide, cet oiseau de proie de grande envergure suit l'Indien, relevant une capuche emplumée s'il est surpris ou courroucé. Je garde de ma rencontre avec un faucon des Andes, le plus mauvais souvenir ! Je fus accueillie et poursuivie à grands coups de bec, dans les ruines de Pisac que j'explorais à cheval, en pleine vallée sacrée de l'Urubamba, non loin de Machu Picchu, par l'un de ces irascibles rapaces.

Le huaman attaque les vipères, une aile en bouclier, fouettant et assommant de l'autre, le serpent. Bien qu'il dérobe sans vergogne la viande de lama que l'Indien d'altitude met à boucaner au soleil et au gel alternés, le faucon a toujours été admiré par lui, pour sa vigueur, sa puissance, son arrogance, son audace, sa résistance et sa rapidité. Ses plumes magiques ornaient la flûte du sorcier, la toque et les flèches du guerrier pour que celles-ci ne manquent pas la cible visée.

Oiseau favori des Nazcas, les chasseurs le dressaient à prendre d'autres espèces. Sur les huacos d'Ica, d'Ocucaje, de Nazca, les hommes d'il y a 2000 ans, ont le visage tatoué des « *marques du faucon* ». Des bandes peintes à l'oblique ou à la verticale sous les yeux, barrant les paupières et les joues, simulent la tache suboculaire du rapace. Ces peintures faciales avaient pour but d'incorporer à l'homme, par mimétisme magique, les vertus exemplaires du faucon.

Quant au vautour, sa présence à Nazca peut également se justifier par l'habitude qu'il a de descendre des hauts sommets andins avec les premières pluies, dans le bruit effrayant de ses ailes déployées, coopérant ainsi à la planification des travaux agricoles.

Dans les légendes, il est le gardien de la porte du firmament où vogue le soleil. De plus, le vautour semble avoir joué à Nazca, un rôle spécial auprès des têtes-trophées. Un bizarre vase funéraire étudié par Raoul d'Harcourt, est entouré d'une série de piques que cet investigateur a interprété comme des *piloris*, traversés par des dards de propulseur et d'où pendent des tsantzas. Un vautour y est attaché « pour qu'il dévore la tête coupée et en assimile ainsi les vertus magiques ».

Reste l'oiseau-roi des Andes, celui qui domine majestueusement les airs, le condor, lui aussi royal et en étroite connexion avec le Soleil-Père, celui

qui s’en approche le plus près, son *messager* dans les fables et contes andins[79].

Sur un très beau huaco nazca en forme d’escalier « à l’envers », des guerriers décapitent l’ennemi, travestis en condors.

L’imposante « *danse du condor* », de plus en plus rare, a lieu encore sur les rives du haut lac Titikaka, certains jours de fêtes solennelles. Toujours semblable par ses gestes raides et son pas cadencé, aux chorégraphies représentées sur de vieilles céramiques, dont les danseurs sont casqués de l’imposante dépouille aux ailes déployées de l’oiseau divin. Mais aujourd’hui, les chorégraphes ne brandissent plus de bâtons emplumés d’où pendaient de lourdes grappes de têtes-trophées !

Le chroniqueur Garcilaso de la Vega a brossé le tableau de l’une de ces danses qu’il vit représentée au Cuzco : « Les danseurs venaient, dit-il, de la façon que l’on peint les anges avec des grandes ailes de l’oiseau qu’ils appellent *cuntur,* parce qu’ils se vantent de descendre et d’avoir eu pour origine un condor. »

Symbole solaire, c’est l’oiseau noble qui couva l’œuf dont naquit l’astre du jour. Génie ailé des cimes, il transporte de nuage en nuage, la précieuse eau de pluie qui fécondera les terres…

LE PILCO ET L’HERBE A DISSOUDRE LA PIERRE

L’un des hôtes ailés de la volière des pampas devrait être le *pilco,* un petit oiseau dont je n’ai pu savoir l’espèce[80]. Son autre nom de *carpintero* l’apparenterait avec le pivert, si ce n’était la couleur… Pour les uns, il serait bleu ou gris clair. Pour d’autres, ses plumes sont « tournesol », jaunes ou orangées et il est coiffé d’une huppe écarlate. Un seul détail précis : le bec noir et brillant, est en forme de « plume à écrire ».

Une jolie légende raconte qu’aux temps passés, l’un des seigneurs de Nazca gardait jalousement dans son palais ses deux filles, d’une grande beauté. Quand l’Inca entreprit la conquête du littoral, il somma le Curaca Nazca de se plier à ses lois. Celui-ci, sachant qu’il ne pourrait longtemps résister aux puissantes légions du Cuzco, voulut sauver les jeunes filles du déshonneur, le vainqueur ayant pour coutume de s’emparer des plus belles vierges de l’Empire pour les reclure dans le sérail des Femmes Choisies. Plutôt leur donner la mort ! Mais pour ne pas irriter les dieux en faisant

couler leur sang, il les emmura dans une caverne. Le pilco, entendant pleurer les princesses indiennes, vint à leur secours, portant dans son bec effilé, *l'herbe magique qui dissout les pierres,* avec laquelle, patiemment, il parvint à perforer la paroi et à les libérer…

L'herbe à dissoudre la pierre est-elle un mythe ou une réalité ? La « fable » court tout le Pérou, pour expliquer que les Incas purent édifier sans peine, autant de palais, de temples, de forteresses avec des monolithes cyclopéens !

Les Conquistadores ne pouvant imaginer comment les architectes et les bâtisseurs incaïques parvinrent à hisser — entre 3000 et 4000 mètres d'altitude, où le moindre effort essouffle… — des blocs de roc pesant plusieurs tonnes, l'idée naquit qu'ils connaissaient le secret *d'amollir la pierre en pâte pour la mouler.*

Peu d'investigateurs se sont penchés sur l'intrigante question. Je n'ai pu faire la preuve dans un sens ou dans l'autre mais j'ai relevé un troublant récit, rapporté par Prospero C. Belli, un collectionneur bien connu à Nazca auquel, en 1929, l'archéologue Rossel Castro aurait affirmé avoir vu « l'oiseau *carpintero,* portant des herbes dans son bec, qu'il déposait, mâchées, sur la pierre pour la perforer et y creuser son nid ». Carlos Belli conclut à la vertu du jus de ces herbes « qui ramollissent la pierre la plus dure ». Ce même péruaniste écouta une autre histoire de la bouche de paysans d'Ica qui voulurent un jour, jouer un mauvais tour au pilco, coupable d'avoir fait son nid dans un tronc d'arbre. Ils en bouchèrent l'entrée avec des cailloux. Mais l'oiseau vola à la recherche de l'herbe, la hacha avec son bec… et le jour suivant, ils retrouvèrent les pierres en morceaux au pied de l'arbre et la couvée envolée !

Le pilco, nous informe Belli, est l'oiseau *agorero, l'oracle des Nazcas,* craint et respecté, hier et aujourd'hui. Les paysans de la région devinent s'il leur prédit bonheur ou malheur dans l'intensité de son chant et la durée de ces trilles. Belli proposa une forte somme d'argent à l'un des paysans, pour qu'il lui apporte quelques brins de l'herbe « magique » afin de la faire analyser. Mais celui-ci refusa : « Je ne le ferai jamais, se défendit-il, car cela amènerait la disgrâce sur moi et ma famille. »

Une seule chose est certaine : le pilco illustre souvent les huacos nazcas, où il est représenté avec *un brin d'herbe dans le bec.* La légende ou la réalité ne date donc pas d'hier !

Où pousserait cette herbe « dissolvante » ? Dans les vallées côtières mais aussi, semble-t-il sur le haut plateau du lac Titikaka où une tradition transmise par Jaime Lopez Raygada, fait écho à la « fable » de Nazca. « Sur les cimes de San Juan, à Puno — la haute capitale du lac sacré, à 4000 mètres d'altitude — , une coutume qui remonte aux temps reculés, survit encore, dit-il. A la fin de l'année, lorsque l'oiseau nommé Akakllo, dont *la salive dissout la pierre* creuse des trous dans les rochers pour s'abriter des gelées, les Indiens Aymaras font des feux avec de la mousse et des branchages, devant chaque nid, pour qu'enfumés, les oiseaux en sortent. Ils les attrapent alors facilement et la cérémonie commence. »

Les Aymaras ont préparé de minuscules ponchos en papier coloré pour en revêtir chaque oiseau, dont la tête est ensuite plongée dans un verre de chicha de maïs pour l'enivrer. Ainsi vêtus, disposés à la file, les akakllos sont relâchés pour que s'accomplisse l'antique rite de divination. Certains s'envolent comme des flèches tandis que les autres, ivres, décrivent des cercles ou tombent à terre. L'Indien dont l'oiseau ne revient pas, vivra très vieux croit-il, alors que ses compagnons redoutent le pire…

Où se cache le pilco sur la fameuse pampa aux géoglyphes ? Quel est ce « géant » barré d'une vaste surface géométrique, qui n'a que la tête, un long bec appuyé sur une spirale, des pattes et un cou en « accordéon », avec un tracé si large — 3 mètres — qu'on le suit comme une route carrossable ?… Et cet autre, en plein vol mais *étripé* — les entrailles à l'air — qui doit rappeler un vieux rite « magique » péruvien, toujours pratiqué dans les Andes, par les *brujos* qui arrachent les entrailles d'oiseaux vivants, pour y lire des augures[81]…

LA CHOUETTE, LE HIBOU ET LE CANARD

… Tout comme on le faisait pour la chouette ou le hibou, espèces préférées des mages pour interpréter, deviner et prédire l'avenir en les ouvrant vivants.

La chouette et le hibou étaient liés à *l'aveu public des péchés,* très en vogue aux temps précolombiens. Le chroniqueur Luis de Monzon nous apprend que, pendant la fête d'Oncoy Mita, avant de se confesser, le pénitent appelait ces oiseaux pour les prendre à témoin : « Écoutez-moi, criait-il… *condors, chouettes et hiboux,* je veux avouer mes péchés. »

Les merveilleux céramistes de la côte, représentèrent chouette et hibou façonnés en relief, dans l'argile sous forme de pot ou cruche à boissons rituelles ou funéraires. Pour leur face ronde et lunaire, pour leur vie nocturne, tous deux étaient des symboles de l'astre des nuits.

Dans le nord du Pérou, les Mochicas et les Chimus interprétaient l'apparition du hibou comme la réincarnation d'un sorcier et un signe de « préavis ». En outre, l'oiseau jouait un rôle précis comme dieu de la Justice. Sous un aspect anthropomorphe, coiffé d'une demi-lune, sceptre en main, ce juge implacable prononçait la sentence, présidant ensuite les peines et châtiments appliqués aux condamnés.

Julio Tello a édicté qu'avec « le serpent et le félin, ce sont les trois animaux typiques du mysticisme panperuano ». Aujourd'hui encore, les chamanes boliviens élèvent ces rapaces noctambules pour leurs pratiques de sorcellerie et d'enchantement.

Chouette et hibou ne manquent pas à Nazca, non pas au niveau des pampas mais les dominant, silhouettés sur les pentes en hauteur, en ôtant les pierres noirâtres, difficiles à discerner au sol et seulement reconnaissables en hélicoptère. Il s'agit ici de pétroglyphes dont la facture dénote une moindre évolution artistique que celle des géoglyphes. Homme-Chouètte ou Homme-Hibou, sont hauts de 20 à 30 mètres, avec des yeux et une bouche faits de tas de pierres.

L'un d'eux côtoie de près un colosse à auréole dentelée, foisonnant de têtes-trophées et de serpents, qui rappelle tout à fait les Hommes Volants de Paracas. D'autres, des Hommes-Soleil coiffés de longs rayons. Certains ont un gros visage sur un corps de nain rachitique, à peine esquissé. Ces personnages cauchemardeux sont coiffés de larges chapeaux plats, surmontés de hautes plumes verticales ou auréolées. Certains tiennent sur le bras un petit animal ou un oiseau. Une silhouette chavinoïde est invraisemblable, coupée en deux, tête et corps séparés faits chacun d'une grossière spirale « en boudin ».

J'ai vu, sur des huacos de Nazca, des paires de têtes de chouettes. Et photographié, un superbe manto de Paracas à fond bleu nuit frangé de rouge, rebrodé d'aériennes Femmes-Chouettes.

Face à la colline gravée de ces fantomatiques rapaces nocturnes, j'ai médité sur la question de savoir si, condamnés par des lois intransigeantes pour larcin, mensonge ou adultère, les coupables Nazcas n'étaient pas jadis

amenés au pied des Seigneurs de la Justice et de la Mère-Lune à face de chouette, pour y être sacrifiés en expiation des fautes avouées…

Sur le même principe existe aussi le pétroglyphe-canard, joliment silhouetté, dominant ce qui pourrait être, en contrebas, une pyramide à deux étages et au carré.

CHAPITRE XII

UN FABULEUX ZOO MYTHOLOGIQUE

LA MANTIQUE DE L'ARAIGNÉE ET LA CONSTELLATION D'ORION

L'une des figures les plus connues aujourd'hui du féerique bestiaire de Nazca — la seconde identifiée par Paul Kosok — , est une monumentale Araignée, située en bordure de la vallée de Ingenio. Toute en souplesse, harmonieuse dans ses courbes, elle fut tracée à quelques enjambées à l'ouest d'un gigantesque quadrilatère, au-dessus d'un long triangle mince et effilé, dans l'angle intérieur formé par ces deux surfaces géométriques qui se rejoignent.

Encore intacte en 1963, la merveilleuse Araignée est maintenant « défigurée » par les traces blanches, elles aussi indélébiles à jamais hélas, laissées par le va-et-vient des jeeps, buggies et autres véhicules malfaisants des touristes, qui ont pris le géoglyphe au piège d'une toile sacrilège.

Longue de 45 mètres — l'une des mesures standards des pampas à images — asymétrique et pourtant idéalement proportionnée, l'Araignée est inscrite entre deux droites tangentielles.

Quelle en est l'espèce ? C'est une autre affaire ! Pour Rossel Castro, c'est la *tarentule*, symbole de fécondité et de richesse agricole, symbole du travail, de l'art et de l'agilité, selon le père Villar Cordova. Un gros arachnide velu, à l'affreuse toison hirsute et marron, mesurant en réalité 33 centimètres avec des pédipalpes en « tenaille » et un gros abdomen. Deux détails qui se retrouvent sur la pampa.

Selon d'autres chercheurs, ce serait la microscopique *riniculéi* des jungles amazoniennes, qui se cache dans l'humus. Sa taille réelle ne dépasse pas 6 millimètres. Cette espèce se distingue par une rare particularité. Alors que les mâles aranéides déposent généralement leur semence sur une brindille d'herbe parce que leurs organes génitaux sont

séparés de l’appareil reproducteur, la troisième patte de la riniculéi est équipée d’une excroissance pointue qui permet la copulation directe. Il est vrai que l’Araignée de la pampa, possède un « fil à la patte » qui paraît correspondre à la description. Mais par contre, elle ne semble pas en avoir les pattes centrales de devant très courtes. Et qui plus est, contrairement à l’insecte tropical, son volumineux abdomen est très écarté de la tête…

Et puis, où aurait-elle trouver de l’humus en plein désert ? Je me demande s’il est vraiment besoin d’aller prospecter jusqu’en Amazonie. A Lima — qui est, ne l’oublions pas, une vaste oasis cernée par les déserts ! — j’avais chez moi, dans un appartement en étage, plein de petites araignées « sauteuses », à l’allure de crabe et très venimeuses, prétendent les Limeños et le professeur Jehan Vellard. Par ailleurs, j’ai vu déambuler des araignées de sable, des lézards et un petit rongeur, sur les dunes de Paracas, identiques à ceux qui « vivent » sur les huacos et les textiles peints ou brodés il y a des dizaines de siècles.

Pourquoi l’arachnide de Nazca ne serait-il pas aussi bien une *épeire ?* Cet insecte tisse son arantelle en *forme de spirale équiangulaire,* comme il y en a plusieurs dessinées sur la pampa.

Quoi qu’il en soit, la présence spectaculaire d’un superbe aranéide parmi les mégafresques de Ingenio, s’expliquerait d’autant mieux s’il s’agit d’un calendrier axé sur l’agriculture et les pluies en sierra. Les météorologues n’ignorent pas la sensibilité des araignées en rapport avec l’état athmosphérique. A l’annonce de vents violents, par exemple, elles raccourcissent les fils forts qui encadrent la toile, afin de la réduire. Que menacent pluie ou mauvais temps, elles se réfugient dans un repaire et le soleil revenu, elles relâchent et agrandissent leur fine arantelle. L’orientation de celle-ci, renseigne l’observateur attentif. Tissée vers le sud, chaleur et beau temps sont assurés. Vers le nord ou bien si l’araignée s’arrête de tisser, ce sera le contraire.

Les chroniqueurs espagnols se sont heureusement intéressés à la mantique par l’araignée, couramment employée par les devins incas. Les *Pacharicuc,* nous enseigne le père Arriaga, vénéraient énormément l’espèce nommée *apasanca* ou *cusi-cusi* et la *Paccha* ou *orosso,* de plus grande taille. Ces « devins attitrés » gardaient les insectes dans une poterie couverte, sous des pierres ou dans un trou de muraille. Pour la divination, ils les posaient par terre ou sur une mante de laine. Pattes repliées — une au moins — indiquaient qu’aucun malheur ne menaçait le consultant. D’autres

mages pourchassaient l'animal avec un bâtonnet, de façon à lui briser les pattes. Selon le ou les membres atteints, ils tiraient la conclusion[82].

Aujourd'hui encore, l'araignée cusi-cusi est utilisée à des fins augurales par les sorciers « appeleurs d'âmes », et il se pourrait que sur la côte, elle ait été associée au culte funéraire. Au cours d'une mission archéologique française au Pérou, en 1904, le capitaine Paul Berthon exhuma, des environs de Lima, une momie revêtue d'une toile peinte de plusieurs araignées stylisées, qui entourent un personnage en tissant leur toile. L'une d'elles lance un fil qui s'enroule autour de la tête du « défunt ». « Comment indiquer de façon plus saisissante, s'exclame-t-il, qu'il ne s'agit pas d'un être vivant ? »

Quant à la signification de l'Araignée de Nazca, seul le major Mazzotti, chef du département d'astronomie de l'institut de Géographie militaire de Lima, s'y est intéressé. Partisan lui aussi de mégafresques « astronomiques », supposant que les stries qui entaillent le désert correspondent au moment du passage de certains astres et constellations, il pense qu'en ce qui concerne cette magnifique figure, elle pourrait copier au sol, la *constellation d'Orion*, « dont le tracé coïncide de façon surprenante » dit-il, si l'on superpose les dessins.

SINGE, GRANDE OURSE… OU SIGNE DU SCORPION ?

Dans la très riche mythologie péruvienne, les animaux occupent un rang sacré, parce que les dieux réalisent leurs œuvres fonctionnelles avec leur aide précieuse. Non pas à la façon de serviteurs soumis mais au contraire, comme de véritables collaborateurs attentifs, qui prennent part aux travaux agricoles et hydrauliques, que l'on respecte et vénère profondément.

Parmi les animaux divins le Singe occupe une place spéciale comme sur la pampa Jumana-Colorada où il est magistralement dessiné, d'un seul trait ininterrompu sur une longueur de 80 mètres. Aussi vrai que nature, debout sur la pampa, affairé à quelque tâche qui l'assimilerait à l'activité humaine.

Les photos que nous en avons prises d'avion dévoilent parfaitement le plan du dessin. L'animal est connecté à une longue piste parcourue et traversée par une fantastique ligne « plissée en accordéon » accomplissant 16 fois un va-et-vient impeccable, qui dessine au total, une grille serrée d'énorme proportion.

Le major Mazzotti suppose que ce graphique se réfère à « différentes époques de l'année ». Soit que les lignes entrecroisées signaleraient les directions dans lesquelles se meuvent des groupes stellaires dans leur lent chemin à travers l'espace.

Les seize volte-face du tracé pourraient indiquer les points extrêmes du lever et du coucher héliaques d'une étoile importante qui brillait à l'époque où le Singe fut dessiné. Époque que Luis Lumbreras évalue à la fin de l'apogée nazca, vers le VIIIe siècle de notre ère.

Au 2e Congrès d'histoire Nationale tenu à Lima en 1952, Maria Reiche annonça qu'elle avait identifié la configuration du Singe de Nazca avec celle de la Grande Ourse. Elle crut aussi avoir identifié les différentes étoiles qui composent cette constellation du Zodiaque, dans la queue en spirale et les bras du primate ou la tête…

Comme toutes les autres mégafresques de la pampa, le Singe serait en rapport avec l'une des dates capitales de l'année agricole, celle du retour des eaux qui mettait fin à une longue attente. Bien que les peuples de la côte aient ignoré la présence de l'orage, les Nazcas rencontrèrent sûrement la foudre au cours de leurs périples sur les chemins de troc des cordillères, où les « tempêtes électriques » ont une force terrifiante. Le zigzag « en éclair » placé devant le Singe, signe spécifique d'eau ou de pluie dans l'idéographie préaméricaine, pourrait être l'indicateur, le « baromètre » de ces eaux si anxieusement espérées.

Si tel est le cas du Singe de la pampa, il confirmerait que les animaux sacrés brodés sur le désert, avaient bien une signification astrologique. Ce sont des *cosmoglyphes,* tels que les imaginaient dans le ciel, les Babyloniens et dont les astronomes grecs, égyptiens puis arabes nous transmirent les noms mythologiques. Et tels aussi les imaginaient les Chinois[83] et les Polynésiens, vieux peuples qui connaissaient au total quatre-vingt-huit constellations.

S'il est d'accord sur le principe : les figures et les lignes représenteraient des constellations « imaginative-ment groupées en relation avec des animaux, des plantes, etc., copiées sur des modèles vivants », le major Mazzotti ne voit pas le rapport qui existerait entre le Singe et la Grande Ourse ! Plutôt, pense-t-il, avec « *le signe du Scorpion* » dans lequel il remarque un appendice semblable au « point d'interrogation » qui, sur le tableau géant de Nazca, dessine la queue « exagérément enroulée » — *à l'envers,* ce que très peu de chercheurs ont noté — du grand Singe.

Par ailleurs, superposant le dessin du géoglyphe à celui de la constellation zodiacale, comme pour l'Araignée avec Orion, le major Mazzotti rencontre « *avec le Scorpion une coïncidence aussi surprenante* ».

GRAINES APHRODISIAQUES ET COIT DIVIN

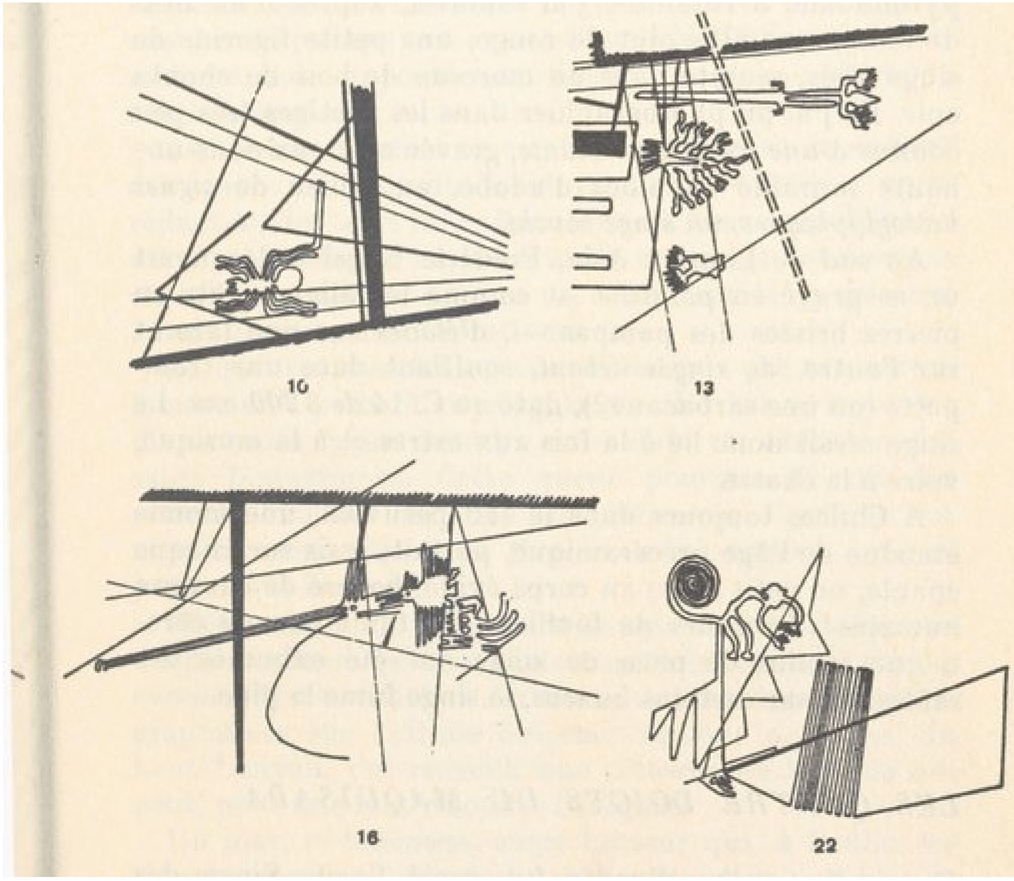
J'ai retrouvé le singe présent *dans les activités sexuelles* du monde anthropomorphe des divinités péruviennes. Il les accompagne fréquemment, particulièrement lié aux actes érotiques. Sur beaucoup de céramiques, un singe gracieux cueille des graines aphrodisiaques qu'il offre, dans de petites besaces, aux Soleil-Lune ou Terre-Soleil s'accouplant. Activités qui l'associent étroitement au cycle magique de fertilisation du sol.

Ce culte de la fertilité qui hante toute la mythologie andine, apparaît de nouveau, pour Gérald Hawkins, dans les deux raies parallèles qui partent, rectilignes, de la queue enroulée du Singe de la pampa.

Sur les huacos, on voit de petits primates qui assistent au coït d'un dieu et de jeunes vierges qui seront ensuite décapitées. D'autres jeunes femmes attendent d'être rituellement sacrifiées, sous l'œil d'un singe.

De nombreuses divinités solaires ou ornithomorphes ont, comme à San Agustin en Colombie, un faciès simiesque, auréolé de rayons ophidiens. Elles sont en rapport avec les sources et les rites pluvifères. A Chavin de Huantar, la culture - matrice du haut Pérou central, le singe est costumé en guerrier. Il porte des armes-sceptres-serpents, tout comme sur la côte où il fut le totem préféré des guerriers. Son caractère astucieux, son intelligence quasi humaine, sa rapidité de déplacement — conditions essentielles au vainqueur — l'y ont fait adorer en tant que *dieu de la guerre.*

Le singe revient sur les huacos et les textiles, en relief fréquemment, grimpant au goulot des poteries. Je l'ai vu sur l'épaule d'un Indien jouant du syrinx qu'il écoute attentivement, charmé par la musique. Sur d'autres céramiques, les danseurs sont travestis en singes pour participer à des farces sacrées. Toute l'iconographie, du nord au sud du Pacifique péruvien, montre le singe-danseur, comme un leitmotiv. A Paracas, à Ocucaje, à Nazca…



Croquis G : ANIMA UX.
N° 10 : Araignée.
N° 13 : Trio Lézard, Arbre (ou algue), Elfe.
N° 16 : Groupe Oiseau huppé, Camaron et Guanay (oiseau à guano).
N° 22 : Singe.

Aux environs de Lima, dans les ruines d’une huaca pyramidale, à Infantas, j’ai ramassé, auprès d’un bras de femme momifié oint de rouge, une petite figurine de singe assis, sculpté dans un morceau de bois de chonta noir. Et j’ai pu photographier dans les vestiges très peu connus *d’une fresque étonnante,* gravée en creux dans une haute muraille en blocs d’adobe, au milieu de *signes hiéroglyphiques, un singe couché.*

Au sud de Lima, à Asia, Frédéric Engel a découvert un os gravé en *pointillé* — comme les alignements en pierres brisées des pampas — , *d’étoiles* sur une face et sur l’autre, *de singes debout,* soufflant dans une trompette (ou une sarbacane ?), daté au C. 14 *de 3200 ans.* Le singe serait donc lié à la fois aux astres et à la musique, voire à la chasse.

A Chilca, toujours dans le sud péruvien, une momie étendue de l’âge précéramique, portait, assis sur chaque épaule, un petit singe au corps évidé, bourré de cheveux humains ! Au cours de fouilles, des tambours de céramique tendus de peau de singe ont été exhumés des sables. Et sur certains huacos, le singe fume la pipe.

LES QUATRE DOIGTS DU MAQUISAPA

De quelle espèce vivante fut copié l’agile Singe des pampas ? Encore une question piège, pour les archéologues ! La plupart vont le chasser en forêt amazonienne : c’est *l’ateles paviscus* ou singe-araignée, à la queue caractéristique, ai-je lu. Il s’agit, plus exactement, d’un *ateles ater* nommé *maquisapa* par les Indiens ; un singe noir, assez grand — de 50 à 90 cm de haut selon le sexe, au corps grêle, très longues pattes et petite tête ronde. Particulièrement intelligent mais fort espiègle ! Il adore bombarder les gens de fruits verts ou de glands durs. Extrêmement affectueuse avec les enfants, la femelle domestiquée joue avec eux ou les surveille mieux qu’une nourrice ! Elle sait éloigner les intrus de la hutte familiale, les poursuivant à coups de bâton et à grands cris. Le maquisapa sait aussi, d’après les Indiens, pêcher, sécher viande ou poisson après avoir lui-même allumé le feu de branchages.

Les Jivaros apprécient sa chair savoureuse et en font des agapes au cours du festin qui suit la « coupe » ou la réduction des têtes humaines. Comme beaucoup d’autres ethnies amazoniennes, ils en utilisent les dents-talismans en colliers ornés de plumes de toucan, et la graisse qui aurait des propriétés curatives.

La queue des atèles est caractéristique par son enroulement en « point d’interrogation ». Il s’en sert comme d’une main pour prendre son élan et exécuter des sauts fantastiques. Cette queue pourvue de muscles articulés ne se déroule pas même si l’animal est mortellement blessé et j’en ai ainsi trouvé, encore pendus à la branche.

Mais pourquoi le Singe de la pampa n’a-t-il que quatre doigts à la main gauche, s’interrogent les archéologues, y compris Maria Reiche ? Au cours de mes études ethnographiques sur l’ethnie Shipibo, Indiens des rives du haut Ucayali, j’ai recueilli une pittoresque légende qui peut, pour une fois, résoudre l’énigme.

Un jour, le *cotomono,* singe hurleur qui, à l'aube, au signal donné par un vieux chef mâle, fait trembler la forêt de sa voix tonitruante, voulut jouer un jour au maquisapa. Pour lui faire croire qu'il n'avait que *quatre doigts, il cacha son pouce.* Crédule, afin de lui ressembler, le maquisapa ne trouva rien de mieux que de se couper le même doigt ! Aux yeux des Indiens de la selva amazonienne — dont certaines ethnies se déforment le crâne pour copier celui de ce singe — , ceci explique que l'espèce manque effectivement de pouce, *trait reproduit sur la pampa* semble-t-il. Doté d'une main droite qui elle, compte cinq doigts, le géoglyphe du Singe pourrait ainsi évoquer le temps prélégendaire où le maquisapa possédait une main complète.

Le singe existait-il à Nazca ou était-il un « souvenir » des jungles ? Une autre légende nous ramène sur la côte, pour répondre à cette nouvelle question. Une vieille fable raconte que Pachacamac, la divinité suprême des rives du Pacifique, logée dans l'immense ville morte qui honore son nom, fit présent d'une jarre contenant la mer au premier couple humain, avec l'ordre d'en prendre grand soin. Mais l'homme la brisa et la mer se répandit. Pour punir sa désobéissance, Pachacamac le convertit en singe, d'où descend notre lignée[84].

S'il faut en croire cette fable, même si le singe fut à l'origine avec le perroquet, amené sur la côte par des mages tropicaux en visite, l'animal vivait en marge du désert, aux temps révolus. Comment en douterait-on d'ailleurs, à la vue de centaines de céramiques ornées de singes peints, s'agitant entre des huarangos, l'épineux dont d'épais bosquets existaient encore il y a quelques années près d'Ocucaje ? Singe que l'on retrouve également peint sur d'antiques « ponchos » en coton.

Le singe vit parfaitement sur tout le littoral péruvien. Il est élevé dans le nord et dans les rues de Lima, je l'ai rencontré chaque jour, pitoyable petit clown habillé, tournant inlassablement la manivelle d'un orgue de barbarie et disant la bonne aventure aux passants.

Mais le Singe de la pampa de Ingenio, pose lui aussi un rébus : que fait-il, penché devant la grande « grille » aux *seize volte-face,* comme s'il tricotait le long fil en zigzag ? J'ai montré le dessin à un enfant Quechua des Andes, qui m'a répondu, sans hésiter : « Mais — tel le faisait une Indienne devant la hutte en pierre — *, il tisse avec le grand fil, sur le métier en bois…* » Un très vieux métier, accroché à la ceinture de la femme et planté dans le sol.

L'AIGUILLE ENFILÉE DE KANTAYO

Ce qui me conduit à un autre géoglyphe, de facture aussi soignée mais beaucoup moins connu. Seul, le père Rossel Castro le décrit comme « la figure textile de Kantayo, au pied du Cerro Blanco ». Nous y remarquerons également une barre transversale épaisse, allant en décroissant, qui simule une aiguille traversant un peloton spiralé, dont le fil en zigzag — lui aussi — paraît enfilé à la pointe du dessin. *Seize zigzags de nouveau,* chacun mesurant une centaine de mètres et contenant, dans l'angle brisé, un tas de pierres-tumulus. L'un de ces monticules recouvrait une cavité sépulcrale peu profonde que Rossel Castro fouilla. Il y ramassa quelques os d'animaux — peut-être de vizcacha ou de cochon d'Inde — immolés, dit-il, « à la colline sacrée de Illa-Kata », d'où sourdent les eaux qui alimentent, en contrebas, les fameuses galeries filtrantes de Kantayo.

Les seize zigzags seraient-ils, ici, en rapport avec les eaux ? Rossel Castro suppose que lorsque les agriculteurs préhispaniques terminaient le nettoyage des ouvrages hydrauliques, ils célébraient le culte de Yacu « en dansant sur cette figure et en sacrifiant des bêtes sauvages à ce dieu aquatique ».

L'aiguille elle-même, peut avoir trait à une couture aussi bien vestimentaire que chirurgicale. On a trouvé des aiguilles d'argent et de cuivre à Pachacamac et à Nazca, d'autres en épines de cactus, en bois, en arête de poisson même, signalées par Raoul d'Harcourt. Beaucoup étaient rangées dans de petits étuis en os creux de pélican — l'un des « signes » de la pampa — et gardés précieusement dans des paniers d'accessoires féminins. Les chroniqueurs ont cité des « épingles à chas servant à sutturer ». Une petite phrase ambiguë du père Salas, fait allusion à de mystérieuses « *kelkas de l'Inti* — le soleil divinisé — [85], composées de fils d'or ou d'aiguilles d'or ou d'argent et sacrées, du culte solaire.

Toutefois, Paul Kosok présente une autre version : en rapport avec les eaux peut-être, mais alors, il s'agirait d'une « canne à pêche », pourquoi pas d'un harpon ?

LE LAMA « YACANA », LE CHIEN ET LE RENARD

Bien que les marées du Pacifique soient, en principe, très peu marquées, les anciens peuples habitant ses rivages, sensibilisés par les impétueux et imprévisibles *maremotos* qui balayent de leurs vagues géantes, plages et villages en bordure, vénéraient profondément *le lama Yacana* qui, selon la croyance, descendait des cieux pour s'y abreuver et l'empêcher de déborder.

Le curé-chroniqueur Francisco de Avila écrivit à la fin du XVIe siècle que « l'étoile connue sous le nom de Yacana[86] descend du ciel boire de l'eau » et qu'elle était le *camac des lamas*, soit « le prototype de l'espèce, qui l'anime, la soutient et la protège », comme vient de l'expliquer l'américaniste australien Gérald Taylor.

« La Yacana, conte Avila, trace son cours au milieu du ciel. Elle se promène dans un fleuve et boit à toutes les sources… Elle est très grande, avec deux yeux et un très long cou… elle devient de plus en plus noire en s'approchant. On dit, ajoute-t-il, qu'à minuit, sans que personne ne le sache, la Yacana boit toute l'eau de la mer » qui engloutirait tous les hommes si elle ne le faisait pas.

Avila précise encore que cette étoile « est précédée d'une petite tache noire », *Tutu* (la Perdrix)… qu'elle a un enfant et que lorsqu'il la tète, « elle se réveille ». Il nous parle également d'un mystérieux « culte à la laine, qu'on arrachait la nuit à la Yacana, laine bleue, blanche, noire et châtaine, de toutes les sortes mélangées »…

D'autres chroniqueurs nous ont légué le nom quechua des deux constellations dites *Urku chillay* et *Katu chillay*, des groupes de petites étoiles interprétées par les Indiens comme le Lama mâle, la femelle et le petit, toujours adorés de nos temps actuels, par les bergers des Andes, parce qu'elles veillent, croient-ils, sur l'espèce. Jadis, des sacrifices leur étaient offerts. Peut-être les Nazcas immolaient-ils eux aussi des lamas, devant l'un des géoglyphes des pampas, non pas fait comme tous les autres, de petits cailloux alignés mais de deux monticules de pierres construits en forme de lamas face à face.

Par sa silhouette typiquement originale, sa robe rousse ondoyante, son regard langoureux de femme fatale, ombragé de très longs cils noirs, son allure hautaine et dédaigneuse, sa démarche lente et solennelle, ses caprices de favorite indienne, la *llama* en impose véritablement. Emmanchée d'un haut cou souple, sa jolie tête de fausse ingénue, ses oreilles pointées en corne d'escargot, son charme souverain, font que l'on comprend aisément

que l’animal ait été depuis des milliers d’années en Amérique du Sud, la bête divine et sacrée par excellence[87].

Les prêtres du culte solaire, sacrifiaient un lama blanc à la pointe des hautes cimes divinisées, en holocauste aux rayons de vie d’un climat inhumain, un lama roux à l’Inca et un lama noir, pour demander les pluies bienfaitrices. Le sang du lama avait pris peu à peu, presque autant de valeur que le sang humain. Sur les huacos Nazcas, des lamas sont immolés et le pontife oint le visage des idoles et des aborigènes, du sang des bêtes pour les protéger des maléfices. Les boulettes de maïs du culte en étaient pétries et les grains à semer et les champs aspergés.

Selon une conception magico-religieuse, la tête de lama, porteuse de la force productrice des végétaux, devenait trophée ou emblème. Elle figure, sur les céramiques, à côté des étoiles, des animaux et des oiseaux totémiques.

J’ai vu trouver souvent auprès des momies, de petits lamas d’argile, d’os taillé ou d’argent ciselé. Les musées possèdent des collections de troupeaux de lamas en or, suivis de leur berger du même métal précieux.

La fête de la *llamaya* se pratiquait avec de grosses cordes en laine de lama, appelées *titahuaracas*, terminées à un bout par une tête tissée de l’animal, très bien faite, l’autre extrémité servant de queue. Indiens et Indiennes, chacun tenant en main cette sorte de grande fronde, chantaient et dansaient au son rythmé des tambours, trois jours et nuits durant, à une date qui coïncidait avec la fin de l’année chrétienne. La danse dite *llama-llama*, l’une des plus populaires que l’on puisse voir aujourd’hui dans tous les villages andins, fut-elle jadis célébrée à Nazca, autour du géoglyphe qui affronte deux auchénies ?…

Loin de là, j’ai contemplé dans la caverne rupestre de Mazo-Cruz, à 4 300 mètres d’altitude sur le haut plateau du lac Titikaka, une fascinante fresque peinte il y a plusieurs millénaires. La scène représente un *chako*, chasse au guanaco, le lama sauvage, et au puma, cernés par des chiens[88].

Frédéric Engel a retrouvé à Disco Verde, sur la péninsule de Paracas, un chien jaune et marron tenu en laisse à la jambe d’une momie datée de 3 500 ans. Et nous avons photographié le géoglyphe du Chien, à longue queue levée, comme brusquement en arrêt sur la pampa, arc-bouté sur des pattes raidies… prêt à aboyer, semble-t-il !

Depuis la nuit des temps, les astrologues ont repéré au firmament la constellation du Chien. On le trouve déjà dans le premier calendrier

égyptien que Thot conçu il y a quelque 5 500 ans, copiant le cycle vital des hommes et des bêtes en rapport avec l'agriculture. Peter Lancaster Brown indique que l'année égyptienne débutait avec le lever héliaque de Soth ou Sirius, l'étoile du Grand Chien, la plus brillante de toutes, qui coïncidait avec la crue annuelle du Nil.

Au Pérou, peut-être Sirius brillait-elle spécialement aussi au moment où se produisent les inondations dues au gonflement des rios andins qui viennent mourir sur la côte. Inondations qui ravagèrent visiblement les pampas de nombreuses fois en de lointaines époques !

Le chien est mythologiquement marié à la lune, qu'il garde fidèlement au Pérou. Il est l'agent dynamique d'une trinité zoomorphe incluant le Singe et le Félin, vouée au service des dieux. Comme en Asie, il est le gardien des momies et le guide des âmes sur le chemin d'outre-monde. Quand on le trouve embaumé dans les tombes, il a en général les oreilles coupées en signe d'exorcisme.

En sierra, les Indiens croient encore que les chiens errants sont des esprits malins et que, s'ils leur jettent des pierres, celles-ci les traversent sans les blesser. En forêt « vierge », ce sont des sorciers réincarnés.

Au Mexique, *Xolotl,* le dieu de la Pluie à tête de canidé, auquel on sacrifiait des chiens en vue de l'obtenir, *présidait le jeu de pelote qui était censé mimer le mouvement des corps célestes.* De ce fait, Hermann Leicht se demande si, à Nazca, le géoglyphe du Chien n'aurait pas été consacré à un tel jeu, pratiqué de nos jours par quelques tribus péruviennes d'Amazonie, avec une pelote en latex ? Plusieurs chroniqueurs ont conté que l'Inca Mayta Capac jouant de ce jeu de pelote de laine très serrée (la *peco papa auqui),* dans le temple du Soleil, fut attaqué par des Indiens. Et qu'il en tua deux d'un coup de cette balle.

Mais que porte donc, sous le ventre, le Chien de la pampa ? On dirait une mamelle triangulaire… Indécis, les péruanistes hésitent à décider s'il s'agit bien d'un chien ou du *renard du désert* à ventre blanc, emblème de Pachacamac. Cette irritable divinité qui avait mué les hommes en singes, punit en effet les femmes en les métamorphosant en *renardes,* que l'on voit sur les céramiques, errer ou se promener dans d'attrayants paysages nocturnes. Des scènes mythologiques l'illustrent sous des étoiles, accompagnant un démon-chat-serpent ou jappant à la lune, sur les toits de curieuses constructions.

Dans une légende, un couple de renards grimpe dans la cordillère, l'un portant un tambour, l'autre une jarre pleine d'eau. Ils dansent devant Pariacaca, dieu des glaciers. Hermann Leicht a calqué une bande dessinée sur un extraordinaire huaco nazca, fort instructive sur le culte de l'eau. Au centre, surgit la tête masquée du démon-chat. Par-dessous, alignées sur deux rangs, quinze petites jarres à fond convexe sont disposées par moitié, de chaque côté d'un haut entonnoir planté dans le sol et qui barre à la verticale la face de l'animal mythologique. Deux canidés anthropomorphes, levant les bras, portant un pagne prolongé d'une queue, flanquent la scène comme s'ils attendaient que cesse un furieux combat qui oppose deux curieux lutins-lutteurs, l'un culbutant l'autre, tête en bas et jambes en l'air, pour transvaser l'eau des jarres dans l'entonnoir et irriguer le désert…

Une aimable légende parle des amours frustrées d'un renard épris de la lune. L'animal, monté au ciel pour en jouir, l'étreignit si fort en l'embrassant, qu'il marqua de « bleus » la face de l'astre nocturne, telle nous la voyons depuis tachée. Une autre légende montre le renard dévorant la lune pendant les éclipses, que les Indiens conjurent en jouant du tambour et en hurlant pour le mettre en fuite.

Le totem des *chasquis* — porteurs ou « facteurs » au pas de course, de nouvelles orales et de quipus, qui desservaient tout le pays de relais en relais — , était *Atok, le canis azarae,* intermédiaire entre le chien sauvage et le chacal, qui vivait en marge des plantations de coton. Les huacos de Paracas sont illustrés d'hommes assistant à une cérémonie, coiffés d'une peau de renard dont la queue leur retombe sur le dos et les pattes sur la poitrine.

L'un des fastueux mantos brodés de Paracas montre *la danse du renard,* orchestrée par des tambours et sans doute réservée aux fonctionnaires chargés de veiller sur les champs ensemencés, les *Parianes* chapeautés d'une dépouille de renard à panache de paille, vêtus d'un poncho court, comme nous les dépeint l'iconographie de Huaman Poma.

Les momies sont parfois cousues à grands points avec des brins de gros coton, dans une peau de renard. Et il arrive également que ces peaux séchées, les yeux cachés par les oreilles repliées, la queue, le museau et les pattes bagués de liens en coton, ornées d'une touffe de duvet jaune vif d'ara, coiffent la « fausse-tête » des fardos funéraires.

Les Nazcas ont représenté le renard dans des scènes de la vie courante. On voit une femme au repos, assise, qui porte sur le dos, dans la *lliclla*

tissée et bariolée, nouée sous le menton, un renardeau !

LE LÉZARD, L'ELFE A NEUF DOIGTS ET L'IGUANE

Amputé de ses pattes arrière par le tracé de la route panaméricaine, le grand Lézard de la pampa est l'une des rares figures groupées avec d'autres dessins. Ses voisins immédiats sont un végétal indéfini et un insolite « elfe » — je ne lui ai pas trouvé d'autre qualificatif… — , à deux mains.

Le Lézard est parallèle à une longue piste quadrangulaire de 500 mètres de long sur 60 de large, et toujours pareillement fait d'un seul « jet » de petites pierres alignées. Bien observées par l'artiste qui le conçut, ses pattes antérieures sont coudées vers l'avant, exactement comme lorsque son alter ego vivant rampe sur les sables.

De grands lézards, atteignant un mètre de long, abondaient jadis sur le littoral. Et j'ai vu, peints ou gravés en relief, sur de nombreux pétroglyphes de la côte et des hauts plateaux, de mêmes reptiles[89]. Sur les hautes steppes désolées du lac Titikaka, aussi stériles, privées de pluie, que le désert côtier, le lézard était adoré par les Aymaras qui l'associaient au rite d'appel des eaux célestes.

Lors de ses fouilles à Paracas, Frédéric Engel a désensablé des petits lézards en paille, qui devaient être des jouets.

Que dire du drôle de petit motif à deux pattes ou deux mains, qui intègre le trio du Lézard ? Sinon que, pour compliquer le mystère, l'une des extrémités ne compte, comme le Singe, que *quatre doigts.* Maria Reiche voudrait y voir un bébé-singe… Mais cet. « elfe » ressemble aussi bien à un poussin qui court ou à une grenouille, sautant et « vue de dos »… Pour l'instant au moins, le rébus demeure entier !

Non loin, chemine l'Iguane raidi sur ses pattes à la manière du Chien. Je me suis étonnée que la crête dorsale, typique chez ce saurien, n'ait pas été esquissée. Par contre, la lourde tête suffit à camper l'allure antédiluvienne, propre à l'espèce qui rôdait sur le désert, dont les œufs et la chair fine sont très estimés en Amérique du Sud.

En Amazonie, j'ai vu les Indiens découper de minces lanières de peau d'iguane, portées en bracelets ou en jarretières très serrées. Non pas en guise d'ornement coquet ou d'amulette, ainsi que je l'ai lu, mais comme *garrot préventif* des morsures de serpent. Il suffit en effet, de resserrer

rapidement ce lien en « tourniquet » pour stopper la diffusion du venin dans le sang, en attendant l'intervention du sorcier-guérisseur de la tribu, dont les soins, pour être « magiques » et empiriques, n'en sont pas moins efficaces.

HUARANGO ET STONEHENGE « DE BOIS »

Proche de la queue du Lézard de Nazca, en parallèle, pousse un végétal à racine digitiforme et grosse tige centrale, ramifiée de branches fourchues, qui vont en décroissant vers le haut, lui donnant une forme triangulaire. Le géoglyphe fut schématisé de telle façon que la ligne horizontale de base représente celle du sol où la plante serait enracinée. Cette ligne donne naissance et fin au dessin, mais en revenant sur elle-même, intérieurement, elle forme le tronc. Elle se poursuit à angle droit, extérieurement, se prolongeant par des oscillations géométriques, huit fois répétées, pour se terminer, un demi-kilomètre plus loin, en un triangle excessivement effilé.

Ce végétal est-il *une algue* du type varech, comme l'annonce Maria Reiche, ou bien *un arbre ?* En ce cas, j'ai songé au *huarango*, le caroubier sylvestre à tronc épais et bois rouge, que j'ai vu proliférer sur d'immenses étendues désertiques du nord péruvien. Devenu rare dans le sud, il poussait cependant dans la région d'Ica.

Caroubier, singe et soleil sont mythologiquement liés au sexe mâle des divinités de l'ancien Pérou. C'est « l'arbre enchanté », qui résiste miraculeusement à la sécheresse de l'air et des sables, dont il est la seule abondance.

De structure résistante, le huarango fournissait l'armature des tombes. Ses fourches soutenaient la natte de roseau toiturant les huttes. Son bois servait à la fabrication des outils aratoires et domestiques. Ses épines, de tige aux fusaioles des fileuses. Ses graines jaunes logées dans de longues gousses, ont des vertus stimulantes bien connues des habitants de la côte qui n'ignorent pas non plus que ses feuilles brillantes, sont riches en tanin et ses fruits, en pulpe sucrée, nourrissante et reconstituante. Réduite en farine avec des bulbes de manioc râpé, pressée, tamisée et grillée, elle donne une sorte de tapioca.

Certaines momies d'Ica vont nanties de rames cérémonielles, longues de deux mètres, en bois de huarango artistiquement sculpté de files de petits

oiseaux de mer perchés, ou de petits personnages côte à côte, tenant en main le kéro-timbale des libations aux dieux.

« Mathusalem » du désert, l'acacia Macracantha peut encore être vu dans le sud péruvien sous forme d'un extraordinaire « Stonehenge de bois », situé à l'ouest de Kawachi, au lieu-dit La *Estaqueria.* Là, au milieu des mirages et comme un mirage, se dressent soudain sur un emplacement quadrangulaire désespérément aride, douze files de 19 à 20 troncs chacune, de caroubiers d'une hauteur moyenne de 2 mètres. Certains qui dépassaient les autres, furent sectionnés au niveau de deux branches s'évasant en fourche. On m'a dit que plus d'un millier de ces « colonnes » en bois, hérissaient les solitudes il y a quelques années encore, avant d'être arrachées et brûlées par les paysannes, pour faire leur cuisine ! En 1926 Kroeber signala qu'ils étaient beaucoup utilisés comme supports, dans l'industrie florissante de la vigne entreprise par de grandes haciendas de la région. Kosok en trouva « plus loin, vers le rio, un site plus petit ».

A qui, à quoi pouvait servir cet insolite « sanctuaire » ? Les troncs supportèrent-ils une toiture en nattes de jonc ? « Ils sont placés trop près les uns des autres, estime-t-il pour avoir constitué des abris sous lesquels on vivait. Ces sites, ajoute-t-il furent peut-être des centres cérémoniels en relation avec le culte astronomico-calendrical. » Ou bien, de vastes nécropoles nazcas existant alentour, était-ce un lieu de pèlerinage ou de processions funéraires, pratiqués à certaines dates commémoratives ?

LE YUYO, LA FLEUR ET LE CACTUS HALLUCINOGÈNE

Par deux fois au moins sur la pampa de Ingenio, des plantes flottent près d'un oiseau, comme si elles lui tombaient du bec. On a cru y voir le *yuyo*, une algue fleurie d'ampoules-flotteurs, dont les Paracas firent grand usage, à en juger par la quantité de ces végétaux séchés, mêlés aux déchets domestiques. Bien que comestible, le yuyo était également employé comme combustible et pour renforcer les murailles d'adobe. Sa stylisation sur la pampa s'expliquerait ainsi sans effort.

Cependant, le gros bulbe renflé, ramifié six ou sept fois en radicelles interprétées de la même façon que les pattes à trois doigts des oiseaux, ressemble beaucoup à un végétal aujourd'hui complètement disparu au Pérou, de grande consommation au temps précolombien et encore cultivé en

Bolivie : *la jiquima ou asipa (Pachyrhizus tuber osus),* décrite par Eugène Yacovleff.

Dans l'iconographie botanique peinte sur les huacos et les textiles de Paracas et de Nazca, parmi les accessoires des « porteurs de moyens de vie » humains ou divins, figure souvent dans leurs mains, une grande racine oblongue, fusiforme, terminée en pointe. De la tige, naissent des rameaux souples, ornés de feuilles *à trois folioles lobuleux,* conformes aux trois feuilles digitiformes du dessin de la pampa.

Consommé cuite ou crue, la jiquima, de saveur douce était si désaltérante que les chroniqueurs espagnols s'en servaient en traversant les déserts, pour « tuer leur soif », écrivit l'un d'eux.

Quant à la fleur épanouie sur les sables, ne serait-ce pas celle du cactus ? Alden Mason rapporte que, « selon les traditions d'époques les plus reculées, la date pour ensemencer les champs était guidée par la floraison d'une sorte de cactus ».

Bien que la formule n'en ait pas été reconstituée, nous savons aussi que le précieux engobe vernissé des belles céramiques nazcas, était obtenu à partir d'une substance mucilagineuse procédant d'un cactus. Les fibres de ces plantes exotiques étaient par ailleurs, utilisées dans les plus vieux textiles, datant d'avant l'apparition du coton. A Chilca, les momies exhumées par Frédéric Engel, qui portent bonnet et cape en fibre de cactus, sont couchées sur une natte de la même industrie. Et c'est avec des épines de cactus que l'on clouait les masques d'or sur leur visage. Enfin, le fruit du cactus, la *tuna* dite « figue de Barbarie » a sauvé de la soif plus d'un voyageur des déserts péruviens.

L'un des grands missionnaires de la Conquête espagnole, le père Bernabé Cobo a parlé de l'usage que faisaient les Indiens du cactus *Achuma* qu'ils préparaient en infusion « magique » ou *tonga,* en y ajoutant le *chamico* (datura) et des fruits de *huaca-cachu.* Un breuvage qui tirait des flots de larmes — symboles de pluie — aux sorciers !

C'est le cactus opuntia, au tronc en colonne, dépourvu de piquants que les Indiens appellent à présent *San Pedro,* base de tous leurs philtres « psychédéliques » D'extravagantes séances nocturnes de sorcellerie sont organisées par les actifs brujos de la côte, qui officient « le dos tourné à la mer », pour se protéger de toute « surprise par-derrière »… Ces étranges cérémonies, décrites par Douglas G. Sharon, « consistent en rites, oraisons

et chants rythmés par les maracas, alternés avec des inhalations nasales dites « *élévaciones* », de jus de San Pedro et de tabac noir ».

Lors d'une « table ronde » consacrée, à Lima, à la sorcellerie, j'ai obtenu la formule de la boisson. Il faut tout d'abord tronçonner le cactus en rondelles. Celles-ci ont alors très exactement la coupe de ce que l'on nomme « la Fleur de la pampa » : *six pétales arrondis, disposés en étoile au bout d'une longue tige raide.*

La préparation doit bouillir l'après-midi précédant la session (entre 14 et 18 heures), et « en frappant la marmite pour augmenter le pouvoir ».

L'opuntia, qui contient plus d'un gramme de mescaline au centimètre cube de matière crue, provoque des visions extravagantes. Le *curandero* « voit » ainsi la maladie et le traitement à appliquer à ses patients, qui doivent également en absorber. L'effet de la drogue dure une dizaine d'heures. Pour l'arrêter, le sorcier offre une potion sucrée de maïs. L'usage n'en est toutefois pas anodin car il faut savoir calculer avec précision la dose, variable avec chaque individu, pour provoquer sans danger l'état émotionnel désiré. La session prend fin au petit jour, après un long discours « divinatoire » ponctué de gesticulations, de cris et d'impressionnantes lamentations du sorcier. Ayant « débloqué le subconscient du malade » par ce bizarre traitement magico-mystique, ce dernier doit être « guéri ».

Les évidences botanico-archéologiques indiquent que les propriétés de ce cactus étaient déjà connues il y a au moins 4000 ans. Des restes d'achuma voisinent souvent avec de petites calebasses-maracas et d'antiques instruments de musique. Les grands prêtres incaïques l'employèrent aussi dans le rituel de purification et de confession publique.

De nos jours, les rondelles d'achuma enfilées sur un cordon et peintes selon le symbolisme secret des couleurs, sont un puissant talisman contre la magie d'envoûtement… (et le poison), très pratiquée dans les Andes !

Deux remarques encore au sujet de la Fleur de la pampa : de l'avis de certains, il s'agirait plus prosaïquement… d'un casse-tête ! La tige serait une « ligne équatoriale ». Enfin, une seconde fleur « géométrique » à neuf pétales en trapèze, s'épanouit à proximité de l'un des géoglyphes-colibri.

LE DAUPHIN-TUEUR ET LA BALEINE

Poissons d’argile, poissons d’argent ou d’or, poissons découpés ou ciselés dans la nacre des coquillages ou le bois, hommes bronzés juchés sur un rocher et faisant de belles prises, ou le dos chargé d’une nasse pleine de poissons, illustrent le thème de la pêche.

Généralement signe lunaire, par sa forme phallique et association d’idées, le poisson est lié à l’idée de fécondité. Surtout dans les zones arides du littoral, où chaque grain devait être semé avec une tête de poisson.

Gérald Mercier m’a rapporté de son survol des pampas, la vue d’un dessin qui rappelle la *corvina*, sorte de grande daurade du Pacifique à chair fine et savoureuse, ornant le sommet d’une colline sur laquelle se déploie une nageoire. Un autre poisson à grosse tête mais partiellement détruit du côté de la queue, a été publié par Maria Reiche et plusieurs hôtes de la mer décorent le désert.

Deux de ceux-ci, de taille géante, comme échoués sur les sables, ont une singularité déjà remarquée sur les géoglyphes du Lézard et du végétal voisin. La ligne de contour qui les silhouette, revient sur elle-même et se poursuit à l’intérieur en des courbes géométriques gracieuses. C’est le cas du Dauphin-tueur et du Poisson-chat.

Le *dauphin-tueur* figure sur beaucoup de huacos nazcas où il est pourvu d’une main aux ongles affûtés, serrant un poignard sacrificiel. L’une de ces poteries, datée du début de notre ère, est entourée d’une ronde de têtes-trophées et ornée de guerriers vêtus d’une cape en queue de dauphin, qui coupent d’autres têtes. De même, le cétacé étalé sur les sables de Nazca, porte en pendeloque sous la mâchoire, une grande tête coupée.

Ce tueur au ventre blanc, long de 5 à 10 mètres, c’est l’orque gladiator également appelé épaulard et *boto*, au Pérou. L’œil cerné de taches blanches, ce monstre est pourvu d’une vingtaine de dents à chaque mandibule. De son dos bleuté jaillit un aileron triangulaire qui atteint 1,50 m de haut, avec lequel il fend les ondes. Sa vue sème la panique sur son passage. Phoques, éléphants de mer, requins et poulpes géants, raies et thons, hommes et oiseaux marins, le voient avec épouvante foncer à plus de 50 kilomètres à l’heure. L’orque peut rester en plongée profonde, pendant une vingtaine de minutes. Les pêcheurs lui reprochent son extrême voracité et d’attaquer des baleines plus grosses que lui, qu’il éperonne, égorge ou éventre. Ils affirment aussi qu’il attaque les barques. Pourtant, leurs lointains ancêtres Nazcas l’adoraient comme « Seigneur de la Mer ». Les mages parlementaient avec lui, implorant son pardon pour oser troubler ses

eaux et lui offraient en échange, pour l’apaiser, les plus belles pièces attrapées au filet, à l’hameçon, au harpon ou à la flèche.

Autrefois, ces dauphins se déplaçaient par meutes entières commandées par un seul chef. Ils envahissaient la baie de Pisco jusqu’aux plages qu’ils visitent encore, de moins en moins nombreux.

Frédéric Engel doute que les Paracas l’aient tué. Il m’a dit n’en avoir pas trouvé les ossements dans les coupes stratigraphiques où, par contre, il obtint des curettes de trépanation en dent de cachalot.

En bordure d’une route d’hacienda, Engel a vu aussi, une *côte de baleine gravée de dessins semblables aux géoglyphes des pampas.* La baleine fut-elle chassée ou bien les hommes se contentaient-ils d’utiliser les squelettes de celles qui s’échouaient, moribondes ou mortes sur le rivage ? A 6 kilomètres au nord de Nazca, le géoglyphe-Baleine s’allonge sur 60 mètres, *un harpon cloué dans l’œil,* détail — s’il est exact — qui semble répondre à la question posée. Toutefois, ce dessin présente une fort curieuse particularité, qui égara d’abord notre vue : deux lignes qui zigzaguent sur la tête du cétacé, viennent former deux hautes oreilles dressées, la transformant en… *tête de lama !*

Les vieilles légendes décrivent ce monstre marin transportant sur son dos l’âme des pêcheurs disparus dans l’océan Pacifique. Il est possible que le géoglyphe ait servi lors de cérémonies funéraires. Les fardos des momies de Cerro Colorado sont armés sur des côtes de baleines.

Aux temps reculés, l’espèce nommée Inca Facetus Broggi fréquentait le littoral péruvien. Vingt squelettes fossilisés, *uniques au monde* datant de plus d’un million d’années, ont été exhumés de la pampa des Sauriens, à Ullujalla. Cette baleine est aujourd’hui complètement éteinte. En voie de disparition aussi, la colossale baleine bleue, dite « à barbes » flexibles en guise de dents, pèse autant que dix éléphants. Avec sa compagne, la baleine « bossue », elle est actuellement chassée au large de Paracas, où *les baleiniers en massacrent jusqu’à soixante-dix par jour !* Le temps est loin où les femelles venaient élever leurs petits dans les eaux calmes de la baie. Qui protègera les dernières baleines avant qu’il ne soit trop tard ? Puisse mon appel être entendu !

Frédéric Engel a sorti des nécropoles de Paracas, quantité d’objets utilitaires en vertèbres de baleine, creusées en forme de haut vase, taillées en outils pointus, employées en banquettes pour s’asseoir et utilisées dans la charpente des huttes semi-souterraines, depuis de nombreux siècles. Les os

brisés étaient amalgamés à la boue ou à la vase séchée des parois et des murailles d'enceintes.

LA LOUTRE, LE SUCHE ET LE DÉMON-CHAT

Tout en courbes élégantes, des oreilles félines dressées mais aussi une queue fourchue de poisson allongée vers l'ouest et la mer, l'un des magnifiques géoglyphes de la pampa de Ingenio, face aux Andes, déconcerte le chœur des américanistes. Quelle est cette bête hybride, sûrement légendaire, formée par une ligne qui naît d'un centre d'alignements et qui, d'après Kosok, signalerait, si l'on regarde de ce centre, le *coucher de soleil du 21 décembre ?*

Les Nazcas ont, à mon avis, concrétisé dans cette figure mixte, l'une des plus antiques divinités, née d'une sorte de rêve tournant à l'hallucination : *le Suche* ou *Poisson-chat,* lié lui aussi, au culte lunaire, au guano et à la pêche. Je l'ai vu différemment stylisé, à tous les confins du haut et du bas Pérou… Exprimant une longue évolution mythique, le Poisson-chat de Nazca, est peut-être dû à la fusion de l'image avec un autre animal sacré bien que de caractère « démoniaque » *: la loutre de mer ou chat marin.* Querelleur, d'une vigueur endiablée, aussi leste à terre que dans l'eau, cet espiègle mustélidé est si intelligent qu'il dort, ventre en l'air. couché sur un lit d'algues pour ne pas dériver pendant son sommeil !

Qualifié de « petit génie protéique » par Luis E. Valcarcel, la loutre abondait sur les rochers et dans les îles péruviennes. Il y a fort à parier que cet animal futé, dont le mâle atteint 1,50 mètre de long, pesant une quarantaine de kilos, ait inspiré la plus grande divinité de Paracas et de Nazca : le très mystérieux *démon-chat,* défini par l'archéologue Seler.

Son identité intrigue énormément les péruanistes. Les uns le prennent pour le *titi,* l'ocelot ou chat sauvage tacheté, les autres pour un jaguar. Lehmann croit fermement à un félin, « symbole de la nuit », descendu des hauts plateaux du Kollao aux âges reculés, avec les Aymaras — le Puma ? — avant de se transformer artistiquement et de cette façon si particulière.

L'effigie de *l'oscollo,* chat sauvage aux mœurs exclusivement nocturnes, était veillée, nous disent les chroniqueurs, « par des Indiens de deux natures » — des hermaphrodites — , et son corps « recelait des pierres qui

éclairaient la nuit ». Vivante, la bête est si agressive, qu'elle ne s'apprivoise jamais.

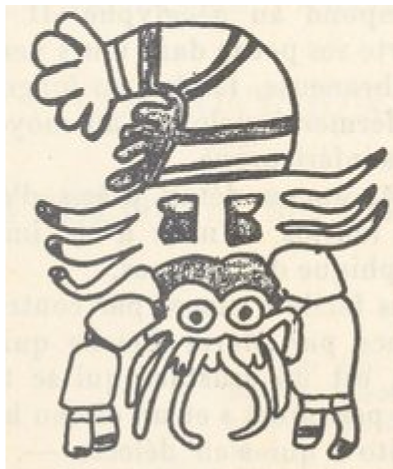
Ces félins sont de toute façon absolument étrangers au désert côtier, de même que le chat domestique qui n'existait pas aux temps préaméricains dans le Nouveau Monde. Frédéric Engel n'écarte pas que l'on ait pu tenter d'y apprivoiser d'autres jeunes félins amenés des forêts tropicales. Mais il penche plutôt lui aussi, pour la loutre marine qu'il vit sur les plages de Paracas. Ou, à défaut, pour le renard du désert.

Fort original de toute manière, il faut l'avouer, ce démon-chat — laissons-lui ce sobriquet discutable — , qui devint le motif primordial et qui hante la délirante mythologie nazca ! Anthropomorphisé, il est *toujours représenté de profil, avec une tête vue de face*, les oreilles prises dans un « diadème » d'où pendent en grappe, de chaque côté, des disques d'or. L'image est affublée d'un « masque de bouche » d'or encore, aux moustaches félines, tirant une langue triangulaire, parfois filiforme. Orné d'un collier-plastron le « démon-chat » flotte ou plane sur les huacos et les textiles, avec des attributs d'oiseau, de serpent dentelé, de cétacé, de scolopendre, la queue annelée ; souvent emplumé, il brandit une hache à décapiter, il est surchargé de têtes-trophées, de fruits et de bulbes. C'est le démiurge agricole, « porteur de cueillette ».

Alejandro Pezzia Assereto a remarqué un détail qu'il croit *voulu*, et qui doit avoir son importance dans l'idéographie nazca : « Dans les images où les moustaches ne sont pas un ornement en or mais de toute évidence, des poils, la peau de l'animal n'est pas tachetée. Il n'a ni crocs ni griffes. » Ailleurs, les taches du pelage sont en réalité des calices d'aji (piment rouge piquant), des cacahuètes, des « signes-graines », des demi-lunes ou des yeux-étoiles, « *qui voient du ciel* » et lancent des éclats. C'est alors « le félin céleste aux yeux resplendissants », le *Chuquichinchay* ou Félin d'Or[90], une constellation qui brille intensément dans la nuit péruvienne, censée veiller sur l'âme de l'espèce féline en général. Elle est toujours vénérée par ceux qui traversent bois et forêts et elle est représentée sous forme de petites idoles d'or.

J'ai longtemps cherché l'effigie du « démon-chat » sur les pampas de Nazca. Je ne pouvais croire en son absence ou omission. Pourtant aucun des investigateurs ne s'est intéressé à la question ! Seul, une fois encore, Paul Kosok a fourni la photographie « exclusive » de l'étrange animal, qui se dirige vers un complexe de trois larges « routes », sur la pampa de Palpa.

L'effigie du « démon-chat » a le dos hérissé de triangles et elle voisine avec plusieurs vastes trapèzes aux bases décalées, superposées. Ce géoglyphe qui ne pouvait manquer sur le désertique zodiaque précolombien des Nazcas, est sans doute le reflet de leur constellation la plus vénérée depuis l'apparition des Paracas.



Le camaron, gros crustacé savoureux des rios péruviens, qui est représenté sur la pampa Jumana-Colorada.

LA MUCA-MUCA ET LE CAMARON

En « dernière minute » — si je puis dire car il est bien certain qu'après la parution de cet ouvrage, beaucoup d'autres découvertes auront lieu encore — , sur des photos aériennes que l'on vient de me communiquer, deux nouveaux géoglyphes zoomorphes s'ajoutent à la liste précédente.

Parallèle à deux gigantesques rectangles accolés, à l'intérieur d'un double triangle en bordure, dans lequel s'amorce une large « route » sur laquelle il paraît avancer en bondissant, un petit animal à pattes avant légèrement plus courtes que les pattes arrière, à longue queue droite, porte… trois oreilles (ou bien deux oreilles et une « corne » ?) et un long museau en groin. Comment l'identifier ? Sans cette « corne » insolite, je pencherais pour la muca-muca ou chucha, un peu plus grosse qu'un chat ordinaire. En 1780, Monsieur de la Harpe, voyageant au Pérou, la décrivit avec une fourrure noire et le groin qui correspond au géoglyphe. Il ajoute que la femelle transporte ses petits dans une « ventrée en forme de bourse

membraneuse, fendue en longueur et qu’elle peut ouvrir et fermer à volonté, au moyen de muscles tenant aux côtes inférieures ».

Pour l’instant, aucun détail précis d’orientation ne nous ayant été fournis, il nous a été impossible de le situer sur le graphique des pampas.

Beaucoup plus facile à placer par contre, et bien que passé sous silence par Maria Reiche qui a publié ses proches voisins, est un crustacé qui se trouve comme coincé entre le « perroquet » et un oiseau huppé — peut-être le « brujerito » qui s’en délecte — . Plutôt qu’un crabe, nous pensons au *camaron*, intermédiaire entre la crevette rose et la langoustine. Ce géoglyphe possède, devant de gros yeux ronds, un rostre dentelé et de chaque côté d’une carapace articulée, deux longues pinces[91].

CINQUIÈME PARTIE

COSMOVISION ET ASTROLOGIE MYTHIQUE

Celui qui, sans savoir compter avec les nœuds des quipus, prétend compter les étoiles, est digne de risée.

Célèbre maxime de l’Inca Pachacutec.

CHAPITRE XIII

LES COSMOGLYPHES DU SOLEIL ET DE LA LUNE

L'ÉQUINOXE D'APRÈS LES CERCLES DES PIRHUAS

Que les anciens Péruviens aient conçu une géographie sacrée, qu'ils aient axé une délirante cosmovision sur des mythes en rapport, qu'ils aient exercé une science astronomique étroitement liée aux moyens de vie et pratiqué une religion magico-polythéiste, voilà je pense, qui est maintenant prouvé. Et que les Nazcas aient développé un culte animiste de la nature associé au culte planétaire, est plus que probable. Sans doute est-ce là qu'il faut chercher *la raison secrète* des alignements kilométriques et des géoglyphes des pampas. C'est en tout cas la voie qu'ont choisi d'explorer Paul Kosok et Maria Reiche pour essayer de leur trouver un sens plausible.

Quoi qu'on puisse les compter sur les doigts de la main, quelques autres Sherlock Holmes du désert et une poignée de péruanistes érudits, bien que moins connus, ont mené une enquête parallèle qui n'est pas à négliger. Pas plus, une fois encore, que les enseignements précieux légués par les chroniqueurs du XVIe siècle, puisés à des sources à présent muettes. Ce sont eux qui nous ont révélé la cosmovision[92] à trois étages des Incas, qui la tenaient probablement de leurs prédécesseurs :

Hanan Pacha. le monde d'en *haut,* le ciel astronomique des dieux, des astres et des esprits des nobles défunts.

Kay Pacha. le monde du *milieu,* terrestre et superficiel, celui de tout ce qui vit.

Uku Pacha, le monde d'en *bas,* intérieur et souterrain, celui où gitent les génies de la fertilité et les momies, où germent les graines.

Ces trois mondes communiquaient par deux agents de liaison mythiques, des *serpents géants,* nommés *Yacumana* et *Sachamama,* qui se

transformaient respectivement, le premier en grand fleuve puis au ciel, en éclair-foudre *(Illapa) ;* le second, bicéphale, en arc-en-ciel *(Kuischi).*

Au XVIe siècle toujours, Montesinos recueillit la version historique selon laquelle l'un des grands chefs Pirhuas, qui aurait régné 2 500 ans avant les Incas, dut pour « rétablir le calcul du temps qui commençait à se perdre, *répartir les années en cercles de dix, de cent et de mille ans* ».

Il faut probablement interpréter cette information, dans le sens de corriger ou de réformer le calcul de l'année, de plus en plus faussé par le mouvement rotatif des astres au cours des âges. Peut-être aussi parce que jusque-là, le calendrier fut axé sur la lune qui régit les mois, bien visible à l'œil nu mais qui, différente du soleil dans son orchestration de l'année, décalait les saisons.

La dynastie Pirhua, nous indique Montesinos, s'effondra malgré tout, « à cause des imperfections du calendrier ». Cependant, ajoute-t-il, c'est « grâce à ces *cercles* qu'ils conservèrent la chronologie de leurs rois »… Phrase ambiguë, qui nous laisse sur notre faim de savoir, mais qui nous ramène sur la pampa Colorada ou s'arrondissent d'énormes *cercles concentriques* et des *spirales* de toutes formes et dimensions.

Le cercle des Pirhuas ou *chimpa* était encore en usage sous les Incas. Au cours de son voyage pour compiler « les beautés de l'histoire du Pérou », le chevalier de Propiac se fit expliquer au Cuzco en 1824, « le fonctionnement des monuments astronomiques des Amautas et leur utilité dans l'agriculture ».

Il relate donc que « les Péruviens comptaient les années par moissons et qu'ils réglaient les mois d'une lune nouvelle à l'autre ». Mais ils avaient, note-t-il, « une méthode plus savante pour déterminer la durée précise des années au moyen de *seize tours* qui leur servaient de repère pour les solstices. Ils apportaient un soin particulier pour s'assurer du véritable jour des équinoxes, ajoute-t-il, en élevant sur des places, devant des temples, des colonnes de pierres travaillées, *au centre d'un grand cercle* qui s'étendait jusqu'aux extrémités de ces places. Une ligne le traversait d'est en ouest, passant par le milieu. Lorsque l'équinoxe approchait, les prêtres avaient soin d'observer si l'ombre de la colonne était coupée en deux parties égales par la ligne… Quand les rayons la frappaient à midi sans faire d'ombre, ils concluaient que c'était *le jour de l'équinoxe* ».

Or, la splendide « roue » de la pampa, composée de sept cercles concentriques d'une symétrie idéale, qui s'inscrit à l'écart des grandes

figures, est elle aussi *traversée par une ligne* qui en frôle le centre. A signaler encore qu'une particularité fait de ce géoglyphe ou cosmoglyphe, l'antithèse des autres : *il n'est relié, au début ou à la fin, à aucune ligne.* A l'inverse donc, il est isolé, *indépendant* du réseau linéaire. Un nouveau mystère ?

LE PLUS GRAND AMPHITHÉÂTRE NATUREL DU MONDE !

A moins que ce mystère ne soit en rapport avec une découverte récente due à un professeur d'Ica, Manasses Fernandez Lancho qui, contrairement à tous les américanistes, affirme que les fameux dessins de Nazca n'offrent plus d'énigme, puisqu'il en a déchiffré « le sens ésotérique ». Ils sont, estime-t-il, « l'œuvre et le message d'un peuple collectiviste préaméricain — ils nécessitèrent des milliers de bras humains — , dont la pensée et la philosophie cosmiques s'exprimèrent à partir des lois du système solaire. Ils représentent *l'évolution des espèces…* deux millénaires avant que Darwin n'avance sa théorie, ni totalement précise ni exacte.

« Comme le Soleil, père et ouvrier cosmique, est le lien entre l'énergie mutante qui rend possible toutes les manifestations de la vie organique et inorganique sur la planète Terre, tous les dessins furent tracés, d'après cet investigateur, en partant de la ligne solsticiale qui, des Andes, entre dans la mer ou vice versa, (les lignes parallèles s'intègrent et se polarisent) et d'où émergent indistinctement toutes les espèces connues… unies par *le cordon ombilical de l'énergie solaire.* »

Puis Fernandez Lancho s'attache à résoudre la question de savoir *comment furent faits les grands dessins.* « La figure une fois conçue, sans perdre de vue l'ensemble, chaque individu croit-il, était responsable de l'une des parties de celle-ci… Si la figure avait cent mètres de long, vingt hommes y travaillaient, cinq mètres correspondant à chacun. C'est de cette façon qu'avec des milliers de pierres, une perspective et une projection terrestre, l'œuvre était achevée… » En peu d'heures, imagine-t-il, alors que d'autres chercheurs calculent que Nazca demanda autant de temps et d'efforts, voire plus, que les pyramides des pharaons.

Selon Fernandez Lancho, pour transmettre leurs connaissances qui étaient l'apanage des prêtres-savants, les Nazcas auraient utilisé — justement à proximité du géoglyphe aux cercles

concentriques — , *le plus grand amphithéâtre naturel du monde !* Il distingua, sur les contreforts andins où subsistent les vestiges de trois cités superposées, deux géoglyphes gigantesques, parfaitement visibles d'un monticule voisin et dont il trouva le schéma « modèle réduit » un peu à l'écart, aux trois quarts détruit. Sur la colline s'élevait, dit-il, un petit temple-auvent dont il ne subsiste que quelques tronçons de bois. De vastes plates-formes avaient été aménagées au pied de l'édifice, qui pouvaient contenir « près de cinq mille personnes ».

En 1971, Fernandez Lancho fit une expérience concluante, raconte-t-il, devant un groupe de personnalités et d'élèves des collèges de Nazca, réunis par lui sur ces plates-formes. Se plaçant à l'endroit où jadis se dressait l'auvent, il parla sans élever la voix. Or, tous les spectateurs l'entendirent « comme si celle-ci avait été amplifiée par un mégaphone. Chaque parole, chaque phrase furent même clairement répétées trois fois par l'écho ».

Depuis ces lieux, présume l'auteur de la découverte, les prêtres-savants expliquaient à la multitude, qui gardait une impression grandiose et inoubliable, « les connaissances scientifiques et technologiques acquises par la caste qui dirigeait le peuple » et le *message secret des figures de la pampa…*

PICHCACONQUI ET QUIPU-CALENDRIER

Dans les croyances andines, le *cercle magique « conservait les forces du cosmos* ». De fait, j'ai rencontré souvent sur la côte péruvienne désertique, des cercles en os d'animaux sauvages, d'autres faits avec des têtes de lamas et même, une fois, avec des pieds momifiés d'adolescentes ! Ces cercles magiques avaient pour but de conjurer les forces hostiles de la nature, particulièrement à l'annonce d'une désastreuse période de disette.

Certaines étoiles, les *Pichcaconqui* sont comme disposées en cercle et le cercle concentrique symbolisait, dans beaucoup d'ethnies préaméricaines, le soleil[93]. C'est la forme du zodiaque dans toutes les civilisations antiques.

A propos du jour de l'équinoxe, le chevalier de Propiac ajoutait que, la date venue, « les Incas plaçaient le trône d'or du soleil à l'endroit où l'astre se reposait dans toute sa plénitude et que des danses d'hommes et de femmes *formés en roue*, avaient lieu tout autour ». Un curieux rapport de

forme a frappé Raul Porras Barrenechea, à la vue de *qui pus-calendrier,* noués aux deux bouts, pour dessiner à leur tour, le cercle du soleil.

D'un long cordon central fermé en anneau, partaient de plus petites cordelettes rayonnantes, pour exprimer ce qui avait trait aux périodes solaires, aux observations astronomiques, et qui permettaient de compter les mois et les années, servant ainsi, d'après les chroniqueurs, d'instruments chronologiques. Des oraisons et des chants sacrés, complétaient la lecture de ces quipus. On peut voir un de ces anciens « lecteurs » ou *quipucamayoc,* qui « connaissaient la ronde du soleil et de la lune, des étoiles, des comètes et des quatre vents du monde pour semer le manger », marchant quipu en main sur l'une des naïves iconographies de Huaman Poma.

Or, en survolant les pampas de Nazca, les *centres étoilés de distribution de lignes font instinctivement penser à ces quipus-calendrier* que l'on peut voir exposés dans les vitrines des musées péruviens ! Les Nazcas n'auraient-ils pas utilisé les mystérieux alignements pour reproduire sur le sable, un système de comptabilité-statistique plus tard repris par les Incas ? [94] Ces alignements incompréhensibles — pour nous — n'eurent-ils pas une signification ou une fonction rapprochée ou équivalente, *les nœuds étant remplacés par les innombrables monticules de pierres,* de formes, elles aussi, différentes ? La longueur variable des lignes radiantes — copie des cordons ? — agissait-elle *comme et à la place des couleurs ?* Suivait-on ces lignes empierrées en contant et racontant l'histoire, comme on la lisait sur les quipus ? Autant de questions qu'involontairement, je me suis posées…

En outre, j'ai relevé une information peu connue du père Salas au XVIe siècle, qui enseigne qu'à part les quipus en cordons noués les Indiens utilisaient également « *des lignes droites et des courbes,* gravées dans la pierre ou sur le métal, pour le culte ».

LA SPIRALE, SIGNE DIVIN DE FERTILITÉ ET D'ÉTERNITÉ

La plupart de la centaine de spirales dénombrée par Maria Reiche sont associées à un triangle effilé, placé à leur base, les bordant ou les traversant. Presque toutes sont à double révolution. Et de beaucoup s'échappe une droite rectiligne ou en zigzag, bien que d'autres soient isolées ou mariées à des mégafresques.

La mieux réussie de toutes, située en bordure de la vallée de Ingenio, d'une incomparable régularité, souligne un triangle très allongé, adjacent à l'une des deux interminables « pistes » de plus de 800 mètres de long. Les deux sillons qui la gravent dans le sable, suivent une symétrie absolue. Ils sont larges de deux mètres chacun, et distants l'un de l'autre, d'environ six mètres.

A défaut de compas rigide, tous les mathématiciens savent que l'on peut obtenir de semblables figures à partir du triangle. Sans doute celui-ci fut-il délimité au moyen de trois pieux en bois plantés à la verticale et à partir desquels, avec un traçoir au bout d'une corde, raclant le sol, les courbes furent dessinées. Ici, deux cordes furent employées, l'une plus longue que l'autre afin d'obtenir l'écart régulier des tracés concentriques.

Que symbolisait la spirale dans les croyances nazcas ? L'éternité sans doute comme chez tant d'anciens peuples. S'enroulant et se déroulant indistinctement, elle était *le cosmoglyphe du soleil-créateur* au Mexique, en Grèce, en Égypte. Était-ce à Nazca, une sorte de ligne *espace-temps*, exprimant le principe divin selon lequel rien ne mourait et moins encore la momie qui engendrait un éternel recommencement ?

Une spirale ovoïde du cœur de laquelle part comme un double « cordon ombilical », tracé au cordeau, pourrait évoquer « l'embryon-germe » né de la graine pour perpétuer la vie et l'évolution cosmique, selon Fernandez Lancho.

Dans d'archaïques pictographies précolombiennes, une tête-trophée est parfois attachée à une spirale. Et j'ai démontré combien la tsantza est liée à l'idée de fertilité ou de fécondité[95].

En Colombie, alors qu'il recensait les nombreuses gravures sur roche de la Sierra Nevada de Santa Marta, George Isaacs apprit d'un sorcier que *la tête de singe* qui pend souvent d'un pédoncule et se détache d'un « tronc » surmontant des volutes en spirale, « représente la divinité[96] ».

D'où vient à Nazca l'idée de la spirale ? Probablement de plusieurs formes bien connues. De quipu, c'est possible, dont les nœuds sont faits de deux à quinze tours de cordon spiralé… Des cercles en spirale décrits à très grande altitude dans le ciel, par le condor, l'oiseau solaire par excellence[97], ou du serpent lové, autre bête mythologique très vénérée dans l'ancien Pérou. Ou encore, du *caracol,* le grand spondylus à conque de nacre rosée, l'une des divinités de l'agriculture[98]. A moins que la toile spiralée de l'araignée épeire n'en ait été l'inspiratrice…

Les Nazcas étant avant tout pour Harth-Terré, « des céramistes de génie », l'idée de la spirale a pu leur venir, croit-il, de la technique dite « colombienne », que les ethnies amazoniennes utilisent encore couramment de nos jours. Celle-ci consiste à enrouler sur lui-même en spirale, en le moulant sur une calebasse qui disparaît ensuite, réduite en cendres par la cuisson de la poterie, un long boudin de pâte argileuse. Les spirales de la pampa indiquaient-elles aux artisans potiers des fratries correspondant à cette forme de totem, la date venue de façonner telle poterie rituelle ? Acte qui pourrait tout aussi bien commémorer cette formidable invention que fut certainement, en ces temps reculés, la poterie dans la vie quotidienne[99] !

D'autres hypothèses ont été formulées. Au début de notre siècle, le capitaine Berthon, examinant les céramiques de la côte, y trouvant à profusion le leitmotiv de la spirale simple ou double, en fit « *la stylisation du tourbillon de sable*, si commun sur les dunes du Pacifique quand il fait très chaud ». Ces colonnes dorées, qui tournent follement sur elles-mêmes et courent vertigineusement sur le désert, y dessinent en effet des spirales. Est-ce seulement une coïncidence ? Sur un film pris d'avion au-dessus de la pampa, des tourbillons endiablés se forment justement alentour d'une spirale. Cette figure fut-elle volontairement dessinée sur les lieux où le phénomène se répétait le plus souvent ?

A 2 kilomètres au nord de Palpa, une spirale monumentale — 65 mètres de long — , à double volute en S, présente la même et curieuse particularité que d'autres spirales simples : décalée de côté, elle recouvre par moitié, une figure semblable apparemment plus ancienne.

La spirale à enroulement opposé, en S majuscule, évoque l'amphisbène, serpent bicéphale qui ceinture tant de divinités et qui, sur la côte, *aurait symbolisé l'inconsistant dieu créateur Kon Tiki*. Le changement des phases lunaires également.

Sur les huacos illustrant le coït du soleil et de la lune divinisés au milieu d'une sarabande joyeuse de singes et d'une envolée de graines aphrodisiaques, le couple astral est couronné d'une grande spirale double en S, couchée à l'horizontale.

Dans la région d'Arequipa, qui avoisine celle de Nazca, au sud, la spirale est l'arc-en-ciel qui sort du nombril d'Ichi, un petit génie fabuleux, accusé de posséder les femmes au bord des rios ou quand tombe la bruine du Pacifique.

Beaucoup plus loin au Mexique, la spirale était le symbole de la cosmologie maya. Des danses giratoires avaient pour but d'assurer le re-départ du cycle solaire annuel sans lequel, croyait-on, adviendrait la fin de l'univers.

Quant aux spirales angularisées, leur survol permet de distinguer la présence d'un triangle équiangle à proximité immédiate, d'où l'arpenteur-dessinateur devait partir, initiant le dessin, muni de sa corde à tracer, dont il diminuait ou augmentait peu à peu la longueur, suivant des proportions fixées à l'avance. Finalement, il obtenait une spirale à l'aspect mathématique.

Toutefois, les vues aériennes permettent de s'en rendre bien compte, avant d'atteindre à la perfection, de nombreux essais eurent lieu comme en font foi plusieurs de ces figures géométriques, où j'ai noté des tâtonnements et un certain désordre dans le parallélisme.

Mais « la découverte de la relation de mesure entre le triangle et les possibilités de tracé de la corde, la perfection de la jonction du trait primordial avec les suivants, résultants de la diminution de moitié, du quart, etc., de la longueur totale, sont dignes d'attention », comme le souligne E. della Santa.

Auteur d'une chronique « étrange, très étrange » dans un grand hebdomadaire de Lima, Zizi Ghénéa décèle dans la vision de certaines nébuleuses « quasiment carrées », une possible inspiration des spirales angularisées de Nazca. Quelques-unes, aux contours irréguliers, joliment compliqués d'arabesques, ne trouvent guère d'explication satisfaisante, si ce n'est dans l'originalité du motif. Et dans le fait que, pour l'une d'elles au moins — la plus petite, presque parfaitement carrée — *une ligne solsticiale d'été,* pointe dans sa direction, selon Kosok.

Par ailleurs, ces *spirales-labyrinthes* « servaient de patron à des mouvements processionnels de rituel magique », présume Hermann Kern. Effectivement, et les huacos les représentent, les chroniqueurs ont décrit *des chorégraphies en spirale*, exécutées durant toute une lunaison. La danse de la Yawira, par exemple, l'un des prestigieux *takis* impériaux, danse sacrée de mimétisme totémique pour conjurer la sécheresse, qui était exécutée sur la grand-place du Cuzco, devant l'Inca et sa cour. Longue de trois cent cinquante pas et grosse comme le poignet, une corde en laine de lama tressée, terminée à chaque extrémité par une boule de laine colorée simulant une tête, soutenue par d'innombrables chorégraphes indiens, lentement

enroulée puis déroulée en spirale, imitait les mouvements du mythologique serpent bicéphale, producteur de la pluie.

ASTÉRIE… POULPE… PADDLE WHEEL… YIN- YANG ?

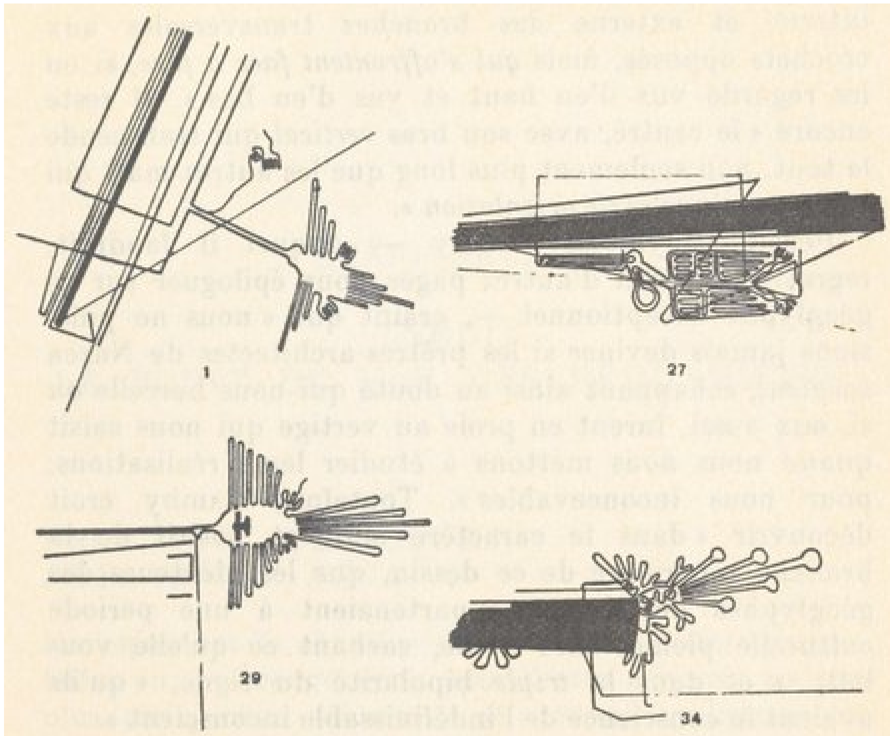
L'un des plus intrigants géoglyphes de Nazca, pour ainsi dire inédit, repose à 3 kilomètres au sud de Palpa, comme prêt à s'échapper d'une sorte de carré multiple qui le cloisonne.

Maria Reiche l'a brièvement recensé sous le nom anglais de « *paddle wheel* », ce qui, traduit par « roue à aubes ou à palettes », prête à confusion, la roue n'ayant pas été utilisée en Amérique précolombienne. A quoi alors, ressemblerait cette étrange figure aux cinq branches terminées en crochet ou en point d'interrogation, bizarrement et volontairement *inversés ?* Un peu à une hélice ou mieux, à cette sorte de grappin en forme de petite ancre à pattes crochues que l'on use pour repêcher un seau tombé au fond d'un puits ; ou davantage, à une astérie-étoile de mer à cinq bras — le plus long du géoglyphe dépasse 36 mètres — , auréolant un petit disque ou corps central. Un péruaniste en a fait le grand poulpe *carachuy,* qui pullule dans les eaux du Pacifique péruvien. Mais comme partout ailleurs, l'espèce est octopode… Ce n'est pas si simple, d'ailleurs, car la figure étudiée paraît inachevée, ou bien un sixième bras fut-il effacé ?

Peu remarqué par les archéologues, ce géoglyphe « hors série » passionne Raymond Camby parce qu'il n'appartient, dit-il, « ni au fouillis géométrique des lignes et des polygones, ni aux « images » quasi naturalistes qui peuplent de rêves échevelés, cette plaine aride ». En fait, ajoute-t-il, « ce dessin qui se détache entre tous, est à lui seul *un petit traité de philosophie qui pourrait bien condenser toute la métaphysique de l'art fantastique et hiérographique des « penseurs » du Pacifique* ». Camby m'a signalé plusieurs détails omis par Maria Reiche dans sa représentation graphique du géoglyphe en question, pourtant visibles sur les photographies publiées par celle-ci : des lignes amorcées dans la partie inférieure et un « petit bec » qui naît du cercle central. Or, ces lignes en forme d'accolade recouvriraient, suppute-t-il, « le magma ou chaos originel dans lequel le petit bec puiserait sa nourriture, nécessaire au maintien et à l'évolution de la vie ».

Pour cet inlassable chercheur, l'intrigant motif — que j'ai revu sur des huacos nazcas — pourrait être « la géniale représentation du principe métaphysique qui commande la vie de l'homme dans sa nature, dans son univers. L'archaïque conscience de la *polarisation des forces opposées* qui s'affrontent et se complètent mais qui, dans cet affrontement même, *créent…* Cet éternel Éros du Yin et du Yang, qui parfois attire puis repousse » et qu'il retrouve en outre, dans la spirale en S et « en vagues », « qui se poussent et se tirent mutuellement, amplifiant d'abord le mouvement pour l'amortir ensuite, reflet de l'esprit du monde et souffle du cosmos ».

L'ésotérique graphisme synthétique des Nazcas, lui paraît ici « un idéogramme particulièrement élaboré dans sa simplicité apparente ». Ce qui le frappe immédiatement, « c'est que chaque branche se termine par un crochet (ou amorce de spirale) et que chacun de ces crochets est *inversé par rapport à l'autre* ». Soit que ceux des branches d'en haut tournent le dos à ceux d'en bas ; ce qui pourrait être « *le signe du terrestre aérien et celui du terrestre souterrain* car, bivalente, la terre de l'homme, énonce-t-il, est à la fois, céleste et infernale ». En tout cas, à ses yeux, ces oppositions caractéristiques « ne sont pas artistiquement gratuites : elles ne correspondent pas à un souci d'esthétique, notion étrangère à l'artisanat de la pensée magico-religieuse des cultures archaïques ». Et Camby de souligner que, « si nous voulons un jour comprendre la signification des gigantesques géoglyphes de Nazca, il faut faire abstraction totale de notre esprit hyperintellectualisé. Nous devons donc retourner aux sources de la pensée archaïque, qui pour lui, s'annoncent dans *la bipolarité des contraires complémentaires ».*



CROQUIS H : OISEAUX.
N° 1 : Colibri.
N° 27 : Pélican stylisé.
N° 29 : Colibri portant un petit oiseau sur son dos.
N° 34 : Colibri à la queue en raquettes.

Par ailleurs, il s'agit, note-t-il, d'une « double polarité interne et externe des branches transversales aux crochets opposés, mais *qui s'affrontent face à face,* si on les regarde vus d'en haut et vus d'en bas ». Il reste encore « le centre, avec son bras *vertical* qui transcende le tout, non seulement plus long que les autres mais qui lui, n'a qu'une *seule orientation* ».

Pensif, Raymond Camby — auquel il faudrait, regrette-t-il, bien d'autres pages pour épiloguer sur ce géoglyphe exceptionnel — , craint que « nous ne puissions jamais deviner si les prêtres-architectes de Nazca *savaient,* échappant ainsi au doute qui nous harcelle ou si, eux aussi, furent en proie au vertige qui nous saisit quand nous nous mettons à étudier leurs réalisations, pour nous inconcevables ». Toutefois, Camby croit découvrir « dans le caractère actif et positif de la branche supérieure de ce dessin, que les idéateurs des géoglyphes de Nazca, appartenaient à une période culturelle pleine, sûre d'elle, sachant ce qu'elle voulait… » et dans la *triple*

bipolarité du signe, « qu’ils avaient la conscience de l’indéfinissable inconscient ».

CHAPITRE XIV

INÉDIT LE POINT DE VUE DES PÉRUANISTES

FACE AUX POLÉMIQUES, SKYLAB EST NÉGATIF

En reprenant le chapitre des fameuses *pistes* triangulaires ou quadrangulaires, pour tenter d'y voir un peu plus clair, nous affrontons et devons confronter les ardentes polémiques qui divisent actuellement les partisans du rationnel et ceux de l'irrationnel.

Pour les premiers, le sol essentiellement meuble des pampas de Nazca, ne convient pas à l'atterrissage d'éventuels visiteurs de l'espace. Le peu de longueur de certaines pistes — à peine 4 mètres, beaucoup moins encore, à mon avis.

La topographie chaotique du désert du sud-péruvien est avant tout, loin de correspondre à celle qu'exigerait un plateau jouant le rôle d'un « astroport », comme peut le faire accroire ce terme de plateau qu'on lui accole trop fréquemment. L'un des trapèzes monumentaux en témoigne éloquemment : après avoir pointé en direction d'une colline escarpée, cette figure géométrique escalade la pente à la rectiligne pour *redescendre* sur l'autre versant et y poursuivre son impeccable sillon. Pourquoi — et comment ? — quelque véhicule spatial du néolithique, aurait-il joué à saute-colline sur les innombrables buttes accidentées des pampas couvertes d'alignements, pour comble, *en tous sens ?*

Qui donc pourrait trancher la question d'une éventuelle intervention de cosmonautes inconnus pour diriger les arpenteurs du désert ou utilisant, pour atterrir, les labyrinthes de Nazca comme points de repère ou encore, comme « radar » ? Nul mieux, semble-t-il, que les *prises de vue des astronautes de Skylab ou de satellites artificiels.* Or, les impressionnants agrandissements photographiques fournis par l'Éros Data Center[100] à la revue belge « Kadath », démontrent que malgré les objectifs spatiaux Questar et les techniques les plus avancées de balayage optique et de

filtrage du relief géologique de la région, *aucune trace de piste ou de ligne n'est visible,* depuis l'espace. Par contre, on distingue parfaitement sur ces mêmes clichés, *le cours des rios Nazca et Ingenio,* qui délimitent les pampas à images… Ce qui amène Robert Dehon à déduire « qu'une direction artistique en altitude est impossible ». Seule, note-t-il, « l'observation à basse altitude laisse le loisir d'étudier les figures géantes ». Mais Dehon soulève un autre problème, non envisagé par les deux explorateurs aériens du globe « Condor I » et les autres chercheurs : celui de la difficile *communication air-sol* qui présente, selon lui, « des difficultés insurmontables si l'on n'utilise pas des appareils radio ».

En outre, est-il nécessaire de combattre une « idée fixe » qui a faussé, dès le début, le problème de la *phénoménologie* de Nazca. Celle que le puzzle monumental n'est *compréhensible que vu du ciel,* ainsi qu'on le radote sans fin, hors du Pérou. Pour en finir avec cette erreur, Francisco Kauffmann Doig, qui fait autorité parmi les archéologues de ce pays, organisa en 1976, pour un programme télévisé, des expériences sur une plage de Lima bordée de hautes dunes. Ces expériences ont prouvé d'une part, « qu'il est relativement facile de tracer des figures biomorphes de grande taille en gardant des proportions à l'échelle et sans que leur réalisation matérielle exige une intelligence supérieure ». D'autre part et c'est très important, « que ces figures ne sont pas *seulement visibles d'avion* mais qu'elles peuvent l'être *du haut des collines environnantes* », qui ne manquent pas sur les pampas de Nazca[101].

Voilà donc quelques points obscurs quelque peu éclaircis. Cela posé, il n'en reste pas moins que beaucoup d'autres demeurent pour l'instant, dans l'expectative et le flou…

La principale question sur laquelle se penchent et s'attardent longuement les péruanistes, tourne autour de l'interprétation logique que l'on peut donner aux géoglyphes géométriques et au fascinant bestiaire des pampas. Mais hors du Pérou s'entend, leurs hypothèses ou leurs opinions sont pratiquement inédites. Et c'est la raison pour laquelle, durant de longues années, je me suis attachée à réunir leur point de vue, à des fins sérieuses de bilan… provisoire, mais indispensable.

LES SÈQUES, ANTIQUES « RUES » ET « AVENUES » SACRÉES DE MEJIA XESSPE

Pionnier méconnu des énigmes de Nazca, le professeur Toribio Mejia Xesspe — fervent disciple du grand savant péruvien Tello, qu'il accompagna en 1926-1927 sur les rives du rio Ingenio, mission au cours de laquelle il aperçut *d'autres tracés entre les vallées de Humay et de Chincha*, plus au nord, d'où partent trois embranchements — , fut le premier à présenter un travail détaillé au Congrès International des Américanistes, réuni à Lima en 1939. Le titre même de sa thèse en donne le ton : « Aqueducs et *chemins antiques du* Bassin du rio Grande de Nazca. » C'est ainsi qu'il désigne ce que, plus tard, on baptisera « pistas » ou « plazoletas » et qu'il identifie comme des « rues, avenues ou *sèques* ».

Qu'entend-il par sèques ? Des chemins sacrés, comme il y en avait partant en toutes directions du Cuzco incaïque et reliant un dense rosaire de sites eux-mêmes sacrés, plus nombreux à en croire les chroniqueurs[102], que les jours de l'année. Dans un travail récent, R.T. Zuidema les définit comme des « lignes absolument rectilignes — d'où le rapprochement avec les alignements de Nazca — par lesquelles venaient au/ou du Cuzco, les victimes propitiatoires des sacrifices royaux » ou *capac hucha.* Cet auteur ajoute que les sèques étaient « probablement aussi des *lignes de visée* » en rapport avec le système astronomico-calendaire. Certains sites sacrés placés sur leurs parcours, les *huacas,* indiquaient « sur l'horizon, dit-il, *les lever et coucher du soleil ou de certaines étoiles à des dates importantes* ».

R. Kush pense de son côté, que les sèques étaient « intégrés dans un plan spatial du cosmos et liés de quelque manière aux astres et au calendrier incaïque, par l'orbite annuelle du soleil. Chaque groupe suppose-t-il, entrait en fonction avec les rites appropriés, au fur et à mesure que le soleil parcourait les sèques ».

Cependant la thèse avancée par Mejia Xesspe n'a pas convaincu tous les péruanistes qui jugent que les géoglyphes en trapèze ou en triangle de Nazca, n'ont pas le même caractère que les « chemins pieux » vénérés par les Incas. Et que, dans l'ensemble, il est difficile d'y voir des « rues », des « avenues » et moins encore des « chemins royaux ». Le même auteur, qui leur attribue « un sens religieux, rituel ou cérémonial » les associe *au culte funéraire des ancêtres.* Il soutient que la plupart des surfaces géométriques sont « proches de cimetières antiques ». Et il fournit des exemples : la « grande avenue de Huayuri allongée sur une quarantaine de kilomètres ; celle de la pampa de la Marcha, marquée sur 800 mètres de long, de files de tas de pierres, au bout de laquelle convergent plusieurs « chemins » qui

naissent des pentes d'une colline. Ou encore « la grande avenue triangulaire longue de plus de mille mètres, des pampas de los Medanos. Toutes celles-ci, affirme-t-il, ont en contrebas « *des tombes de plusieurs périodes et cultures*[103] ». De plus, « l'avenue de 500 mètres proche du *tambo* de Kopara, montre des restes de constructions en blocs de terre crue et en pierre », qui confirmeraient une fonction rituelle ou cérémoniale. Enfin, les « groupes d'avenues aux formes capricieuses », plaquées sur la terrasse alluviale qui fait face à l'hacienda Kantalo, flanquent les nécropoles préincaïques du même nom et de Tierra Blanca. Les « avenues » des pampas de Sokos, Ingenio et de la vallée de Nazca, présenteraient les mêmes particularités. Mejia Xesspe a trouvé « quelques tombes de la période sub-Nazca, au centre d'une plazoleta rectangulaire, située à Chikerillo, sur la rive gauche du rio Ingenio ».

Y a-t-il une possibilité pour que le *triangle* ait été particulièrement voué au culte funéraire ? J'ai remarqué que ce fut la forme de préférence adoptée par les embaumeurs nazcas, pour figurer les yeux sur les masques en or, en bois ou peints sur la toile et les céramiques entourant les momies. Triangulaire aussi et extrêmement effilée, est la langue tirée par d'hallucinants monstres anthropomorphes qui foisonnent sur les huacos, peut-être *pour mimer la parole* des grands prêtres qu'ils personnaliseraient.

En corrélation avec de possibles moyens d'expression figuratifs, les immenses triangles des pampas, piquetés de tas de pierres, n'étaient-ils pas une sorte *d'abaques* destinés à l'enregistrement d'on ne sait quelle comptabilité précise d'un présent devenu passé ? Plusiéurs termes, dans les vieux dictionnaires quechuas, signifient « compter avec des pierres » et ce système aurait été employé, d'après Morua, par les Indiens *avant l'invention des quipus*..

MAHAMAES, COLCAS ET PARCELLES AGRAIRES DE ROSSEL CASTRO

Second à entrer dans la polémique, le père Rossel Castro publia à partir de 1942, plusieurs études sur les figures géométriques préhispaniques du rio Grande de Nazca. Ce péruaniste notoire, orienta ses recherches d'après le recensement précis « des aqueducs qui traversent en diverses directions, la vallée de Nazca, pour former un véritable réseau souterrain ». Ces ouvrages

extraordinaires se superposent, s'entrecroisent et s'enfoncent parfois jusqu'à 7 mètres de profondeur, sur des centaines de mètres, voire des kilomètres. Les agriculteurs modernes les utilisent encore pour irriguer les immenses plantations de coton. Leur consistance parasismique, leur coupe à la surface hydrostatique de la nappe fréatique, uniques en Amérique, démontrent une technique raffinée et de hautes connaissances hydrauliques qui sont dignes d'admiration.

Le père Rossel Castro interrogea historiens, ingénieurs et archéologues, au sujet des tracés. « S'ils sont sacrés, pourquoi furent-ils faits en plein désert ? S'ils ont un sens généalogique ou astronomique, pourquoi y en-a-t-il partout et en tous sens ? » Il n'obtint aucun renseignement précis et ses propres réponses ne coïncident qu'en un point, avec celles de son prédécesseur : « Unis aux cimetières, aux terrasses de cultures, aux collines considérées comme berceau originel de telle fratrie, aux aqueducs, galeries filtrantes et autres vestiges préhistoriques », ils font, pour lui, *partie intégrante de l'antique civilisation Nazca.* Ensuite, Rossel Castro fait bande à part. Il opine et n'en démordra pas, pour « des projets pratiques *d'irrigation* et de *lotisation de parcelles agraires* », mis au point « par un peuple industrieux, éminemment composé de travailleurs agricoles ».

Il est indéniable qu'agriculture et irrigation furent l'idéal des hautes cultures établies tout au long des côtes du Pacifique[104] où les techniques des Mochicas au nord et des Nazcas au sud, dépassent en ingéniosité, toutes celles connues dans les mondes anciens.

Chez les Nazcas, ces techniques furent axées, selon Rossel Castro, sur « la répartition des aires arables à grande échelle, de forme triangulaire, rectangulaire ou trapézoïdale, encadrées par des bordures en pierres extraites sur place, pour garder l'humidité et les engrais. Ces aires étaient connectées, dit-il, depuis un des angles, aux galeries filtrantes ». En clair, les Nazcas auraient utilisé les fameuses pistes, comme dans les Andes, les Quechuas, leurs *andenes* étagés à flanc de montagne, à longueur de vallée…

Cette hypothèse « révolutionnaire », qui laisse perplexe bon nombre de péruanistes dédiés à Nazca, s'appuie sur des « pièces à conviction » : l'une au moins des quinze plates-formes géométriques de la pampa de Sokos — un monumental trapèze de 840 mètres de long, large d'une centaine — , « fut, affirme-t-il, *cultivée et fertilisée* au moyen d'humus, de plantes et d'algues marines, de guano des îles, de cendres et de crottin de

lama ». Rossel Castro soutient en avoir retrouvé les restes ainsi qu’un « branchement dans l’angle supérieur du trapèze géant ».

Si l’on suit cette prise de position, on pourrait supputer que certaines plazoletas marquaient les meilleurs emplacements de nappes d’eau souterraines, propices aux miraculeux jardins du désert. Il est vrai que les Conquistadores espagnols s’émerveillèrent de voir les cultivateurs du littoral, éliminer de grosses masses de sable pour atteindre la terre humide, dans les aires destinées à y semer des plantes alimentaires. Ce système était connu sous le nom de *mahamaes* et il donnait de magnifiques résultats.

Alejandro Pezzia Assereto, du Musée d’Ica, signale que l’on peut encore contempler d’avion, plus de *trois cents de ces hoyas* (fosses) de culture, sur la pampa de Villacuri, encerclées de palmiers-dattiers. Certaines sont semées de cotonniers. On en voit également, dit-il, face à la borne du km 273 de la Panaméricaine. Ces aires rectangulaires atteignent un kilomètre de long sur 200 mètres de large. Plantés dans les sables après en avoir ôté la couche de salitre, des sarments de vigne donnèrent en trois ans et sans autre aide que l’humidité naturelle du sous-sol, d’abondantes récoltes de raisins.

En 1947, Carlos de la Puente écouta dans la région de Nazca, que les géoglyphes devaient être « des vestiges de *colcas ou graneros* pour conserver le maïs, les herbes et feuilles, des graines, haricots et cacahuètes, des piments rouges, suivant la position du soleil et les saisons annuelles ». D’autres informateurs lui parlèrent « d’enclos pour les animaux sacrés », parqués en attendant le moment des holocaustes…

J’ai vu en 1956, en bordure de la Panaméricaine, les toits en paille des ranchos couverts d’énormes… « éventails » de couleur rouge sang ! Fort intriguée, je découvris avec surprise en m’approchant qu’il s’agissait de raies géantes du Pacifique, ouvertes à plat, effectivement en forme d’éventail, par les femmes métisses des pêcheurs ! Ceux-ci attrapent les poissons d’une manière non moins inattendue. Longeant les plages désertiques, ils partent en mer, à califourchon sur de longues « bottes » de joncs ficelés, de la longueur et de la grosseur d’un tronc d’arbre, qu’ils propulsent avec leurs jambes ou s’aidant d’une perche. Comme ceux du nord à bord des pittoresques « caballitos de totora » à la pointe en sabot, les pêcheurs du sud n’ont pas varié leur technique primitive depuis 2 000 ans ou bien davantage, accrochant leurs prises de chaque côté de leur… embarcation.

L’historien Eugenio Alarco cite, sur la côte péruvienne, « de vastes terrasses pour le séchage du poisson de troc ». A part que les Nazcas furent de grands pêcheurs tant en eau douce que salée, ne se seraient-ils pas servis de certaines des fameuses aires géométriques, en guise de *séchoirs ?* Non pas seulement des produits de la mer ou des rios (algues, crustacés, mollusques, poissons, peaux de phoques et autres…) mais de denrées de troc telles que le coton brut, les laines teintes, les calebasses qui devenaient « batterie de cuisine » entre leurs mains habiles, les fibres végétales, les fruits de cactus, les racines comestibles, les plantes alimentaires et celles chères à la thérapeutique magique, sans oublier les ingrédients utiles à la préparation des momies et des têtes-trophées… C’est une idée comme une autre !

LES TEMPLES A L’AIR LIBRE DE PAUL KOSOK

Il fallut attendre 1947 pour que Paul Kosok s’exprime « sur l’une des plus intrigantes énigmes archéologiques de l’hémisphère occidental », ce qui attira enfin l’attention internationale sur les mégafresques de Nazca.

Dès le départ, Kosok s’extasie devant ce qu’il qualifie de « *plus grand livre d’astronomie du monde* » et il affronte la question subséquente : « Comment apprendre à le lire ? » Par de nombreux survols de la zone d’intérêt, il en fait une étude générale afin d’obtenir un premier résultat positif : « L’ensemble des marques donne une impression de désordre, déclare-t-il, mais il possède *un élément défini d’organisation. Il n’y a pas de lignes ou de figures qui ne soient associées à d’autres d’une manière déterminée.* »

Quel sens Kosok donnera-t-il aux figures géantes ? « Des centaines, des milliers de gens ont pu s’y rassembler. Elles ont pu être utilisées comme des enceintes spéciales ou *des temples à l’air libre…* Des groupes de familles, d’amis, de voisins et autres unités sociales, locales ou venues de vallées environnantes, ont pu s’y réunir pour célébrer les cérémonies magico-religieuses du culte. »

A propos de ce qu’il appelle des « enclos » de grande longueur, leur étroitesse suggéra à Kosok l’idée qu’ils purent être également employés « *pour des courses de compétition cérémonielles*[105] ».

A l’époque, l’investigateur américain borna ses efforts à rechercher le but essentiel des alignements : *l’astronomie,* décréta-t-il. Ainsi présentée il y a une trentaine d’années, l’affaire Nazca fit sensation parmi les érudits aux yeux de qui l’astronomie est une science si compliquée qu’elle devait être inaccessible à l’intellect des peuples anciens. C’est oublier que depuis leur apparition sur terre, les hommes n’ont cessé de contempler la voûte céleste pour y lire, de mieux en mieux, le passage du temps. C’est oublier aussi qu’ils prenaient celui de vivre et que des castes entières de « savants » à leur manière et en la matière, déchargés de toute préoccupation matérielle par leurs besogneux concitoyens, n’avaient d’autre tâche quotidienne que d’observer la marche des étoiles et des astres.

D’autres érudits estimèrent que les Nazcas n’ayant pas inventé d’écriture avancée, n’avaient pu atteindre un niveau supérieur en matière d’astronomie, comparable à celui des Mayas. Kosok leur rétorqua qu’un sous-développement du système de mémorisation n’implique pas nécessairement un même bas niveau dans les observations calendarico-astronomiques. Si nous ne pouvons pas encore le déchiffrer, ajouta-t-il, nous savons qu’il existe *un matériel d’écriture à base de signes.* Nous devons dès lors admettre une corrélation entre le développement du système d’écriture des prêtres et le système de calendrier astronomique, contrôlé par ces prêtres.

On l’a compris, l’astronomie naquit du moment que les hommes notèrent l’étroite orchestration des saisons et des mouvements des corps célestes. Un calendrier de bons et de mauvais jours gouvernés par le ciel et la terre en résulta pour semer, planter, cueillir et récolter[106].

Frappé par le coucher de soleil du 22 juin 1939 sur l’une des lignes de la pampa, Paul Kosok fut convaincu qu’elle avait été tracée « pour *marquer le solstice d’hiver* ». Et il présuma qu’il devait être « tombé par hasard sur *un énorme dispositif astronomique* comme ceux trouvés en Angleterre, dans le nord de la France et bien d’autres parties du monde », lorsqu’il localisa « *une douzaine de centres rayonnants, points de départ d’alignements* ». Contrôlant l’orientation de ces lignes avec les renseignements de l’Observatoire magnétique de Huancayo, Kosok se montra persuadé, dès 1941 qu’ils avaient bien une « *direction solsticiale ou équinoxiale* » et qu’il ne s’agissait nullement de graffiti désordonnés. Mais au contraire, « que les anciens prêtres-astronomes supervisaient la construction des lignes droites en direction du lever-coucher du soleil, à différents moments de l’année,

qu’ils marquaient avec de grosses pierres. Et que les lignes-repères étaient également faites pour indiquer où apparaissaient et disparaissaient les importantes étoiles visibles sur l’horizon, telles les Pléiades, constellation très importante pour les Anciens.

Kosok souligna encore qu’il trouva « dans des régions différentes, certaines lignes qui avaient *la même orientation,* ce qui indiquerait *l’observation des mêmes phénomènes célestes, sur une aire très étendue* ».

LES FANTASMAGORIQUES « CHEMINS DES ÂMES » DE HANS HORKHEIMER

L’année 1947 fut décidément l’une des plus fertiles pour l’éclosion des hypothèses vouées au grand « suspense » de Nazca. Le regretté Hans Horkheimer en fit une excellente synthèse à partir des thèmes développés par les pionniers et en tirant ses propres et attachantes conclusions. Son travail méthodique demeure l’un des rares modèles du genre.

Hans Horkheimer édicta que « les figures magistralement stylisées des pampas sont des *reproductions sacrées,* principalement dédiées au culte totémique et réservées aux chorégraphies du même ordre ». Quant au but des marques géométriques, déjà partisan de l’opinion selon laquelle celles-ci sont en rapport direct avec le grandiose culte funéraire, écoutant les confidences des paysans de la vallée de Nazca, il en apprit des choses fort insoupçonnées jusque-là : ce serait de fantasmagoriques *« chemins des âmes » !*

Nous voilà donc avec le grand péruaniste allemand, frappant aux portes de l’étrange ! Il me confirma par la suite, l’existence de très nombreuses tombes isolées et de vastes nécropoles précolombiennes *à proximité des plazoletas.* Le long d’une plate-forme de 14 mètres sise sur la saillie de la cresta Sacramento, divisée en neuf « casiers » et pourvue d’une annexe semi-circulaire, il pensa à un « monument funéraire collectif ».

Puisant ses informations aux sources mêmes de la croyance populaire, si vivace encore aujourd’hui au Pérou, Hans Horkheimer apprit des aborigènes que « *l’âme des défunts visitait, tout au long des tracés, les lieux sacrés* sur lesquels, à des dates recordatoires, chaque clan qui en était issu, venait jadis *célébrer un théâtral culte du souvenir* ».

Dans cette tradition séculaire et les fantomatiques « diables de poussière » — les trombes de sable qui valsent sur les pampas — , les natifs superstitieux voient la manifestation tangible de ces esprits errant à jamais[107]…

C'est en ce sens donc que les plans géométriques des pampas, s'apparenteraient à l'idée de « chemins » tour à tour et symboliquement *parcourus par les morts et les vivants.* Beaucoup plus, remarque Horkheimer, qu'à des « voies royales » qui escaladent sans commodité des pentes à 45°. « Les antiques ingénieurs du rio Grande, dit-il, auraient fait des sentiers davantage pratiques et moins « alpinistes. » De plus, ajoute-t-il, constatant les oscillations qu'accomplissent souvent les lignes unissant deux plans géométriques, pourquoi leurs constructeurs auraient-ils fait des pistes aussi torturées, requérant une longue et pénible marche alors qu'en droite ligne et d'un point à l'autre, quelques minutes suffisent ? De telle sorte, « la désignation de chemins ne peut être appliquée à toute la variété de manifestations observées à Nazca », raisonne-t-il.

Horkheimer s'attaque ensuite aux « propos astronomiques » de Paul Kosok. Il ne comprend pas pourquoi les « pistes » mesureraient jusqu'à 100 mètres de large, alors que des raies minces et de quelques mètres seulement de longueur au lieu de kilomètres, auraient suffit « à déterminer le lever, la position ou le coucher d'un astre ».

L'archéologue allemand ne trouva pas davantage de justification astronomique « *à la marée de plazoletas et rayas* » qui alternent partout avec la présence isolée d'un triangle ou d'un rectangle. Il souligna même *l'impossibilité,* à son regard, « d'installations pour observer le cours du soleil, étant donné que beaucoup de plans géométriques (en particulier les grands triangles du bord septentrional de la pampa San José), pointent *vers le sud où jamais l'astre ne s'arrête.* Pareillement, Horkheimer condamna l'intention d'observatoires. La plupart des pistes, relève-t-il, manquent d'un indispensable repère central. « Celui qui regarde la multitude de formes n'y trouve pas d'aide, énonce-t-il, pour éclaircir des connaissances astronomiques et calendariques. Si l'on approfondit la question, on considère bien au contraire, que leur emplacement fut déterminé par la direction naturelle des éminences et non pas par l'observation du cours des astres ».

J'ai noté plusieurs de ses arguments essentiels :

— Le *nettoyage du sol* n’aurait pas eu d’intérêt s’il s’était agi de *signaux astronomiques.*

— L’emplacement *au-dessus du niveau des rios,* rend impossible leur usage comme *aires cultivées.*

— Les *dimensions variables* correspondaient à la densité, également variable des *entités totémiques* qui s’y réunissaient.

— A l’inverse de ce que l’on peut observer dans toutes les agglomérations humaines de l’ancien Pérou, celles du rio Grande, très denses en maisons, ne comprennent *pas de places cérémoniales…* afin de ne pas empiéter sur les rares et précieuses terres arables.

— Tombes et plazoletas *reliées par une ligne,* indiquent le caractéristique *culte des momies,* confirmé par le fait que beaucoup de plans géométriques *convergent en direction des tombes.* Et Horkheimer se demande alors si cette convergence n’était pas « raisonnablement celle de *la direction d’où arrivèrent le ou les ancêtres notoires,* qui reposaient là à jamais ».

L’ensemble de ses recherches l’inclina donc à envisager que « pistas et plazoletas » aient pu jouer le rôle d’énormes « *arbres généalogiques,* pour perpétuer le souvenir des origines ancestrales », si important pour les peuples préaméricains, leur descendance se ramifiant en un lacis d’alignements qui fusent en toutes directions.

Cela expliquerait également les multiples superpositions constatées, les groupes totémiques de descendance commune s’éteignant peu à peu et les générations postérieures… « devant tracer leurs plazoletas réciproques, par-dessus celles des anciens ».

LA « CARTE DU CIEL » DE MARIA REICHE

Avant de disparaître, Paul Kosok traça — et il faut lui en rendre le juste hommage, le gros plan des recherches que devrait poursuivre Maria Reiche « pour avancer dans la compréhension des vestiges d’une civilisation qui nous laissa un lot de questions troublantes ». Bien qu’il ait quitté le Pérou, le travail se fit conjointement avec sa disciple. D’abord, indique-t-il, au solstice de décembre 1941 puis à ceux de juin et de décembre où elle dressa au sextant et au théodolite, la *carte du ciel* imprimée sur le désert.

Mais ce n'est qu'en 1968 que Maria Reiche publia un bref condensé de ses investigations scientifiques, en reprenant comme il se devait, les arguments astronomiques de Kosok, qu'elle y présente comme l'initiateur des investigations, alors que le voile du mystère fut préalablement soulevé par les chercheurs péruviens.

Kosok présumait que les alignements avaient bien été définis et déterminés par la position des astres. En 1947, il stipulait : « Les *lignes solsticiales et les « routes » sont facilement identifiables* sur le terrain car, différemment des étoiles, la position des lever et coucher du soleil à l'horizon ne change pas suffisamment en 1000 ou 2 000 ans pour rendre l'identification difficile. C'est pour cela qu'elles ont été les premières à ressortir de notre travail. Ce qui ne veut pas dire que les anciens Nazcas étaient nécessairement des adorateurs du soleil. Simplement, ils connaissaient et en marquaient les alignements fondamentaux. »

Sur la base des théories de Kosok, Maria Reiche convoqua le 23 septembre 1958 sur la pampa Jumana Colorada, en fin d'après-midi, journalistes, photographes, personnalités intéressés par l'admirable complexe archéologique. Elle les mena à un centre de radiations d'un mètre et demi de diamètre, d'où s'élancent de nombreuses raies qui doivent être en rapport avec les phases du couchant. Ce centre est marqué par une apacheta de pierres sur laquelle les paysans modernes déposent des tessons de poterie et des lambeaux de vêtements, pour conjurer l'éventuelle action de génies néfastes.

Alors que le soleil descendait sur l'horizon, empourprant le désert, Maria Reiche, perchée sur une échelle d'aluminium, désigna de l'index à l'auditoire fasciné, *deux longues raies* de 170 mètres, écartées de 70 centimètres, entre lesquelles, selon ses calculs, l'astre devait disparaître. Un témoin se plaça à l'endroit précis où le soleil se coucherait : l'envoyé spécial du quotidien « La Cronica » de Lima. Dans l'édition du lendemain, le journaliste commentant l'expérience relata : « A 18 heures précises, pour l'équinoxe du printemps, le soleil mourut sur l'horizon des pampas désolées de Nazca, comme un disque de feu régit par les deux lignes du Calendrier le plus grand du monde. L'investigatrice allemande qui étudie consciencieusement ces signes, put ainsi prouver que ses calculs étaient exacts : les préincas surent *mesurer le temps*[108]. »

Paul Kosok avait d'ailleurs indique que toutes les lignes solsticiales ne partent pas forcément d'un centre radiant mais parfois d'un alignement

rectiligne ou en zigzag, ou encore d'un quadrilatère. Alden Mason. cite « un centre de 3 mètres de côté irradiant vingt-trois *rayas* » longues de près de 200 mètres (ou de fractions de cette dimension initiale) et dont plusieurs auraient des directions solsticiales ou équinoxiales. En outre, il mentionne certaines figures — une petite spirale, le bec d'un oiseau, les lignes croisant ou soulignant la belle Frégate, une autre prolongeant le Poisson-chat, qui seraient elles aussi liées à des observations astronomiques.

LES COLONNES A ÉCLIPSES DE PACHACAMAC

Paul Kosok toujours, recommandait à Maria Reiche d'étudier « les profils et les parois des monuments ainsi que les enceintes des temples retrouvés en d'autres parties du Pérou ». Il supposait qu'ils prouveraient « l'existence d'alignements astronomiques bien déterminés, leur forme ayant une signification magico-religieuse ou sacrée ».

Kosok signalait par exemple, dans le nord péruvien des « routes » semblables aux lignes de Nazca, dont il avait mesuré l'alignement en 1941, ainsi que ceux de monuments pyramidaux et de *huacas* en briques de terre séchée où il croyait avoir lu des indices solsticiaux et équinoxiaux. Il supposait que Pachacamac, la monumentale ville ennoyée dans les sables désertiques à une trentaine de kilomètres au sud de Lima, qui date de la même époque que Nazca et où s'érigent entre la lande et la mer, de massives pyramides éboulées, devait renfermer bien des secrets de la science d'un peuple astrolâtre.

Au cours des âges, le temple de Pachacamac devint le plus prestigieux d'un dieu qui éclipsa tous les autres. Thomas C. Patterson y dénote la trace de plusieurs pyramides qui disparurent sous les monuments, et sous lesquelles reposaient de très antiques tombeaux. Fouillé, l'un d'eux fournit plus d'une centaine de momies aux riches offrandes, qui lui firent penser à « la réalisation d'une grande cérémonie accompagnée de sacrifices humains, peut-être lors de la réédification de ce sanctuaire où vivait un groupe sacerdotal très puissant depuis fort longtemps ». Des milliers de pèlerins accouraient religieusement à Pachacamac depuis Quito — aujourd'hui capitale de l'Équateur — et du cœur du Chili, pour écouter un tout-puissant et « diabolique » oracle.

La pyramide principale, dédiée au dieu préinca, mesurait à la base 120 mètres de long sur 55 de large. Les trois plates-formes en gradins peintes de fresques polychromes, montraient, sur fond rouge sang, des processions d'hommes colorés en blanc, jaune et vert pâle, *tirant sur une corde…* à mesurer ? Mais les archéologues découvrirent que, sous ces fresques, *seize* autres couches décoratives beaucoup plus anciennes, étaient superposées ! Ces fresques successivement recouvertes racontaient-elles, comme au Mexique sous la pyramide du Serpent de Tenayuca, des cycles étagés dans le temps ?

Des mythes étranges font allusion à une lutte épique entre le soleil et le dieu Pachacamac. Le soleil était descendu sur la cité sacrée pour consoler l'Ève précolombienne, condamnée à se nourrir d'herbes, de racines et d'épines. L'astre en profita pour la féconder de ses rayons. Un fils leur naquit quatre jours plus tard que le dieu jaloux, fils aîné du soleil, tua aussitôt. Il sema les dents de l'enfant immolé, d'où germa le maïs, les côtes d'où poussa le yucca, les os qui produisirent arbres et fruits. Puis du nombril, surgit Vichama auquel le soleil remit trois œufs d'or, d'argent et de cuivre, qui donnèrent naissance aux diverses classes de la société aborigène.

Dans une autre légende, les deux fils de Pachacamac et de sa femme Pachamama, montent au ciel pour se convertir en astres solaire et lunaire.

Avant que le célèbre Inca Pachacutec n'investisse l'immense centre religieux de la côte et n'y fasse construire, la dominant, un merveilleux temple du Soleil, la lune jouissait à Pachacamac d'une plus grande notoriété que l'astre du jour. Aux époques reculées, la haute dune de sables dorés qui domine le Pacifique, fut taillée en terrasse à gradins, bordée d'un frontispice en balcon, creusé de *vingt-huit niches* étroites mais où, face à l'océan infini on tient aisément debout. Qui donc y prit place pour méditer et prier, si ce n'est *les grandes prêtresses des vingt-huit nuits du mois lunaire ?*

Un zodiaque lunaire qui divisait le ciel en *vingt-huit parties déterminées par des étoiles,* précéda le zodiaque solaire des anciens peuples.



Homme-Oiseau — Huaco nazca.

Des fêtes grandioses étaient célébrées dans la Mecque du Pacifique pendant Camay-Quilla, mois consacré à l’adoration de la lune pour conjurer les dangers de la sécheresse. Les cérémonies d’initiation des vierges du culte y avaient lieu. On offrait alors à la déesse nocturne, de jeunes vierges choisies parmi les plus belles, que *l’on enterrait vivantes* tandis que son effigie d’argent était promenée par leurs compagnes, la portant sur leurs épaules brunes. On lui sacrifiait aussi des animaux totémiques et de folles agapes récompensaient les pèlerins d’un long jeûne. Groupée dans les patios démesurés de la cité sainte, la multitude assistait à des danses mimétiques symbolisant les pouvoirs tour à tour créateurs et destructeurs de la nature, envoûtant les spectateurs hallucinés qui buvaient le sang des holocaustes.

Les vastes citernes qui flanquent le cloître de la Lune, où résidaient prêtresses et vierges, étaient elles aussi consacrées au culte lunaire de Pachacamac. Deux files de colonnes tronquées se dressent auprès d’une

monumentale nécropole replète de momies de femmes au visage fardé de cinabre rouge — drogue assurant l'immortalité.

Ces colonnes — dont seul subsiste le socle — , placées devant une esplanade, servirent-elles à prédire les éclipses de *Quilla Huanuy* la lune mourante, qui épouvantent tant les Indiens péruviens ? Il est possible que les astronomes préincas aient pu déterminer, comme les Babyloniens, que les éclipses lunaires se répétaient au cours d'un cycle de 18 ans 11 jours un tiers, que ces derniers appelaient des *saros,* et selon lesquels ils calculaient et prédisaient avec assez de précision, ces inquiétants phénomènes célestes. D'autant plus redoutés au Pérou que lorsque la lune occupait cette position au bout de 18 ans, ils pouvaient craindre qu'elle n'annonce, par son éclipse, l'un des effrayants et meurtriers séismes qui n'ont cessé de secouer ce pays depuis la nuit des temps !

Différents investigateurs ont signalé à Nazca, la répétition de ce nombre *dix-huit,* dans des tumulus en pierre et sous forme d'incisions dans la queue spiralée du Singe géant. Dans les mythes préaméricains, le 18 était le chiffre magique de la déesse pleine lune.

LES ALIGNEMENTS LUNAIRES DE LA PAMPA JUMANA-COLORADA

Le long du plateau surélevé qui borde la fertile vallée de Ingenio, sur la pampa Jumana-Colorada, les alignements lunaires seraient plus nombreux que les alignements solaires, qu'ils ont pu précéder. Dans un fourmillement de lignes, de plans géométriques et de mégafresques pêle-mêle, beaucoup de « grilles » d'alignements parallèles, certains bords de surfaces trapézoïdales ou rectangulaires gigantesques, des lignes croisées, ont pu enregistrer au cours de nombreux siècles, les évolutions, oscillations et déclinaisons de la lune. Sur un grand plan de ces marques et dessins, dressé d'après des prises de vue stéréophotogrammétriques effectuées en 1968 par le Servicio Aerofotografico Nacional péruvien, utilisées par Maria Reiche et publiées par le même service[109], on peut dénombrer vingt et une lignes rouges qui noteraient la marche de l'astre nocturne.

Dans l'ancien Pérou comme dans toute l'Amérique précolombienne, le mois commençait à la nouvelle lune, date en même temps redoutée parce

que, croyait-on, ce mouvement accentuait les risques de maladies. Plus près de nous, l'Inca ne se baignait jamais à ce moment-là.

Tous les chroniqueurs ont détaché la place de la Lune Mère, la Mama Quilla, sœur et femme du Soleil-Père, *señora* de la mer et du vent, des reines et des princesses incaïques, de l'accouchement des femmes et *coya* ou souveraine céleste. Et ils nous ont rapporté que les savants Amautas savaient prédire ses éclipses et qu'ils connaissaient les secrets de ses déplacements nocturnes.

Sur la côte, la lune du Pacifique était aussi la reine des momies et la déesse des îles à guano ou elle pondait l'œuf cosmique. On lui sacrifiait des enfants de cinq ans, allongés sur un autel en bambou, couvert d'un lit de laines multicolores.

Garcilaso de la Vega rapporta que l'année solaire incaïque excédant l'année lunaire de 11 jours, c'est en se repérant sur les solstices que l'année civile et l'année religieuse étaient « ajustées ». Cristobal de Molina consigna que Tocab, le héros lunaire, portait « *le précieux vêtement orné du cosmos* ». Au solstice d'hiver l'Inca revêtait lui aussi ce riche costume en douce laine de vigogne, qui était « chargé de signes géométriques ». Victoria de la Jara qui s'applique à étudier les écritures précolombiennes, pense que « les chiffres des signes-graines de Nazca et leur nombre dans l'inscription » révéleraient la connaissance des mouvements de la lune. Et l'étude de la différence des nombres, celle des jours du mois sidéral et du mois synodique.

A propos des « sèques » ou chemins sacrés du Cuzco, Gary Vescelius[110] a découvert dernièrement en étudiant les noms des gardiens assignés à ces « lignes » radiantes, que ceux-ci désignaient en réalité « *les phases de la lune* ». Selon cette thèse nouvelle, une ligne-sèque représenterait une semaine, trois lignes-sèques se rejoignant totaliseraient un mois et chaque temple-huaca placé sur ces tracés, un jour de l'année. Une telle mathématique « sacrée » semblerait donner du crédit à Mejia Xesspe, ardent partisan de « rues » et d' « avenues » sacrées à Nazca…

SUR LA PISTE DES ÉTOILES

Les Mayas et les anciens Péruviens avaient acquis une connaissance assez précise des planètes et des étoiles. Les chroniqueurs ont consigné que

Vénus, Jupiter, Mercure étaient apparemment employés dans les calculs astronomiques du clergé indien. Leur curiosité nous met heureusement sur la piste des « luminaires du ciel » dont ils pratiquaient la fervente adoration. Blas Valera nous informe « qu'ils convenaient de *faire sur terre des images de ces choses* ». Il cite des sortes d'ascètes, les *Huancaquilli,* qui vivaient dans le jeûne et la pénitence sur les déserts, afin d'acquérir la domination cosmique. Et il précise que la façon de compter *les âges du monde par des « Soleils »* était chose commune entre le Mexique et le Pérou.

Ciéza de Léon confirme que les Indiens avaient grand compte de la lune et des planètes. Dans une phrase, il paraît même faire allusion à Nazca : « *Ils firent de grands dessins qui se vantaient de prédire l'avenir.* » Chacun de ces lieux était un *centre du monde,* point de contact cosmique entre le ciel et la terre.

Le père Cobo dit que les Indiens adoraient les étoiles parce qu'ils croyaient qu'elles nourrissaient l'humanité, en faisant germer les graines et qu'elles conservaient chaque chose faite par le créateur.

Dans la mythologie andine, les étoiles sont les yeux des divinités qui montraient leur joie, leur colère, ou qui luttaient entre elles. « Les humains, moralise Alfonsina Barrionuevo, dépendaient de l'état d'âme de ces milliers d'yeux fulgurants. »

Beaucoup de dessins d'étoiles ornent les céramiques nazcas et les divinités représentées sur les huacos ont souvent l'œil coupé en deux à l'horizontale, comme pour regarder en haut.

Sur la côte péruvienne, un mythe montre deux couples d'étoiles qui descendent sur terre après le déluge, l'un donnant naissance aux rois et aux nobles, l'autre aux gens du commun.

En compulsant les vieux dictionnaires de langues aborigènes et les vocabulaires composés pendant la Conquête et la Colonisation espagnoles, j'ai relevé une assez grande quantité de noms s'appliquant à l'étude du ciel et à une forme certaine de sabéisme. En voici quelques-uns :

— *Camasca Amauta Runa,* philosophe qui étudiait dans les étoiles, les planètes, comètes et éclipses, pour deviner l'avenir.
— *Pacha ponanchap,* astrologue des mouvements astraux.
— *Huattuni,* observer les astres pour prophétiser.
— *Kay pacha kata :* cycle de 1 000 ans.
— *Pachacuti :* cycle de 500 ans.
— *Pacha ou Intip pillu* : cycle de 100 ans.

— *Intip huatan :* la grande année du soleil qui se répétait tous les cent ans.
— *Capac Raymi* : solstice austral.
— *Intip Raymi* : solstice boréal, grande fête solaire du 24 juin, pour initier l'ensemencement des terres.
— *Situa* : l'équinoxe austral.
— *Asitua* : l'équinoxe boréal, ces quatre dates étant l'occasion de cérémonies fastueuses.
— *Intik huachinan :* le soleil naissant, bénéfique.
— *Intik chullan :* le soleil qui se cache, maléfique.
— *Intik muchuinin :* le soleil malade des éclipses pendant lesquelles les objets se révoltaient contre leurs possesseurs.
— *Intik huanu :* la mort du soleil (le couchant).
— *Intihuatana :* lieu où l'on amarrait symboliquement le soleil du solstice, pour qu'il puisse entreprendre son retour.
— *Succanca :* le pilier du soleil, colonne de pierre pour repérer le lever et le coucher.
— *Ati :* la lune décroissante.
— *Alla kauki* : l'exceptionnelle année bissextile.

J'ai également retrouvé les noms authentiques et parfois identifiés d'une « cosmologie souriante » :

— *Aukilla* : Vénus du matin, prince de ceux qui brillent, *Machuc Coylur,* Vénus du soir, la vieille étoile ancestrale, *Chascac Coylur,* Vénus du tantôt, celle aux cheveux emmêlés, *Aranyak varachaska*, l'étoile qui se lève ou qui *danse* déguisée… Quand Vénus, le page favori du soleil, son inséparable compagnon qui marche devant ou derrière lui, apparaît à l'aurore sur les Andes, les Indiens tissent en laines éclatantes et multicolores, les ponchos, besaces, ceintures, bonnets et couvertures, ils font les cordages en fibres de maguey, nettoient autour des huttes et les champs ; et ils tuent le cochon d'où le nom — moderne — de *Kuschi pishtay* qu'ils donnent à la plus brillante des planètes. Vénus était aussi pour les Quechuas des Cordillères, la dame du petit jour, des crépuscules et des féeriques nuages colorés du couchant, la déesse des fleurs et des champs sur lesquels, secouant sa belle chevelure ondulée, elle répandait la bienfaitrice rosée.

— *Kata chillay :* ceinture ou rio de lumière, la Voie Lactée, faite de grains de maïs ou de *quinua* tombés pendant les festins des dieux et éparpillés comme des poussières dans le ciel.
— *Pirua* : Jupiter, le grand seigneur, gardien des trésors agricoles de l'ancien empire préaméricain, d'où Pirú (Pérou), auquel on offrait la primeur des cueillettes et tout ce qui était remarquable dans la nature : les plus beaux grains, épis, fruits…
— *A ucayoc :* Mars, protecteur des guerriers.
— *Catu illa* : Mercure, patron des marchands, des voyageurs et des agiles *chasquis* porteurs de messages à travers l'immense pays.
— *Haucha* : Saturne, invoqué contre les maladies, épidémies, famines.
— *Inti* : le Soleil-Père des Incas, apparu pour la première fois à 4000 mètres d'altitude sur le lac Titikaka, appelé par le mystérieux créateur Kon Tiki Viracocha Pachayachachic…
— *Mama Quilla :* sa sœur-épouse, la Lune-Mère qui donnait la fertilité à la terre et la fécondité aux humains et aux bêtes.
— *Pachamama :* la Terre-Mère représentée au ciel par l'étoile, *Mamahana ou mamana,* la mère céleste et divine d'en haut, toujours vierge et prête à concevoir.
— *Urku chillay* (peut-être la Lyre) : le mâle brillant de plusieurs couleurs qui veillait à la conservation des troupeaux d'auchénies et sur leurs bergers.
— *Katu chillay* : constellation du jeune lama tacheté, qui multipliait le bétail et mettait en fuite les *uywas,* démons destructeurs des auchénies. A son apparition dans le ciel, on marquait les bêtes en sélectionnant les jeunes et l'on tuait les très vieux animaux pour fabriquer le *charqui,* chair déshydratée par l'exposition au gel et au soleil alternés.
— *Chakkana :* les étoiles en croix (du Sud ?).
— *Murku coylur :* les étoiles unies (les Gémeaux ?).
— *Chuquichinchay :* le félin d'or qui s'éveille au nord, au-dessus des lagunes, pendant les nuits d'août-septembre (le Scorpion ?).
— *Chokilla katua :* le poisson divin, en rapport avec le culte de la mer et de l'eau, représenté à Pachacamac sous forme de poissons d'or articulés.
— *Machakuay :* la couleuvre ivre, inerte ou endormie, gardienne de l'espèce, qui produisait l'éclair et la pluie en s'éveillant. Beaucoup de serpents enroulés, contenant des glyphes, apparaissent dans

l'iconographie de la côte nord, ressemblant au calendrier-zodiaque des Aztèques. Il existait au Cuzco un monument fameux, l'*Amaru cancha,* le temple du signe en S (si fréquent sur les céramiques et présent sur la pampa de Nazca), où des serpents d'or tenaient dans leur gueule, un scorpion. N'y pouvaient entrer que les sorciers qui transmettaient les suppliques des Indiens mordus par un ophidien et qui faisaient les sacrifices sur un grand atrium.

— *Orcoraca :* la ceinture d'Orion, symbole de fécondité.

— *Sacacas :* les comètes aux ailes de feu, qui se réfugiaient sur les plus hautes neiges éternelles.

Quand courait une étoile (filante), les Indiens poussaient des cris. Sur le haut plateau du lac Titikaka, les Aymaras croyaient poétiquement que, trop curieuse et penchée sur les neiges terrestres, elle y tomberait pour se transformer en légère et bondissante vigogne.

Le soleil et la lune étaient, à l'origine, des jumeaux montés au ciel en s'accrochant à une liane, où ils se transformèrent en astres bienfaisants qui contrôlaient les forces et les phénomènes naturels. Les éclipses qui accompagnaient l'union charnelle du couple lunisolaire, étaient les spasmes engendrant l'obscurité temporelle…

Enfin, sur la côte équatorienne — qui faisait partie de l'ancien Pérou — , une splendide déesse verte nommée *Umiña,* captait au moyen de la *kay-rumi,* une émeraude énorme, *la force des étoiles…*

Dès le début de son enquête, Paul Kosok ne dissimula pas que le côté le plus ardu du problème de Nazca serait l'identification du grand nombre de lignes qui ne sont pas « directement branchées » sur les solstices et les équinoxes. Pourtant, il présuma qu'elles s'intéressent au mouvement des planètes et des étoiles. Considérant que le mouvement héliaque de certaines étoiles était très étroitement lié aux activités économiques ou culturelles les plus importantes de la plupart des vieux peuples, Kosok détermina que, « si nous nous tenions en un point du désert de Nazca pour y regarder au cours des années, tous les levers du soleil, de la lune et des planètes, nous constaterions que *tous* auraient lieu dans un arc relativement petit de 33 à 34°, au nord-est comme au sud-est, ce qui donne une portée angulaire d'à peu près 67° à l'horizon ».

« Cela est vrai, poursuit Kosok, pour l'ouest aussi, tandis que le nord et le sud nous donnent des lignes-repères qui se rapportent seulement aux

étoiles. » Mais une difficulté intervient parce que « le point de coucher et de lever de chaque étoile change au cours des siècles, ce qui rend son identification — et donc celle de la ligne lui correspondant sur les pampas — , très difficile. Pourtant, « le nombre d'étoiles lumineuses pouvant servir de repère étant limité, l'association de certaines lignes avec les étoiles importantes devrait être possible », explique-t-il en conclusion.

Il est certain et Maria Reiche en convint, que de nombreux tracés de Nazca ne doivent pas avoir de rapport avec le cours du soleil ou de la lune. « Si l'on prend un groupe d'étoiles dans une quelconque région de la planisphère céleste et qu'on les unisse deux par deux par des traits convenablement disposés, remarque Gérardo Dianderas, *on peut construire toutes les figures que la fantaisie dicte !* » Néanmoins, pour Paul Kosok, certaines directions répétées durant des siècles, auxquelles furent ajouter de nombreux alignements à différentes périodes, ne doivent pas être dues au seul hasard. « Plusieurs études, réfléchit-il, ont montré l'importance que des peuples de l'antiquité donnaient aux mouvements héliaques de certaines étoiles principales, qui pouvaient être en relation avec d'importantes activités économiques ou religieuses. » Pour lui donc, cela valait la peine de leur chercher « *une signification* ».

SUCSU, LES PLÉIADES ET LA FIN DU MONDE

« Nous savons, écrit Paul Kosok, qu'au Pérou, les Pléiades servaient de « marqueuses » du temps… Parmi les Chimus, cette constellation était supposée être l'étoile dominante. Étant donné que dans la région de Nazca, au cours des siècles, les Pléiades se sont levées et couchées à l'approche des solstices, certaines des lignes solsticiales observées ont peut-être été aussi des *lignes-Pléiades.* » Leur point d'apparition dans le ciel eut jadis, d'après les chroniqueurs espagnols, la plus grande place dans l'établissement du calendrier agricole, place qu'elles occupent toujours d'ailleurs parmi les populations andines.

L'amas stellaire galactique des Pléiades, composé d'étoiles chaudes à reflet bleuté, est le plus éblouissant du ciel nocturne. Toutes les anciennes civilisations sabéistes et la Bible mentionnent ses étoiles indépendantes, dont six ou sept sur quatorze, se voient à l'œil nu, tachetant le corps zodiacal du signe appelé Taureau.

En Amérique du Nord, elles passaient pour être des danseuses sacrées. Au Mexique — quelques péruanistes veulent voir des influences mexicaines au Pérou — la marche des Pléiades était, tous les cinquante-deux ans, suivie avec la plus vive anxiété, dans la crainte de la fin du monde. Et redoutée de la même façon par les anciens Péruviens sous le nom de *Pacha Tikray,* « le cataclysme universel ».

Dans toute l'aire du Pacifique et jusqu'en Australie, un thème fort populaire fait des Pléiades les épouses de trois pêcheurs, qui les ont enfermées dans une hutte circulaire.

Les fameux navigateurs polynésiens se dirigeaient la nuit sur cinq « étoiles voyageuses » et sur les constellations dont ils connaissaient le lever dans le ciel aux différentes heures et selon les années. Ils utilisaient les Pléiades, connues au Pérou sous le nom de *Sucsu.*

Dans les Andes, avec leur réapparition en juin qui indiquait le moment venu des semailles, elles s'appelaient alors *Colca-Coylur* « le grenier céleste » par rapport aux *colcas* terrestres, magasins de réserves dont elles étaient les protectrices.

Très ancien, leur culte comprenait des offrandes et des sacrifices dans ce même mois, de crainte qu'elles n'aient une influence néfaste sur le destin des hommes et des nations, si on ne les honorait pas spécialement. C'est alors qu'était célébrée la grande fête de *Onkoy-mita,* pour que les gelées épargnent le mûrissement du maïs et sur la côte, que les brumes froides du courant de Humboldt, ne provoquent « le retour des maux » et surtout des fièvres tierces.

Le père Francisco de Avila rapporte que lorsque les étoiles de cette constellation apparaissaient « toutes grandes, les Indiens disaient que l'année serait très fertile mais qu'au cas contraire, cela signifiait de grandes pénuries ». Quant au père Cobo, il insiste sur le fait que « les Indiens tenaient compte de la course annuelle des Pléiades plus que de toutes les autres étoiles. Et que la huaca principale de chaque ayllu, portait toujours leur nom, parce qu'elles étaient à l'origine de tous les prototypes ».

Comme dans la mythologie grecque, les sept étoiles peintes sur les huacos nazcas, doivent représenter cette constellation.

AU CŒUR DU PROBLÈME : *L'AGE DES ALIGNEMENTS*

L’une des questions les plus passionnantes posées par le formidable codex des pampas, sur laquelle se sont penchés avec insistance Paul Kosok et Maria Reiche ainsi que quelques autres observateurs, est évidemment *l’âge des alignements et le moyen de le déterminer.*

Kosok avança que « de nos jours, le changement de position annuel de chaque étoile importante étant connu avec précision, on doit pouvoir déterminer approximativement la date de construction des lignes-repères ou de « visée du ciel ». Il précisa que ce travail devrait être fait avec soin « pour éviter les erreurs qui ont parfois été commises dans des études semblables, en Égypte par exemple ». Mais il reconnut que les points de lever et de coucher du soleil aux solstices subissant des variations dues au mouvement de l’axe de la terre sur le plan de son orbite, des dates précises ne sont pas faciles à obtenir, ce mouvement étant si lent que ces points restent presque les mêmes durant plusieurs siècles de suite.

Sur ses conseils, dit-il, « Maria Reiche parvint à établir des tables donnant exactement les changements annuels de toutes les étoiles importantes ». Elle utilisa, indique-t-il, « une méthode de datation basée sur l’astronomie, jusque-là négligée pour Nazca mais utilisée avec succès pour Stonehenge à la fin du siècle dernier par le fameux astronome anglais sir Norman Lockayer ».

En attendant plus de précisions sur le rapport des alignements de Nazca et des lignes de visée du ciel, une datation provisoire peut être établie, selon Kosok, « en les comparant avec le style des dessins similaires aux figures des poteries et des textiles, déjà classés en différentes périodes ».

Les fouilles pratiquées par le Dr Strong en 1952 semblent confirmer les dates proposées pour de longs alignements : *entre les derniers siècles qui précédèrent l’ère chrétienne et les premiers qui lui succédèrent.* Strong exhuma d’un vaste quadrilatère, un fragment de pieu en bois daté au C. 14 de 525 ± après J.-C., date qui coïncide parfaitement avec l’apogée de la civilisation Nazca, évaluée entre 300 avant et 900 après J.-C.

Mais le père Rossel Castro qui s’est lui aussi intéressé à la datation des alignements de Nazca, nous fournit *une date beaucoup plus reculée !* S’il nie obstinément le caractère astronomique des surfaces géométriques, ce péruaniste de renom l’admet pour les lignes elles-mêmes. Il affirme avoir localisé *cinq observatoires astronomiques* entre Palpa et Nazca, tous situés à proximité « des lieux où surgit l’agriculture », précise-t-il en en donnant les noms : Pinchango, Llipata, Sokos, Achaco et surtout Kawachi.

Chacun de ces ouvrages, estime-t-il, aurait été dédié à des observations différentes : registre des saisons lunaires, de l'inclinaison solaire aux solstices, aux équinoxes, à des périodes intermédiaires. L'observatoire de Kawachi, qui fut l'antique capitale des Nazcas pendant environ cinq cents ans depuis le début de notre ère, devait être le plus important. Un oracle réputé s'y prononçait, « d'où émanait le destin des agriculteurs ». Là seulement, *le calendrier se serait « appliqué aux quatre saisons »*.

Comme le fit Maria Reiche, pour préciser la sortie du soleil au solstice d'hiver du 21 juin 1949 — c'est-à-dire bien avant l'investigatrice allemande ! — , il planta à 6 heures 45 du matin, un pieu en bois, au centre d'une plate-forme naturelle, surélevée de trois mètres, d'où partent en différentes directions *21 lignes* dont la longueur varie de 300 mètres à 5 kilomètres. L'ombre du pieu fut projetée *sur la plus large des raies,* qui dut être jadis agrandie, avançant sur l'un des bords, au fur et à mesure que le soleil modifiant son cours, la ligne primitive devenait sans objet. Cette ligne évolua, précise-t-il, « de 42° sud jusqu'à 58°51'07 " où la marque cesse définitivement ».

« Si l'on calcule que le soleil a souffert un changement de *1° dans sa marche sur l'horizon chaque 160 ans*[111], conclut Rossel Castro, et s'il existe une variation de 16°51'07 " sur une même ligne, il résulte que celle-ci s'arrêta *451 ans avant J.-C. Elle serait donc âgée de plus de 2 400 ans !* »

CHAPITRE XV

UN ABRACADABRANT PLANÉTARIUM ASTRONOMIQUE ?

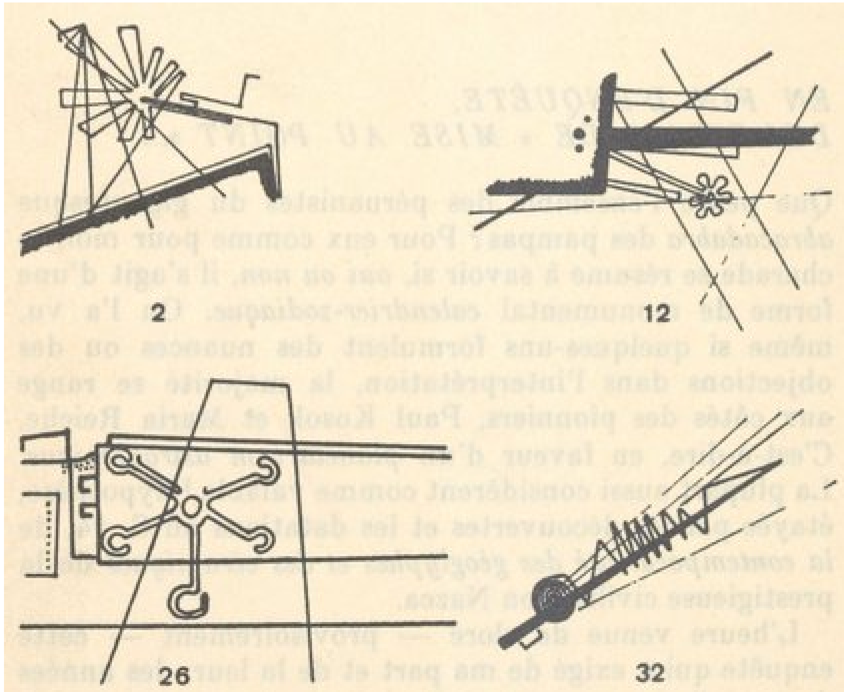
EN FIN D’ENQUÊTE, DES ESSAIS DE « MISE AU POINT

Que pense l’ensemble des péruanistes du gigantesque *abracadabra* des pampas ? Pour eux comme pour moi, la charade se résume à savoir si, *oui ou non,* il s’agit d’une forme de monumental *calendrier-zodiaque.* On l’a vu, même si quelques-uns formulent des nuances ou des objections dans l’interprétation, la majorité se range aux côtés des pionniers, Paul Kosok et Maria Reiche. C’est-à-dire, en faveur d’un *planétarium astronomique.* La plupart aussi considèrent comme valable l’hypothèse, étayée par les découvertes et les datations au C. 14, de *la contemporanéité des géoglyphes et des céramiques* de la prestigieuse civilisation Nazca.

L’heure venue de clore — provisoirement — cette enquête. qui a exigé de ma part et de la leur, des années de travail, je ne puis mieux conclure qu’en reprenant une dernière fois l’opinion des spécialistes qui ont eu en main les données intégrales du problème[112].

Eugenio Alarco estime que les dessins ont servi à *des actes culturels joués sur le désert,* ayant trait à *l’astronomie. l’astrologie et le culte religieux.*

Alfonsina Barrionuevo émet l’idée *d’un temple spatial ouvert sur l’infini* et sur lequel « les prêtres de Nazca copièrent le ciel et son troupeau d’étoiles ». Ces signes géants traduisent leur désir, à son avis, de *donner des dimensions célestes aux modèles terrestres.* Ils sont la synthèse des connaissances astronomiques et le point de départ de cultes étranges.



Croquis 1 : DIVERS.
N° 2 : Fleur-moulinet.
N° 12 : Fleur-bâton.
N° 26 : Poulpe (?).
N° 32 : Aiguille à peloton-spirale (ou harpon ?).

Jacques Bergier a recours aux gigantesques chorégraphies mimétiques qu'actuellement encore, en Chine — ou au Japon — , dessinent au sol des milliers de danseurs, dont la variation des poses montrant telle ou telle couleur du vêtement, reproduit « une fleur, un drapeau, un animal mythique… Imaginez, dit-il, qu'on fasse la même chose sur un terrain sablonneux pendant 2 000 ans. Il en restera l'empreinte… ». Et puis, rêve-t-il, les grands prêtres de Nazca n'auraient-ils pas pu en quelque sorte, *projeter leur vision d'en haut* pour diriger les opérations sur le désert ? Bergier pense aussi à « *une religion de la trigonométrie* ».

Hermann Buse envisage « *une géométrie de stricte valeur astronomique* », dans laquelle les chemins du soleil, de la lune et des étoiles avaient à voir avec *la mesure du temps.* Partant du fait que l'histoire de l'agriculture est au Pérou, « vieille de 7 000 ans », Buse trouve primordial que les Nazcas aient du pouvoir « prédire et reconnaître les saisons propices aux divers travaux de la terre » et pour fixer les dates des fêtes et des cérémonies qui les accompagnent toujours. Mais en définitive, il exprime

quelques réserves sur la seule interprétation astronomique qui, « bien que tentatrice », lui semble « exagérée ».

INITIATION, CABALISTIQUE ET ASTRO-GONIE

Raymond Camby, fouillant inlassablement les arcanes du « labyrinthe » de Nazca, en chercha tout d'abord la *motivation fondamentale.* Née d'une impulsion magico-religieuse[113] — qui débouche sur le social, d'où sur le technique — , cette impulsion aboutit à *l'astro-gonie* et par là même, *au calendrier.* Mais, étant donné « l'immensité géographique du terrain sacré utilisé, cela ne peut être uniquement ni l'un ni l'autre, ni les deux à la fois. L'astro-gonie et le calendrier, juge-t-il, ne sont pas des motivations suffisantes pour amener une civilisation à fabriquer ce complexe phénoménal, sur une échelle aussi vaste ». Alors ? Une seule réponse s'offre à Camby : *l'initiation,* phénomène le plus marquant et le plus répandu dans l'aire Pacifique.

Initiation — qui a échappé à l'ensemble des péruanistes ! — , « tant collective (du peuple, de la nation…) qu'individuelle, explique-t-il, dans une société avancée et structurée, pour l'admission dans les confréries, clans, chefferies civile, militaire, religieuse ». Dans ce cas, les géoglyphes s'appliqueraient à la fois aux *totems des confréries et aux constellations.* Au sujet de possibles schémas chorégraphiques, Camby note qu'à son origine même, « *la danse est un élément essentiel des rites iniatiques* ». Ainsi, les « moments » des différentes formes et des divers degrés d'initiation, seraient-ils en rapport avec des « moments » astro-goniques : saisons, solstices, équinoxes… Et ces diverses initiations auraient-elles eu pour but « l'assimilation à des éléments à la fois cosmiques et terrestres, vulgairement appelés totems ».

A propos de l'existence de *sépultures* proches de centres de géoglyphes, Raymond Camby spécifie que « toute cérémonie initiatique requiert la présence d'un ou de plusieurs ancêtres (réels ou mythiques)… D'où celle des momies ancestrales. Tout se tient », reprend-il.

Tracassé lui aussi par l'épineux problème de *voir au sol* les fameux dessins des pampas, Camby innove une hypothèse : « On pourrait considérer, me confia-t-il, que certaines confréries, en se plaçant en un point donné des collines ou des redans andins, pouvaient *voir la partie des*

géoglyphes correspondant à leur thème totémique. » Quant au mystère de la vision globale, il a aussi son idée neuve : « Dans les clans d'Amérique du Nord — qui portent le nom de *sociétés de danse*, insiste-t-il — certains de ces clans regroupaient uniquement les chefs des diverses confréries d'une « nation ». Supposant qu'il ait pu en être de même chez les Nazcas, ces « chefs réunis auraient donc pu posséder *une vue d'ensemble de tous les géoglyphes* ». Pourquoi pas ?

Emilio Choy a pensé à « *un rituel de suppliques* aux corps célestes qui dominaient puissamment la vie terrestre, émis par une collectivité soumise aux dieux auxquels elle attribuait la prospérité agricole ».

F. Dupuy-Pacherand, du groupe de recherches « Atlantis » fondé par le savant Paul Le Cour, a répondu à deux questions précises que je lui posais. La première s'attachait à l'éventualité d'un *calendrier vénusien,* invoqué par quelques chercheurs et mentionné aux temps précolombiens, chez les Mayas notamment, civilisation qui précéda celle des Aztèques. « Les Mayas-Quichés, expose-t-il, avaient établi des calendriers simultanés. L'un d'eux était fondé sur l'engrenage des années terrestres avec l'année synodique de Vénus, un autre, sur l'engrenage chiffré employant les cycles lunaires[114]. » Cependant Dupuy-Pacherand ne me cacha pas son scepticisme au sujet de possibles rapports entre de semblables calculs et les trapèzes ou les triangles géants du plateau de Nazca. « J'attends, m'écrivit-il, qu'on me les démontre ! »

Ma seconde question touchait *au sens cabalistique* des alignements. Après avoir fait la différence entre la traditionnelle Kabbale juive et une Cabale tout court — « toute interprétation secrète ou ésotérique d'un important courant religieux peut être appelée cabalistique » — Dupuy-Pacherand estime qu'on est en droit de penser qu'il peut exister autant de cabales qu'il y a de principaux courants religieux, chacune étant réservée à des initiés-adeptes. Pourquoi, conclut-il, n'y aurait-il pas eu une Cabale en relation avec des dessins symboliques, le tout provenant d'une antique civilisation nazca ? Néanmoins, cela ne lui paraît pas éclaircir grand-chose pour l'instant, pas plus que ne lui paraissent convaincantes à priori, les hypothèses actuelles sur Nazca…

LIGNES DE COURANT VITAL, ZODIAQUE OU… ÉLUCUBRATIONS ?

Frédéric Engel admet que la Lune, Vénus, les Pléiades aient pu jouer beaucoup plus longtemps que le Soleil, un rôle prépondérant dans les conceptions religieuses des anciens Péruviens.

Les lignes de Nazca, me confia-t-il un jour, lui ont fait songer « *aux lignes de courant vital des traités de médecine chinoise* ».

Pour le spécialiste français des civilisations côtières et en particulier des Longues Têtes de Paracas, deux solutions s'avèrent possibles : « un *complexe cabalistique et religieux* » ou bien encore, « beaucoup plus concret, *le chemin le plus court d'un point à un autre* ».

Bien qu'ignorant la remarque que me fit Elisabeth della Santa, sur la curieuse ressemblance de certains types de personnages nazcas avec ceux du nord péruvien, Engel note à son tour que « le plus proche de l'Oiseau de Nazca, est celui qui apparaît dans le décor de pierre de Pajaten[115] ».

Si l'on escorte *Sabine Hargous* dans sa captivante quête auprès des « appeleurs d'âmes », on peut se demander si tous ces dessins et tracés géants ne cherchaient pas à capter « une mystérieuse énergie fluidique en mettant en cause les forces qu'ils représentent ». En bref, s'il ne s'agissait pas de « *signes attracteurs et chargés* » qui pouvaient attirer sur leurs constructeurs, « la chance, le gain, la satisfaction… ».

Emilio Harth-Terré en vient à des « *élucubrations d'ordre astronomique* » d'un vieux peuple croyant à la force magique de l'image, en rapport avec le plaisir ludique-religieux de l'art et de la magie, et l'action sacralisée. Les animaux stylisés sont « porteurs des moyens de vie » comme il en appert des végétaux et des fruits aux mains des personnages peints sur les poteries.

Arturo Jimenez-Borja abonde dans le sens de son confrère archéologue H ans Horkheimer, détracteur d'une thèse astronomique et partisan de lignes généalogiques. Mais il n'empêche, dit-il, que « le réseau enchevêtré de *chemins cérémoniels* menait peut-être les différentes tribus à leurs centres de réunion personnels », le tout formant un *zodiaque de 500 kilomètres carrés.*

Frédéric Kauffman Doig convient d'une « ressemblance frappante des figures de la pampa avec les dessins des céramiques nazcas ». En marge de la controverse plantée autour d'un calendrier réel, « même si l'on accepte cette hypothèse, les dessins qui nous occupent semblent, comme le calendrier des temps passés, être *emprisonnés dans les sphères de la*

magie ». Et pour le directeur du Museo de Arte de Lima, « l'heure est encore éloignée où l'on pourra résoudre l'énigme des raies de Nazca ».

Luis E. Lumbreras opine lui aussi pour un *zodiaque* « dont les Nazcas reproduisirent maintes fois les signes sur leurs céramiques et leurs tissus ». Astrologues notoires, leurs grands prêtres découvrirent ce zodiaque dans le ciel, « et ils en copièrent directement sur la pampa, avec une précision mathématique, les figures dessinées par les étoiles, en les idéalisant. La marche et les mouvements périodiques des constellations stellaires purent, estime-t-il, servir à prédire les événements immédiatement futurs, en relation avec l'arrivée de l'eau ou de la saison sèche… Ces signes aidaient non seulement les agriculteurs à décider de leurs activités mais aussi les mages dans la divination. Seuls, ceux qui connaissaient le *langage des étoiles* pouvaient comprendre et révéler les secrets de la nature pour *programmer l'avenir.*

Dans une phase initiale qui précéda sans doute leur fabuleux zodiaque, « *le plus riche document du passé de l'homme péruvien* », les Nazcas, dévoile Lumbreras, taillèrent des vases en pierre, « *ornés d'incisions superficielles* ».

LA PLUS ANCIENNE CARTE STELLAIRE ET SINGULIÈRE DU GLOBE !

Inventeur d'un « chercheur d'étoiles », le major *Luis Mazzotti* s'inscrit pour une *ancienne carte stellaire.* Si cette hypothèse s'avérait exacte, ce serait alors la *carte historico-astronomique la plus grande et singulière du monde !*

« Les anciens Péruviens, de même que les Grecs et les cultures méditerranéennes et orientales, remarque-t-il, s'inspirèrent de la réalité pour leurs dessins. Mais ils imaginèrent « d'autres formes de représentation, en accord avec leurs mythologies, arts, croyances et occupations ». Il croit que *les lignes qui escaladent les collines sont dirigées vers le point du ciel où les Nazcas localisaient les constellations.* »

Si quelqu'un de compétent peut un jour faire la lumière sur Nazca, ce devrait être Mazzotti qui travaille, depuis plusieurs années, d'une part, sur *une carte du ciel correspondant à l'année 550 de notre ère* — date soumise par le C. 14 et généralement acceptée pour certains des dessins de la

pampa — , et de l’autre, à *un graphique des constellations,* à une échelle déterminée. L’étape suivante consisterait à assembler les photographies aériennes du complexe archéologique prises par le département d’Astronomie de l’Institut *géografico-militar* de Lima, afin d’effectuer la reconstitution photogrammétrique correspondante et obtenir la carte géographique des dessins et des lignes. La comparaison de ces documents — carte stellaire et graphiques — avec la carte reconstituée des pampas, à une échelle préfixée, devrait, selon le major Mazzotti « établir si les figures de Nazca représentent réellement une *carte céleste d’il y a environ 1500 ans* ». Toutefois, il reconnaît que « la coïncidence pourrait ne pas apparaître immédiatement et qu’il faudra peut-être *reculer ou avancer dans le temps,* étant donné que l’antiquité attribuée par le C. 14 n’est valable qu’en partie et que la position des étoiles varie au long des siècles… »

Une précision également importante : les graphiques, pense-t-il, « peuvent se référer à différentes époques de l’année, où se meuvent lentement les groupes stellaires à travers l’espace ».

Jorge Muelle, s’était prononcé en faveur de figures représentant des *totems généalogiques en rapport avec les astres.* Les marques du désert de Nazca dateraient de l’époque où ce peuple sortit de l’étape magique pour entrer dans l’ère scientifique.

Alejandro Pezzia Assereto précise un détail intéressant : parmi les lignes solsticiales jusqu’ici cataloguées, l’une d’elles, plus large que toutes les autres, vise clairement assure-t-il, *un lieu de la Cordillère où commencent les premières pluies.* Ces pluies inconnues sur la côte mais qui, nous l’avons vu, emplissaient miraculeusement le lit des rios moribonds le reste de l’année, pour redonner la vie aux cultures et aux hommes du désert. C’est aussi l’avis du père *Rossel Castro* qui a démontré combien les Nazcas furent maîtres dans *la géodésie et l’agronométrie* pour faire reverdir leur Sahara autrement stérile.

Marcel Solignac, expert de la Fao en eaux souterraines, songea avant d’aller sur place, à des surfaces géométriques ayant pour but, comme en Israël et en Afrique du Nord, « de mettre à profit la rosée du petit matin ». Mais après sa visite au Pérou, où il constata la façon très efficace dont les Indiens surent utiliser les eaux du sous-sol dans les déserts, bien qu’ayant contrôlé que « *la rosée matinale laisse une grande quantité d’eau qui protège les fameux « signes* », il incline à croire que ceux-ci furent

davantage faits « pour déchiffrer les changements de saison au moyen d’observations stellaires. »

Fritz Buch veut déchiffrer les alignements de Nazca à la façon de « séquences calendaires » représentées de même sur les huacos. Il fait un rapport avec les glyphes du zodiaque maya qui nous ont été révélés par d’antiques codex.

Alden Mason attribue aux Nazcas autant « d’érudition astronomique » qu’aux Mayas. Les figures dessinées au sol ont à ses yeux « la même identité que celle des divinités ornant les céramiques caractéristiques de cette civilisation ».

Par contre *Georg et Gene S. Stuart,* sceptiques, ont dédaigneusement qualifié le « codex » des pampas, « de plus grand plan de griffonnage qui soit ».

Vicente Restrepo, a vu dans les plus archaïques pictographies de l’aire précolombienne des « signes de vie qui révèlent le discours de temps enchantés, paralysés par un silence millénaire et qu’aucune baguette magique de la science, craint-il, ne pourra faire parler… »

L’historien *Luis E. Valcarcel,* doyen des érudits péruviens, voit dans l’ensemble des dessins de Nazca, une *mappemonde géante* en rapport avec le lever des étoiles, des constellations et l’apparition ou le coucher de certains astres. Le tout étroitement lié à l’étude du régime des eaux souterraines qui, des Andes, filtrent vers la mer, pour les capter.

ACADÉMIE A CIEL OUVERT… OU BAGNE POUR TRAVAUX FORCÉS ?

Anton Vollemaère, américaniste belge voué à la paléographie maya, s’est aventuré sur une piste inattendue ! « Regardant les choses en face, et ces centaines de lignes et de trapézoïdes placés dans une région si hostile à l’homme », qu’il les juge… *inutiles,* Vollemaère leur cherche dit-il « une raison très valable ». Et il la découvre dans une seule possibilité : « un lieu de punition (travaux forcés ?) ». Que le désert de Nazca à Palpa ait été *une grande école de plein air* ou bien *un camp de prisonniers,* ou les deux, qui aidaient par exemple de futurs maîtres constructeurs de route ou de futurs architectes, « ces centaines de dessins pourraient être *des exercices* ». Il convient ensuite que cette « possibilité hypothétique expliquerait bien une

grande partie des lignes et des trapèzes « inutiles », mais qu'elle ne conviendrait pas tout à fait pour expliquer la présence des figures » !

Cette hypothèse me rappelle une réflexion d'Elisabeth della Santa à propos des représentations de pêcheurs nazcas sur la collection de vases péruviens de S.S.M.M. le roi Albert et la reine Elisabeth de Belgique. « Par la coiffure, remarque-t-elle, n'auraient-ils pas plutôt l'allure de Chachapoyas ? » C'est-à-dire des aborigènes d'une ethnie distante de centaines de kilomètres, dans le nord-péruvien. Sachant que les Incas déplaçaient systématiquement des populations rebelles à leurs lois et domination, *pour les châtier*, l'historienne se demande si ces céramiques (où les hommes, précise-t-elle, qui pêchent à la flèche ou au petit harpon à main, paraissent être des pêcheurs de fleuve), n'auraient pas été « exécutées par des Chachas prisonniers à Nazca » ?

Punition, prisonniers… deux suggestions qui vont de pair ! « La principale découverte que j'ai faite, m'expliqua Elisabeth della Santa, est que la forteresse inca de Nazca, si l'on en croit les gens de l'endroit qui le répètent à satiété, aurait été *la prison de l'empire.* » Un autre indice se trouverait dans l'antique nom de *« Naazca* » qui signifie « la mise à mal », la souffreteuse, la douloureuse avec une idée de châtiment et qui se comprendrait mieux, note-t-elle grâce à cette tradition. Et d'ajouter qu'il faut peut-être « rechercher une explication *rationnelle* des lignes de Nazca, dans diverses catégories explicatives et non nécessairement antédiluviennes ou préincaïques ».

POUR UN CULTE SEXUEL ORGIAQUE

Avant de devenir « l'enfant terrible » de Nazca, *Gérald Hawkins* préjugea que « les marques et les modèles géométriques sont des lettres mortes et les figures, celles d'êtres vivants… *en rapport avec la fertilité* ». Il en distingua les signes, par exemple dans « la troisième patte de l'Araignée, les organes sexuels du Singe, du Chien, le chemin en épingle à cheveux menant dans le pollen de la Fleur… ». Les signes de vie dans le désert lui semblent témoigner d'une « préoccupation de la nature » qu'il retrouve dans les dessins stylisés des céramiques nazcas. Pourtant il s'étonne « des symboles de fertilité dans un désert mort » et il pose l'hypothèse « d'une sorte de rite

de la fertilité célébré sur ces lignes monumentales, *un culte sexuel orgiaque au service de la vie* dans un désert qui anéantit la vie ».

Hawkins n'exclut pas « un ancien lieu sacré, *un séjour des esprits* ou *d'expiation* pour plaire aux dieux ». Puis il lui vient d'autres théories à l'idée. Ne serait-ce pas « une grille d'orientation pour situer la poterie cérémonielle ? Le corps, imagine-t-il, pourrait avoir été enterré dans une tombe de la vallée avec une coupe, tandis que l'âme aurait été placée dans une coupe jumelle, assortie, dans le désert… Peut-être les poteries funéraires retenaient-elles la puissance de la vie, la fertilité… un génie, un esprit gardien avec lequel communier dans la solitude de cet endroit qui n'est pas de ce monde ».

OU L'ORDINATEUR TUE LES HYPOTHÈSES DE MARIA REICHE !

Jusqu'en 1968, tout alla pour le mieux dans l'aréopage fermé des péruanistes qui dédiaient, en silence et dans une indifférence léthargique, leurs efforts au décodage de ce que Patrick Ferryn, de « Kadath » désigne fort à propos comme « *le plus grand livre d'images du monde* ». Et puis soudain, ce fut l'hallali, le « pavé » jeté dans la tapisserie de petits cailloux des Petit Poucet de Nazca par Gérald Hawkins, qui surgit sur la pampa comme un archange fracassant ! Il ne fallut à ce Zorro, à ce mage moderne maniant une machine I.B.M. perfectionnée, que quelques secondes pour jeter bas et réduire à néant les hypothèses acquises par Maria Reiche en plus d'un quart de siècle de recherches patientes !

Alors que l'admirable pionnière allemande travailla en solitaire et presque dans l'abandon pendant si longtemps, Hawkins jouit de titres et de références qui lui assurèrent toute l'aide voulue. Professeur d'astronomie à Boston, membre de la fameuse Smithsonian Institution, grâce à ses performances astronomiques à Stonehenge, il obtint de la National Géographie Society le financement partiel d'une équipe de spécialistes — astronomes, ingénieurs, géologues, cartographes — qui effectuèrent tous les relevés préliminaires. L'Institut de géophysique du Pérou et le Service Aérophotographique national coopérèrent au programme photogrammétrique et de projection stéréoscopique sur machine.

Travaillant à partir de cinq énormes feuilles d'agrandissements photographiques de cartes aériennes à l'échelle de 1/2000e, reproduisant des zigzags, des lignes radiaires en étoile, en forme de grilles parallèles et les dénivellations au-dessus du niveau de la mer, Hawkins testa « la théorie d'un calendrier astronomique ». Ayant par un même procédé, détecté *18 orientations lunisolaires* à Stonehenge (8 déclinaisons au solstice et 4 à l'équinoxe pour la lune, 4 solstices et 2 équinoxes pour le soleil), l'astronome américain, estimant ses données suffisantes, posa deux questions à l'ordinateur.

Pour ce faire, il sélectionna *93 mesures* — 21 minces triangles et 72 formations linéaires (lignes, pistes et côtés de rectangle) — qui, prises dans les deux sens, font *186 directions.*

La première question fut : « *Combien de lignes à Nazca, pointent-elles dans les 18 orientations ?* » Programmée pour tolérer des erreurs jusqu'à 1°, la machine indique *39 alignements lunisolaires,* ce qui parut à Hawkins, « trop voisin d'un résultat dû au seul hasard » pour être en faveur d'un calendrier[116].

« Nous cherchâmes sur la carte ces 39 lignes lunisolaires rapportées par l'ordinateur, poursuit-il. Elles n'avaient pas de significations spéciales dans le modèle, rien qui puisse suggérer une importance plus grande par rapport aux autres lignes… qui ne pointent ni vers le soleil, ni vers la lune. » Or, comme c'est le cas pour Stonehenge et comme cela devrait l'être pour Nazca, « il est nécessaire, dit-il, d'avoir une confirmation substantielle, sinon ce n'est que de la spéculation ».

En conséquence, « *Non, tranche Gérald Hawkins. les alignements des pampas ne pointent pas vers le soleil ou la lune* ».

La seconde question offerte à l'ordinateur fut « *vers quelles étoiles étaient orientées les lignes,* à n'importe quelle date, entre — 500 et + 1 900 ». Renseignée « sur la position de *45 étoiles* dont la magnitude est plus grande que 2 et sur Eta du Taureau (2,9), la plus brillante des Pléiades », la machine I.B.M. fut codée pour discerner « *tout alignement qui serait apparu durant cet intervalle de 6 900 ans* ».

Si la datation des céramiques nazcas (premiers siècles avant et après J.-C.) est correcte et si elles sont contemporaines du fameux complexe archéologique, si, enfin, les lignes sont astronomiques, il devrait y avoir eu en l'an 0, « *une étoile pour chaque ligne* », selon les calculs d'Hawkins. « Tenant compte du mouvement de précession, une ligne aurait dû toucher

une étoile-cible tous les mille ans… C’est la chance qu’aurait un marqueur tirant dans le noir, les yeux bandés. Pour chaque siècle, nous escomptions, dit-il, qu’une ligne sur dix serait orientée. Sur 186 directions, il devrait y avoir *19 chances d’alignement par siècle.* » Or, sur la période proposée, le décompte de l’ordinateur fut de *17,3 étoiles* alignées par siècle. « Les siècles ayant un intérêt archéologique n’étaient guère meilleurs que les autres. Au XXXIVe siècle avant J.-C., il y avait 31 alignements, pour d’autres c’était pire : seulement 7 étoiles de — 100 à l’an 0 et 6 étoiles de l’an 0 à + 100. »

En conclusion, « le résultat ne dépasse pas de nouveau ce qui peut être dû au même hasard. *Non, répète Hawkins, les lignes ne pointaient pas davantage vers les étoiles* ».

Un test fut encore tenté « sur des objets célestes non identifiés » qui auraient été visibles à l’époque où les alignements furent tracés mais non perceptibles de nos jours. Par exemple, une nova, qui brille intensément pendant plusieurs mois avant de s’évanouir dans l’espace, ou bien une comète ou la conjonction de planètes. Le test consistait à *comparer les lignes de la pampa Jumana-Colorada* respectivement situées à l’est et à l’ouest de la route panaméricaine. Hawkins aurait dû trouver, dans l’un et l’autre groupe, une ligne pointant vers une même déclinaison, mais « aucun chevauchement » n’apparut. En définitive, « les traceurs de lignes ne les orientaient guère sur un groupe d’objets célestes aujourd’hui invisibles ou méconnaissables ».

Quant aux plans géométriques, Hawkins dit ne pas avoir trouvé non plus aucun assortiment de triangles ou de rectangles, s’alignant sur des étoiles, marquant des déclinaisons ou les positions extrêmes de la lune.

« Pas de lignes en quantité suffisante pour s’accorder avec le lever ou le coucher d’un astre, rien qui justifie dans ce sens, le vaste complexe de grilles, de centres irradiants et de lignes isolées, « *la théorie du calendrier temporel astro-lunisolaire a été tuée par l’ordinateur !* » conclut Hawkins[117]…

Les conclusions lapidaires de Gérald Hawkins prêtent à certaines critiques. Il me paraît enfantin qu’il compare les pampas ornées de magnifiques dessins stylisés, « *à une gigantesque surface à gribouillages… parce que la nature a horreur du vide !* » Tout comme lorsqu’il stipule « qu’une ligne du désert n’est pas visible la nuit à moins d’être éclairée par des lampes en poterie que l’on n’a pas retrouvées[118] ». A l’écouter, parce

qu'ils n'étaient pas outillés pour broder leur fantastique mosaïque de pierres dans l'obscurité, les Nazcas ne se sont pas occupés des étoiles. S'il faut raisonner aussi naïvement, il est facile de lui rétorquer que les arpenteurs du désert pouvaient tout simplement s'éclairer avec des torches enflammées qui laissent encore moins de traces[119].

Personne, ai-je l'impression, ne s'en est préoccupé — comble d'inattention de la part des chercheurs ! — mais si les alignements copient réellement la marche des étoiles, en toute logique, cela implique de longues, d'interminables, de séculaires *activités nocturnes !* Tout au moins, la pose de jalons servant à compléter, de jour, les schémas esquissés la nuit.

LE DERNIER MOT N'EST PAS DIT !

A Munich en 1974, à l'occasion d'une remarquable exposition de relevés, plans, dessins et photographies du fameux complexe archéologique, la voix du docteur Kern s'éleva pour juger la méthode opérationnelle de Hawkins à sa juste valeur, qui lui paraît « trop superficielle ».

Le programme proposé par l'astronome américain à l'ordinateur était « incomplet », rectifie Kern, puisque les données utilisées, destinées à la préparation d'un Atlas péruvien, ne seront toutes réunies que dans plusieurs années. De plus, remarque-t-il, Hawkins « n'a pas déterminé la *hauteur de l'horizon aux deux extrémités des lignes testées.* Or, explique-t-il, il n'est pas possible de juger s'il s'agit d'une ligne solsticiale ou non sur la base d'un seul azimut. Dans la limite de ce que Hawkins pouvait trouver, tout ce qu'il a pu faire « c'est d'apporter la preuve que les lignes restantes ne sont ni lunaires ni solaires ». Encore faudrait-il pouvoir le vérifier, ce qui est impossible puisqu'il n'a pas fourni dans les données de base, le principe d'identification des lignes étudiées.

En outre, principalement dans le cas des lignes qui partent de l'Océan en direction de la Cordillère des Andes (possiblement lunaires ou solaires), Kern reproche à Hawkins « de ne pas avoir tenu compte que la *hauteur de l'horizon varie* selon que l'on regarde dans le prolongement de l'une ou de l'autre des deux directions ». Qu'une ligne soit solsticiale dans un sens, il est extrêmement peu vraisemblable, dit-il, qu'elle puisse avoir également une valeur astronomique dans la direction opposée. Tout le problème paraît donc faussé, statue Kern, à partir du moment où Hawkins « au lieu de

prendre comme règle générale *qu'une ligne ne peut être lue que dans un seul sens,* a basé ses recherches sur deux directions opposées ».

Autre négligence, le point précis d'observation des lignes sélectionnées — celui-ci pouvant se trouver aussi bien au début d'une ligne qu'en des endroits prééminents de son parcours, a été omis. Quant à obtenir quoi que ce soit à partir de la mesure des axes centraux — imaginaires — des triangles étudiés, c'est-à-dire sans un indispensable guide visuel, il serait beaucoup plus prometteur, dit Kern, « de mesurer le long côté de figures délinéées par des pierres ». Il semble donc qu'Hawkins n'a pas véritablement fourni de preuves réelles, *positives ou négatives,* sur l'identité stellaire des marques de Nazca…

Pour sa part, remarque Jack Waisbard, l'ordinateur est la machine la plus bête du monde ! Elle ne fait ce qu'on lui demande qu'en fonction des renseignements qu'on lui donne. Son exactitude n'est pas à mettre en cause mais bien celle du cerveau humain qui l'emploie. A partir de cela, Hawkins cherchant l'espérance statistique des alignements *par rapport* à *Stonehenge,* procède à un échantillonnage et apporte des résultats, sans expliquer les critères de ses choix. Par exemple, celui de 21 triangles, alors qu'à Nazca, ceux-ci abondent et dans plusieurs directions. De plus Stonehenge n'a *qu'un centre de mesures privilégiées* dont la construction est *verticale,* alors que sur les sables de Nazca, *d'innombrables centres* sont éparpillés et *à l'horizontale.*

« En conséquence, conclut Jack, une étude telle que voulut l'entreprendre Hawkins ne sera valable que lorsque des relevés détaillés auront été effectués et que les critères des choix d'échantillonnage, seront basés sur des recherches approfondies. Par ailleurs, la comparaison du complexe archéologique de Nazca avec d'autres centres astronomiques découverts à travers le monde, semble d'autant plus aléatoire que découlant de techniques et de pensées différentes, qui ont pour résultat différents systèmes de mesure du temps. »

UN « BROUILLON » ET UNE « COPIE FINALE », POUR JACK WAISBARD

L'examen du plan général des pampas imagées en bordure du rio Ingenio, de San José et de Jumana Colorada, dont la reconstitution lui a demandé

plusieurs mois d'efforts laborieux — elle n'avait encore jamais été réalisée de façon aussi complète — , devait permettre à Jack, *des observations personnelles* d'autant plus intéressantes qu'elles apportent enfin des *révélations absolument inédites,* pour de nouvelles « hypothèses de travail ».

— On peut observer, indique-t-il, que les grands rectangles-trapèzes (les fameuses « pistes »), sont généralement orientés *sud-ouest-nord-est.* C'est-à-dire en direction des levers-couchers du soleil, de la lune et de certains astres dans leur course apparente annuelle.

— Ces figures géométriques comprennent la plupart du temps, à leurs extrémités — parfois plus loin à l'intérieur — un monticule de pierres dans lequel était planté un pieu en bois, servant de « centre de mesure » et faisant office de gnomon. Dans ce cas, l'ombre portée était aisément visible sur la surface plane et claire, obtenue par l'enlèvement du cailloutis.

— Ces centres de mesure pouvaient également servir aux arpenteurs précolombiens, de *points de repère* pour le tracé des lignes qui en partent ou les traversent.

— Les rectangles-trapèzes, associés à des triangles, forment sur les pampas, *des groupes séparés, reliés entre eux par des alignements*, souvent même par ce que Paul Kosok appela des « routes ». Cela crée une *continuité* qui donne à penser que, en *partant de l'extrémité ouest* de la pampa de San José, les observateurs pouvaient, en se déplaçant progressivement d'un groupe à l'autre *vers le levant, connaître les différents moments importants de leur calendrier.*

— Le fait de trouver, à *l'extrémité nord-est de la pampa* de Ingenio, *un ensemble de ruines situé au bout du trapézoïde final,* près d'une grande élévation naturelle de terrain, pourrait indiquer que l'observatoire inclus en cet endroit, *marquait l'aboutissement d'un cycle calendarique.* Et par là même, le « *terminus » de l'itinéraire suivi par les prêtres-astronomes.*

— Au fur et à mesure que l'on se déplace le long de cet itinéraire, en avançant dans la direction signalée, les groupes géométriques et les figures totémiques, semblent *de plus en plus denses et de plus en plus compliqués.*

— Dans de nombreux cas, les *triangles* traversent ou aboutissent à des rectangles-trapèzes, comme pour former un *endroit privilégié d'observations.* C'est presque toujours auprès de ces surfaces géométriques que se trouvent concentrés les géoglyphes représentant des animaux, des végétaux et en particulier, *des oiseaux.*

— Les grands triangles — larges ou effilés — suivent dans l'ensemble, un axe pratiquement *perpendiculaire* aux grands rectangles-trapèzes dont ils sont proches. Ces triangles sont généralement accompagnés de nombreuses lignes plus ou moins *parallèles* à leurs bords, pouvant possiblement indiquer *des approches de dates spécialement importantes.*

— La plupart des figures animales ou végétales, sont *axées comme les rectangles-trapèzes.* Toutefois, quelques-unes en quantité moindre, le sont dans *le sens opposé :* c'est le cas des Colibri, Frégate, Oiseau à spirale, Dauphin-tueur…

— Des différents groupes examinés et leurs composantes géométriques, partent en grand nombre, de très longues droites « kilométriques », qui toutes *convergent vers un centre commun situé au sud-est des pampas.*

Dès le début de son étude, l'attention de Jack fut attirée par l'incroyable « méli-mélo » des marques de Nazca, révélé par nos collections d'agrandissements photographiques. « Comme si, me confia-t-il, Nazca montrait à la fois un *travail final* mais aussi *un brouillon* ou… un « cahier de mauvais élève », patiemment corrigé par des générations de « maîtres ».

Resterait à faire le plus difficile : la différence entre, pour Jack, « ce qui pourrait être *l'insolite brouillon… et la copie définitive !* » Combien de temps s'écoulera avant d'en terminer avec les captivants mystères des pampas transformées en un théâtral « miroir du ciel » aux âges préaméricains ?

Que conclure si ce n'est avec Kosok, que le secret des Nazcas doit résider *dans la longueur et la direction des alignements et des figures.* « Si nous pouvions les déchiffrer, nous trouverions sans doute le compte des siècles » rêvait-il avant de disparaître.

Le moment venu de refermer ce long dossier, certains regrets viennent à l'esprit. D'abord, qu'à la manière des prêtres chaldéens ou égyptiens, les pontifes de Nazca aient tenu leurs connaissances astronomiques dans le plus absolu secret, n'en faisant bénéficier le peuple que sous l'aspect d'une révélation divine. Puis que, depuis qu'en 1532 le fabuleux empire des Incas mourut avec les dieux indiens, le secret soit demeuré enfoui pendant plus de quatre siècles sous les sables, sans que nul ne s'en doute.

En moins de cinquante ans, Nazca est sorti de l'ombre d'un passé oublié, pour devenir célèbre dans le monde entier par ses extraordinaires énigmes. Mais les rares investigateurs sérieux qui s'y intéressent, travaillent chacun pour soi, ancré dans le silence et des convictions personnelles, au lieu de

joindre leurs efforts et de confronter le bien-fondé — ou non — de leurs hypothèses.

Ne doit-on pas déplorer encore que l'aréopage compétent des archéologues péruviens n'entreprenne, parallèlement aux recherches solitaires, les *grandes fouilles méthodiques qui seraient absolument nécessaires ?* Ne pourraient-ils pas inviter des missions étrangères à y participer, avant que le phénoménal zodiaque des Nazcas soit complètement saccagé ?

A défaut de nous livrer le code perdu des profonds mystères cosmiques brodés sur les pampas de Nazca, du moins nous apporteraient-elles d'indiscutables lumières sur l'œuvre fantastique de mille et une nuits sans souvenir…

BIBLIOGRAPHIE

Eugenio ALARCO, *El Hombre peruano en su historia,* tomes I et II, Lima, 1971.

Luis ALAYZA Y PAZ SOLDAN, *Misteriosas islas del Perú,* Lima, 1951.

Alfonsina BARRIONUEVO, *El templo espacial de las Pampas de Nazca,* El Comercio, Lima II, février 1966.

Louis BAUDIN, *La vie quotidienne au temps des Incas,* Paris, 1928.

Prospero BELLI, *La civilización Nazca*, Lima, 1960 ; *Le. Secret des Nazcas,* Lima, 1950.

Capitaine Paul BERTHON, *Étude sur le précolombien du bas-Pérou,* Paris, 1911.

H. BEUCHAT, *Manuel d'archéologie américaine,* Paris, 1912.

Junius BIRD, *Technology and art in Peruvian textiles,* N.Y., 1963.

Rebecca CARRION-CACHOT, *La indumentaria en la antigua cultura de Paracas,* Revista Wiracocha, Lima, 1931.

Emilio CHOY, *La revolución del neolitico en las origenes de las civilisaciones americanas,* Antiguo Perú, Lima, 1959.

Maurice et Paulette DÉRIBÈRE, *Les vérités de l'Ile de Pâques*, Paris, 1976.

Raul D'HARCOURT, *La céramique ancienne du Pérou,* Paris, 1923 ; *Les textiles anciens du Pérou… 1924, 1934 et 1962.*

Gerardo DIANDERAS, *Los conocimientos astronomicos de los Peruanos primitivos,* Lima, 1951.

Hans D. DISSELHOFF, *Les grandes civilisations de l'Amérique ancienne,* Paris, 1963.

Frédéric ENGEL, *Le monde précolombien des Andes*, Paris, 1972 ; *Paracas, 100 siglos de cultura peruana,* Lima, 1966.

Manasses Fernandez LANCHO, *Los dibujos de Nazca : énigma resuelta,* Lima, 1976.

Vicente FIDEL LOPEZ, *Les races aryennes du Pérou,* 1871.

Emilio HARTH-TERRE, *Analisis estético de la ceramica prehispanica de Nazca*, Lima, 1965.

Gerald HAWKINS, *Ancient lines in the peruvian desert,* Smithsonian Institution, Cambridge, 1969.
Frank HIBBEN, *El origen de America, 30 000 años,* Buenos Aires, 1966.
Hans HORKHEIMER, *Las Plazoletas, rayas y figuras prehispanicas de las pampas del rio Grande,* Trujillo, 1947.
Victoria de la JARA, *Los Incas conocieron dos sistemas de escritura*, 7 Dias, Lima, 26 octobre 1973.
Arturo JIMENEZ BORJA, *La dansa en el antiguo Perú,* Rev. del Museo Nacional, t. XXIV, Lima, 1955 ; *Pensamiento arcaico peruano,* t. XXXVIII, Lima, 1972.
Kadath, n° 16, *spécial Nazca,* janvier-février 1976, Bruxelles.
Federico KAUFFMANN DOIG, *El Perú arqueologico,* Lima, *1963 ; Arqueologia Peruana, vision integral*, Lima, 1970.
Hermann KERN, *Material for an Understanding of the Peruvian ground drawings,* Peruanische erdzeichen, Munich, 1974.
Mary E. KING, *Ancient Peruvian Textiles…,* N.Y. Graphic, Sty, 1965.
Paul KOSOK, *Life, land and water in ancient Perú*, N.Y., 1965 ; *The mysterious markings of Nazca*, Natural History, LVI, mai 1947, vol. 56.
Alan LAPINER, *Pre-Columbian Art of south America.,* N.Y., 1976.
Hermann LEICHT, *Arte y cultura preincaicos,* Madrid, 1963.
J. LEVILLIER, *A contribution to the study of Preincaic textiles in ancient Perú*, 1928.
ELOY LINARES MALAGA, *El arte rupestre en el Perú*, Huanuco, 1967.
Torcato LUCA DE TENA, *Los mil y un descubrimientos de America*, Madrid, 1968.
Luis G. LUMBRERAS, *De los pueblos, las culturas y las artes del Antiguo Perú*, Lima, 1968 ; *Los origenes de la civilisación en el Perú, guia arqueologica*, Lima, 1975.
J. Alden MASON, *Las antiguas culturas del Perú,* Lima, 1967.
Major Luis MAZZOTTI, *En pos de los misterios de la pampa de Nazca,* Comercio dominical Lima, 26-4-1970 ; *El enigma de las pampas de Nazca*, Imagen, n° 2, Lima, 1973.
Loren MCINTYRE, *Mystery of the ancient Nazca lines,* Nacional Geographic Magazine, mai, 1975.
Toribio MEJIA XESSPE, *Acueductos y caminos antiguos de la hoya del rio Grande de Nazca*, Congreso de Americanistas, Lima, 1942.
Jorge MUELLE, *El arte de Paracas,* Fanal, n° 40, Lima, 1954.

E. NORDENSKIOLD, *Le calcul des années et des mois dans les quipus péruviens,* Société des Américanistes, Paris, 1926.

Lautaro NUÑEZ ATENCIO, *Geoglifos en el desierto cnileno,* Chili, 1975.

Zelia NUTTAL, *Nouvelles lumières sur les civilisations américaines et le système du calendrier,* XXIIIe Congres Americaniste, 1926.

Lila M. O'NEALE, *Tejidos del periodo Paracas,* Rev. del Museo Nacional de Lima, n° 2, t. I, 1932.

Manuel Jesus ORBEGOZO, *Maria Reiche y el calendario mas grande del mundo,* Cultura Peruana, Lima, 1956.

Alejandro PEZZIA ASSERETO, *Ica y el Perú précolombino,* Ica, 1968 ; *La cultura Nazca (Las grandes civilizaciones del antiguo Perú),* t. II, Lima, 1962.

R. POIGNANT, *Mythologie océanienne,* Paris, 1968.

Raul PORRAS BARRENECHEA, *Quipus y kelkas,* Lima, 1947. 1947.

Chevalier de PROPIAC, *Beautés de l'art du Pérou,* Paris, 1824.

Carlos RADICATI DI PRIMEGLIO, *Introduccion al estudio de los Quipus,* Lima, 1951.

Paul RADIN, *Histoire de la civilisation indienne,* Paris, 1953.

Rogger RAVINES, *Cien años de Arqueología en Lima,* 1970.

Henry REISCHLEN, *Vues nouvelles sur les civilisations précolombiennes du Pérou,* Conférence Paris, 1960.

Paul RIVET, *Les origines de l'homme américain,* Paris.

Alberto ROSSEL CASTRO, *Figuras geometricas de la hoya del rio grande de Nazca,* Actas y trabajos, t. I, Lima, *1962 ; Caciques y templos de Ica,* 1954.

John H. ROWE, *La arqueologia en Ica,* 1961 ; *Nuevos datos sobre el estilo Nazca,* Antiguo Perú, Lima, 1959.

Maria REICHE NEUMAN, *Los dibujos gigantescos en el suelo de las pampas de Nazca y Palpa,* Lima, 1949 ; *Orientación y medidas de los dibujos en las pampas de Nazca,* Letras, n° 49 ; *Secreto de la Pampa,* Lima, 1968 ; *Interpretacion astronomica de la figura del mono,* Actas y trabajos, t. I, Lima, 1958 ; *El pajaro anunciador del Inti Raymi,* Lima, *1965 ; Peruvian Ground drawings,* Munich, 1974 ; *Las gigantescas huellas…,* Imagen, n° 3, Mayo, 1974.

Carl SAGAN, *Cosmic connection ou l'appel des étoiles,* Paris, 1976.

Jorge SALINAS N., *La migración de los pajaros guaneros,* Lima, 1955.

Elisabeth della SANTA, *Les vases péruviens de la collection de LLMM le roi Albert et la reine Elizabeth de Belgique,* Bruxelles, 1962 ; *Historia de los Incas,* t. I. II et III, Lima ; *Sous le froid tropical,* Séville, 1976.

Jean Christian SPAHNI-Maximilien BRUGGMANN, *Péru,* Zurich, 1970.

Julio TELLO, *Origen y desarollo de las civilisaciones prehistoricas andinas,* Lima ; *Un modelo de escena plastica…* Rev. Wiracocha, vol. I, n° I, 1931 : *Paracas.* Lima. 1960.

Max UHLE, *Las antiguas civilisaciones del Perú…* Rev. Museo Nacional de Lima, t. XXV, 1956.

Horacio URTEAGA, *El fetiquismo de los Chinchas y los huacos simbolicos de Nazca,* Lima, 1914.

Luis E. VALCARCEL, *Etnohistoria del Perú antiguo,* Lima, 1967.

Emilio VASQUEZ, *Paisajes de Ica,* Lima, 1958.

Gary VESCELIUS, *Nueva teoria sobre el calendario inca,* Lima, 1974.

Simone WAISBARD, *Tiahuanaco 10000 ans d'énigmes incas,* Paris, 1971 ; *Découverte et déchiffrement de l'écriture inca,* Archéologia, n° 62, Paris, 1973 ; *Machu Picchu, fabuleuse cité perdue des Incas,* Paris, 1976 ; Kadath, *Spécial Nazca,* n° 16, Bruxelles, 1976 ; *Les derniers mystères du monde,* Paris, 1976.

E. YACOVLEFF, *La divinidad primitiva de los Nazcas,* t. I, Rev. del Museo Nacional, Lima, 1932, n° I ; *El gato de agua,* t. V, 1932.

R. Tom ZUIDEMA, *La Imagen del Sol en el sistema astronomico,* Journal de la Société des Américanistes, t. LXIII, Paris, 1974-1976.

REMERCIEMENTS

Pour leur aide précieuse, nous tenons à assurer de notre gratitude : Les archéologues Federico Kauffmann Doig et Frédéric Engel, bien connus au Pérou ainsi que Lautaro Nunez Atencio au Chili, qui nous ont personnellement communiqué leurs plus récentes découvertes.

Les historiens Eugenio Alarco et Elisabeth della Santa, pour leur importante documentation sur le Pérou précolombien et inca.

Emilio Romero, président de la Sociedad Geografica de Lima, Graciela Sanchez Cerro, de la Biblioteca Nacional del Perú, Martha Hildebrandt, directrice de l'Instituto Nacional de la Cultura, Vaclav Sole, directeur du Naprstek Muséum de Prague, pour leur très utile coopération.

Le major général F.A.P. Frank J. Tweddle et le Servicio Aérofotografico nacional péruvien, pour les agrandissements photographiques qu'ils nous ont fournis et autorisés à reproduire.

Gérald Mercier, pour le survol spécial et de nombreuses diapositives des pampas de Nazca, ainsi que Richard Ellena, tous deux pilote et commandant de bord d' « Air France ».

Notre compagnon d'études au Pérou, Bernard Lelong, chargé de mission en Amazonie et notre ami Raymond Camby, de Bruxelles, pour son érudition sur les anciennes cultures de l'aire Pacifique.

Les documentalistes Ivan Verheyden et Patrick Ferryn de la revue belge « Kadath », l'urbaniste F. Dupuy-Pacherand du groupe « Atlantis ».

Christiane L'Hermite et Chantal Duhuy pour leurs photographies au sol.

Robert Laffont, Francis Mazière, Pierre Wildenstein et Sabine Yi avec tous les services littéraire, iconographique et de fabrication des Éditions R. Laffont, pour l'excellent travail réalisé en commun.

Sans oublier ma fille Monique, traductrice des textes étrangers, Jacqueline et Suzan de Freitas, mes petites-filles et secrétaires, grâce auxquelles, avec tous ceux déjà nommés, Jack et moi avons pu mener à bien une aussi longue que difficile « enquête » sur « les Pistes de Nazca ».

ICONOGRAPHIE IN-TEXTE

N° 26 : Poulpe (?).
N° 32 : Aiguille ou harpon.

Notes

1
Le terme de géoglyphe, proposé en 1964 par Mostny, a été adopté pour désigner les grandes figures zoomorphes, anthropomorphes ou géométriques, élaborées sur les pampas ou les pentes adjacentes.

2
Un soir, à Machu Picchu, une sorte de « lune » orangée vogua, resplendissante, sur les hautes cimes qui dominent la fameuse « Cité Perdue » des Incas. Un vieux Quechua, gardien des ruines, que j'interrogeai, m'expliqua tout naturellement que « c'était une *Pahua Chasca*, une « *étoile volante* » (sans rapport avec les pluies d'étoiles filantes). Spectacle attendu à certaines époques de l'année « *desde los antiguos tiempos* » — depuis les anciens temps — par les Indiens de la Vallée sacrée, qui connaissent à l'avance, me dit-il, « le point où elle apparaît et sa trajectoire dans le ciel »… Encore une énigme !

3
Découverte entre guillemets parce qu'il faut préciser que George E. Johnson précéda Kosok dans les airs de Nazca en 1930, puis le commandant Péri en hélicoptère et qu'au sol, l'anthropologue Toribio Mejia Xesspe se rendit sur place le premier, en 1927, publiant alors le résultat de son exploration.

4
Soit approximativement 60 kilomètres de long sur 10 à 15 de large.

5
De colossales figures, difficilement visibles au sol, ont été dessinées dans l'Antiquité et dans des pays considérablement séparés les uns des autres par des mers, des océans ou d'énormes étendues terrestres. De nombreuses ont

été trouvées dans l'Ouest des États-Unis, depuis la frontière canadienne jusqu'au sud de la Californie. Exécutés sur des mounds, — monticules en terre naturels ou artificiels — , ces dessins représentent comme à Nazca, de grands oiseaux ou encore des ours, des chevreuils… Le plus connu est un gigantesque serpent aux mâchoires ouvertes, qui mesure plus de 400 mètres de long. Il existe aussi des spirales. La primitive « déesse de Blythe », haute de 40 mètres fut repérée en avion, au-delà du Colorado et de Las Vegas, par George Palmer en 1932. A en croire les traditions indiennes, la déesse qui semble sauter dans un cerceau démesuré, serait Ha-Ak, la « dévoreuse d'hommes, surprise et pétrifiée dans le désert par le dieu Grand Frère ».

Les mouvements du soleil aux solstices et aux équinoxes étaient également notés au Yucatan.

Par le même procédé de « balayage » des pierres oxydées, on peut voir dans le sud de l'Angleterre, des effigies disproportionnées, se détachant sur de verts pâturages. Tel « le cheval blanc » de Bratton Down ou celui de Uffington, qui semblent caracoler sur le fond verdoyant des collines en pente douce. Ou encore l'Homme de Willington ou celui de Cerne Abbas. On sait qu'en Grande-Bretagne, les Anciens utilisaient ces « lignes » comme points de repère pour diviser l'année en huit parties. Mais aucun de ces géoglyphes de titans ne démontre une pensée artistique, l'adresse et la précision idéale de l'œuvre incomparable des Nazcas.

6

La *garua* péruvienne est un phénomène atmosphérique - une bruine qui stagne à proximité du sol, accourant de la mer par rafales — , dû à une super-saturation de l'air (100 % d'humidité relative), lorsque celui-ci, ne pouvant contenir davantage de vapeur d'eau, cette dernière se condense sous forme de fines gouttelettes qui tombent par leur propre poids.

7

Il est nécessaire d'appeler la veille par téléphone, afin de prendre rendez-vous avec le commandant de la base. Il suffit de faire le n° 9, « Llamadas Nacionales » et de demander à l'opératrice, la liaison avec la base aérienne. Renseignements communiqués en 1975, par notre ami Gérald Mercier, pilote à Air France.

8

On rencontre dans le monde entier des monuments préhistoriques dédiés à l'observation des solstices. Le plus célèbre est en Angleterre à Stonehenge. La configuration de hauts portiques en pierre, contiendrait les directions solsticiales et certaines positions de la lune. Au Pérou et en Bolivie, sur l'aire andine, les Intihuatanas ont pu jouer un rôle similaire au moment où le soleil paraît « amarré » à la façon d'un pendule, lorsque son lever et son coucher se produisent au même endroit.

9
Vastes barrages formant des lagunes artificielles capables de débiter 40 litres à la seconde, que les agriculteurs actuels n'ont eu qu'à cimenter pour les réutiliser. Sur les terrains du Collège de Garçons de Nazca, la Cocha de Visambra est encore alimentée par une canalisation branchée sur le lit du rio Nazca et qui ne s'épuise jamais, alors que le rio lui-même reste à sec durant de très longues périodes…

10
En réalité, les « marques » commencent déjà au km 363 et atteignent le km 496, c'est-à-dire qu'elles s'étendaient sur plus de cent kilomètres de longueur. Beaucoup d'autres n'ont pas encore été répertoriées. Ainsi, semblables aux marques de Nazca, de nouvelles figures géométriques ont été découvertes en février 1970, à 5 kilomètres à l'est de Nazca, proches de la route de Puquio à Casuca. L'ensemble couvre une vingtaine d'hectares. Il est bien visible depuis une colline haute d'une cinquantaine de mètres. Le complexe archéologique part d'un rectangle de 80 sur 100 mètres qui se rétrécit peu à peu pour former une piste d'environ un kilomètre de longueur. Décrivant un arc vers l'est, le parcours horizontal se poursuit sur 200 mètres avant de revenir sur lui-même en « épingle à cheveu ». Ce mouvement se répète quatorze fois, dessinant une immense grecque déployée en éventail, qui se termine à la hauteur du rectangle d'origine par une spirale.

Paul Kosok a signalé d'autres « lignes, routes et figures » appartenant à la même catégorie de « dessins », tout au long de la région côtière péruvienne : autour de Lima, « les centres irradiants » des gorges du Rimac et du Chillon ; plus au nord, de larges « pistes » dans les vallées de Viru (a Queneto) et de Zaña. Mais déjà au XVIe siècle et depuis longtemps sans doute, ces « marques » antiques avaient été peu à peu détruites par les habitants qui « grandissant en taille et nécessités, les remplacèrent par des

travaux plus élaborés, tels que routes plus développées, pyramides, murailles et temples à frises dans les vallées ».

11

Beaucoup d'autres dessins et alignements existaient depuis le nord du Pérou jusques et y compris au Chili. Cependant les vestiges les plus hauts placés ne dépassent pas l'altitude de 800 mètres. En outre ils sont souvent de facture très différente et semble-t-il, davantage archaïques. Il s'agit de *pétroglyphes* gravés dans le roc des pentes montagneuses et représentant des silhouettes généralement anthropomorphes, dont les yeux, la bouche, le nez sont faits de tas de pierres empilées à propos. Dominant les pampas du rio Grande, ces pétroglyphes montrent des « Hommes-Soleil » auréolés de casques emplumés et rayonnants ou des « Hommes-Lune » au faciès de hibou ou de chouette, atteignant une hauteur de 20 à 30 mètres.

A 10 km à l'est de Palpa, Eloy Linares Malaga, expert en art rupestre du vieux Pérou, a étudié les pétroglyphes de l'Hacienda Chichiktara, qui lui ont paru de la plus grande importance pour l'archéologie régionale, parce que les thèmes représentés, se rapportent étroitement à la grande civilisation de la côte centrale et sud, c'est-à-dire aux peuples Paracas-Nazca, depuis plusieurs siècles avant notre ère. Ils dénotent une association intime avec les thèmes favoris des céramiques et des tissages aborigènes de cette zone et de ces peuples préincas ainsi que des *liens directs avec les « marques » des pampas du rio Grande.* Pour Linares Malaga, ces pétroglyphes « attestent une tradition ininterrompue à travers l'espace et le temps Les zones de Chichiktara, la Calera et Mollake contiennent plus de cinquante figures humaines, animales, mythologiques, symboliques ou géométriques apparentées, qui prouvent la présence de l'homme évolué depuis l'étape des chasseurs de chevreuil jusqu'à l'apogée des grandes cultures groupées sous le nom de « civilisation de Paracas »

L'archéologue chilien L. Nunez Atencio m'a personnellement informée de ses découvertes, dans la vaste et désertique pampa de Tamarugal, de géoglyphes anthropomorphes géants, dont la technique d'empierrement rappelle le procédé Nazca. L'une de ces figures, sur le Cerro Unitas, visible depuis la route Huara-Tarapaca (qui passe perpendiculairement) représente un gigantesque personnage géométrisé de style mythico-religieux, au long corps rectangulaire. Bras levés, il brandit une hache d'arme dans la main gauche, celle de droite se terminant en flèche. Un petit animal aplati et

écartelé — possiblement un lézard — se dresse sur la large ceinture qui bande le bas de son corps, au-dessus de genoux volumineux, probablement ornés de jarretières en glands sonores, comme en portent aujourd’hui encore les danseurs des ethnies de la forêt amazonienne.

Dans la même région du Chili, un second géoglyphe. repéré en 1967 par un aviateur, mesure 120 mètres. Anguleux et longiligne, il fait penser à un robot aux mains « en pince ». la tête encadrée et surmontée d’antennes rectangulaires (sans doute des plumes). Ce « robot » précolombien transporte un animal pareillement écartelé, suspendu à ce qui doit être un bâton posé sur l’épaule du personnage et maintenu à sa taille par une patte arrière. Comme à Nazca les yeux et la bouche de ces étranges « pèlerins » sont marqués par trois carrés empierrés en relief.

Un procédé identique fut employé pour silhouetter un hallucinant « fantôme », encadré et souligné par des dalles encastrées sur le pourtour de ce curieux « cul de jatte ».

12

Les géologues voudraient qu’il ait eu lieu bien avant l’arrivée de l’homme… J’en doute fort ! Les traces de ruissellement passent tantôt *par-dessous* et tantôt *par-dessus* les géoglyphes de Nazca et cela de façon indiscutable. Des centaines de photographies en témoignent.

13

Cependant, comme le feraient au xxe siècle, les topographes de la Panaméricaine, les Incas profanèrent les géoglyphes, traçant au long de la côte, une « route du Soleil » large de presque 7 mètres, à travers les « lignes », les « pistes » géométriques et les figures symboliques. Certaines, en cours de fabrication, ne furent même jamais terminées ce qui semblerait témoigner que le « zodiaque » Nazca était en usage jusqu’à l’occupation incaïque.

14

Ces conditions exceptionnelles sont dues à la présence en mer, le long du littoral, du courant dit de Humboldt, qui le découvrit avec Bompland en 1799, bien qu’il ait été repéré au xvie siècle par les premiers navigateurs espagnols du Pacifique. Les Incas eux-mêmes et leurs prédécesseurs en connaissaient bien les vertus.

Qualifié par les géographes, de « phénomène physique et biologique le plus important de la terre », ce courant détermine effectivement toutes les normes économiques et vitales de la côte péruvienne. Par ses eaux plus froides de 3° que l'air ambiant, il est responsable de l'aridité quasi totale du littoral où il interdit à la pluie de tomber, à une latitude équatoriale qui justifierait autrement, non pas un climat tempéré mais une chaleur torride et une folle exubérance tropicale.

Visible à l'œil nu, ce courant fend les eaux territoriales péruviennes de son long ruban liquide, de couleur contrastante. Incrusté dans le Pacifique depuis le sud du Chili jusqu'à Cabo Blanco, au nord, on le crut d'abord né du Pôle sud. Mais Bougainville eut des doutes en 1837, constatant qu'aucun iceberg de l'antarctique n'atteint les côtes sud-américaines, comme ce devrait alors être le cas, et que les eaux du courant, face à Valparaiso où il émerge des profondeurs, ne sont pas plus froides que face à Lima, des centaines de kilomètres plus loin. Emilio Romero, président de la Société de Géographie de Lima, estime que la *Corriente Peruana* — autre nom du courant de Humboldt — serait un gigantesque mouvement océanographique se formant entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Poussées et refroidies par l'anticyclone du Pacifique, les eaux « rebondiraient » contre la côte chilienne, remonteraient vers le nord léchant le littoral péruvien puis virant à l'ouest dans la mer équatoriale, pour « boucler la boucle » face à l'Australie. Les lois scientifiques qui régissent ce courant marin sont si mal connues qu'elles demeurent, elles aussi, une énigme…

15
Les deux plus importants trapézoïdes de la pampa Jumana Colorada, longs d'environ 800 mètres, représenteraient à eux seuls, quelque *4 000 hommes-heures de travail !*

16
Sandales indiennes faites d'une semelle tenue par des lanières, le tout taillé dans une peau de lama… ou, aujourd'hui, plus souvent dans un vieux pneu !

17
Ces céramiques se trouvent au Museo de la Universidad de San Marcos à Lima.

18
Reportages publiés dans le journal péruvien « 7 Dias del Perú » du 29-11 et du 5-12-1975 ; dans le journal vénézuélien « El Nacional » du 15 octobre 1975 et le « Times » du 15-12-1975 : « Nazca Balloonists. » Dernièrement un autre essai aussi peu scientifique, avec une « comète » de carton en forme d'aigle gigantesque, n'eut pas davantage de succès, le vent abattant aussi l'appareil au sol. Réalisée par une entreprise locale, cette démonstration n'avait qu'un but commercial : l'organisation du survol « touristique » des fameux « dessins ».

19
Je ne connais pas ladite céramique et je n'ai pu obtenir de l'I.E.S., ni dessin ni photo la reproduisant. Jim Woodman m'a fait informer que « la plupart des réponses » aux questions que je lui posais, se trouveraient dans un livre à paraître… On m'a récemment appris d'autre part, qu'il existerait au Musée d'Ica, un *huaco Nazca* « qui prouverait qu'il y eut des aéronefs ». Est-ce la même poterie ?

20
Comme pour tous les hommes, pourrait-on dire. C'est ainsi que le 5 mai 1976, une petite nouvelle parue dans le « Figaro » nous apprend « qu'en souvenir de l'Ascension », Sepp Ender, citoyen du Liechtenstein, « équipé d'ailes de plastique et d'aluminium, a parfaitement atterri au pied du haut mont Thabor — souvent cité dans la Bible — qui domine la vallée de Jezréel, à 588 mètres d'altitude ».

21
Les Paracas se manifestent en marge du Pacifique et du désert des Nazcas, environ 1000 ans avant J.-C. L'apogée des seconds, voisins et probables héritiers des premiers, et qui furent contemporains vers l'an zéro, se prolongea jusque vers 900 de notre ère.

22
Sous le portrait d'un Indien en poncho multicolore, Antarqui est devenu l'emblème national de l'aviation péruvienne.

23
Titulus de la Casa Ixquin Nehaib.

24
Certaines consonances m’ont frappée au sujet de l’île mystérieuse visitée par l’Inca : *Hahua* (ou *Hahua Chumpi)* et *Hawai*, dont l’ancien chef s’appelait *Ahua…* Et dont l’un des ports de pêche est encore *Hilo,* alors que l’un des points de départ d’Amérique du Sud cité par les chroniqueurs au xvi[e] siècle, était *Ilo,* devenu l’un des grands ports marchands du Pérou moderne, sur le Pacifique. Je m’étonne qu’aucun investigateur avant moi n’ait fait ce rapprochement…

25
La patate douce portait le même nom de *kumara,* dans l’ancien Pérou et en Océanie. Cuite et séchée, elle constitue la principale subsistance des pêcheurs Maoris qui restent en mer trois et quatre semaines d’affilée, temps qui leur permet de traverser de larges espaces marins. J’ai trouvé par ailleurs, d’autres curieuses ressemblances phonétiques chez les Maoris et les préaméricains. Par exemple : le héros légendaire Maori était Maui et celui du haut plateau andin, Makuri. Les points cardinaux connus dans les îles océaniennes étaient désignés sous le nom collectif de Kave *Inga,* ancienne forme du mot *Inca* et il existe dans toutes les îles polynésiennes, un mystérieux « lieu du saut », appelé *Re-Inca.*

L’une des grandes divinités polynésiennes, était *Uru* et les *Urus* qui s’enorgueillissaient d’être des « pré-humains », c’est-à-dire les plus vieux occupants des cimes andines, achèvent de s’éteindre au cœur du lac Titikaka. Lac sacré de la genèse incaïque, où le créateur précolombien apparut, portant entre autres, le titre de *Tiki* (Viracocha), alors que *Tiki* fut aussi le créateur des Maoris, des insulaires des Marquises, de Tahiti…

Enfin — pour abréger la liste des « ressemblances » — l’un des grands voyageurs polynésiens fut Kahu *Koka,* la *coca* étant la feuille divine des Incas.

26
D’après mon informateur chilien, le vieux roi sans couronne des Pascuans, Santiago Pakarati, est mort en 1972. Unique gardien et dépositaire des traditions et des coutumes ancestrales, il a légué, paraît-il, ses secrets à Tutunoa, son petit-fils.

27

Cabello de Valboa est d’autant mieux digne de foi qu’il fut curé d’Ica en 1581. Il y édifia l’une des premières églises coloniales, de bambou et de paille, sur les terres des Tatax, dynastie gouvernant la région de père en fils, depuis des temps immémoriaux. Peu avant l’arrivée des Pizarro, l’Inca Huascar soumit le roi Tatax qui lui offrit en présent l’une de ses filles, l’éblouissante princesse Kumpi Yaya. Mais la favorite fut bientôt empoisonnée par les jalouses concubines de l’Inca. Sa momie, comblée de richesses, fut renvoyée aux siens à Ica, où l’admira Cabello de Valboa.

28
Les fondateurs de la dynastie incaïque du Cuzco. furent les quatre frères *Ayars.*

29
C’est du Chili, où l’on sait que les Diaguites ensevelissaient leurs enfants avec des jouets, que nous vient cette dernière hypothèse. Des *caballitos de totora* y ont été exhumés des tombes en bordure du rio Loa, par l’archéologue suisse Jean-Christian Spahni, réductions parfaites des curieuses embarcations toujours en usage au Pérou. Ces drôles de « petits chevaux de paille » sont faits de longues bottes de roseaux ficelés en faisceau, avec une pointe relevée comme celle d’un sabot. Le pêcheur y prend place, soit à califourchon (d’où le nom), soit agenouillé au centre, entouré des poissons attrapés qui semblent nager le long de ces extraordinaires pirogues de mer, de lac ou de rio.

30
Daté au C. 14 d’environ 1300 ans. De même, l’archéologue bolivien Carlos Poncé Sangines signale, trouvés « dans toute la zone d’Ica, de nombreux troncs d’arbres liés ensemble » qui devaient appartenir à des « bateaux marins ».

31
Momie n° 52, inventaire n° 12-5520. La momie n° 49 qui l’avoisinait est datée au C. 14, de 2257 ans ± 200. *L’homme barbu serait donc né quelque 300 ans avant J.-C.* Tous les sarcophages de toile trouvés par Tello dans les Nécropolis de Paracas, demeurèrent « intouchables » pendant 40 ans, dans les dépôts du Musée National d’Anthropologie et d’Archéologie de Pueblo Libre/Lima. Où certains sont « inédits » encore.

32
En 1960, Frédéric Engel qui était sur place, vit la mer « se retirer au centre de la baie, tout signal de vie y disparaissant, poissons et oiseaux s'enfuyant ». Puis la mer revint au galop — les marées sont habituellement imperceptibles — , s'élevant à 3 mètres au-dessus du niveau normal.

33
Au Pérou, les Indiens sacrifient encore un lama aux semailles et aux récoltes.

34
Au Musée de l'Homme, 2e étage : « L'art textile indien du Pérou » (situé derrière la grande maquette de la « Porte du Soleil » de Tiahuanaco). Dans le casier n° 10 des grands cadres mobiles, toile X 33 271 281.

35
Attribué à la « culture Chimu » du nord péruvien, très apparentée par les croyances et les rites sanglants à celle des Paracas-Nazcas.

36
Cobra Capello, dit naja, en français.

37
Si l'on regarde bien les vues aériennes des pampas, parmi les grands triangles et des figures de forme ailée, certains ont comme une longue « ficelle » qui s'en détache, raide ou faisant des volutes, un peu comme le câble qui retient ou pend d'un cerf-volant. Or, comme pour m'encourager dans cette « folle » hypothèse, au cours d'une « Émission régionale » diffusée par FR 3 le 15 octobre 1976, Félix Peaucou évoqua l'époque où, dans sa jeunesse, il « s'éleva un jour de grand vent, à 650 m en l'air, *accroché à un cerf-volant,* que l'on utilisait alors pour des observations d'intérêt militaire ». Cet « homme-cerf-volant recordman » est aujourd'hui âgé de quatre-vingt-quatre ans…

38
En Mélanésie, les intrépides marins des îles Trobriand entreprenaient de longues traversées commerciales, au-delà de l'Océan où s'étendait, disaient-ils, à l'est et au sud, « *la terre des hommes qui avaient des ailes* ».

39
L’île de Puna appartient aujourd’hui à la République de l’Équateur mais elle fit partie intégrante de l’empire incaïque. C’est de Puna que se serait embarqué la flotte de l’Inca Tupac Yupanqui. Enfin, *tawa* est un préfixe très courant au Pérou.

40
Actuellement encore, les riches propriétaires terriens n’ont guère de respect pour ce passé prodigieux. Ils rasent les ruines au bulldozer, inondent les gisements archéologiques et menacent d’effacer l’extraordinaire « calendrier astronomique » des Nazcas…

41
Aussi bien à la Radio qu’à la Télévision française, aucun producteur ne s’intéresse aux civilisations disparues de l’ancien Pérou — à peine aux Incas et un peu mieux à celles du Mexique — , dont les énigmes, les secrets et les vestiges, sont tout aussi passionnants voire beaucoup plus inédits, que ceux de l’Histoire de France… ou « la vie des animaux » quotidiennement ressassés.

42
D’abord classifiés en 9 styles et par lettres (Nazca A, B, X, Y et leurs phases intermédiaires), la céramique Nazca est actuellement répertoriée en trois grandes périodes essentielles : Formation (proto-Nazca), Floraison (Nazca moyen) et Fusion (Nazca tardif).

43
Chez les Mochicas, la bouche de céramiques en forme de têtes cadavériques, laisse échapper un gémissement quand on les vide.

44
Espèce de crevette rose, de grande taille, tenant à la fois de la langoustine et de l’écrevisse, pêchée dans les rios et d’un goût délicieux.

45
L’unique tourmente historiquement connue dans la région de Paracas, remonte à 1925. Encore fut-elle de courte durée.

46
Ce sont, sur l’emplacement de villages ensablés, d’énormes amoncellements, épais de plusieurs mètres, de coquillages et de mollusques marins, reliefs de repas mêlés aux arêtes de poissons, à des morceaux de filets de pêche, restes de paniers en vannerie, râpes et mortiers de pierre usés ou brisés, pointes d’obsidienne, bois taillés, etc.

47
A cette date, la mer était une cinquantaine de mètres au-dessous du niveau actuel. En s’élevant, elle a pu recouvrir des vestiges beaucoup plus anciens.

48
Engel a constaté que « les grains de quartz projetés par la paraca, sont capables de perforer une bouteille en verre ! » Pour ma part j’ai été surprise en 1957, par l’une de ces violentes tempêtes de sable comme il ne s’en était pas produit depuis dix-sept ans, me dit-on, qui sema la panique entre Ica et la baie de l’Indépendance. Toits arrachés, gros ficus abattus, câbles de haute tension jetés à terre, provoquèrent des incendies, tandis qu’une « nuit jaune » plongeait — en plein jour — les villes, la vallée et la péninsule de Paracas dans l’obscurité et une asphyxie de fin du monde !

49
Alfred Métraux a souligné qu’en aucune autre partie du monde, l’homme ne cultiva autant de variétés de plantes alimentaires, que dans l’ancien Pérou. Une trentaine de ces végétaux ont émigré vers tous les points du globe où ils sont actuellement consommés.

50
Au km 458 de la route panaméricaine, à 6 kilomètres à l’ouest et à une cinquantaine de la ville de Nazca.

51
Les datations au C. 14, réalisées à partir d’éléments archéologiques trouvés à Kawachi et à la Estaqueria par A. Kroeber, D. Collier, W. Duncan Strong, etc., ont donné des dates variables :

— Dards et bois de flèche : entre 1 314 et 1681 ans.
— Charbon végétal : entre 2 211 et 2985 ans.
— Propulseurs et cordes végétales : 2 206 à 2 526 ans.

— Bois brûlé (La Estaqueria) : 3055 ans.

52
L’origine même de Chavin n’a cessé d’alimenter les controverses américanistes. Les uns la veulent autochtone, les autres provenant d’Amérique centrale. Récemment, Evans et Meggers ont fait sensation en révélant l’indéniable ressemblance de formes chavinoïdes avec les céramiques de Valdivia, en Équateur, identiques celles-là pour comble, *à des jarres néolithiques de l’île japonaise de Jomon !* Toutefois, l’art de Chavin semble bien jouir de similitudes avec celui des Mayas et des Olmèques du Mexique…

53
Lame en demi-lune, d’un alliage dur de cuivre, d’or et d’argent. A Paracas, on a retrouvé des curettes et des poinçons en os de cachalot, des aiguilles à suture en épine, des rapes, trépans emmanchés et autres outils chirurgicaux en silex, obsidienne, silice et en bois, des tampons hydrophiles et des pelotes d’un solide fil de coton.

54
Hidrocotyle alchemilloïdes et Piper augustifolium, plantes médicinales en vente sur tous les éventaires d’herbes à sorcellerie et à guérir des pittoresques marchés andins.

55
La plus vaste ville morte construite en pierres au lieu de briques crues. Face à une mer bleu vif, la cité bâtie sur des vestiges remontant jusqu’à 9 000 ans, couvre 1500 m de long sur 500 de large. Les ruines dénotent une organisation sociale et hiérarchique. En 1959, F. Engel y découvrit 66 momies datées au C. 14 de 5020 ans, logées dans un tombeau collectif de 4 m sur 2.

56
La « caverne » n° 5 contenait à elle seule, cinquante-cinq notables comblés d’objets utilitaires ou rituels.

57

Cette méthode est de nos jours courante dans beaucoup de tribus semi-civilisées de la forêt amazonienne. Mais elle a au contraire pour intention, d'aplatir le crâne et le front afin de faciliter le portage. Les Shipibos, les Campas et les Piros du rio Ucayali que nous avons étudiés, les différentes ethnies Jivaros du rio Marañon où nous avons travaillé et les Indiens Lamas, transportent sur leur dos et sur des distances de 25 km, tenus par une corde passée autour de la tête, des charges de 50 à 70 kilos, voire une personne assise dans une caisse !

58
Le premier fut acquis par le Musée des Beaux-Arts de Boston en 1875, trouvé par des pilleurs de tombes et dit seulement « *Manto Peruano* ». Le Musée national d'Archéologie de Lima fit l'emplette de deux exemplaires dans un magasin d'antiquités de la ville, en 1924, un an avant que Julio Tello découvre la civilisation Paracas. Il est catalogué « Manto de Nazca ». Le plus beau, le plus grand aussi, est au Musée d'Histoire naturelle de New York. Il fut offert par le président péruvien Augusto B. Leguia à Herbert Hoover, celui des U.S.A.

Trois autres mantos sont au Musée Brooklyn de New York. L'un fut offert par Manuel Cisneros Sanchez au Musée des Nations Unies, ce qui motiva une ardente protestation du sénateur historien péruvien Raul Porras Barrenechea. Les autres sont au Musée de Lima. Mais certains, m'a-t-on dit, seraient cachés… à Paris ?

59
Sorte de gros chinchilla des Andes, au poil grisé, extrêmement fin et léger comme le duvet.

60
Les oracles auraient donné l'ordre de détruire « les feuilles d'arbres écrites et les calendriers lunaires », après une épidémie de peste dont ils accusèrent l'antique graphisme péruvien.

Archéologiquement, cet « interdit » pourrait peut-être se situer à l'époque où l'art nouveau de Tiahuanaco s'étendit sur les territoires où florissaient jusque-là les civilisations Paracas, Nazca et Mochica. Tous les écrits en cours supprimés, seuls les mantos des momies, imprégnés de magie posthume et nous révélant l'existence d'une classe sacerdotale

prépondérante, usant de rites funéraires compliqués, conservèrent et perpétuèrent le souvenir de l'écriture condamnée.

Celle-ci pourrait avoir connu un regain dans le nord, chez les opulents Chimus qui succédèrent aux Mochicas, où apparaissent d'intrigants « signes carrés à dessins géométriques ». Victoria de la Jara pense en avoir dépisté « la forme pictographique originale dans l'art de Tiahuanaco et de Wari ». Qui serait elle-même l'inspiratrice de « l'écriture inca » dont l'investigatrice péruvienne a commencé brillamment il y a quelques années le déchiffrement. A ce sujet, les lecteurs intéressés pourraient consulter « Découverte et déchiffrement de l'écriture Inca », paru dans le n° 62 de la Revue « Archéologia » (Septembre 1973) dont j'ai effectué la traduction et l'adaptation. Cette étude est magnifiquement illustrée.

61
L'emploi de graphismes-semences, plus stylisés encore, semble s'être poursuivi plusieurs siècles après, sur la céramique multicolore et les textiles, chez les Nazcas du sud et les Mochicas du nord. Il existe plus de 280 signes tissés de la culture Nazca au Musée d'Anthropologie et d'Archéologie de Lima. L'ethnologue allemand Thomas S. Barthel, spécialisé dans le déchiffrement des écritures précolombiennes, insiste sur l'emploi de « graphèmes dans des formules mathématiques, utilisées en astronomie et pour les calendriers ». Il pourrait s'agir d'astrogrammes, comme chez les Mayas.

62
« Tiahuanaco, 10000 ans d'énigmes incas », du même auteur, chez le même éditeur, dans la même collection des « Énigmes de l'Univers ».

63
« Kadath » Chronique des Civilisations Disparues — « Spécial-Nazca », n° 16 janvier-février 1976.

64
Ce prototype céleste portait le nom de *camac*, que l'on peut traduire par « force vitale » ou qui anime. Ceux que les Conquistadores appelèrent *brujos* (sorciers) se vantaient, sous l'effet de drogues hallucinogènes, d'acquérir des pouvoirs surnaturels d'où leur nom de *camasca*.

65

Paul Kosok a constaté que « les figures (de Nazca) se trouvent toujours en rapport avec une large enceinte ou une large « route ». L'explication possible serait que ces figures aient été considérées comme des symboles (totems) appartenant aux différents groupes de parents et alliés (groupe social et politique) utilisant ces enceintes. Peut-être ces figures sont-elles devenues aussi des symboles astraux. Dans d'autres régions du monde, elles se sont quelquefois identifiées à certains corps célestes, lors d'une période de transition du développement social. En fait, conclut-il, les noms actuellement donnés à certaines constellations sont sans aucun doute d'*origine totémique* ».

66

L'ayllu est une très antique forme d'institution sociale qui groupait 200 à 300 membres d'une collectivité agraire, unis par des liens de parenté, totémiques, territoriaux et économiques. Il existe actuellement au Pérou, environ 5 000 ayllus recensés par les autorités et qui effectuent en commun, comme jadis, les travaux de culture, de construction et réparation des maisons, des chemins, des ponts… Chaque ayllu a un *guauque* ou *totem protecteur.*

67

Bien que nous n'ayons aucun écrit antique pour nous renseigner avec précision sur les croyances des Nazcas, nous savons que toutes les ethnies du Pérou préaméricain, possédaient un fond commun : *le totémisme.* Si ce n'est pas encore, à proprement parler, la religion, le totémisme exprime le désir instinctif des aborigènes de maintenir les meilleurs rapports avec toutes les manifestations de la nature. Et en particulier, avec celles du règne animal ou végétal.

68

Chacune des tribus dites semi-civilisées de la selva amazonienne qui vivent à l'écart du monde motorisé, compte au moins un chaman, *le brujo-curandero* ou sorcier-guérisseur, autant consulté que redouté, aux pouvoirs étendus et qui font loi.

69

L’un de ces grands tambours, au Musée de l’Homme de Paris, est orné de musiciens-chorégraphes, qui jouent une sérénade au clair de lune.

70
En 1958, sur l’altiplano du lac Titikaka, pendant une période de terrible sécheresse qui durait depuis deux ans, fut pratiqué un sacrifice humain sur la montagne également nommée Llallagua. Une jeune vierge aymara fut immolée au Titi-Puma, dieu de la Pluie, un monolithe orné des mêmes végétaux que ceux figurant sur la céramique nazca. Il s’agirait donc d’une danse cérémonielle, *pour appeler l’eau* qui féconde le sol.

71
Un dessin « modèle réduit » contenu dans un autre, plus grand et identique. Peut-être l’alter ego, le « double » qui s’échappe après la mort corporelle…

72
Je lui ai consacré un livre en entier : « Chez les Chasseurs de Têtes d’Amazonie », Éditions S.C.E.M.I., 1969, Collection « Connaissance des Amériques ».

73
Les Jivaros de l’Équateur, après avoir célébré le *Nambir,* fête des têtes réduites accompagnée de démonstrations spectaculaires et de chœurs vantant les vertus des trophées, procédaient immédiatement à la préparation des *chacras* (plantations) pour y semer le yucca (manioc), l’*achiote* (roucou) et le *zua* ou *huito,* (genipa americana), ces deux dernières plantes « divines » étant utilisées pour les tatouages corporels en rouge et en noir qui « fortifient le corps contre les mauvais esprits ».

Le culte des têtes-trophées existait à la même époque (2000 ans) chez les Celtes, pour « garder l’énergie vitale ». On en voit aussi, attachées à la ceinture des chevaliers gaulois, comme « talismans magiques », au temps où ils pratiquaient également le culte des animaux. Aux Indes, on chassait l’homme pour sa tête, comme à Bornéo où chaque guerrier ne peut prendre femme que s’il apporte une tête à sa fiancée. Les princes mongols et chinois se vantaient d’élever des pyramides avec 100000 têtes, comme en Équateur où le palais de Huayna Capac repose sur des têtes humaines !

74

Ces dimensions ont été calculées d'après l'échelle des agrandissements photographiques de vues aériennes, qui nous ont été fournis par le Servicio Aerofotografico Nacional péruvien de Las Palmas/Lima-Pérou.

75
Phalacrocorax bougainvilli L.

76
Examinée à la loupe, la photo du Servicio Aérofotografico nacional de cet oiseau-mouche, montre qu'à proximité, aujourd'hui effacé, « volait » un autre oiseau. Tout aussi harmonieux, situé à une vingtaine de kilomètres au nord de Nazca, un second colibri transporte curieusement un tout petit oiseau sur son dos, ailes écartées… comme un avion ! A six kilomètres au sud de Palpa, en grande partie amputé par la base superposée d'une longue piste en trapèze, un troisième oiseau dont le croquis fut pour la première fois publié par Hans Horkheimer, pourrait, à en juger par cinq longues pennes « en raquette », appartenir à l'espèce docimaste ou « porte-épée ». Il n'en dépasse que des ailes et deux pattes. Peut-être quelques plumes de la tête…

La présence du colibri sur le désert pourrait sembler à certain incongrue. Pourtant, il abonde dans les jardins de Lima, où la température hivernale souvent ne dépasse pas 10° au-dessus de zéro. Et je l'ai rencontré partout au Pérou, aussi bien dans les vallées interandines qu'en forêt amazonienne et jusque sur l'Altiplano du lac Titikaka, à 4 000 mètres d'altitude, où il vit en troglodyte.

77
La reconstitution de l'Inti Raymi a lieu actuellement dans les vestiges dantesques de Sacsahuaman, la forteresse qui domine l'ancienne capitale incaïque. C'est un fantastique spectacle folklorique auquel viennent les cinéastes de toute part et des milliers de touristes. L'Inca, sa cour somptueuse, le Willac Umu sacrifiant un lama au Soleil-Père, sont joués par des figurants indiens qui se prennent magiquement au jeu.

78
Cuzco, l'ancienne capitale incaïque, est dominée par les trois remparts cyclopéens de *Sacsahuaman,* la forteresse du Faucon royal. L'Inca ornait le *Ilauto* (turban) de laine tressée qui ceignait son front de deux plumes de

Corequenque, un falconidé très rare. Quand les jeunes nobles de la cour devenaient hommes, ils étaient faits « chevaliers » à *Huaman-Cancha,* l'enceinte sacrée du Faucon.

Dans le ciel, les Indiens quechuas voyaient le Condor sous forme de trois étoiles alignées à proximité de la Yacana, l'étoile-Lama ; d'autres situées non loin, représentaient pour eux, le Gallinazo (Vautour) et le Huaman (Faucon).

79
Ce rapace en voie de disparition descend parfois des Andes sur les plages du sud péruvien, où j'ai pu contempler un jour des condors *blancs* à cou rouge sang. On le rencontre aussi en plusieurs endroits de la baie de Paracas.

80
Selon la région, cet oiseau mystérieux change de nom : *pilco, pito, jaccachu, akakllos, llak'heto…* Partout, il « dissout » la pierre !

81
Beaucoup de géoglyphes sont trop effacés à présent, pour qu'on puisse les identifier.

82
Les sorciers mayas faisaient de même. Dans la mythologie mexicaine l'araignée est en rapport avec le dieu *Huari.* Quand un guérisseur entrait dans la maison d'un malade, un gros aranéide apparaissait sur celui-ci. « Ne sois pas effrayé, disait-il au patient, c'est notre créateur Huari qui t'envoie cette araignée pour qu'elle te dévore parce que tu ne l'as pas adoré ni servi. » Puis il lui faisait entendre qu'ayant appelé son « ministre », c'est qu'il se repentait… Il jetait alors l'araignée dehors, où elle disparaissait comme par magie.

Chez les Aztèques, l'araignée symbolisait la divinité des enfers. Pour les Muiscas colombiens, c'est un animal psychopompe.

Aux Indes, la toile rayonnante de l'araignée en fait le symbole du soleil « qui sécrète ses rayons comme l'insecte ses fils ».

J'ai relevé plusieurs « coïncidences » linguistiques : *Huari* est également, au Pérou, l'une des plus vieilles et importantes divinités préincas. Par ailleurs, l'ancien nom de ce pays écouté par les Conquistadores, aurait été

Biru ou *Beru* (d'où Pérou). Or, selon un mythe polynésien, la création fut l'œuvre de l'ancienne et de la jeune Araignée, à partir d'une coquille de tricdane qui forma le ciel et la terre. L'une des îles de l'archipel Gilbert, nommée *Beru*, aurait été créée par *Tiki Kitea*, divinité primordiale de la Mélanésie et de la Micronésie orientale, une araignée encore.

A Bornéo, pays de chasseurs de têtes, une pierre tombant dans la toile d'un arachnide, devint terre où poussa un arbre, nourri par un *ver*, dont les branches portaient les ancêtres des hommes… Et pour les Jivaros, réducteurs de têtes, l'homme est né d'un *ver*…

83
Il est intéressant de noter, par rapport aux figures de Nazca, que le *seul zodiaque animal, est celui de la Chine.*

84
Partout, depuis le Mexique jusqu'en Patagonie, l'homme primitif préaméricain est puni par les dieux pour avoir désobéi, pétrifié ou transformé en animal sauvage.

85
Les *kelkas* auraient été des planches ou des plaquettes gravées de signes idéographiques — ou peintes — , appartenant à cette « écriture perdue » actuellement à l'étude. Le nom même de kelka, en quechua, peut se traduire par « écriture ». Les rives du rio Quillca (autre orthographe) sont couvertes de rochers où abondent les pictographies.

86
Peut-être *chacana*, qui est selon les auteurs, la constellation d'Orion ou de la Lyre.

87
Pour les Indiens quechuas et aymaras, la *llama* est la « Senorita des Andes ». Ils ornent ses oreilles de pendants de laine rose vif et son jabot, de clochettes d'argent.

Un bon million de lamas vivent dans les cordillères, entre 3000 et 5000 mètres, altitude des filons et des campements miniers. Bien qu'il ne supporte pas plus de deux besaces arrimées à ses flancs, chargées au maximum d'une vingtaine de kilos au total, à cause de ses pattes fragiles, le

lama assure le trafic sur les routes ou les sentes acrobatiques. Une poignée de misérable graminée, *l'ichu*, sorte de paille dure séchée sur pied par le vent fou, le soleil et le gel, lui suffit. En échange, l'inséparable compagnon de l'aborigène, lui offre sa laine pour tisser mantes et ponchos, son cuir pour les *ojotas* qui le chaussent, ses os pour les outils à tisser, de labour et pour ses flûtes, ses nerfs pour le fouet qui ne l'abandonne jamais, son suif pour la médecine empirique et la sorcellerie, son fœtus pour la magie, sa viande déshydratée en *charqui* pour les jours de fête, et son crottin comme combustible. On prétend aussi qu'il donna la syphilis à l'humanité… si bien que l'Inca interdit à l'Indien de voyager sans sa femme, lorsqu'il emmène son meilleur ami ! Qu'il fait jeûner quand la sécheresse sévit ou quand rôdent les Esprits des Ancêtres et qu'il immole encore parfois.

88
Les chasseurs archaïques des rives atlantiques américaines étaient eux aussi accompagnés de chiens. En Amérique centrale et au Texas, il existait d'autres races : un animal similaire au chien de berger, un *raposero* (mi-chien mi-renard) et un dogue boulot à poil court, domestiqué, qui serait le plus vieux en Amérique du Sud. Dans une lettre en date du 15 avril 1975, F. Engel m'informa de sa découverte à Paracas, « étage nazca, de plusieurs chiens élevés et parfois enterrés dans des toiles de coton ». Une autre race de chien à queue de renard portait au Pérou le nom de *kiltro.*

89
A une trentaine de kilomètres du lac Titikaka, au bord de la lagune d'Umayo, à 4000 m d'alt., la *Chullpa du Lézard* est célèbre pour son architecture monolithique de toute beauté. Le même reptile se retrouve deux fois à l'entrée de l'imposante nécropole de Sillustani qui domine la lagune et sur d'autres pierres sculptées. Il semblerait que les quelque cent Chullpas — tours funéraires — où dormaient les grands dignitaires Kollas-aymaras, fussent placées sous le signe et la garde du lézard.

90
Plusieurs étoiles du Scorpion, d'Antares ou des Pléiades, formeraient la constellation du Chuquichinchay. Luis E. Valcarcel suppose que le Chinchaysuyo, l'une des quatre grandes régions géographiques et

climatiques de l'empire incaïque du Tahuantinsuyo, faisait allusion à cette constellation et par là même, était *liée aux astres.*

91
Le savoureux camaron, genre de penée caramote, figure aujourd'hui au menu des meilleures spécialités gastronomiques péruviennes : cocktail et *chupe* (soupe) *de camarones.*

92
Très employé au Pérou, ce terme de *cosmovision* est tout indiqué pour englober la cosmogonie, la cosmographie et la cosmolo gie des peuples préaméricains.

93
C'était le cas dans la tribu des *Busingas* (les Conquistadores n'écrivaient pas Incas mais *Ingas),* en Colombie. En Amérique du Nord, dans l'Ohio et le Wisconsin, région des mounds qui représentent eux aussi des animaux gigantesques, celui de *l'Araignée* est entouré d'un *cercle* et une *spirale* termine la queue d'un serpent long de 300 mètres. Beaucoup d'ornements discoïdaux de la vallée du Mississippi portent un cercle central, une spirale ou une étoile contenant une figure zoomorphe ou anthropomorphe ailée. Le glyphe maya solaire était composé de *5 cercles.*

94
Les quipus remplaçaient l'écriture fort longtemps avant les Incas, comme l'attestent ceux qui accompagnent les momies nazcas, généralement en laine ou en coton de couleurs variées. L'un des plus beaux quipus de la côte, fut exhumé à Ica et présenté au Congrès des américanistes de Madrid en 1881. Il était en cheveux humains ornés de coquillages.

Au début du siècle le savant Max Uhle édicta que « les anciens Péruviens amarraient l'histoire sur les cordons à nœuds comme le soleil à la pierre ». Les *Quipucamayocs* en étaient les spécialistes tandis que les *Quila Huata Quipus* enregistraient le compte des années lunaires.

Nordensjolk exhuma de Pachacamac, un quipu-calendrier qui contiendrait la chronologie de 563 années et 20 jours. Des quipus de 7 cordelettes noteraient les jours de la semaine et ceux de 52 cordons, les semaines. Un grand quipu de Nazca possède 180 cordelettes réparties en 20 groupes de 9 brins chacun, rayonnant à partir du cordon mère. Ce même

investigateur a remarqué sur les quipus de la côte péruvienne, « une surprenante répétition du *chiffre 7* », qui aurait été *l'unité des calculs astronomiques* et le nombre sacré utilisé en divination et prophétie magiques.

Le chroniqueur Martin de Morua nous enseigne avec admiration, que « des couleurs signifiaient années, époques de sécheresse ou d'abondance, épidémies, etc. »

Les américanistes estiment généralement que le quipu est venu de Chine en Amérique avec les premiers immigrants. La cordelette à nœuds était en effet employée dans une grande partie de l'Asie orientale, *pour mesurer le temps*, depuis des âges très reculés.

Aux îles Marquises, le récit rituel des généalogies qui servait de chronologie aux événements historiques, se lisait sur une cordelette en fibre de cocotier, dont chaque nœud représentait un ancêtre. Une légende polynésienne conte que jadis, le soleil allait beaucoup plus vite mais qu'un dieu l'attrapa à son lever avec un nœud coulant. Depuis qu'il est attaché, le soleil marche régulièrement sur la route qui lui a été tracée.

95
En Inde, la spirale est l'œuf du monde.

96
Il en est de même au Venezuela.

97
D'après les céramiques représentant des pyramides, on accédait au faîte du monument par une rampe hélicoïdale ou *en spirale* comme celle de Pachacamac, décrite par le conquistador Miguel de Estete et vue par Francisco Pizarro. Par ailleurs, selon Raymond Camby, « bien avant d'être assimilée au principe solaire ou tellurique, ces deux termes n'étant pas séparables à la base, la spirale **fut** *lunaire* ».

98
On trouve fréquemment dans les nécropoles du désert côtier, les carapaces évidées de ces mollusques du Pacifique, bourrées de mottes de coton. Sur les huacos du nord. le spondylus devient un monstre anthropomorphe à l'image d'un dragon chinois, pourvu de jambes et de bras.

99
A noter que la technique en spirale est aussi celle des disques et des corbeilles en vannerie, utilitaires ou sur et dans lesquelles sont accroupies les momies Paracas et Nazcas.

100
Eros Data Center, Sioux Falls, South Dakota 57198, firme accréditée officiellement pour la commercialisation des photos des satellites Erts, de la Nasa, de Skylab et projet Apollo. Les photos soumises par cet organisme portent les nos 81501142925A000 et 8164514255A000-5.

101
Communication personnelle par lettre de Kauffmann Doig, datée du 28 février 1976.

102
« Par la carte que je fis des *zeqqes* — raies ou lignes — de la ville de Cuzco, écrivit au XVIe siècle Polo de Ondegardo, vous verrez qu'il y avait dans cette ville et à une lieue et demie à la ronde, plus de quatre cents *adoratorios* où se faisaient des sacrifices. »

103
Au cours de sa mission avec Julio Tello, Mejia Xesspe ouvrit 537 tombes Nazcas dans la région

104
Une puissante culture géodésique irradia, d'après Rossel Castro sur plus de 1 000 kilomètres de long. Des alignements similaires à ceux de Nazca ont été signalés jusqu'à Trujillo et Lambayeque, au nord. Cependant, cet investigateur met en garde les auteurs de vols aériens qui peuvent être trompés par le jeu des lumières et des. ombres. Ce qui lui parut être des « disques », se révéla au sol, comme le résultat du domptage de chevaux, pratiqués à partir d'un pieu central, par les péones métis d'haciendas proches.

105
De tels marathons furent plus tard pratiqués par les Incas, qui en firent l'épreuve principale du *huarachico,* opposant les jeunes princes au moment

de la puberté et au cours de laquelle les vainqueurs étaient particulièrement honorés et désormais considérés comme des « hommes ».

106
Au IIe siècle de notre ère, l'astronome grec Ptolémée composa une carte du ciel qui ne contenait que quelques erreurs infimes.

107
Influencés par l'apport de nos temps modernisés, quelques-uns de ses informateurs lui parlèrent de « terrains de sport » antiques ou, déjà plus acceptables, « pour le regroupement des gens de guerre ».

108
« La Cronica », 24 septembre 1958.

109
« Imagen », boletin de la direccion general de Aerofotografia, Separata del 3er numero. Mai 1974, pages 4 et 5.

110
Gary Vescelius voit aussi un calendrier datant de 500 ans av. J.-C. dans la fresque gravée de la fameuse Porte du Soleil de Tiahuanaco, site archéologique des hautes Andes auquel j'ai consacré un précédent ouvrage. Les deux petits joueurs de trompette, debout sur un soleil à chaque extrémité du linteau, marqueraient les solstices d'été et d'hiver. Quand le soleil paraissait immobile au-dessus du lac Titikaka, « ils jouaient de la trompette, explique-t-il, pour demander son retour ».

111
Des monticules de petites pierres placés au bout de cette raie auraient pu servir, dit Castro, « à *comptabiliser les cycles de 160 ans écoulés* ». Certains, en demi-cercle, couronnant des centres surélevés vers lesquels convergent des lignes, pouvaient servir à épier le lever et le coucher du soleil.

112
A quelques exceptions près, à cause de l'enchaînement de certaines hypothèses, par ordre alphabétique, pour ne déplaire à personnel

113
Frobenius assigne à la culture péruvienne, une place de choix dans ce qu’il appelle « le cercle de haute culture magique » dont le tracé coïncide avec le grand cercle de feu volcanique du Pacifique : côte ouest américaine, Japon, Chine, Polynésie, Inde, Madagascar.

114
Le *Tonalamatl*, calendrier liturgique et divinatoire, jouait un grand rôle dans le culte religieux des Aztèques.

115
Complexe archéologique de grande taille, justement situé dans le pays des Chachapoyas, en pleine forêt froide amazonienne. Les édifices ronds, en forme de « tambour » du Gran Pajaten sont ceinturés de fresques d’oiseaux et de danseurs faits en petites dalles plates d’ardoise, avec de grosses têtes en grès rouge.

116
En langage mathématique, explique Hawkins, cela signifie que l’on ne peut pas considérer comme calendaires plus de 20 possibilités sur 186.

117
L’astronome américain précise toutefois que « le résultat était logique. En pratique, il serait difficile d’utiliser une ligne pour situer une étoile. La visibilité à l’horizon est affectée par une brume de poussière — pas assez épaisse pour faire écran au soleil flamboyant mais suffisante pour rendre aléatoire la vue d’une étoile ».

118
On m’a récemment informée que des *lamparas* précolombiennes ont été exhumées sur la côte péruvienne : une trentaine seraient au Musée Yoshitaro Amano de Lima.

119
Les torches du « feu sacré » portaient le nom de *nina huari* et la fleur séchée *huari colla*, imbibée de graisse de lama, servait à s’éclairer.

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux Éditions Robert Laffont, Service « Bulletin », 6, place Saint-Sulpice, 75279 Paris Cedex 06. Vous recevrez régulièrement, et sans aucun engagement de votre part, leur bulletin illustré, où, chaque mois, sont présentées toutes les nouveautés que vous trouverez chez votre libraire.

Participant d’une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d’accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu’alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l’exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d’un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l’exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782221211434) le 04 décembre 2017.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l’éditeur du livre original, qui dispose d’une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l’Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Sommaire



Que sait-on de ces fameux "dessins" qui couvrent 500 kilomètres carrés de pampas désertiques du Sud péruvien ? Brodées "en pointillé" sur des sables lunaires avec des cailloux oxydés, que signifient ces étranges lignes démesurées, ces gigantesques pistes géométriques et ces immenses figures stylisées d'oiseaux, d'animaux, de plantes et de dieux ? Ne peut-on les comprendre que du ciel ? Sont-ils alors l'œuvre symbolique des mystérieux "Hommes-Volants" qui planent sur les "mantos" d'apparat des 429 princes momifiés de Paracas ? Les schémas chorégraphiques d'un culte érotique de la fertilité ? Les observatoires d'un zodiaque magico-religieux pour programmer l'avenir ?... Après de longues années de recherches sur place, Simone Waisbard retrace ici l'histoire oubliée de prestigieuses civilisations disparues et fait le bilan de toutes les hypothèses avancées. Pour la première fois aussi, Jack Waisbard a reconstitué la maquette du grandiose calendrier planétaire qui allait lui révéler la marche vers le Levant des grands prêtres-astronomes de Nazca et permettre aux auteurs de tirer des conclusions inédites et passionnantes sur l'une des dernières énigmes archéologiques de notre planète.